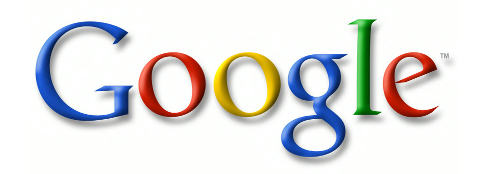


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

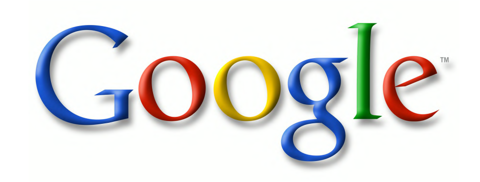
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B
7.9



OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-QUINZIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

848
V94
1791
V.75
Buhr

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
fren
2-15-89

LETTRES

DU PRINCE ROYAL

DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRES
DU PRINCE ROYAL
DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le premier janvier. 1739.

Jeune Héros, eſprit ſublime,
Quels vœux pour vous puis-je former?
Vous êtes bienfeſant, ſage, humain, magnanime;
Vous avez tous les dons, car vous ſavez aimer:
Puiſſent les ſouverains, qui gouvernent les rênes
De ces puiſſans Etats gémiſſans ſous leurs lois,
Dans le ſentier du vrai vous ſuivre quelquefois;
Et, pour vous imiter, prendre au moins quelques peines!
Ce ſont-là tous mes vœux; ce ſont-là les étrennes
Que je préſente à tous les rois.

Comme j'allais continuer ſur ce ton, Monſeigneur, la lettre de votre Alteſſe royale et l'épître au prince qui a le bonheur d'être votre frère, ſont venues me faire tomber la plume des mains. Ah! Monſeigneur, que vous avez un loiſir ſingulièrement employé, et que le talent extraordinaire, dans tout homme né hors de France,

1739. de faire des vers français, et plus rare encore dans une personne de votre rang, s'accroît et se fortifie de jour en jour; mais que ne faites-vous point? et de la science des rois jusqu'à la musique et à l'art de la peinture, quelle carrière ne remplissez-vous pas? Quel présent de la nature n'avez-vous pas embelli par vos soins?

Mais quoi, Monseigneur, il est donc vrai que votre Altesse royale a un frère digne d'elle? C'est un bonheur bien rare: mais s'il n'en est pas tout à fait digne, il faudra qu'il le devienne après la belle épître de son frère aîné; voilà le premier prince qui a reçu une éducation pareille.

Il me semble, Monseigneur, qu'il y a eu un des électeurs, vos ancêtres, qu'on surnomma le *Cicéron* de l'Allemagne; n'était-ce pas *Jean II*? Votre Altesse royale est bien persuadée de mon respect pour ce prince; mais je suis persuadé que *Jean II* n'écrivait point en prose comme *Fréderic*. Et à l'égard des vers, je défie toute l'Allemagne, et presque toute la France, de faire rien de mieux que cette belle épître:

O vous en qui mon cœur, tendre et plein de retour,
Chérit encor le sang qui lui donna le jour!

Cet *encor* me paraît une des plus grandes finesses de l'art et de la langue; c'est dire, bien énergiquement en deux syllabes, qu'on aime ses parens une seconde fois dans son frère.

Mais s'il plaît à votre Altesse royale, n'écrivez plus *opinion* par un *g*, et daignez rendre à ce mot les quatre syllabes dont il est composé;

dureraient deux années, n'importe; il faudrait
1739. abandonner Cirey pour deux années; les devoirs et les affaires férieufes marchent avant tout; et comment regretterait-on Cirey quand on fera plus proche de Clèves et d'un pays qui fera probablement honoré de la préfence de votre Alteffe royale! Ainfi peut-être, Monfeigneur, fupplierons-nous votre Alteffe royale de fufpendre l'envoi de ce bon vin dont votre générofité veut me faire boire; il y a apparence que j'irai boire long-temps du vin du Rhin entre Liége et Juliers. Votre Alteffe royale eft trop bonne; elle a confulté des médecins pour moi, et elle daigne m'envoyer une recette qui vaut mieux que toutes leurs ordonnances.

Ma fanté ferait rétablie,
Si je me trouvais quelque jour
Près d'un tonneau de vin d'Hongrie,
Et le buvant à votre cour;
Mais le buvant près d'Emilie.

Je fuis avec le plus profond refpect, avec admiration, avec la tendreffe que vous me permettez, etc.

1739.

LETTRE II.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 8 de janvier.

MON CHER AMI,

Je m'étais bien flatté que l'*épître ſur l'humanité* pourrait mériter votre approbation par les ſentimens qu'elle renferme ; mais j'eſpérais en même temps que vous voudriez bien faire la critique de de la poéſie et du ſtyle.

Je prie donc l'habile philoſophe, le grand poëte, de vouloir bien s'abaiſſer encore, et de faire le grammairien rigide par amitié pour moi. Je ne me rebuterai point de retoucher une pièce dont le fond a pu plaire à la marquiſe ; et par ma docilité à ſuivre vos corrections, vous jugerez du plaiſir que je trouve à m'amender.

Que mon épître ſur l'humanité ſoit le précurſeur de l'ouvrage que vous avez médité, je me trouverai aſſez récompenſé de ce que le mien a été comme l'aurore du vôtre. Courez la même carrière, et ne craignez point qu'un amour propre mal entendu m'aveugle ſur mes productions. L'humanité eſt un ſujet inépuiſable : j'ai bégayé mes penſées, c'eſt à vous de les développer.

Il paraît qu'on ſe fortifie dans un ſentiment lorſqu'on repaſſe en ſon eſprit toutes les raiſons qui l'appuient. C'eſt ce qui m'a déterminé de traiter le ſujet de l'humanité. C'eſt, ſelon mon avis, l'unique vertu, et elle doit être principalement

le propre de ceux que leur condition diſtingue
1739. dans le monde ; un ſouverain grand ou petit doit être regardé comme un homme dont l'emploi eſt de remédier, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, aux misères humaines ; il eſt comme le médecin qui guérit, non pas les maladies du corps, mais les malheurs de ſes ſujets. La voix des malheureux, les gémiſſemens des miſérables, les cris des opprimés doivent parvenir jusqu'à lui. Soit par pitié pour les autres, ſoit par un certain retour ſur ſoi-même, il doit être touché de la triſte ſituation de ceux dont il voit les miſères ; et pour peu que ſon cœur ſoit tendre, les malheureux trouveront chez lui toutes ſortes de miſéricordes.

Un prince eſt, par rapport à ſon peuple, ce que le cœur eſt à l'égard de la ſtructure mécanique du corps. Il reçoit le ſang de tous les membres, et il le repouſſe juſqu'aux extrémités. Il reçoit la fidélité et l'obéiſſance de ſes ſujets, et il leur rend l'abondance, la proſpérité, la tranquillité, et tout ce qui peut contribuer à l'accroiſſement et au bien de la ſociété.

Ce ſont-là des maximes qui me ſemblent devoir naître d'elles-mêmes dans le cœur de tous les hommes : cela ſe ſent, pour peu qu'on raiſonne, et l'on n'a pas beſoin de faire un grand cours de morale pour les apprendre. Je crois que la compaſſion et le déſir de ſoulager une perſonne qui a beſoin de ſecours, ſont des vertus innées dans la plupart des hommes. Nous nous repréſentons nos infirmités et nos miſères en voyant celles des autres, et nous ſommes auſſi actifs à

les secourir, que nous désirerions qu'on le fût envers nous, si nous étions dans le même cas. 1739.

Les tyrans pèchent ordinairement en envisageant les choses sous un autre point de vue; ils ne considèrent le monde que par rapport à eux-mêmes; et pour être trop au-dessus de certains malheurs vulgaires, leurs cœurs y sont insensibles. S'ils oppriment leurs sujets, s'ils sont durs, s'ils sont violens et cruels, c'est qu'ils ne connaissent pas la nature du mal qu'ils font, et que pour ne point avoir souffert ce mal, ils le croient trop léger. Ces sortes d'hommes ne sont point dans le cas de *Mutius Scévola* qui, se brûlant la main devant *Porsenna*, ressentait toute l'action du feu sur cette partie de son corps.

En un mot, toute l'économie du genre humain est faite pour inspirer l'humanité; cette ressemblance de presque tous les hommes, cette égalité des conditions, ce besoin indispensable qu'ils ont les uns des autres, leurs misères qui serrent les liens de leurs besoins, ce penchant naturel qu'on a pour ses semblables, notre conservation qui nous prêche l'humanité, toute la nature semble se réunir pour nous inculquer un devoir qui, fesant notre bonheur, répand chaque jour des douceurs nouvelles sur notre vie.

En voilà bien suffisamment, à ce qu'il me paraît, pour la morale. Il me semble que je vous vois bâiller deux fois en lisant ce terrible verbiage, et la marquise s'en impatienter. Elle a raison, en vérité, car vous savez mieux que moi tout ce que je pourrais vous dire sur ce sujet; et, qui plus est, vous le pratiquez.

1739. Nous ressentons ici les effets de la congélation de l'eau. Il fait un froid excessif. Il ne m'arrive jamais d'aller à l'air, que je ne tremble que quelque partie nitreuse n'éteigne en moi le principe de la chaleur.

Je vous prie de dire à la marquise que je la prie fort de m'envoyer un peu de ce beau feu qui anime son génie. Elle en doit avoir de reste, et j'en ai grand besoin. Si elle a besoin de glaçons, je lui promets de lui en fournir autant qu'il lui en faudra pour avoir des eaux glacées pendant toutes les ardeurs de l'été.

Doctissimus Jordanus n'a pas vu encore l'essai de la marquise; je ne suis pas prodigue de vos faveurs. Il y a même des gens qui m'accusent de pousser l'avarice jusqu'à l'excès. *Jordan* verra l'essai sur le feu, puisque la marquise y consent, et il vous dira lui-même, s'il lui plait, ce que cet ouvrage lui aura fait sentir. Tout ce que je puis vous assurer d'avance, c'est que tous tant que nous sommes, nous ne connaissons point les préjugés. Les *Descartes*, les *Leibnitz*, les *Newton*, les *Emilie* nous paraissent autant de grands hommes qui nous instruisent à proportion des siècles où ils ont vécu.

La marquise aura cet avantage que sa beauté et son sexe donnent sur le nôtre, lorsqu'il s'agit de persuader.

Son esprit persuadera
Que le profond Newton en tout est véritable;
Mais son regard nous convaincra
D'une autre vérité plus claire et plus palpable;

En la voyant, on ſentira
Tout ce que fait ſentir un objet adorable. 1739.

Si les Grâces préſidaient à l'académie, elles n'auraient pas manqué de couronner l'ouvrage de leurs mains. Il paraît bien que meſſieurs de l'académie, trop attachés à l'uſage et à la coutume, n'aiment point les nouveautés, par la crainte qu'ils ont d'étudier ce qu'ils ne ſavent qu'imparfaitement. Je me repréſente un vieil académicien qui, après avoir vieilli ſous le harnois de *Deſcartes*, voit dans la décrépitude de ſa courſe s'élever une nouvelle opinion. Cet homme connaît par habitude les articles de la foi philoſophique, il eſt accoutumé à ſa façon de penſer; il s'en contente, et il voudrait que tout le monde en fît autant. Quoi! voudrait-on redevenir diſciple à l'âge de cinquante, de ſoixante ans, et être expoſé à la honte d'étudier ſoi-même, après avoir ſi long-temps enſeigné aux autres; et d'un grand flambeau qu'on croit être, ne devenir qu'une faible lumière ou plutôt s'obſcurcir tout-à-fait? Ce n'eſt pas ainſi qu'on l'entend. Il eſt plus court de décrier un nouveau ſyſtême que de l'approfondir. Il y a même de la fermeté héroïque de s'oppoſer aux nouveautés en tous genres, et à ſoutenir les anciennes opinions. Un autre ordre d'eſprits raiſonne d'une autre manière. Ils diſent dans leur ſimplicité: Telle opinion fut celle de nos pères, pourquoi ne ſerait-elle pas la nôtre? Valons-nous mieux qu'ils ne valaient? N'ont-ils pas été heureux en ſuivant les ſentimens d'*Ariſtote* et de *Deſcartes*? Pourquoi nous romprions-nous la tête à

1739. étudier les sentimens des novateurs ? Ces sortes d'esprits s'opposeront toujours aux progrès des connaissances ; aussi n'est-il pas étonnant qu'elles en fassent si peu.

Dès que je serai de retour à Remusberg, j'irai me jeter tête baissée dans la physique ; c'est la marquise à qui j'en ai l'obligation ; je me prépare aussi à une entreprise bien hasardeuse et bien difficile ; mais vous n'en serez instruit qu'après l'essai que j'aurai fait de mes forces.

Pour mon malheur le roi va ce printemps en Prusse, où je l'accompagnerai ; le destin veut que nous jouïons aux barres ; et malgré tout ce que je puis m'imaginer, je ne prévois pas encore comme nous pourrons nous voir ; ce sera toujours trop tard pour mes souhaits ; vous en êtes bien convaincu, à ce que j'espère, comme de tous les sentimens avec lesquels je suis,

Mon cher ami,

votre inviolablement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE III.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 18 de janvier.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Altesse royale est plus *Féderic* et plus *Marc-Aurèle* que jamais. Les choses agréables partent de votre plume avec une facilité qui m'étonne toujours. Votre instruction pastorale est

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-QUINZIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

voilà les occasions où il faut que les grands princes et les grands génies cèdent aux pédans. 1739.

Toute la grandeur de votre génie ne peut rien sur les syllabes ; et vous n'êtes par le maître de mettre un *g* où il n'y en a point. Puisque me voici sur les syllabes, je supplierai encore votre Altesse royale d'écrire *vice* avec un *c*, et non avec deux *s*. Avec ces petites attentions, vous serez de l'académie française quand il vous plaira ; et, principauté à part, vous lui ferez bien de l'honneur ; peu de ses académiciens s'expriment avec autant de force que mon Prince ; et la grande raison est qu'il pense plus qu'eux. En vérité, il y a dans votre épître un portrait de la calomnie, qui est de *Michel-Ange*, et un de la jeunesse, qui est de l'*Albane*. Que votre Altesse royale redouble bien vivement l'envie que nous avons de lui faire notre cour ! Nous nous arrangeons pour partir au mois d'avril ; et il faudra que je sois bien malheureux, si des frontières de Juliers je ne trouve pas un petit chemin qui me conduira aux pieds de votre Altesse royale. Qu'elle me permette de l'instruire que probablement nous resterons une année dans ces quartiers-là, à moins que la guerre ne nous en chasse. Madame *du Châtelet* compte retirer tous les biens de sa maison qui sont engagés ; cela sera long ; et il faut même essuyer à Vienne et à Bruxelles un procès qu'elle poursuivra elle-même, et pour lequel elle a déjà fait des écritures avec la même netteté et la même force qu'elle a travaillé à cet ouvrage du feu ; quand même ces affaires-là

vent ce qu'on fait contre moi à tout le monde, 1739.
avait envoyé aussi à votre Altesse royale un libelle affreux de l'abbé *Desfontaines*; elle avait d'autant plus sujet de le croire, qu'elle en avait écrit à *Thiriot*, qu'elle lui avait demandé la vérité, et que *Thiriot* n'avait point répondu; aussi-tôt voilà le cœur généreux de madame *du Châtelet*, cœur digne du vôtre, qui s'enflamme; elle écrit à votre Altesse royale, elle vous fait entendre des plaintes bienséantes dans sa bouche, mais interdites à la mienne. Voici le fait.

Un homme, le chevalier de *Mouhy*, qui a déjà écrit contre l'abbé *Desfontaines* fait une petite brochure littéraire contre lui; et, dans cette brochure, il imprime une lettre que j'ai écrite il y a deux ans. Dans cette lettre j'avais cité un fait connu; que l'abbé *Desfontaines*, sauvé du feu par moi, avait, pour récompense, fait sur le champ un libelle contre son bienfaiteur, et que *Thiriot* en était témoin. Tout cela est la plus exacte vérité, vérité bien honteuse aux lettres. Si *Thiriot*, dans cette occasion, craint de nouvelles morsures de l'abbé *Desfontaines*, s'il s'effraie plus de ce chien enragé qu'il n'aime son ami, c'est ce que j'ignore; il y a long-temps que je n'ai reçu de ses nouvelles. Je lui pardonne de ne se point commettre pour moi. Je fais un petit mémoire apologétique pour répondre à l'abbé *Desfontaines*. Madame *du Châtelet* l'a envoyé à votre Altesse royale; je l'ai fort corrigé depuis. Je ne dis point d'injures; l'ouvrage n'est point contre l'abbé *Desfontaines*, il est pour moi; je

1739. tâche d'y mêler un peu de littérature, afin de ne point fatiguer le public de choses personnelles. (*)

Mais je sens que je fatigue fort votre Altesse royale par tout ce bavardage. Quel entretien pour un grand prince ! Mais les dieux s'occupent quelquefois des sottises des hommes, et les héros regardent des combats de cailles.

Je suis avec le plus profond respect, le plus tendre, le plus inviolable attachement,

Monseigneur, etc.

LETTRE IV.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 20 de janvier.

On offrait aux dieux, dans le paganisme, les prémices des moissons et des récoltes ; on consacrait au dieu de *Jacob* les premiers nés d'entre le peuple d'*Israël*; on voue aux saints patrons dans l'Eglise romaine non-seulement les prémices, non-seulement les cadets des maisons, mais des royaumes entiers, témoin l'abdication de *St Louis* en faveur de la vierge *Marie*: pour moi je n'ai point de prémices de moissons, point d'enfans, point de royaume à vouer; je vous consacre les prémices de ma poésie de l'année 1739. Si j'étais païen, je vous invoquerais sous le nom d'*Apollon*; si j'étais juif, je vous eusse peut-être confondu

(*) Cet ouvrage se trouve dans cette édition, Mélanges littér. tome II, page 122, sous le titre de *Mémoires sur la satire.*

avec

avec le roi prophète et son fils; si j'étais papiste, vous eussiez été mon saint et mon confesseur. 1739.
N'étant rien de tout cela, je me contente de vous estimer très-philosophiquement, de vous admirer comme philosophe, de vous chérir comme poëte, et de vous respecter comme ami.

Je ne vous souhaite que de la santé, car c'est tout ce dont vous avez besoin. Partagé d'un génie supérieur, capable de vous suffire à vous-même et de pouvoir être heureux, et, pour surcroît, possédant *Emilie*, que mes vœux pourraient-ils ajouter à votre félicité?

Souvenez-vous que sous une zone un peu plus froide que la vôtre, dans un pays voisin de la barbarie, en un lieu solitaire et retiré du monde, habite un ami qui vous consacre ses veilles, et qui ne cesse de faire des vœux pour votre conservation.

FÉDERIC.

LETTRE V.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 27 de janvier.

. . . .

CES quarante et quelques vers se réduisent à vous apprendre qu'une affreuse crampe d'estomac faillit à vous priver, il y a deux jours, d'un ami qui vous est bien sincèrement attaché, et qui vous estime on ne saurait davantage. Ma jeunesse

1739. m'a sauvé: les charlatans disent que c'est leur médecine, et pour moi je crois que c'est l'impatience de vous voir avant que de mourir.

J'avais lu le soir, avant de me coucher, une très-mauvaise ode de *Rousseau* adressée *à la postérité:* j'en ai pris la colique, et je crains que nos pauvres neveux n'en prennent la peste. C'est assurément l'ouvrage le plus misérable qui me soit de la vie tombé entre les mains.

Je me sens extrêmement flatté de l'approbation que vous donnez à la dernière épître que je vous ai envoyée. Vous me faites grand plaisir de me reprendre sur mes fautes; je ferai ce que je pourrai pour corriger mon orthographe qui est très-mauvaise, mais je crains de ne pas parvenir si tôt à l'exactitude qu'elle exige. J'ai le défaut d'écrire trop vîte, et d'être trop paresseux pour copier ce que j'ai écrit. Je vous promets cependant de faire ce qui me sera possible, pour que vous n'ayez pas lieu de composer, dans le goût de *Lucien*, un dialogue des *lettres* qui plaident devant le tribunal de *Vaugelas*, et qui accusent les défraudations que je leur ai faites.

Si, en se corrigeant, on peut parvenir à quelque habileté; si, par l'application, on peut apprendre à faire mieux; si les soins des maîtres de l'art ne se lassent point à former des disciples; je puis espérer, avec votre assistance, de faire un jour des vers moins mauvais que ceux que je compose à présent.

J'ai bien cru que la marquise *du Châtelet* était en affaires sérieuses ce qu'elle est en physique,

en philosophie, et dans la société : le propre des sciences est de donner une justesse d'esprit qui prévient l'abus qu'on pourrait faire de leur usage. J'aime à entendre qu'une jeune dame a assez d'empire sur ses passions pour quitter tous ses goûts en faveur de ses devoirs ; mais j'admire encore plus un philosophe qui se résout d'abandonner la retraite et la paix en faveur de l'amitié. Ce sont des exemples que Cirey fournira à la postérité, et qui feront infiniment plus d'honneur à la philosophie que l'abdication de cette femme singulière qui descendit du trône de Suède pour aller occuper un palais à Rome. 1739.

Les sciences doivent être considérées comme des moyens qui nous donnent plus de capacité pour remplir nos devoirs : les personnes qui les cultivent ont plus de méthode dans ce qu'ils font, et agissent plus conséquemment. L'esprit philosophique établit des principes ; ce sont les sources du raisonnement et la cause des actions sensées. Je ne m'étonne point que vous autres habitans de Cirey fassiez ce que vous devez faire ; mais je m'étonnerais beaucoup si vous ne le fesiez pas vu la sublimité de vos génies et la profondeur de vos connaissances.

Je vous prie de m'avertir de votre départ pour Bruxelles, et d'aviser en même-temps sur la voie la plus courte pour accélérer notre correspondance. Je me flatte de pouvoir recevoir de vous tous les huit jours des lettres, lorsque vous serez si voisin de nos frontières. Je pourrai peut-être vous être de quelque utilité dans ce pays, car je connais

1739. très-particulièrement le prince d'*Orange*, qui est souvent à Bréda, et le duc d'*Aremberg*, qui demeure à Bruxelles. Peut-être pourrai-je aussi, par le ministère du prince de *Lichtenstein*, abréger à la marquise les longueurs qu'on lui fera souffrir à Bruxelles et à Vienne. Les juges de ces pays ne se pressent point dans leurs jugemens. On dit que, si la cour impériale devait un soufflet à quelqu'un, il faudrait solliciter trois ans avant que d'en obtenir le payement. J'augure de-là que les affaires de la Marquise ne se termineront pas aussi vîte qu'elle le pourrait désirer.

Le vin d'Hongrie vous suivra par-tout où vous irez. Il vous est beaucoup plus convenable que le vin du Rhin, duquel je vous prie de ne point boire, parce qu'il est fort mal-sain.

Ne m'oubliez pas, cher *Voltaire*, et, si votre santé vous le permet, donnez-moi plus souvent de vos nouvelles, de vos censures et de vos ouvrages. Vous m'avez si bien accoutumé à vos productions, que je ne puis presque plus revenir à celles des autres. Je brûle d'impatience d'avoir la fin du *Siècle de Louis XIV*, cet ouvrage est incomparable, mais gardez-vous bien de le faire imprimer.

Je suis avec toute l'estime imaginable et l'amitié la plus sincère,

Mon cher ami,

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE VI.

1739.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 3 février.

MON CHER AMI,

Vous recevez mes ouvrages avec trop d'indulgence. Une prévention trop favorable à l'auteur, vous fait excuser leur faiblesse et les fautes dont ils fourmillent.

Je suis comme le *Prométhée* de la fable ; je dérobe quelquefois de votre feu divin dont j'anime mes faibles productions. Mais la différence qu'il y a entre cette fable et la vérité, c'est que l'ame de *Voltaire*, beaucoup plus grande et plus magnanime que celle du roi des dieux, ne me condamne point au supplice que souffrit l'auteur du céleste larcin. Ma santé languissante encore m'empêche d'exécuter les ouvrages que je roulais dans ma tête, et le médecin, plus cruel que la maladie même, me condamne à prendre journellement de l'exercice ; temps que je suis obligé de prendre sur mes heures d'étude.

Ces charlatans veulent m'interdire de m'instruire ; bientôt ils voudront que je ne pense plus. Mais, tout bien compté, j'aime mieux être malade de corps que d'esprit. Malheureusement l'esprit ne semble être que l'accessoire du corps ; il est dérangé en même-temps que l'organisation de notre machine, et la matière ne saurait souffrir sans que l'esprit ne s'en ressente également. Cette union

1739. si étroite, cette liaison intime, est, ce me semble, une très-forte preuve du sentiment de *Locke*. Ce qui pense en nous, est assurément un effet ou un résultat de la mécanique de notre machine animée. Tout homme sensé, tout homme qui n'est point imbu de prévention ou d'amour propre, doit en convenir.

Pour vous rendre compte de mes occupations, je vous dirai que j'ai fait quelques progrès en physique. J'ai vu toutes les expériences de la pompe pneumatique, et j'en ai indiqué deux nouvelles qui sont: 1°. de mettre une montre ouverte dans la pompe, pour voir si son mouvement sera accéléré ou retardé, s'il restera le même ou s'il cessera. La seconde expérience regarde la vertu productrice de l'air. On prendra une portion de terre dans laquelle on plantera un pois, après quoi on l'enfermera dans le récipient; on pompera l'air; et je suppose que le pois ne croîtra point, parce que j'attribue à l'air cette vertu productrice et cette force qui développe les semences.

Pour vous, mon cher ami, vous m'êtes un être incompréhensible. Je doute s'il y a un *Voltaire* dans le monde; j'ai fait un système pour nier son existence. Non assurément, ce n'est pas un homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à M. de *Voltaire*. Il y a à Cirey, une académie composée de l'élite de l'univers; il y a des philosophes qui traduisent *Newton*, il y a des poëtes héroïques, il y a des *Corneilles*, il y a des *Catulles*, il y a des *Thucydides*, et l'ouvrage de cette académie se publie sous le nom de *Voltaire*, comme l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la

commande. La fable nous parle d'un géant qui avait cent bras, vous avez mille génies. Vous embrassez l'univers entier, comme *Atlas* qui le portait. 1739.

Ce travail prodigieux me fait craindre, je l'avoue; n'oubliez point que, si votre esprit est immense, votre corps est très-fragile. Ayez quelque égard, je vous prie, à l'attachement de vos amis, et ne rendez pas votre champ aride, à force de le faire rapporter. La vivacité de votre esprit mine votre santé, et ce travail exorbitant use trop vîte votre vie.

Puisque vous me promettez de m'envoyer les endroits de la Henriade que vous avez retouchés, je vous prie de m'envoyer la critique de ceux que vous avez rayés.

J'ai le dessein de faire graver la Henriade (lorsque vous m'aurez communiqué les changemens que vous avez jugé à propos d'y faire) comme l'*Horace* qu'on a gravé à Londres. *Knobelsdorf*, qui dessine très-bien, fera les dessins des estampes; l'on pourrait y ajouter l'Ode à *Maupertuis*, les épitres morales, et quelques-unes de vos pièces qui sont dispersées en différens endroits. Je vous prie de me dire votre sentiment, et quelle serait votre volonté.

Il est indigne, il est honteux pour la France, qu'on vous persécute impunément. Ceux qui sont les maîtres de la terre, doivent administrer la justice, récompenser et soutenir la vertu contre l'oppression et la calomnie. Je suis indigné de ce que personne ne s'oppose à la fureur de vos ennemis. La nation devrait embrasser la querelle de celui qui ne travaille

1739. que pour la gloire de sa patrie, et qui est presque le seul homme qui fasse honneur à son siècle. Les personnes qui pensent juste, méprisent le libelle diffamatoire qui paraît; elles ont en horreur ceux qui en sont les abominables auteurs. Ces pièces ne sauraient attaquer votre réputation, ce sont des traits impuissans, des calomnies trop atroces, pour être crues si légèrement.

J'ai fait écrire à *Thiriot* tout ce qui convient qu'il sache, et l'avis qu'on lui a donné touchant sa conduite fructifiera, à ce que j'espère.

Vous savez que la marquise et moi, nous sommes vos meilleurs amis; chargez-nous, lorsque vous serez attaqué, de prendre votre défense. Ce n'est pas que nous nous en acquittions avec autant d'éloquence et de dignité que si vous preniez ce soin vous-même. Mais tout ce que nous dirons pourra être plus fort, parce qu'un ami outré du tort qu'on fait à son ami, peut dire beaucoup de choses que la modération de l'offensé doit supprimer. Le public même est plutôt ému par les plaintes d'un ami compatissant qu'il n'est attendri par l'oppressé qui crie vengeance.

Je ne suis point indifférent sur ce qui vous regarde, et je m'intéresse avec zèle au repos de celui qui travaille sans relâche pour mon instruction et pour mon agrément.

Je suis avec tous les sentimens que vous inspirez à ceux qui vous connaissent,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

Mes assurances d'estime à la Marquise.

LETTRE

LETTRE VII. 1739.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 15 de février.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu les étrennes. Je vous en ai donné en sujet, et votre Altesse royale m'en a donné en roi. Votre lettre sans date, vos jolis vers,

> Quelque démon malicieux
> Se joue assurément du monde, etc.

ont dissipé tous les nuages qui se répandaient sur le ciel serein de Cirey. Les peines viennent de Paris, et les consolations viennent de Remusberg. Au nom d'*Apollon*, notre maître, daignez me dire, Monseigneur, comment vous avez fait pour connaître si parfaitement des états de la vie qui semblent être si éloignés de votre sphère? avec quel microscope les yeux de l'héritier d'une grande monarchie ont-ils pu démêler toutes les nuances qui bigarrent la vie commune. Les princes ne savent rien de tout cela; mais vous êtes homme autant que prince.

L'abbé *Alari* demandait un jour à notre roi permission d'aller à la campagne pour quelques jours, et de partir sur le champ. Comment, dit le roi, est-ce que votre carrosse à six chevaux est dans la cour? Il croyait alors que tout le monde avait un carrosse à six chevaux au moins.

Vous me feriez croire, Monseigneur, à la métempsycose. Il faut que votre ame ait eté long-

temps dans le corps de quelque particulier fort
1739. aimable, d'un *la Rochefoucauld*, d'un *la Bruyère.* Quelle peinture des riches accablés de leur bonheur insipide, des querelles et des chagrins qui en effet troublent les mariages les plus heureux en apparence! mais quelle foule d'idées et d'images! avec une petite lime de deux liards, que tout cet or-là serait parfaitement travaillé! Vous créez, et je ne fais plus que raboter; c'est ce qui fait que je n'ose pas encore envoyer à votre Altesse royale ma nouvelle tragédie: mais je prends la liberté de lui offrir un des petits morceaux que j'ai retouchés depuis peu dans la Henriade.

Madame la marquise *du Châtelet* vient de recevoir une lettre de votre Altesse royale qui prouve bien que Remusberg va devenir une académie des sciences. Il faut, Monseigneur, que j'aime bien la vérité pour convenir qu'*Emilie* se trompe; mais cette vérité l'emporte sur les rois et même sur les *Emilies.*

Je pense que vous avez grande raison, Monseigneur, sur ce feu causé par un vent d'ouest. Si les humains avaient attendu après *Borée* pour se chauffer, ils auraient couru grand risque de mourir de froid. Les plus grands vents passant par les branches d'arbres y perdent beaucoup de leurs forces; si ces branches sont sèches, elles tombent; si elles sont vertes, leur froissement éternel ne produirait pas une étincelle. Le tonnerre a bien plus l'air d'avoir embrasé des forêts que le vent; et les différens volcans dont la terre est pleine ont été nos premières fournaises.

Le mémoire d'ailleurs eſt plein de recherches curieuſes et de penſées auſſi hardies que philoſophiques; c'eſt le ſyſtême de *Boerhaave*, c'eſt celui de *Muſſchembroek*, c'eſt très-ſouvent celui de la nature. Notre académie a donné le prix à des gens dont l'un dit que le feu eſt un compoſé de bouteilles (1), et l'autre que c'eſt une machine de cylindre. Voilà le goût de notre nation; ce qui tient au roman a la préférence ſur la ſimple nature. Auſſi ne donnerai-je point Mérope; mais je vais donner une tragédie toute romaneſque; quand on eſt dans le pays d'*Arlequin*, il faut avoir un habit de toutes couleurs, avec un petit maſque noir. 1739.

Me ſi fata meis paterentur ducere vitam
Auſpiciis, et ſponte meâ componere curas!

Si je vivais ſous mon prince, je ne ferais pas de tels ouvrages; je tâcherais de me conformer à ſa façon mâle et vigoureuſe de penſer; je reſſuſciterais mon feu mourant aux étincelles de ſon génie. Mais que puis-je faire en France, malade, perſécuté, et toujours diſtrait par la crainte qu'à la fin l'envie et la perſécution ne m'accablent? Le déſert où je me ſuis réfugié auprès de *Minerve*, qui a pris pour me protéger la figure de madame *du Châtelet*, ce déſert, qui devrait être inacceſſible aux perſécuteurs, n'a pu empêcher leur fureur d'y venir trouver un ſolitaire languiſſant, qui ne

(1) M. *Euler*: mais ce n'eſt pas à cette hypothèſe de bouteilles, c'eſt à une fort belle formule pour la propagation du ſon, que l'académie donna le prix.

1739. vivait que pour votre Alteſſe royale, pour *Emilie*, et pour l'étude.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et le plus tendre attachement, etc.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 25 de février.

O nouvelle effroyable! ô triſteſſe profonde!
Il était un héros nourri par les vertus,
L'eſpérance, l'idole, et l'exemple du monde:
Dieu! peut-être il n'eſt plus.
Quel envieux démon, de nos malheurs avide,
Dans ces jours fortunés tranche un deſtin ſi beau!
A mes yeux égarés quelle affreuſe Euménide
Vient ouvrir ce tombeau!

Deſcendez, accourez du haut de l'Empirée,
Dieu des arts, Dieu charmant, mon éternel appui,
Vertus qui préſidez à ſon ame éclairée,
Et que j'adore en lui.

Deſcendez, refermez cette tombe entr'ouverte;
Arrachez la victime aux deſtins ennemis:
Votre gloire en dépend, ſa mort eſt votre perte:
Conſervez votre fils.

Juſqu'au trône enflammé de l'empire céleſte
La Terre a fait monter ces douloureux accens:
Grand DIEU! ſi vous m'ôtez cet eſpoir qui me reſte,
Sappez mes fondemens.

Vous le ſavez, grand DIEU! languiſſante, affaiblie
Sous le poids des forfaits, je gémis de tout temps;
Féderic me conſole, il vous réconcilie
Avec mes habitans.

Le Ciel entend la Terre, il exauce ses plaintes;
Minerve, la Santé, les Grâces, les Amours
Revolent vers mon prince et dissipent nos craintes
En assurant ses jours.

1739.

Rival de Marc-Aurèle, ame héroïque et tendre,
Ah! si je peux former le désir et l'espoir
Que de mes jours encor le fil puisse s'étendre,
Ce n'est que pour vous voir.

Je suis né malheureux: la détestable envie,
Le zèle impérieux des dangereux dévots,
Contre les jours usés de ma mourante vie,
Arment la main des sots.

Un lâche me trahit, un ingrat m'abandonne,
Il rompt de l'amitié le voile décevant:
Misérables humains, ma douleur vous pardonne;
Féderic est vivant.

Il les faut excuser, Monseigneur, ces vers sans esprit, que le cœur seul a dictés au milieu de la crainte où je suis encore de votre danger, dans le même temps que j'avais la joie d'apprendre votre résurrection de votre propre main.

Votre Altesse royale est donc comme le cigne du temps passé; elle chante au bord du tombeau. Ah! Monseigneur, que vos vers m'ont rassuré. On a bien de la vie quand l'esprit fait de ces choses-là après une crampe dans l'estomac. Mais, Monseigneur, que de bontés à la fois! Je n'ai de protecteurs que vous et *Emilie*. Non-seulement votre Altesse royale daigne m'aimer, mais elle veut encore que les autres m'aiment. Eh, qu'importent les autres! Après tout, je n'aurai pas la malheureuse faiblesse de rechercher le

1739. ſuffrage de *Vadius*, quand je ſuis honoré des bontés de *Féderic*, mais le malheur eſt que la haine implacable des *Vadius* eſt ſouvent ſuivie de la perſécution des *Séjans*.

Je ſuis en France parce que madame du *Châtelet* y eſt ; ſans elle il y a long-temps qu'une retraite plus profonde me déroberait à la perſécution et à l'envie. Je ne hais point mon pays ; je reſpecte et j'aime le gouvernement ſous lequel je ſuis né ; mais je ſouhaiterais ſeulement pouvoir cultiver l'étude avec plus de tranquillité et moins de crainte.

Si l'abbé *Desfontaines* et ceux de ſa trempe qui me perſécutent, ſe contentaient de libelles diffamatoires, encore paſſe ; mais il n'y a point de reſſorts qu'ils ne faſſent jouer pour me perdre. Tantôt ils font courir des écrits ſcandaleux, et me les imputent ; tantôt des lettres anonymes aux miniſtres, des hiſtoires forgées à plaiſir par *Rouſſeau*, et conſommées par *Desfontaines ;* de faux dévots ſe joignent à eux, et couvrent du zèle de la religion leur fureur de nuire. Tous les huit jours je ſuis dans la crainte de perdre la liberté ou la vie ; et languiſſant dans une ſolitude, et dans l'impuiſſance de me défendre, je ſuis abandonné par ceux mêmes à qui j'ai fait le plus de bien, et qui penſent qu'il eſt de leur intérêt de me trahir. Du moins un coin de terre dans la Hollande, dans l'Angleterre, chez les Suiſſes, ou ailleurs, me mettrait à l'abri et conjurerait la tempête ; mais une perſonne trop reſpectable a daigné

attacher ſa vie heureuſe à des jours ſi malheureux : elle adoucit tous mes chagrins, quoiqu'elle ne puiſſe calmer mes craintes. 1739.

Tant que j'ai pu, Monſeigneur, j'ai caché à votre Alteſſe royale la douleur de ma ſituation, malgré la bonté qu'elle avait elle-même d'en plaindre l'amertume : je voulais épargner à cette ame généreuſe des idées ſi déſagréables ; je ne ſongeais qu'aux ſciences qui ſont vos délices ; j'oubliais l'auteur que vous daignez aimer ; mais enfin ce ſerait trahir ſon protecteur de lui cacher ſa ſituation. La voilà telle qu'elle eſt. *Horace* dit :

Durum, ſed levius fit patientiâ.

et moi je dis :

Durum, ſed levius fit per Federicum.

Votre Alteſſe royale promet encore ſa protection pour les affaires que madame *du Châtelet* doit diſcuter vers les confins de votre ſouveraineté. Elle vous en remercie, Monſeigneur ; il n'y a qu'elle qui puiſſe exprimer le prix de vos bienfaits. Serait-il poſſible que votre Alteſſe royale ſoit en Pruſſe quand nous ſerons près de Clèves ? J'eſpère au moins que nous y ſerons ſi long-temps qu'enfin nous y verrons *ſalutare meum.*

Je ſuis avec un profond reſpect, etc.

1739.

LETTRE IX.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 février.

MONSEIGNEUR,

Je reçois la lettre de votre Altesse royale du 3 février, et je lui réponds par la même voie; nous avons sur le champ répété l'expérience de la montre dans le récipient: la privation d'air n'a rien changé au mouvement qui dépend du ressort. La montre est actuellement sous la cloche; je crois m'apercevoir que le balancier a pu aller peut-être un peu plus vîte, étant plus libre dans le vide; mais cette accélération est très-peu de chose, et dépend probablement de la nature de la montre. Quant au ressort, il est évident, par l'expérience, que l'air n'y contribue en rien; et pour la matière subtile de *Descartes*, je suis son très-humble serviteur. Si cette matière, si ce torrent de tourbillons va dans un sens, comment les ressorts qu'elle produirait pourraient-ils opérer de tous les sens? Et puis, qu'est-ce que c'est que des tourbillons?

Mais que m'importe la machine pneumatique? c'est votre machine, Monseigneur, qui m'importe; c'est la santé du corps aimable, qui loge une si belle ame. Quoi! je suis donc réduit à dire à votre Altesse royale ce qu'elle m'a si souvent daigné dire; conservez-vous; travaillez moins. Vous le disiez, Monseigneur

à un homme dont la conservation est inutile au monde ; et moi je le dis à celui dont le bonheur des hommes doit dépendre. Est-il possible, Monseigneur, que votre accident ait eu de telles suites ? J'ai eu l'honneur d'écrire à votre Altesse royale, par M. *Pletz* ; j'ai écrit aussi en droiture ; hélas ! je ne puis être au nombre de ceux qui veillent auprès de votre personne. *Nisus* et *Euryalus* amuseront peut-être plus votre convalescence que ne feraient des calculs. Je ne m'étonne pas que le héros de l'amitié ait choisi un tel sujet ; j'en attends les premières scènes avec impatience. *Scipion*, *César*, *Auguste* firent des tragédies, *cur non Federicus* ? 1739.

Votre Altesse royale me fait trop d'honneur ; elle oppose trop de bonté à mes malheurs ; j'ai fait tant de changemens à la Henriade, que je suis obligé de lui envoyer l'ouvrage tout entier, avec les corrections. Si elle ordonne la voie par laquelle il faut lui faire tenir l'ouvrage qu'elle protége, elle sera obéie. Je suis trop heureux, malgré mes ennemis ; je la remercie mille fois ; et tout ce que vous daignez me dire pénètre mon cœur. Que je bavarderais, si ma déplorable santé me permettait d'écrire davantage. Je suis à vos pieds, Monseigneur ; je ne respire guère ; mais c'est pour *Emilie* et pour mon dieu tutélaire.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

1739.

LETTRE X

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 8 de mars.

MON CHER AMI,

DEPUIS la dernière lettre que je vous ai écrite, ma ſanté a été ſi languiſſante, que je n'ai pu travailler à quoi que ce pût être. L'oiſiveté m'eſt un poids beaucoup plus inſupportable que le travail et que la maladie. Mais nous ne ſommes formés que d'un peu d'argile, et il ſerait ridicule au ſuprême degré d'exiger beaucoup de ſanté d'une machine qui doit, par ſa nature, ſe détraquer ſouvent, et qui eſt obligée de s'uſer pour périr enfin.

Je vois, par votre lettre, que vous êtes en bon train de corriger vos ouvrages. Je regrette beaucoup que quelques grains de cette ſage critique ne ſoient pas tombés ſur la pièce que je vous ai adreſſée. Je ne l'aurais point expoſée au ſoleil, ſi ce n'avait été dans l'intention qu'il la purifiât. Je n'attends point de louanges de Cirey, elles ne me ſont point dues ; je n'attends de vous que des avis et de ſages conſeils. Vous me les devez aſſurément, et je vous prie de ne point ménager mon amour propre.

J'ai lu avec un plaiſir infini le morceau de la Henriade que vous avez corrigé. Il eſt beau, il eſt ſuperbe. Je voudrais bien, indépendamment de cela, avoir fait celui que vous retranchez.

Je suis destiné, je crois, à sentir plus vivement que les autres les beautés dont vous ornez vos ouvrages: ces beaux vers que je viens de lire m'ont animé de nouveau du feu d'*Apollon*. Telle est la force de votre génie, qu'il se communique à plus de deux cents lieues. Je vais monter mon luth pour former de nouveaux accords. 1739.

Il n'y a point lieu de douter que vous réussirez dans la nouvelle tragédie que vous travaillez. Lorsque vous parlez de la gloire, on croit en entendre discourir *Jules César*. Parlez-vous de l'humanité? c'est la nature qui s'explique par votre organe. S'agit-il d'amour? on croit entendre le tendre *Anacréon* ou le chantre divin qui soupira pour *Lesbie*. En un mot il ne vous faut que cette tranquillité d'ame que je vous souhaite de tout mon cœur, pour réussir et pour produire des merveilles en tout genre.

Il n'est point étonnant que l'académie royale ait préféré quelque mauvais ouvrage de physique à l'excellent essai de la marquise. Combien d'impertinences ne se sont pas dites en philosophie? De quelles absurdités l'esprit humain ne s'est-il point avisé dans les écoles? Quel paradoxe reste-t-il à débiter qu'on n'ait point soutenu? Les hommes ont toujours penché vers le faux: je ne sais par quelle bizarrerie la vérité les a toujours moins frappés. La prévention, les préjugés, l'amour propre, l'esprit superficiel seront, je crois, pendant tous les siècles, les ennemis qui s'opposeront aux progrès des sciences; et il est bien naturel que des savans de profession

1739. aient quelque peine à recevoir les lois d'une jeune et aimable dame qu'ils reconnaîtraient tous pour l'objet de leur admiration dans l'empire des grâces, mais qu'ils ne veulent point reconnaître pour l'exemple de leurs études dans l'empire des ſciences. Vous rendez un hommage vraiment philoſophique à la vérité : ces intérêts, ces raiſons petites ou grandes, ces nuages épais qui obſcurciſſent pour l'ordinaire l'œil du vulgaire, ne peuvent rien ſur vous.

Il ſerait à ſouhaiter que les hommes fuſſent tous au-deſſus des corruptions de l'erreur et du menſonge; que le vrai et le bon goût ſerviſſent généralement de règles dans les ouvrages ſérieux, et dans les ouvrages d'eſprit. Mais combien de ſavans ſont capables de ſacrifier à la vérité les préjugés de l'étude et le prix de la beauté, et les ménagemens de l'amitié? Il faut une ame forte pour vaincre d'auſſi puiſſantes oppoſitions. Les vents ſont très-bien, comme vous en convenez, dans la caverne d'*Eole*, d'où je crois qu'il ne fait les tirer que pour cauſe.

J'ai été vivement touché des perſécutions qu'on vous a ſuſcitées : ce ſont des tempêtes qui ôtent pour un temps le calme à l'Océan, et je ſouhaiterais bien d'être le Neptune de l'Enéide, afin de vous procurer la tranquillité que je vous ſouhaite très-ſincèrement. Souffrez que je vous rappelle ces deux beaux vers de l'*Epître à Emilie*, où vous vous faites ſi bien votre leçon :

Tranquille au haut des cieux que Newton s'eſt ſoumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Laissez au-dessous de vous, croyez-moi, cet essaim méprisable et abject d'ennemis aussi furieux qu'impuissans. Votre mérite, votre réputation vous servent d'égide. C'est en vain que l'envie vous poursuivra ; ses traits s'émousseront et se briseront tous contre l'aut.ur de la Henriade, en un mot, contre *Voltaire*. De plus, si le dessein de vos ennemis est de vous nuire, vous n'avez pas lieu de les redouter ; car ils n'y parviendront jamais ; et s'ils cherchent à vous chagriner, comme cela paraît plus apparent, vous ferez très-mal de leur donner cette satisfaction. Persuadé de votre mérite, enveloppé de votre vertu, vous devez jouir de cette paix douce et heureuse qui est ce qu'il y a de plus désirable en ce monde. Je vous prie d'en prendre la résolution. Je m'y intéresse par amitié pour vous, et par cet intérêt que je prends à votre santé et à votre vie. 1739.

Mandez-moi, je vous prie, où, par qui, et comment je dois faire parvenir ce que je vous destine et à la marquise. Tout est emballé ; agissez rondement, et mandez-moi, comme je le souhaite, ce que vous trouvez de plus expédient.

La marquise me demande si j'ai reçu l'extrait de *Newton*, qu'elle a fait. J'ai oublié de lui répondre sur cet article. Dites-lui, je vous prie, que *Thiriot* me l'avait envoyé, et qu'il m'a charmé comme tout ce qui vient d'elle. En vérité elle en fait trop ; elle veut nous dérober à nous autres hommes tous les avantages dont notre sexe est privilégié. Je tremble que, si elle se mêle de commander des armées, elle ne fasse

1739. rougir les cendres des *Condés* et des *Turennes*. Oppofez-vous à des progrès qui nous en font encore envifager d'autres dans l'éloignement, et faites du moins qu'une forte de gloire nous refte.

Céfarion, qui me tient compagnie, vous affure mille fois de fon amitié; il ne fe paffe point de jour que nous ne nous entretenions fur votre fujet.

Je fuis rempli de projets; pour peu que ma fanté revienne, vous ferez inondé de mes ouvrages à Cirey, comme le fut l'Italie par l'invafion des Goths. Je vous prie d'être toujours mon juge et non pas mon panégyrifte. Je fuis avec l'eftime la plus fervente,

Mon cher ami,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE XI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 22 de mars.

MON CHER AMI,

JE me fuis trop preffé de vous découvrir mes projets de phyfique. Il faut l'avouer, ce trait fent bien le jeune homme qui, pour avoir pris une légère teinture de phyfique, fe mêle de propofer des problêmes aux maitres de l'art. Paffez cependant à un ignorant de vous faire une petite objection fur ce vide que vous fuppofez entre le foleil et nous.

Il me femble que dans le traité de la lumière,

Newton dit que les rayons du soleil sont de la matière, et qu'ainsi il fallait qu'il y eût un vide, afin que ces rayons puissent parvenir à nous en si peu de temps. Or, comme ces rayons sont matériels, et qu'ils occupent cet espace immense, tout cet intervalle se trouve donc rempli de cette matière lumineuse; ainsi il n'y a point de vide, et la matière subtile de *Descartes*, ou l'éther, comme il vous plaira de la nommer, est remplacée par votre lumière. Que devient donc le vide? Après ceci, n'attendez plus de moi un seul mot de physique. 1739.

Je suis un volontaire en fait de philosophie; je suis très-persuadé que nous ne découvrirons jamais les secrets de la nature; et restant neutre entre les sectes, je peux les regarder sans prévention, et m'amuser à leurs dépens.

Je ne regarde point avec la même indifférence ce qui concerne la morale; c'est la partie la plus nécessaire de la philosophie, et qui contribue le plus au bonheur des hommes. Je vous prie de vouloir corriger la pièce que je vous envoie *sur la tranquillité*; ma santé ne m'a pas permis de faire grand'chose. J'ai, en attendant, ébauché cet ouvrage. Ce sont des idées croquées que la main d'un habile peintre devrait mettre en exécution.

J'attends le retour de mes forces pour commencer ma tragédie; je ferai ce que je pourrai pour réussir. Mais je sens bien que la pièce toute achevée ne sera bonne qu'à servir de papillotes à la marquise.

Je médite un ouvrage sur le prince de *Machiavel*; tout cela roule encore dans ma tête, et il

1739. faudra le secours de quelque divinité pour débrouiller ce chaos.

J'attends avec impatience la Henriade ; mais je vous demande instamment de m'envoyer la critique des endroits que vous retranchez. Il n'y aurait rien de plus instructif ni de plus capable de former le goût que ces remarques. Servez-vous, s'il vous plaît, de la voie de *Michelet* pour me faire tenir vos lettres ; c'est la meilleure de toutes.

Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre santé ; j'appréhende beaucoup que ces persécutions et ces affaires continuelles qu'on vous fait, ne l'altèrent plus qu'elle ne l'est déjà. Je suis avec bien de l'estime,

Mon cher ami,

votre très-affectionné et fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE XII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remüsberg, le 15 d'avril.

J'AI été sensiblement attendri du récit touchant que vous me faites de votre déplorable situation. Un ami à la distance de quelques centaines de lieues, paraît un homme assez inutile dans le monde ; mais je prétends faire un petit essai en votre faveur, dont j'espère que vous retirerez quelque utilité. Ah ! mon cher *Voltaire*, que ne puis-je vous offrir un asile, où assurément vous n'auriez rien à souffrir de semblable aux chagrins que vous donne votre ingrate patrie. Vous ne trouveriez

trouveriez chez moi ni envieux, ni calomniateurs, ni ingrats ; on ſaurait rendre juſtice à vos mérites, 1739 et diſtinguer parmi les hommes ce que la nature a ſi fort diſtingué parmi ſes ouvrages.

Je voudrais pouvoir ſoulager l'amertume de votre condition ; et je vous aſſure que je penſe aux moyens de vous ſervir efficacement. Conſolez-vous toujours de votre mieux, mon cher ami, et penſez que pour établir une égalité de conditions parmi tous les hommes, il vous fallait des revers capables de balancer les avantages de votre génie, de vos talens, et de l'amitié de la marquiſe.

C'eſt dans des occaſions ſemblables qu'il nous faut tirer de la philoſophie des ſecours capables de modérer les premiers tranſports de douleur, et de calmer les mouvemens impétueux que le chagrin excite dans nos ames. Je ſais que ces conſeils ne coûtent rien à donner, et que la pratique en eſt preſque impoſſible, je ſais que la force de votre génie eſt ſuffiſante pour s'oppoſer à vos calamités. Mais on ne laiſſe point que de tirer des conſolations du courage que nous inſpirent nos amis.

Vos adverſaires ſont d'ailleurs des gens ſi mépriſables, qu'aſſurément vous ne devez pas craindre qu'ils puiſſent ternir votre réputation. Les dents de l'envie s'émouſſeront toutes les fois qu'elles voudront vous mordre. Il n'y a qu'à lire ſans partialité les écrits et les calomnies qu'on ſème ſur votre ſujet pour en connaître la malice et l'infamie. Soyez en repos, mon cher *Voltaire*,

aient quelque peine à recevoir les lois d'une
1739. jeune et aimable dame qu'ils reconnaîtraient tous pour l'objet de leur admiration dans l'empire des grâces, mais qu'ils ne veulent point reconnaître pour l'exemple de leurs études dans l'empire des sciences. Vous rendez un hommage vraiment philosophique à la vérité : ces intérêts, ces raisons petites ou grandes, ces nuages épais qui obscurcissent pour l'ordinaire l'œil du vulgaire, ne peuvent rien sur vous.

Il serait à souhaiter que les hommes fussent tous au-dessus des corruptions de l'erreur et du mensonge ; que le vrai et le bon goût servissent généralement de règles dans les ouvrages sérieux, et dans les ouvrages d'esprit. Mais combien de savans sont capables de sacrifier à la vérité les préjugés de l'étude et le prix de la beauté, et les ménagemens de l'amitié ? Il faut une ame forte pour vaincre d'aussi puissantes oppositions. Les vents sont très-bien, comme vous en convenez, dans la caverne d'*Eole*, d'où je crois qu'il ne fait les tirer que pour cause.

J'ai été vivement touché des persécutions qu'on vous a suscitées : ce sont des tempêtes qui ôtent pour un temps le calme à l'Océan, et je souhaiterais bien d'être le Neptune de l'Enéide, afin de vous procurer la tranquillité que je vous souhaite très-sincèrement. Souffrez que je vous rappelle ces deux beaux vers de l'*Epître à Emilie*, où vous vous faites si bien votre leçon :

Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Laissez au-dessous de vous, croyez-moi, cet essaim méprisable et abject d'ennemis aussi furieux qu'impuissans. Votre mérite, votre réputation vous servent d'égide. C'est en vain que l'envie vous poursuivra; ses traits s'émousseront et se briseront tous contre l'auteur de la Henriade, en un mot, contre *Voltaire*. De plus, si le dessein de vos ennemis est de vous nuire, vous n'avez pas lieu de les redouter; car ils n'y parviendront jamais; et s'ils cherchent à vous chagriner, comme cela paraît plus apparent, vous ferez très-mal de leur donner cette satisfaction. Persuadé de votre mérite, enveloppé de votre vertu, vous devez jouir de cette paix douce et heureuse qui est ce qu'il y a de plus désirable en ce monde. Je vous prie d'en prendre la résolution. Je m'y intéresse par amitié pour vous, et par cet intérêt que je prends à votre santé et à votre vie.

1739.

Mandez-moi, je vous prie, où, par qui, et comment je dois faire parvenir ce que je vous destine et à la marquise. Tout est emballé; agissez rondement, et mandez-moi, comme je le souhaite, ce que vous trouvez de plus expédient.

La marquise me demande si j'ai reçu l'extrait de *Newton*, qu'elle a fait. J'ai oublié de lui répondre sur cet article. Dites-lui, je vous prie, que *Thiriot* me l'avait envoyé, et qu'il m'a charmé comme tout ce qui vient d'elle. En vérité elle en fait trop; elle veut nous dérober à nous autres hommes tous les avantages dont notre sexe est privilégié. Je tremble que, si elle se mêle de commander des armées, elle ne fasse

1739. dans votre ſanctuaire, et vos objections ſont déjà des inſtructions.

Il faut bien que les rayons de lumière ſoient de la matière, puiſqu'on les diviſe, puiſqu'ils échauffent, qu'ils brûlent, qu'ils vont et viennent, puiſqu'ils pouſſent un reſſort de montre expoſé près du foyer de verre du prince de Heſſe. Mais ſi c'eſt une matière préciſément comme celle dont nous avons trois ou quatre notions, ſi elle en a toutes les propriétés ; c'eſt ſur quoi nous n'avons que des conjectures aſſez vraiſemblables.

A l'égard de l'eſpace que rempliſſent les rayons du ſoleil, ils ſont ſi loin de compoſer un plein abſolu dans le chemin qu'ils traverſent, que la matière qui ſort du ſoleil en un an ne contient peut-être pas deux pieds cubes, et ne pèſe peut-être pas deux onces.

Le fait eſt que *Roëmer* a très-bien démontré, malgré les *Maraldi*, que la lumière vient du ſoleil à nous en ſept minutes et demie ; et d'un autre côté *Newton* a démontré qu'un corps qui ſe meut dans un fluide de même denſité que lui, perd la moitié de ſa viteſſe, après avoir parcouru trois fois ſon diamètre ; et bientôt perd toute ſa viteſſe. Donc il réſulte que la lumière, en pénétrant un fluide plus denſe qu'elle, perdrait ſa viteſſe beaucoup plus vîte, et n'arriverait jamais à nous ; donc elle ne vient qu'à travers l'eſpace le plus libre.

De plus, *Bradley* a découvert que la lumière qui vient de Sirius à nous, n'eſt pas plus retardée dans ſon cours que celle du ſoleil. Si cela ne prouve pas un eſpace vide ; je ne ſais pas ce qui le prouvera.

trouveriez chez moi ni envieux, ni calomniateurs, ni ingrats ; on saurait rendre justice à vos mérites, et distinguer parmi les hommes ce que la nature a si fort distingué parmi ses ouvrages. 1739.

Je voudrais pouvoir soulager l'amertume de votre condition ; et je vous assure que je pense aux moyens de vous servir efficacement. Consolez-vous toujours de votre mieux, mon cher ami, et pensez que pour établir une égalité de conditions parmi tous les hommes, il vous fallait des revers capables de balancer les avantages de votre génie, de vos talens, et de l'amitié de la marquise.

C'est dans des occasions semblables qu'il nous faut tirer de la philosophie des secours capables de modérer les premiers transports de douleur, et de calmer les mouvemens impétueux que le chagrin excite dans nos ames. Je sais que ces conseils ne coûtent rien à donner, et que la pratique en est presque impossible, je sais que la force de votre génie est suffisante pour s'opposer à vos calamités. Mais on ne laisse point que de tirer des consolations du courage que nous inspirent nos amis.

Vos adversaires sont d'ailleurs des gens si méprisables, qu'assurément vous ne devez pas craindre qu'ils puissent ternir votre réputation. Les dents de l'envie s'émousseront toutes les fois qu'elles voudront vous mordre. Il n'y a qu'à lire sans partialité les écrits et les calomnies qu'on sème sur votre sujet pour en connaître la malice et l'infamie. Soyez en repos, mon cher *Voltaire*,

et attendez que vous puissiez goûter les fruits de
1739. mes soins.

J'espère que l'air de Flandre vous fera oublier vos peines, comme les eaux du Léthé en effaçaient le souvenir chez les ombres.

J'attends de vos nouvelles pour savoir quand il serait agréable à la marquise que je lui envoyasse une lettre pour le duc d'*Aremberg*. Mon vin d'Hongrie et l'ambre languissent de partir : j'enverrai le tout à Bruxelles, lorsque je vous y saurai arrivé.

Ayez la bonté de m'adresser les lettres que vous m'écrirez de Cirey par le marchand *Michelet* ; c'est la voie la plus courte. Mais si vous m'écrivez de Bruxelles, que ce soit sous l'adresse du général *Bork* à Vésel. Vous vous étonnerez de ce que j'ai été si long-temps sans vous répondre ; mais vous débrouillerez facilement ce mystère quand vous saurez qu'une absence de quinze jours m'a empêché de recevoir votre lettre qui m'attendait ici.

Je vous prie de ne jamais douter des sentimens d'amitié et d'estime avec lesquels je suis,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

trouveriez chez moi ni envieux, ni calomniateurs, ni ingrats ; on faurait rendre justice à vos mérites, et distinguer parmi les hommes ce que la nature a si fort distingué parmi ses ouvrages. 1739.

Je voudrais pouvoir soulager l'amertume de votre condition ; et je vous assure que je pense aux moyens de vous servir efficacement. Consolez-vous toujours de votre mieux, mon cher ami, et pensez que pour établir une égalité de conditions parmi tous les hommes, il vous fallait des revers capables de balancer les avantages de votre génie, de vos talens, et de l'amitié de la marquise.

C'est dans des occasions semblables qu'il nous faut tirer de la philosophie des secours capables de modérer les premiers transports de douleur, et de calmer les mouvemens impétueux que le chagrin excite dans nos ames. Je sais que ces conseils ne coûtent rien à donner, et que la pratique en est presque impossible, je sais que la force de votre génie est suffisante pour s'opposer à vos calamités. Mais on ne laisse point que de tirer des consolations du courage que nous inspirent nos amis.

Vos adversaires sont d'ailleurs des gens si méprisables, qu'assurément vous ne devez pas craindre qu'ils puissent ternir votre réputation. Les dents de l'envie s'émousseront toutes les fois qu'elles voudront vous mordre. Il n'y a qu'à lire sans partialité les écrits et les calomnies qu'on sème sur votre sujet pour en connaître la malice et l'infamie. Soyez en repos, mon cher *Voltaire*,

1739. et attendez que vous puissiez goûter les fruits de mes soins.

J'espère que l'air de Flandre vous fera oublier vos peines, comme les eaux du Léthé en effaçaient le souvenir chez les ombres.

J'attends de vos nouvelles pour savoir quand il serait agréable à la marquise que je lui envoyasse une lettre pour le duc d'*Aremberg*. Mon vin d'Hongrie et l'ambre languissent de partir : j'enverrai le tout à Bruxelles, lorsque je vous y saurai arrivé.

Ayez la bonté de m'adresser les lettres que vous m'écrirez de Cirey par le marchand *Michelet*; c'est la voie la plus courte. Mais si vous m'écrivez de Bruxelles, que ce soit sous l'adresse du général *Bork* à Vésel. Vous vous étonnerez de ce que j'ai été si long-temps sans vous répondre; mais vous débrouillerez facilement ce mystère quand vous saurez qu'une absence de quinze jours m'a empêché de recevoir votre lettre qui m'attendait ici.

Je vous prie de ne jamais douter des sentimens d'amitié et d'estime avec lesquels je suis,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE XIII.

1739.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 15 d'avril.

MONSEIGNEUR,

EN attendant votre *Nisus* et *Euryale*, votre Altesse royale essaye toujours très-bien ses forces dans ses nobles amusemens. Votre style français est parvenu à un point d'exactitude et d'élégance, que j'imagine que vous êtes né dans le Versailles de *Louis XIV*, que *Bossuet* et *Fénélon* ont été vos maîtres d'école, et madame de *Sévigné* votre nourrice. Si vous voulez cependant vous asservir à nos misérables régles de versification, j'aurai l'honneur de dire à votre Altesse royale qu'on évite autant qu'on le peut chez nos timides écrivains de se servir du mot *croient* en poésie ; parce que si on le fait de deux syllabes, il résulte une prononciation qui n'est pas française, comme si on prononçait *croyint* ; et si on le fait d'une syllabe, elle est trop longue. Ainsi au lieu de dire :

Ils croient réformer, stupides téméraires, etc.

les Apollons de Remusberg diront tout aussi aisément :

Ils pensent réformer, stupides téméraires.

Ce qui me charme infiniment, c'est que je vois toujours, Monseigneur, un fond inépuisable de philosophie dans vos moindres amusemens.

Quant à cette autre philosophie plus incertaine qu'on nomme physique, elle entrera, sans doute,

dans votre ſanctuaire, et vos objections ſont déjà
1739. des inſtructions.

Il faut bien que les rayons de lumière ſoient de la matière, puiſqu'on les diviſe, puiſqu'ils échauffent, qu'ils brûlent, qu'ils vont et viennent, puiſqu'ils pouſſent un reſſort de montre expoſé près du foyer de verre du prince de Heſſe. Mais ſi c'eſt une matière préciſément comme celle dont nous avons trois ou quatre notions, ſi elle en a toutes les propriétés ; c'eſt ſur quoi nous n'avons que des conjectures aſſez vraiſemblables.

A l'égard de l'eſpace que rempliſſent les rayons du ſoleil, ils ſont ſi loin de compoſer un plein abſolu dans le chemin qu'ils traverſent, que la matière qui ſort du ſoleil en un an ne contient peut-être pas deux pieds cubes, et ne pèſe peut-être pas deux onces.

Le fait eſt que *Roëmer* a très-bien démontré, malgré les *Maraldi*, que la lumière vient du ſoleil à nous en ſept minutes et demie ; et d'un autre côté *Newton* a démontré qu'un corps qui ſe meut dans un fluide de même denſité que lui, perd la moitié de ſa vîteſſe, après avoir parcouru trois fois ſon diamètre ; et bientôt perd toute ſa vîteſſe. Donc il réſulte que la lumière, en pénétrant un fluide plus denſe qu'elle, perdrait ſa vîteſſe beaucoup plus vîte, et n'arriverait jamais à nous ; donc elle ne vient qu'à travers l'eſpace le plus libre.

De plus, *Bradley* a découvert que la lumière qui vient de Sirius à nous, n'eſt pas plus retardée dans ſon cours que celle du ſoleil. Si cela ne prouve pas un eſpace vide ; je ne ſais pas ce qui le prouvera.

Sans fiel et ſans fierté couliez dans la pareſſe
Vos inutiles jours filés par la molleſſe ? 1739.
Avec les ſcélérats ſeriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfeſans, vous, amis des vertus,
Qui, par un ſeul moment de doute ou de faibleſſe,
Avez ſéché les fruits de trente ans de ſageſſe ?

Voilà de quoi inſpirer peut-être, Monſeigneur, un peu de pitié pour les pauvres damnés, parmi leſquels il y a des honnêtes gens. Mais le changement le plus eſſentiel à mon poëme, c'eſt une invocation qui doit être placée immédiatement après celle que j'ai faite à une déeſſe étrangère, nommée *la Vérité*. A qui dois-je m'adreſſer, ſi ce n'eſt à ſon favori, à un prince qui l'aime et qui la fait aimer, à un prince qui m'eſt auſſi cher qu'elle, et auſſi rare dans le monde ? C'eſt donc ainſi que je parle à cet homme adorable, au commencement de la Henriade :

Et toi, jeune héros, toujours conduit par elle,
Diſciple de Trajan, rival de Marc-Aurèle,
Citoyen ſur le trône, et l'exemple du Nord,
Sois mon plus cher appui, ſois mon plus grand ſupport :
Laiſſe les autres rois, ces faux Dieux de la terre,
Porter de toutes parts ou la fraude ou la guerre :
De leurs fauſſes vertus laiſſe-les s'honorer :
Ils déſolent le monde, et tu dois l'éclairer.

Je demande en grâce à votre Alteſſe royale, je lui demande à genoux de ſouffrir que ces vers ſoient imprimés dans la belle édition qu'elle ordonne qu'on faſſe de la Henriade. Pourquoi me défendrait elle, à moi, qui n'écris que pour la vérité, de dire celle qui m'eſt la plus précieuſe ?

1739. Je compte envoyer à votre Altesse royale de quoi l'amuser, dès que je serai aux Pays-Bas. Je n'ai pas laissé de faire de la besogne, malgré mes maladies; *Apollon-Remus* et *Emilie* me soutiennent. Madame *du Châtelet* ne sait encore ni comment remercier votre Altesse royale, ni comment donner une adresse pour ce bon vin d'Hongrie. Nous comptons partir au commencement de mai; j'aurai l'honneur d'écrire à votre Altesse royale dès que nous nous serons un peu orientés.

Comme il faut rendre compte de tout à son maître, il y a apparence qu'au retour des Pays-Bas nous songerons à nous fixer à Paris. Madame *du Châtelet* vient d'acheter une maison bâtie par un des plus grands architectes de France, et peinte par *le Brun* et par *le Sueur* (*); c'est une maison faite pour un souverain qui serait philosophe; elle est heureusement dans un quartier de Paris qui est éloigné de tout; c'est ce qui fait qu'on a eu pour deux cents mille francs ce qui a coûté deux millions à bâtir et à orner; je la regarde comme une seconde retraite, comme un second Cirey. Croyez, Monseigneur, que les larmes coulent de mes yeux quand je songe que tout cela n'est pas dans les Etats de *Marc-Aurèle-Fréderic*. La nature s'est bien trompée en me fesant naître bourgeois de Paris. Mon corps seul y sera; mon ame ne sera jamais qu'auprès d'*Emilie* et de l'adorable prince dont je serai a jamais, avec le plus profond respect, et, si son Altesse royale le permet, avec tendresse, etc.

(*) L'hôtel Lambert.

LETTRE

1739.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 25 d'avril.

MONSEIGNEUR,

J'AI donc l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale la lie de mon vin. Voici les corrections d'un ouvrage qui ne ſera jamais digne de la protection ſingulière dont vous l'honorez. J'ai fait au moins tout ce que j'ai pu ; votre auguſte nom fera le reſte. Permettez encore une fois, Monſeigneur, que le nom du plus éclairé, du plus généreux, du plus aimable de tous les princes, répande ſur cet ouvrage un éclat qui embelliſſe juſqu'aux défauts mêmes ; ſouffrez ce témoignage de mon tendre reſpect, il ne pourra point être ſoupçonné de flatterie. Voilà la ſeule eſpèce d'hommages que le public approuve. Je ne ſuis ici que l'interprète de tous ceux qui connaiſſent votre génie. Tous ſavent que j'en dirais autant de vous, ſi vous n'étiez pas l'héritier d'une monarchie.

J'ai dédié Zaïre à un ſimple négociant ; je ne cherchais en lui que l'homme. Il était mon ami, et j'honorais ſa vertu. J'oſe dédier la Henriade à un eſprit ſupérieur. Quoiqu'il ſoit prince, j'aime plus encore ſon génie que je ne révère ſon rang.

Enfin, Monſeigneur, nous partons inceſſamment, et j'aurai l'honneur de demander les ordres de votre Alteſſe royale dès que la chicane qui nous

conduit, nous aura laissé une habitation fixe.
1739. Madame *du Châtelet* va plaider pour de petites terres, tandis que probablement vous plaiderez pour de plus grandes, les armes à la main. Ces terres sont bien voisines du théâtre de la guerre que je crains,

Mantua væ miseræ nimiùm vicina Cremonæ!

Je me flatte qu'une branche de vos lauriers mise sur la porte du château de Beringhen, le sauvera de la destruction. Vos grands grenadiers ne me feront point de mal, quand je leur montrerai de vos lettres. Je leur dirai : *non hîc in prœlia veni.* Ils entendent *Virgile*, sans doute, et s'ils voulaient piller, je leur crierais : *barbarus has segetes !* Ils s'enfuiraient alors pour la première fois. Je voudrais bien voir qu'un régiment prussien m'arrêtât ! Messieurs, dirais-je, savez-vous bien que votre prince fait graver ma Henriade, et que j'appartiens à *Emilie.* Le colonel me prierait à souper, mais par malheur je ne soupe point.

Un jour je fus pris pour un espion par les soldats du régiment de Conti ; le prince leur colonel vint à passer, et me pria à souper au lieu de me faire pendre. Mais actuellement, Monseigneur, j'ai toujours peur que les puissances ne me fassent pendre au lieu de boire avec moi. Autrefois le cardinal de *Fleuri* m'aimait, quand je le voyais chez madame la maréchale de *Villars ; altri tempi, altre cure.* Actuellement c'est la mode de me persécuter, et je ne conçois pas comment j'ai pu glisser quelques plaisanteries dans cette lettre, au milieu des vexations qui accablent mon ame et

des perpétuelles ſouffrances qui détruiſent mon corps. Mais votre portrait, que je regarde, me dit toujours : 1739.

Macte animo.

Durum, ſed levius fit patientiâ,
Quidquid corrigere eſt nefas.

J'oſe exhorter toujours votre grand génie à honorer *Virgile* dans *Niſus* et dans *Euryalus*, et à confondre *Machiavel*. C'eſt à vous à faire l'éloge de l'amitié. C'eſt à vous de détruire l'infame politique qui érige le crime en vertu. Le mot politique ſignifie, dans ſon origine primitive, *citoyen*, et aujourd'hui, grâce à notre perverſité, il ſignifie *trompeur de citoyens*. Rendez-lui, Monſeigneur, ſa vraie ſignification. Faites connaître, faites aimer la vertu aux hommes.

Je travaille à finir un ouvrage que j'aurai l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale dès que j'aurai repoſé ma tête. Votre Alteſſe royale ne manquera pas de mes frivoles productions, et tant qu'elles l'amuſeront, je ſuis à ſes ordres.

Madame la marquiſe *du Châtelet* joint toujours ſes hommages aux miens.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus grande vénération,

Monſeigneur, etc.

1739. dans votre ſanctuaire, et vos objections ſont déjà des inſtructions.

Il faut bien que les rayons de lumière ſoient de la matière, puiſqu'on les diviſe, puiſqu'ils échauffent, qu'ils brûlent, qu'ils vont et viennent, puiſqu'ils pouſſent un reſſort de montre expoſé près du foyer de verre du prince de Heſſe. Mais ſi c'eſt une matière préciſément comme celle dont nous avons trois ou quatre notions, ſi elle en a toutes les propriétés; c'eſt ſur quoi nous n'avons que des conjectures aſſez vraiſemblables.

A l'égard de l'eſpace que rempliſſent les rayons du ſoleil, ils ſont ſi loin de compoſer un plein abſolu dans le chemin qu'ils traverſent, que la matière qui ſort du ſoleil en un an ne contient peut-être pas deux pieds cubes, et ne pèſe peut-être pas deux onces.

Le fait eſt que *Roëmer* a très-bien démontré, malgré les *Maraldi*, que la lumière vient du ſoleil à nous en ſept minutes et demie; et d'un autre côté *Newton* a démontré qu'un corps qui ſe meut dans un fluide de même denſité que lui, perd la moitié de ſa viteſſe, après avoir parcouru trois fois ſon diamètre; et bientôt perd toute ſa viteſſe. Donc il réſulte que la lumière, en pénétrant un fluide plus denſe qu'elle, perdrait ſa viteſſe beaucoup plus vîte, et n'arriverait jamais à nous; donc elle ne vient qu'à travers l'eſpace le plus libre.

De plus, *Bradley* a découvert que la lumière qui vient de Sirius à nous, n'eſt pas plus retardée dans ſon cours que celle du ſoleil. Si cela ne prouve pas un eſpace vide; je ne ſais pas ce qui le prouvera.

au petit portrait de la réfraction que fait l'aimable, le cher poëte philosophe. 1739.

L'endroit ajouté au chant feptième eft encore admirable et très-propre à occuper une place dans l'édition que je fais préparer de la Henriade. Mais, mon cher *Voltaire*, ménagez la race des bigots, et craignez vos perfécuteurs ; ce feul article eft capable de vous faire des affaires de nouveau ; il n'y a rien de plus cruel que d'être foupçonné d'irréligion. On a beau faire tous les efforts imaginables pour fortir de ce blâme, cette accufation dure toujours ; j'en parle par expérience, et je m'aperçois qu'il faut être d'une circonfpection extrême fur un article dont les fots font un point principal.

Vos vers font conformes à la raifon, ils doivent ainfi l'être à la vérité ; et c'eft juftement pourquoi les idiots et les ftupides s'en formaliferont. Ne les communiquez donc point à votre ingrate patrie ; traitez-la comme le foleil traite les Lapons. Que la vérité et la beauté de vos productions ne brillent donc que dans un endroit où l'auteur eft eftimé et vénéré, dans un pays enfin où il eft permis de ne point être ftupide, où l'on ofe penfer et où l'on ofe tout dire.

Vous voyez bien que je parle de l'Angleterre. C'eft-là que j'ai trouvé convenable de faire graver la Henriade. Je ferai l'avant-propos, que je vous communiquerai avant que de le faire imprimer. *Pine* compofera les tailles-douces, et *Knobeldorf* les vignettes. On ne faurait affez honorer cet ouvrage, et on n'en peut affez eftimer l'auteur refpectable. La poftérité m'aura l'obligation de l

1739. Henriade gravée, comme nous l'avons à ceux qui nous ont conservé l'Enéide, ou les ouvrages de *Phidias* et de *Praxitèle*.

Vous voulez donc que mon nom entre dans vos ouvrages. Vous faites comme le prophète *Elie* qui, montant au ciel, à ce qu'en dit l'histoire, abandonna son manteau au prophète *Elisée*. Vous voulez me faire participer à votre gloire. Mon nom sera comme ces cabanes qui se trouvent placées dans de belles situations; on les fréquente à cause des paysages qui les environnent.

Après avoir parlé de la Henriade et de son auteur, il faudrait s'arrêter, et ne point parler d'autres ouvrages; je dois cependant vous tenir compte de mes occupations.

C'est actuellement *Machiavel* qui me fournit de la besogne. Je travaille aux notes sur son *Prince*, et j'ai déjà commencé un ouvrage qui réfutera entièrement ses maximes, par l'opposition qui se trouve entre elles et la vertu, aussi-bien qu'avec les véritables intérêts des princes. Il ne suffit point de montrer la vertu aux hommes, il faut encore faire agir les ressorts de l'intérêt, sans quoi il y en a très-peu qui soient portés à suivre la droite raison.

Je ne saurais vous dire le temps où je pourrai avoir rempli cette tâche, car beaucoup de dissipations me viendront à présent distraire de l'ouvrage. J'espère cependant, si ma santé le permet, et si mes autres occupations le souffrent, que je pourrai vous envoyer le manuscrit d'ici à trois mois. *Nisus* et *Euryale* attendront, s'il leur plaît,

que *Machiavel* ſoit expédié. Je ne vas que l'allure de ces pauvres mortels qui cheminent tout doucement, et mes bras n'embraſſent que peu de matière. 1739.

Ne vous imaginez pas, je vous prie, que tout le monde ait cent bras comme *Voltaire-Briarée* : un de ſes bras ſaiſit la phyſique, tandis qu'un autre s'occupe avec la poéſie, un autre avec l'hiſtoire, et ainſi à l'infini. On dit que cet homme a plus d'une intelligence unie à ſon corps, et que lui ſeul fait toute une académie. Ah ! qu'on ſe ſentirait tenté de ſe plaindre de ſon ſort, lorſqu'on réfléchit ſur le partage inégal des talens qui nous ſont échus. On me parlerait en vain de l'égalité des conditions ; je ſoutiendrai toujours qu'il y a une différence infinie entre cet homme univerſel dont je viens de parler, et le reſte des mortels.

Ce me ſerait une grande conſolation, à la vérité, de le connaître ; mais nos deſtins nous conduiſent par des routes ſi différentes, qu'il paraît que nous ſommes deſtinés à nous fuir.

Vous m'envoyez des vers pour la nourriture de mon eſprit, et je vous envoie des recettes pour la convaleſcence de votre corps. Elles ſont d'un très-habile médecin que j'ai conſulté ſur votre ſanté : il m'aſſure qu'il ne déſeſpère point de vous guérir ; ſervez-vous de ſes remèdes, car j'ai l'eſpérance que vous vous en trouverez ſoulagé.

Comme cette lettre vous trouvera, ſelon toutes les apparences, à Bruxelles, je peux vous parler plus librement ſur le ſujet de ſon éminence (*) et de toute votre patrie. Je ſuis indigné du peu

(*) Le cardinal de *Fleuri*.

1739. d'égard qu'on a pour vous, et je m'employerai volontiers pour vous procurer du moins quelque repos. Le marquis de *la Chétardie*, à qui j'avais écrit, eſt malheureuſement parti de Paris; mais je trouverai bien le moyen de faire inſinuer au cardinal ce qu'il eſt bon qu'il ſache au ſujet d'un homme que j'aime et que j'eſtime.

Le vin de Hongrie et l'ambre partiront dès que je ſaurai ſi c'eſt à Bruxelles que vous fixerez votre étoile errante et la chicane. Mon marchand de vin, *Honi*, vous rendra cette lettre; mais lorſque vous voudrez me répondre, je vous prie d'adreſſer vos lettres au général *Bork* à Véſel.

Le cher *Céſarion*, qui eſt ici préſent, ne peut s'empêcher de vous réitérer tout ce que l'eſtime et l'amitié lui font ſentir ſur votre ſujet.

Vous marquerez bien à la marquiſe juſqu'à quel point j'admire l'auteur de l'*Eſſai ſur le feu*, et combien j'eſtime l'amie de M. de *Voltaire*.

Je ſuis, avec ces ſentimens que votre mérite arrache à tout le monde, et avec une amitié plus particulière encore,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE XVI.

1739.

DU PRINCE ROYAL.

mai.

MON CHER AMI,

Je n'ai qu'un moment à moi pour vous aſſurer de mon amitié, et pour vous prier de recevoir l'écritoire d'ambre et les bagatelles que je vous envoie. Ayez la bonté de donner l'autre boîte, où il y a le jeu de quadrille, à la marquiſe. Nous ſommes ſi occupés ici qu'à peine a-t-on le temps de reſpirer. Quinze jours me mettront en ſituation d'être plus prolixe.

Le vin d'Hongrie ne peut partir qu'à la fin de l'été, à cauſe des chaleurs qui ſont ſurvenues. Je ſuis occupé à préſent à régler l'édition de la Henriade. Je vous communiquerai tous les arrangemens que j'aurai pris là-deſſus.

Nous venons de perdre l'homme le plus ſavant de Berlin, le répertoire de tous les ſavans d'Allemagne, un vrai magaſin de ſciences; le célèbre M. de *la Croze* vient d'être enterré avec une vingtaine de langues différentes, la quinteſſence de toute l'hiſtoire et une multitude d'hiſtoriettes dont ſa mémoire prodigieuſe n'avait laiſſé échapper aucune circonſtance. Fallait-il tant étudier pour mourir au bout de quatre-vingts ans? ou plutôt ne devait-il point vivre éternellement pour récompenſe de ſes belles études?

Les ouvrages qui nous reſtent de ce ſavant prodigieux ne le font pas aſſez connaître, à mon avis.

1739. L'endroit par lequel M. de *la Croze* brillait le plus, c'était, sans contredit, sa mémoire; il en donnait des preuves sur tous les sujets, et l'on pouvait compter qu'en l'interrogeant sur quelque objet qu'on voulût, il était présent, et vous citait les éditions et les pages où vous trouviez tout ce que vous souhaitiez d'apprendre. Les infirmités de l'âge n'ont diminué en rien les talens extraordinaires de sa mémoire, et jusqu'au dernier moment de sa vie, il a fait amas de trésors d'érudition que sa mort vient d'enfouir pour jamais avec une connaissance parfaite de tous les systêmes philosophiques, qui embrassait également les points principaux des opinions jusqu'aux moindres minuties.

M. de *la Croze* était assez mauvais philosophe; il suivait le systême de *Descartes*, dans lequel on l'avait élevé, probablement par prévention et pour ne point perdre la coutume qu'il avait contractée depuis une septantaine d'années d'être de ce sentiment. Le jugement, la pénétration, et un certain feu d'esprit qui caractérise si bien les esprits originaux et les génies supérieurs, n'étaient point du ressort de M. de *la Croze*; en revanche une probité égale en toutes ses fortunes le rendait respectable et digne de l'estime des honnêtes gens.

Plaignez-nous, mon cher *Voltaire*; nous perdons de grands hommes, et nous n'en voyons pas renaître. Il paraît que les savans et les orangers sont de ces plantes qu'il faut transplanter dans ce pays, mais que notre terrain ingrat est incapable

de reproduire lorſque les rayons arides du ſoleil, ou les gelées violentes des hivers les ont une fois fait ſécher. C'eſt ainſi qu'inſenſiblement et par degrés la barbarie s'eſt introduite dans la capitale de l'univers, après le ſiècle heureux des *Cicérons* et des *Virgiles*. Lorſque le poëte eſt remplacé par le poëte, le philoſophe par le philoſophe, l'orateur par l'orateur, alors on peut ſe flatter de voir perpétuer les ſciences. Mais lorſque la mort les ravit les uns après les autres, ſans qu'on voie ceux qui peuvent les remplacer dans les ſiècles à venir, il ne ſemble point qu'on enterre un ſavant, mais plutôt les ſciences. 1739.

Je ſuis avec tous les ſentimens que vous faites ſi bien ſentir à vos amis, et qu'il eſt ſi difficile d'exprimer,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE XVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

mai.

VOTRE Alteſſe royale prend le parti des citadelles contre *Machiavel* : il paraît que l'empire penſe de même, car on a tiré vraiment *douze cents* florins de la caiſſe pour les réparations de Philipsbourg, qui en exigent, dit-on, plus de *douze mille*.

Il n'y a guère de places dans les deux Siciles : voilà pourquoi ce pays change ſi ſouvent de maître. S'il y avait des Namur, des Valenciennes, des Tournay, des Luxembourg dans l'Italie ;

1739.

Che or giù da l'Alpi non vedrei torrenti
Scender d'armati ne di sangue tinta
Bever l'onda del Po, gallici armenti;
Ne la vedrei del non suo ferro cinta,
Pugnar col braccio di straniere genti,
Per servir sempre, o vincitrice, o vinta.

Il faudra bien qu'au printemps prochain l'empereur et les Anglais reprennent ce beau pays; il ferait trop long-temps sous la même domination. Ah! Monseigneur, heureux qui peut vivre sous vos lois!

J'ai commencé, Monseigneur, à prendre de votre poudre: ou il n'y a point de Providence, ou elle me fera du bien. Je n'ai point d'expression pour remercier *Marc-Aurèle* devenu *Esculape.*

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le premier juin.

MONSEIGNEUR,

Ma destinée est de devoir à votre Altesse royale le rétablissement de ma santé; il y a près d'un mois qu'on m'empêche d'écrire; mais enfin l'envie d'écrire à mon souverain m'a rendu des forces. Il fallait que je fusse bien mal, pour que les vers que je reçus de Berlin, datés du 26 avril, ne pussent ranimer mon corps en échauffant mon ame. Cette épitre sur la nécessité de remplir le vide de l'année

par l'étude, eſt, je crois, le meilleur ouvrage de vers qui ſoit ſorti de mon *Marc-Aurèle* moderne. 1739.

C'eſt ainſi qu'à Berlin, à l'ombre du ſilence,
Je conſacrais mes jours aux Dieux de la ſcience.

Toute cette fin-là eſt achevée, et le reſte de la pièce brille par-tout d'étincelles d'imagination. Votre raiſon a bien de l'eſprit; mais il y a encore un de vos enfans qui m'intéreſſe davantage, c'eſt la réfutation de *Machiavel.* Je viens de la relire. Je puis encore une fois aſſurer votre Alteſſe royale que c'eſt un ouvrage néceſſaire au genre humain. Je ne vous cacherai point qu'il y a des répétitions, et que c'eſt le plus bel arbre du monde qu'il faut élaguer. Je vous dis la vérité, grand Prince, comme vous méritez qu'on vous la diſe, et j'eſpère que, quand vous ſerez un jour ſur le trône, vous trouverez des amis qui vous la diront. Vous êtes fait pour être unique en tout genre et pour goûter des plaiſirs que les autres rois ſont faits pour ignorer. M. de *Keiſerling* vous avertira quand par haſard vous aurez paſſé une journée ſans faire des heureux; et le cas arrivera rarement. Pour moi, je mettrai, en attendant, les points et les virgules à l'*Anti-Machiavel.* Je vais profiter de la permiſſion que votre Alteſſe royale m'a donnée. J'écris aujourd'hui à un libraire de Hollande, en attendant qu'il y ait à Berlin une belle imprimerie et une belle manufacture de papier, qui fourniſſe toute l'Allemagne. Je viens d'apprendre dans le moment, qu'il y a quelques anciennes brochures imprimées contre le prince de *Machiavel.* On m'a

1739. fait connaître le titre de trois ; la première e[st] *Anti-Machiavel ;* la seconde, *Discours d'Ét[at] contre Machiavel ;* la troisième, *Fragmens co[n]tre Machiavel.*

Je serais bien aise de les voir, afin d'en parl[er] s'il en est besoin dans ma préface ; mais ces ouvra[-]ges sont probablement fort mauvais, puisqu'i[ls] sont difficiles à trouver ; cela ne retardera en ri[en] l'impression du plus bel ouvrage que je connaiss[e.] Que vous y faites un portrait vrai des Français e[t] du gouvernement de France ! Que le chapitre su[r] les puissances ecclésiastiques est intéressant et fort ! La comparaison de la Hollande avec la Russie, les réflexions sur la vanité des grands seigneurs, qui font les souverains en miniature, sont d[es] morceaux charmans. Je vais dans l'instant en ache[-]ver la quatrième lecture, la plume à la main. Ce[t] ouvrage réveille bien en moi l'envie d'achever l'histoire du siècle de *Louis XIV ;* je suis honteux de faire tant de choses frivoles, quand mon prince m'enseigne à en faire de solides.

Que dira de moi votre Altesse royale ? on va jouer une tragédie nouvelle de ma façon, à Paris, et ce n'est point Mahomet ; c'est une pièce toute d'amour, toute distillée à l'eau rose des dames françaises. (1) Voilà pourquoi je n'ai pas osé en parler encore à votre Altesse royale. Je suis hon[-]teux de ma mollesse : cependant la pièce n'est point sans morale ; elle peint les dangers de l'amour, comme Mahomet peint les dangers du fanatisme.

(1) Cette pièce toute d'amour, dont il a été déjà question dans les lettres précédentes, est Zulime.

Au reste, je compte corriger encore beaucoup ce Mahomet, et le rendre moins indigne de vous être dédié. Je vais refondre toute la pièce. Je veux passer ma vie à me corriger, et à mériter les bonnes grâces de mon adorable souverain et d'*Emilie*. Votre Altesse royale a dû recevoir un peu de philosophie de ma part, et beaucoup de la sienne. Madame *du Châtelet* est ce que je voudrais être, digne de votre cour. 1739.

Je suis avec un profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

LETTRE XIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 26 de juin.

MON CHER AMI,

Je souhaiterais beaucoup que votre étoile errante se fixât, car mon imagination déroutée ne sait plus de quel côté du Brabant elle doit vous chercher. Si cette étoile errante pouvait une fois diriger vos pas du côté de notre solitude, j'employerais assurément tous les secrets de l'astronomie pour arrêter son cours: je me jetterais même dans l'astrologie; j'apprendrais le grimoire, et je ferais des invocations à tous les dieux et à tous les diables, pour qu'ils ne vous permissent jamais de quitter ces contrées. Mais, mon cher *Voltaire*, *Ulysse*, malgré les enchantemens de *Circé*, ne pensait qu'à sortir de cette île, où toutes les

1739. careſſes de la déeſſe magicienne n'avaient pas tant de pouvoir ſur ſon cœur que le ſouvenir de ſa chère *Pénélope*. Il me paraît que vous ſeriez dans le cas d'*Ulyſſe*, et que le puiſſant ſouvenir de la bellè *Emilie* et l'attraction de ſon cœur auraient ſur vous un empire plus fort que mes dieux et mes démons. Il eſt juſte que les nouvelles amitiés le cèdent aux anciennes; je le cède donc à la marquiſe, toutefois à condition qu'elle maintiendra mes droits de ſecond contre tous ceux qui voudraient me les diſputer.

J'ai cru que je pourrais aller aſſez vîte dans ce que je m'étais propoſé d'écrire contre *Machiavel*; mais j'ai trouvé que les jeunes gens ont la tête un peu trop chaude. Pour ſavoir tout ce qu'on a écrit ſur *Machiavel*, il m'a fallu lire une infinité de livres, et avant que d'avoir tout digéré, il me faudra encore quelque temps. Le voyage que nous allons faire en Pruſſe ne laiſſera pas que de cauſer encore quelque interruption à mes études, et retardera la Henriade, Machiavel et Euryale.

Je n'ai point encore de réponſe d'Angleterre; mais vous pouvez compter que c'eſt une choſe réſolue, et que la Henriade ſera gravée. J'eſpère pouvoir vous donner des nouvelles de cet ouvrage et de l'avant-propos à mon retour de Pruſſe, qui pourra être vers le 15 d'auguſte.

Un prince oiſif eſt, ſelon moi, un animal peu utile à l'univers. Je veux du moins ſervir mon ſiècle en ce qui dépend de moi; je veux contribuer à l'immortalité d'un ouvrage qui eſt utile à l'univers; je veux multiplier un poëme où

l'auteur

l'auteur enseigne le devoir des grands et le devoir des peuples, une manière de régner peu connue des princes, et une façon de penser qui aurait anobli les dieux d'*Homère*, autant que leurs cruautés et leurs caprices les ont rendus méprisables.

1739.

Vous faites un portrait vrai, mais terrible, des guerres de religion, de la méchanceté des prêtres, et des suites funestes du faux zèle. Ce sont des leçons qu'on ne saurait assez répéter aux hommes, que leurs folies passées devraient du moins rendre plus sages dans leur façon de se conduire à l'avenir.

Ce que je médite contre le machiavélisme est proprement une suite de la Henriade. C'est sur les grands sentimens de *Henri IV* que je forge la foudre qui écrasera *César Borgia*.

Pour *Nisus* et *Euryale*, ils attendront que le temps et vos corrections aient fortifié ma verve.

J'envoie, par *L. Schiling* le vin d'Hongrie, sous l'adresse du duc d'*Aremberg*. Il est sûr que ce duc est le patriarche des bons vivans ; il peut être regardé comme père de la joie et des plaisirs : *Silène* l'a doué d'une physionomie qui ne dément point son caractère, et qui fait connaître en lui une volupté aimable et décrassée de tout ce que la débauche a d'obscénités.

J'espère que vous respirerez en Brabant un air plus libre qu'en France, et que la sécurité de ce séjour ne contribuera pas moins que les remèdes à la santé de votre corps. Je vous assure qu'il m'intéresse beaucoup, et qu'il ne se passe aucun

1739. jour que je ne faſſe des vœux en votre faveur à la déeſſe de la ſanté.

J'eſpère que tous mes paquets vous feront parvenus. Mandez-m'en, s'il vous plaît, quelques petits mots. On dit que les plaiſirs ſe ſont donné rendez-vous ſur votre route;

Que la Danſe et la Comédie,
Avec leur ſœur la Mélodie,
Toutes trois firent le deſſein
De vous eſcorter en chemin,
Suivis de leur bande joyeuſe;
Et qu'en tous lieux leur troupe heureuſe,
Devant vos pas ſemant des fleurs,
Vous a rendu tous les honneurs
Qu'au ſommet de la double croupe,
Gouvernant ſa divine troupe,
Apollon reçoit des neuf ſœurs.

On dit auſſi

Que la Politeſſe et les Grâces
Avec vous quittèrent Paris;
Que l'Ennui froid a pris les places
De ces déeſſes et des Ris;
Qu'en cette région trompeuſe,
La Politique frauduleuſe
Tient le poſte de l'Equité;
Que la timide Honnêteté,
Redoutant le pouvoir inique
D'un prélat fourbe et deſpotique,
Ennemi de la liberté,
S'enfuit avec la Vérité.

Voilà une gazette poétique de la façon qu'on les fait à Remusberg. Si vous êtes friand de

nouvelles, je vous en promets en prose ou en vers, comme vous les voudrez, à mon retour. 1739.

Mille assurances d'estime à la divine *Emilie*, ma rivale dans votre cœur. J'espère que vous tiendrez les engagemens de docilité que vous avez pris avec *Superville*. *Césarion* vous dit tout ce qu'un cœur comme le sien pense, lorsqu'il a été assez heureux pour connaître le vôtre; et moi, je suis plus que jamais.

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE XX.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 7 de juillet.

MON CHER AMI,

J'AI reçu l'ingénieux *voyage du baron de Gangan* (1) à l'instant de mon départ de Remusberg: il m'a beaucoup amusé, ce voyageur céleste; et j'ai remarqué en lui quelque satire et quelque malice qui lui donne beaucoup de ressemblance avec les habitans de notre globe, mais qu'il ménage si bien qu'on voit en lui un jugement plus mûr, et une imagination plus vive qu'en tout autre être pensant. Il y a, dans ce voyage, un article où je reconnais la tendresse et la prévention de mon ami en faveur de l'éditeur de la

(1) C'est vraisemblablement l'ouvrage imprimé depuis sous le titre de *Micromégas*.

1739. Henriade. Mais fouffrez que je m'étonne qu'en un ouvrage où vous rabaiffez la vanité ridicule des mortels, où vous réduifez à fa jufte valeur ce que les hommes ont coutume d'appeler grand; qu'en un ouvrage où vous abattez l'orgueil et la préfomption, vous vouliez nourrir mon amour propre, et fournir des argumens à la bonne opinion que je puis avoir de moi-même.

Tout ce que je puis me dire à ce fujet peut fe réduire à ceci; qu'un cœur pénétré d'amitié voit les objets d'une autre manière qu'un cœur infenfible et indifférent.

J'efpère que ma dernière lettre vous fera parvenue en compagnie du vin d'Hongrie. Votre féjour de Bruxelles n'accélérera guère notre correfpondance durant quelque temps, car je pars inceffamment pour un voyage auffi ennuyeux que fatigant. Nous parcourons, en cinq femaines, plus de mille milles d'Allmagne; nous pafferons par des endroits peu habités, et qui me conviennent à peu près comme le pays des Gètes, qui fervait d'exil à *Ovide*. Je vous prie de redoubler votre correfpondance, car il ne me faut pas moins que deux de vos lettres toutes les femaines pour me garantir d'un ennui infupportable.

Bruxelles et prefque toute l'Allemagne fe reffentent de leur ancienne barbarie: les arts y font peu en honneur, et par conféquent peu cultivés. Les nobles fervent dans les troupes; ou, avec des études très-légères, ils entrent dans le barreau, où ils jugent, que c'eft un plaifir. Les gentillâtres bien rentés vivent à la campagne,

ou plutôt dans les bois, ce qui les rend aussi féroces que les animaux qu'ils poursuivent. La noblesse de ce pays-ci ressemble en gros à celle des autres provinces d'Allemagne; mais à cela près qu'ils ont plus d'envie de s'instruire, plus de vivacité, et, si j'ose dire, plus de génie que la plus grande partie de la nation, et principalement que les Vestphaliens, les Franconiens, les Suabes et les Autrichiens; ce qui fait qu'on doit s'attendre un jour à voir ici les arts tirés de la roture, et habiter les palais et les bonnes maisons. Berlin principalement contient en soi (si je puis m'exprimer ainsi) les étincelles de tous les arts; on voit briller le génie de tous côtés, et il ne faudrait qu'un souffle heureux pour rendre la vie à ces sciences qui rendirent Athènes et Rome plus fameuses que leurs guerres et leurs conquêtes. 1739.

Vous devez trouver la différence de la vie de Paris et de Bruxelles bien plus sensible qu'un autre, vous qui ne respiriez qu'au centre des arts, vous qui aviez réuni à Cirey tout ce qu'il y a de plus voluptueux, de plus piquant dans les plaisirs de l'esprit.

La gravité espagnole de l'archiduchesse, le cérémonial guindé de la petite cour n'inspirera guère de vénération à un philosophe qui apprécie les choses selon leur valeur intrinsèque; et je suis sûr que le baron de *Gangan* en sentira le ridicule, s'il pousse ses voyages jusqu'à Bruxelles.

Adieu, mon cher ami; je pars. Fournissez-moi, je vous prie, de tout ce que votre plume

1739. produira, car mon eſprit court grand riſque de mourir d'inanition, à moins que vos ſoins ne lui conſervent la vie.

Je travaillerai, autant que le temps me le permettra, contre *Machiavel* et pour la Henriade ; et j'eſpère de pouvoir vous envoyer de Kœnigsberg l'avant-propos de la nouvelle édition.

Mille aſſurances d'eſtime à la divine *Emilie*. Je ne comprends point comment on peut plaider contre elle, et de quelle nature peut être le procès qu'on lui intente. Je ne connaîtrais d'autres intérêts à diſcuter avec elle que ceux du cœur.

Ménagez votre ſanté ; n'oubliez point que je m'intéreſſe beaucoup à votre conſervation, et que j'ai lié d'une manière indiſſoluble mon contentement à votre proſpérité.

Je ſuis à jamais, mon cher ami,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

Le médecin que je vous ai recommandé s'appelle *Superville*. C'eſt un homme ſur l'expérience et le ſavoir duquel on peut faire fond. Adreſſez-moi les lettres que vous lui écrirez, je vous ferai tenir ſes réponſes ; mais ſur-tout ne négligez point ſes avis, et j'ai lieu d'eſpérer qu'on redreſſera la faibleſſe de votre tempérament, et les infirmités dont votre vie ſerait rongée.

LETTRE XXI.

1739.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles.

MONSEIGNEUR,

EMILIE et moi chétif nous avons reçu, au milieu des plaisirs d'Enghien, le plus grand plaisir dont nous puissions être flattés. Un homme qui a eu le bonheur de voir mon jeune *Marc-Aurèle*, nous a apporté de sa part une lettre charmante, accompagnée d'écritoires d'ambre et de boîtes à jouer.

Avec combien d'impatience
Monsieur Gérard nous vit saisir
Ces instrumens de la science,
Aussi-bien que ceux du plaisir !
Tout est de notre compétence.

Nous jouons donc, Monseigneur, avec vos jetons, et nous écrivons avec vos plumes d'ambre.

Cet ambre fut formé, dit-on,
Des larmes que jadis versèrent
Les sœurs du brillant Phaëton,
Lorsqu'en pins elles se changèrent,
Pour servir, sans doute, au bûcher
Du plus infortuné cocher
Que jamais les Dieux renversèrent.

Ces dieux renversent tous les jours de ces cochers qui se mêlent de nous conduire, et ils trouvent rarement des amis qui les pleurent.

A notre retour d'Enghien, à peine arrivons-nous à Bruxelles, qu'une nouvelle consolation

1739. m'arrive encore, et je reçois, par la voie d'Amſterdam, une lettre, du 7 juillet, de votre Alteſſe royale. Il paraît qu'elle connaît le pays où je ſuis. J'y vois beaucoup de princes et peu d'hommes, c'eſt-à-dire, d'hommes penſans et inſtruits.

Que vont donc devenir, Monſeigneur, dans votre ville de Berlin, ces ſciences que vous encouragez, et à qui vous faites tant d'honneur? qui remplacera M. de *la Croze?* ce ſera, ſans doute, M. *Jordan;* il me ſemble qu'il eſt dans le vrai chemin de la grande érudition. Après tout, Monſeigneur, il y aura toujours des ſavans; mais les hommes de génie, les hommes qui, en communiquant leur ame, rendent ſavans les autres; ces fils aînés de *Prométhée*, qui s'en vont diſtribuant le feu céleſte à des maſſes mal organiſées, il y en aura toujours très-peu, dans quelque pays que ce puiſſe être. La marquiſe jette à préſent tout ſon feu ſur ce triſte procès, qui lui a fait quitter ſa douce ſolitude de Cirey; et moi, je réunis mes petites étincelles pour former quelque choſe de neuf qui puiſſe plaire au moderne *Marc-Aurèle.*

Je prends donc la liberté de lui envoyer ce premier acte d'une tragédie qui me paraît, ſinon dans un bon goût, au moins dans un goût nouveau. On n'avait jamais mis ſur le théâtre la ſuperſtition et le fanatiſme. Si cet eſſai ne déplait pas à mon juge, il aura le reſte acte par acte.

Je comptais avoir l'honneur de lui envoyer ce commencement par M. de *Valori*, qui va réſider auprès de ſa majeſté. Il eſt digne, à ce qu'on

dit,

dit, d'avoir l'honneur de dîner avec le père, et de souper avec le fils. Je l'attends de jour en jour à Bruxelles; j'espère que ce sera un nouveau protecteur que j'aurai auprès de votre Altesse royale. 1739.

Les mille milles d'Allemagne qu'elle va faire, retarderont un peu la défaite de *Machiavel*, et les instructions que j'attends de la main la plus respectable et la plus chère. J'ignore si M. de *Keiserling* a le bonheur d'accompagner votre Altesse royale; ou je le plains, ou je l'envie.

J'écrirai donc à M. de *Superville*. Je n'ai de foi aux médecins que depuis que votre Altesse royale est l'*Esculape* qui daigne veiller sur ma santé.

Emilie va quitter ses avocats pour avoir l'honneur d'écrire au patron des arts et de l'humanité.

Je suis, etc.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles.

Lorsqu'autrefois notre bon Prométhée
Eut dérobé le feu sacré des cieux,
Il en fit part à nos pauvres aïeux;
La terre en fut également dotée,
Tout eut sa part; mais le Nord amortit
Ces feux sacrés que la glace couvrit.
Goths, Ostrogoths, Cimbres, Teutons, Vandales,
Pour réchauffer leurs espèces brutales,
Dans des tonneaux de cervoise et de vin
Ont recherché ce feu pur et divin;
Et la fumée épaisse, assoupissante,

1739.

Rabrutiſſait leur tête non penſante:
Rien n'éclairait ce ſombre genre humain.
Chriſtine vint, Chriſtine l'immortelle
Du feu ſacré ſurprit quelque étincelle;
Puis, avec elle emportant ſon tréſor,
Elle s'enfuit loin des antres du Nord,
Laiſſant languir dans une nuit obſcure
Ces lieux glacés où dormait la nature.
Enfin mon prince, au haut du mont Remus,
Trouva ce feu que l'on ne cherchait plus.
Il le prit tout; mais ſa bonté féconde
S'en eſt ſervi pour éclairer le monde,
Pour réunir le génie et le ſens,
Pour animer tous les arts languiſſans;
Et de plaiſir la terre tranſportée
Nomma mon roi le ſecond Prométhée.

Cette petite vérité allégorique vient de naître, mon adorable Monarque, à la vue du dernier paquet de votre Alteſſe royale, dans lequel vous jugez ſi bien la métaphyſique, et où vous êtes ſi aimable, ſi bon, ſi grand en vers et en proſe. Vous êtes bien mon *Prométhée*: votre feu réveille les étincelles d'une ame affaiblie par tant de langueurs et de maux; j'ai ſouffert un mois ſans relâche. Je ſurpris, il y a quelques jours, un moment pour écrire à votre Alteſſe royale, et mes maux furent ſuſpendus. Mais je ne ſais ſi ma lettre ſera parvenue juſqu'à vous; elle était ſous le couvert des correſpondans du ſieur *David Gérard*: ces correſpondans ſe ſont aviſés de faire banqueroute; j'ai l'honneur même d'être compris dans leur méſaventure pour quelques effets que je leur avis confiés; mais mon plus

précieux effet, c'eſt ma correſpondance avec *Marc-Aurèle*. S'il n'y a point de lettre perdue, ils peuvent perdre tout ce qui m'appartient ſans que je m'en plaigne. 1739.

J'avais l'honneur, dans cette lettre, de dire à votre Alteſſe royale que je ſuis ſur le point de rendre public ce catéchiſme de la vertu, et cette leçon des princes dans laquelle la fauſſe politique et la logique des ſcélérats ſont confondues avec autant de force que d'eſprit. J'ai pris les libertés que vous m'avez données ; j'ai tâché d'égaler à peu-près les longueurs des chapitres à ceux de *Machiavel ;* j'ai jeté quelques poignées de mortier dans un ou deux endroits d'un édifice de marbre: pardonnez-moi, et permettez-moi de retrancher ce qui ſe trouve au ſujet des diſputes de religion dans le chapitre XXI.

Machiavel y parle de l'adreſſe qu'eut *Ferdinand d'Arragon* de tirer de l'argent de l'Egliſe, ſous le prétexte de faire la guerre aux Maures, et de s'en ſervir pour envahir l'Italie. La reine d'Eſpagne vient d'en faire autant. *Ferdinand d'Arragon* pouſſa encore l'hypocriſie juſqu'à chaſſer les Maures pour acquérir le nom de bon catholique, fouiller impunément dans les bourſes des ſots catholiques, et piller les Maures en vrai catholique. Il ne s'agit donc point là de diſputes des prêtres, et des vénérables impertinences des théologiens de parti, que vous traitez ailleurs ſelon leur mérite.

Je prends donc, ſous votre bon plaiſir, la liberté d'ôter cette petite excreſcence à un corps

1739. admirablement conformé dans toutes ses parties. Je ne cesse de vous le dire; ce sera là un livre bien singulier et bien utile.

Mais quoi, mon grand Prince, en fesant de si belles choses, votre Altesse royale daigne faire venir des caractères d'argent, d'Angleterre, pour faire imprimer cette Henriade! le premier des beaux arts que votre Altesse royale fait naître, est l'imprimerie. Cet art, qui doit faire passer vos exemples et vos vertus à la postérité, doit vous être cher. Que d'autres vont le suivre! et que Berlin va bientôt devenir Athènes! mais enfin le premier qui va fleurir y renaît en ma faveur; c'est par moi que vous commencez à faire du bien.

Je suis votre sujet, je le suis, je veux l'être.
Je ne dépendrai plus des caprices d'un prêtre.
Non, à mes vœux ardens le Ciel sera plus doux;
Il me fallait un sage, et je le trouve en vous.
Ce sage est un héros, mais un héros aimable;
Il arrache aux bigots leur masque méprisable;
Les arts sont ses enfans, les vertus sont ses Dieux.
Sur moi, du mont Remus, il a baissé les yeux;
Il descend avec moi dans la même carrière,
Me ranime lui seul des traits de sa lumière.
Grands ministres courbés du poids des petits soins,
Vous qui faites si peu, qui pensez encor moins,
Rois, fantômes brillans qu'un sot peuple contemple,
Regardez Fréderic, et suivez son exemple.

Oserai-je abuser des bontés de votre Altesse royale, au point de lui proposer une idée que vos bienfaits me font naître,

Votre Alteſſe royale eſt l'unique protecteur de la Henriade. On travaille ici très-bien en tapiſſerie : ſi vous le permettiez, je ferais exécuter quatre ou cinq pièces d'après les quatre ou cinq morceaux les plus pittoreſques dont vous daignez embellir cet ouvrage ; *la Saint-Barthelemi*, *le temple du Deſtin*, *le temple de l'Amour*, *la bataille d'Ivry*, fourniraient, ce me ſemble, quatre belles pièces pour quelque chambre d'un de vos palais, ſelon les meſures que votre Alteſſe royale donnerait : je crois qu'en moins de deux ans cela ſerait exécuté. Je prévois que le procès de madame *du Châtelet*, qui me retient à Bruxelles, durera bien trois ou quatre années. J'aurai ſurement le temps de ſervir votre Alteſſe royale dans cette petite entrepriſe ſi elle l'agrée. Au reſte, je prévois que ſi votre Alteſſe royale veut faire un jour un établiſſement de tapiſſerie dans ſon Athènes, elle pourra aiſément trouver ici des ouvriers. Il me ſemble que je vois déjà tous les arts à Berlin, le commerce et les plaiſirs floriſſans ; car je mets les plaiſirs au rang des plus beaux arts. 1739.

Madame *du Châtelet* a reçu la lettre de votre Alteſſe royale, et va bientôt avoir l'honneur de lui répondre. En vérité, Monſeigneur, vous avez bien raiſon de dire que la métaphyſique ne doit brouiller perſonne. Il n'appartient qu'à des théologiens de ſe haïr pour ce qu'ils n'entendent point. J'avoue que je mets volontiers à la fin de tous les chapitres de métaphyſique cet *L* et cet *N* des ſénateurs romains, qui ſignifiaient *non liquet*, et qu'ils mettaient ſur leurs tablettes quand les

avocats n'avaient pas affez expliqué la caufe. A
1739. l'égard de la géométrie, je crois que, hors une quarantaine de théorêmes qui font le fondement de la faine phyfique, tout le refte ne contient guère que des vérités difficiles, sèches, et inutiles. Je fuis bien aife de n'être pas tout à fait ignorant en géométrie; mais je ferais fâché d'y être trop favant, et d'abandonner tant de chofes agréables pour des combinaifons ftériles. J'aime mieux votre *Anti-Machiavel* que toutes les courbes qu'on quarre, ou qu'on ne quarre point. J'ai plus de plaifir à une belle hiftoire qu'à un théorême qui peut être vrai fans être beau.

Comptez, Monfeigneur, que je mets encore les belles épîtres au rang des plaifirs préférables à des *finus* et à des *tangentes:* celle fur la fauffeté me charme et m'étonne; car enfin quoique vous vous portiez mieux que moi, quoique vous foyez dans l'âge où le génie eft dans fa force, vos journées ne font pas plus longues que les nôtres. Vous êtes, fans doute, occupé des plans que vous tracez pour le bien de l'efpèce humaine; vous effayez vos forces en fecret pour porter ce fardeau brillant et pénible qui va tomber fur votre tête; et avec cela mon *Prométhée* eft *Apollon* tant qu'il veut.

Que ce M. de *Camas* eft heureux de mériter et de recevoir de pareils éloges! Ce que j'aime le plus dans cet art à qui vous faites tant d'honneur, c'eft cette foule d'images brillantes dont vous l'embelliffez; c'eft tantôt le vice qui eft *un océan immenfe et plein d'orages*, c'eft

Un monstre couronné de qui les sifflemens
Ecartent loin de lui la vérité si pure. 1739.

Sur-tout je vois par-tout des exemples tirés de l'histoire, je reconnais la main qui a confondu *Machiavel.*

Je ne sais, Monseigneur, si vous serez encore au mont Remus, ou sur le trône, quand cet *Anti-Machiavel* paraîtra. Les maladies de l'espèce de celle du roi sont quelquefois longues. J'ai un neveu que j'aime tendrement, qui est dans le même cas absolument, et qui dispute sa vie depuis six mois.

Quelque chose qui arrive, rien ne pourra augmenter les sentimens du respect, de la tendre reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Insterbourg, le 27 de juillet.

MON CHER AMI,

Nous voici enfin arrivés, après trois semaines de marche, dans un pays que je regarde comme le *non plus ultrà* du monde civilisé : c'est une province peu connue de l'Europe, mais qui mériterait cependant de l'être davantage, parce qu'elle peut être regardée comme une création du roi mon père.

La Lithuanie prussienne est un duché qui a trente grandes lieues d'Allemagne de long, sur vingt de

large, quoiqu'il aille en ſe rétréciſſant du côté
1739. de la Samogotie. Cette province fut ravagée par la peſte au commencement de ce ſiècle, et plus de trois cents mille habitans périrent de maladie et de misère. La cour, peu inſtruite des malheurs du peuple, négligea de ſecourir une riche et fertile province, remplie d'habitans, et féconde en toute eſpèce de productions. La maladie emporta les peuples; les champs reſtèrent incultes et ſe hériſsèrent de brouſſailles. Les beſtiaux ne furent point exempts de la calamité publique. En un mot, la plus floriſſante de nos provinces fut changée dans la plus affreuſe des ſolitudes.

Féderic I mourut ſur ces entrefaites, et fut enſeveli avec ſa fauſſe grandeur, qu'il ne feſait conſiſter qu'en une vaine pompe, et dans l'étalage faſtueux de cérémonies frivoles.

Mon père, qui lui ſuccéda, fut touché de la misère publique. Il vint ici ſur les lieux, et vit lui-même cette vaſte contrée, dévaſtée avec toutes les affreuſes traces qu'une maladie contagieuſe, la diſette, et l'avarice ſordide des miniſtres, laiſſent après eux. Douze ou quinze villes dépeuplées, et quatre ou cinq cents villages inhabités et incultes, furent le triſte ſpectacle qui s'offrit à ſes yeux. Bien loin de ſe rebuter par des objets auſſi fâcheux, il ſe ſentit pénétré de la plus vive compaſſion et réſolut de rétablir les hommes, l'abondance et le commerce dans cette contrée qui avait perdu juſqu'à la forme d'un pays.

Depuis ce temps-là il n'eſt aucune dépenſe que le roi n'ait faite pour réuſſir dans ſes vues ſalutaires.

Il fit d'abord des règlemens remplis de ſageſſe, il rebâtit tout ce que la peſte avait déſolé; il fit venir des milliers de familles de tous les côtés de l'Europe. Les terres ſe défrichèrent, le pays ſe repeupla, le commerce fleurit de nouveau; et à préſent l'abondance règne dans cette fertile contrée plus que jamais. 1739.

Il y a plus d'un demi million d'habitans dans la Lithuanie; il y a plus de villes qu'il y en avait; plus de troupeaux qu'autrefois; plus de richeſſes et plus de fécondité qu'en aucun endroit de l'Allemagne. Et tout ce que je viens de vous dire n'eſt dû qu'au roi qui, non ſeulement a ordonné, mais qui a préſidé lui-même à l'exécution; qui a conçu les deſſeins, et qui les a remplis lui ſeul; qui n'a épargné ni ſoins, ni peines, ni tréſors immenſes, ni promeſſes, ni récompenſes, pour aſſurer le bonheur et la vie à un demi million d'êtres penſans qui ne doivent qu'à lui ſeul leur félicité et leur établiſſement.

J'eſpère que vous ne ſerez point fâché du détail que je vous fais. Votre humanité doit s'étendre ſur vos frères lithuaniens, comme ſur vos frères français, anglais, allemands, etc.; et d'autant plus qu'à mon grand étonnement, j'ai paſſé par des villages où l'on n'entend parler que français.

J'ai trouvé je ne ſais quoi de ſi héroïque dans la manière généreuſe et laborieuſe dont le roi s'y eſt pris pour rendre ce déſert habité, fertile et heureux, qu'il m'a paru que vous ſentiriez les mêmes ſentimens en apprennant les circonſtances de ce rétabliſſement.

Rabrutiſſait leur tête non penſante:
1739. Rien n'éclairait ce ſombre genre humain.
Chriſtine vint, Chriſtine l'immortelle
Du feu ſacré ſurprit quelque étincelle;
Puis, avec elle emportant ſon tréſor,
Elle s'enfuit loin des antres du Nord,
Laiſſant languir dans une nuit obſcure
Ces lieux glacés où dormait la nature.
Enfin mon prince, au haut du mont Remus,
Trouva ce feu que l'on ne cherchait plus.
Il le prit tout; mais ſa bonté féconde
S'en eſt ſervi pour éclairer le monde,
Pour réunir le génie et le ſens,
Pour animer tous les arts languiſſans;
Et de plaiſir la terre tranſportée
Nomma mon roi le ſecond Prométhée.

Cette petite vérité allégorique vient de naître, mon adorable Monarque, à la vue du dernier paquet de votre Alteſſe royale, dans lequel vous jugez ſi bien la métaphyſique, et où vous êtes ſi aimable, ſi bon, ſi grand en vers et en proſe. Vous êtes bien mon *Prométhée*: votre feu réveille les étincelles d'une ame affaiblie par tant de langueurs et de maux; j'ai ſouffert un mois ſans relâche. Je ſurpris, il y a quelques jours, un moment pour écrire à votre Alteſſe royale, et mes maux furent ſuſpendus. Mais je ne ſais ſi ma lettre ſera parvenue juſqu'à vous; elle était ſous le couvert des correſpondans du ſieur *David Gérard*: ces correſpondans ſe ſont aviſés de faire banqueroute; j'ai l'honneur même d'être compris dans leur méſaventure pour quelques effets que je leur avis confiés; mais mon plus

précieux effet, c'eſt ma correſpondance avec *Marc-Aurèle*. S'il n'y a point de lettre perdue, ils peuvent perdre tout ce qui m'appartient ſans que je m'en plaigne. 1739.

J'avais l'honneur, dans cette lettre, de dire à votre Alteſſe royale que je ſuis ſur le point de rendre public ce catéchiſme de la vertu, et cette leçon des princes dans laquelle la fauſſe politique et la logique des ſcélérats ſont confondues avec autant de force que d'eſprit. J'ai pris les libertés que vous m'avez données; j'ai tâché d'égaler à peu-près les longueurs des chapitres à ceux de *Machiavel*; j'ai jeté quelques poignées de mortier dans un ou deux endroits d'un édifice de marbre: pardonnez-moi, et permettez-moi de retrancher ce qui ſe trouve au ſujet des diſputes de religion dans le chapitre XXI.

Machiavel y parle de l'adreſſe qu'eut *Ferdinand d'Arragon* de tirer de l'argent de l'Egliſe, ſous le prétexte de faire la guerre aux Maures, et de s'en ſervir pour envahir l'Italie. La reine d'Eſpagne vient d'en faire autant. *Ferdinand d'Arragon* pouſſa encore l'hypocriſie juſqu'à chaſſer les Maures pour acquérir le nom de bon catholique, fouiller impunément dans les bourſes des ſots catholiques, et piller les Maures en vrai catholique. Il ne s'agit donc point là de diſputes des prêtres, et des vénérables impertinences des théologiens de parti, que vous traitez ailleurs ſelon leur mérite.

Je prends donc, ſous votre bon plaiſir, la liberté d'ôter cette petite excreſcence à un corps

1739. admirablement conformé dans toutes ses parties. Je ne cesse de vous le dire; ce sera là un livre bien singulier et bien utile.

Mais quoi, mon grand Prince, en fesant de si belles choses, votre Altesse royale daigne faire venir des caractères d'argent, d'Angleterre, pour faire imprimer cette Henriade! le premier des beaux arts que votre Altesse royale fait naître, est l'imprimerie. Cet art, qui doit faire passer vos exemples et vos vertus à la postérité, doit vous être cher. Que d'autres vont le suivre! et que Berlin va bientôt devenir Athènes! mais enfin le premier qui va fleurir y renaît en ma faveur; c'est par moi que vous commencez à faire du bien.

Je suis votre sujet, je le suis, je veux l'être.
Je ne dépendrai plus des caprices d'un prêtre.
Non, à mes vœux ardens le Ciel sera plus doux;
Il me fallait un sage, et je le trouve en vous.
Ce sage est un héros, mais un héros aimable;
Il arrache aux bigots leur masque méprisable;
Les arts sont ses enfans, les vertus sont ses Dieux.
Sur moi, du mont Remus, il a baissé les yeux;
Il descend avec moi dans la même carrière,
Me ranime lui seul des traits de sa lumière.
Grands ministres courbés du poids des petits soins,
Vous qui faites si peu, qui pensez encor moins,
Rois, fantômes brillans qu'un sot peuple contemple,
Regardez Fréderic, et suivez son exemple.

Oserai-je abuser des bontés de votre Altesse royale, au point de lui proposer une idée que vos bienfaits me font naître,

Votre Alteſſe royale eſt l'unique protecteur de la Henriade. On travaille ici très-bien en tapiſſerie : ſi vous le permettiez, je ferais exécuter quatre ou cinq pièces d'après les quatre ou cinq morceaux les plus pittoreſques dont vous daignez embellir cet ouvrage ; *la Saint-Barthelemi*, *le temple du Deſtin*, *le temple de l'Amour*, *la bataille d'Ivry*, fourniraient, ce me ſemble, quatre belles pièces pour quelque chambre d'un de vos palais, ſelon les meſures que votre Alteſſe royale donnerait : je crois qu'en moins de deux ans cela ſerait exécuté. Je prévois que le procès de madame *du Châtelet*, qui me retient à Bruxelles, durera bien trois ou quatre années. J'aurai ſurement le temps de ſervir votre Alteſſe royale dans cette petite entrepriſe ſi elle l'agrée. Au reſte, je prévois que ſi votre Alteſſe royale veut faire un jour un établiſſement de tapiſſerie dans ſon Athènes, elle pourra aiſément trouver ici des ouvriers. Il me ſemble que je vois déjà tous les arts à Berlin, le commerce et les plaiſirs floriſſans ; car je mets les plaiſirs au rang des plus beaux arts. 1739.

Madame *du Châtelet* a reçu la lettre de votre Alteſſe royale, et va bientôt avoir l'honneur de lui répondre. En vérité, Monſeigneur, vous avez bien raiſon de dire que la métaphyſique ne doit brouiller perſonne. Il n'appartient qu'à des théologiens de ſe haïr pour ce qu'ils n'entendent point. J'avoue que je mets volontiers à la fin de tous les chapitres de métaphyſique cet *L* et cet *N* des ſénateurs romains, qui ſignifiaient *non liquet*, et qu'ils mettaient ſur leurs tablettes quand les

avocats n'avaient pas assez expliqué la cause. A
1739. l'égard de la géométrie, je crois que, hors une quarantaine de théorèmes qui sont le fondement de la saine physique, tout le reste ne contient guère que des vérités difficiles, sèches, et inutiles. Je suis bien aise de n'être pas tout à fait ignorant en géométrie; mais je serais fâché d'y être trop savant, et d'abandonner tant de choses agréables pour des combinaisons stériles. J'aime mieux votre *Anti-Machiavel* que toutes les courbes qu'on quarre, ou qu'on ne quarre point. J'ai plus de plaisir à une belle histoire qu'à un théorème qui peut être vrai sans être beau.

Comptez, Monseigneur, que je mets encore les belles épîtres au rang des plaisirs préférables à des *sinus* et à des *tangentes :* celle sur la fausseté me charme et m'étonne; car enfin quoique vous vous portiez mieux que moi, quoique vous soyez dans l'âge où le génie est dans sa force, vos journées ne sont pas plus longues que les nôtres. Vous êtes, sans doute, occupé des plans que vous tracez pour le bien de l'espèce humaine; vous essayez vos forces en secret pour porter ce fardeau brillant et pénible qui va tomber sur votre tête; et avec cela mon *Prométhée* est *Apollon* tant qu'il veut.

Que ce M. de *Camas* est heureux de mériter et de recevoir de pareils éloges! Ce que j'aime le plus dans cet art à qui vous faites tant d'honneur, c'est cette foule d'images brillantes dont vous l'embellissez; c'est tantôt le vice qui est *un océan immense et plein d'orages*, c'est

Un monstre couronné de qui les sifflemens
Ecartent loin de lui la vérité si pure. 1739.

Sur-tout je vois par-tout des exemples tirés de l'histoire, je reconnais la main qui a confondu *Machiavel.*

Je ne sais, Monseigneur, si vous serez encore au mont Remus, ou sur le trône, quand cet *Anti-Machiavel* paraîtra. Les maladies de l'espèce de celle du roi sont quelquefois longues. J'ai un neveu que j'aime tendrement, qui est dans le même cas absolument, et qui dispute sa vie depuis six mois.

Quelque chose qui arrive, rien ne pourra augmenter les sentimens du respect, de la tendre reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Insterbourg, le 27 de juillet.

MON CHER AMI,

Nous voici enfin arrivés, après trois semaines de marche, dans un pays que je regarde comme le *non plus ultrà* du monde civilisé : c'est une province peu connue de l'Europe, mais qui mériterait cependant de l'être davantage, parce qu'elle peut être regardée comme une création du roi mon père.

La Lithuanie prussienne est un duché qui a trente grandes lieues d'Allemagne de long, sur vingt de

large, quoiqu'il aille en se rétrécissant du côté
1739. de la Samogotie. Cette province fut ravagée par la peste au commencement de ce siècle, et plus de trois cents mille habitans périrent de maladie et de misère. La cour, peu instruite des malheurs du peuple, négligea de secourir une riche et fertile province, remplie d'habitans, et féconde en toute espèce de productions. La maladie emporta les peuples; les champs restèrent incultes et se hérissèrent de broussailles. Les bestiaux ne furent point exempts de la calamité publique. En un mot, la plus florissante de nos provinces fut changée dans la plus affreuse des solitudes.

Féderic I mourut sur ces entrefaites, et fut enseveli avec sa fausse grandeur, qu'il ne fesait consister qu'en une vaine pompe, et dans l'étalage fastueux de cérémonies frivoles.

Mon père, qui lui succéda, fut touché de la misère publique. Il vint ici sur les lieux, et vit lui-même cette vaste contrée, dévastée avec toutes les affreuses traces qu'une maladie contagieuse, la disette, et l'avarice sordide des ministres, laissent après eux. Douze ou quinze villes dépeuplées, et quatre ou cinq cents villages inhabités et incultes, furent le triste spectacle qui s'offrit à ses yeux. Bien loin de se rebuter par des objets aussi fâcheux, il se sentit pénétré de la plus vive compassion et résolut de rétablir les hommes, l'abondance et le commerce dans cette contrée qui avait perdu jusqu'à la forme d'un pays.

Depuis ce temps-là il n'est aucune dépense que le roi n'ait faite pour réussir dans ses vues salutaires.

Il fit d'abord des règlemens remplis de sageſſe, il rebâtit tout ce que la peſte avait déſolé ; il fit venir des milliers de familles de tous les côtés de l'Europe. Les terres ſe défrichèrent, le pays ſe repeupla, le commerce fleurit de nouveau ; et à préſent l'abondance règne dans cette fertile contrée plus que jamais. 1739.

Il y a plus d'un demi million d'habitans dans la Lithuanie ; il y a plus de villes qu'il y en avait ; plus de troupeaux qu'autrefois ; plus de richeſſes et plus de fécondité qu'en aucun endroit de l'Allemagne. Et tout ce que je viens de vous dire n'eſt dû qu'au roi qui, non ſeulement a ordonné, mais qui a préſidé lui-même à l'exécution ; qui a conçu les deſſeins, et qui les a remplis lui ſeul ; qui n'a épargné ni ſoins, ni peines, ni tréſors immenſes, ni promeſſes, ni récompenſes, pour aſſurer le bonheur et la vie à un demi million d'êtres penſans qui ne doivent qu'à lui ſeul leur félicité et leur établiſſement.

J'eſpère que vous ne ſerez point fâché du détail que je vous fais. Votre humanité doit s'étendre ſur vos frères lithuaniens, comme ſur vos frères français, anglais, allemands, etc. ; et d'autant plus qu'à mon grand étonnement, j'ai paſſé par des villages où l'on n'entend parler que français.

J'ai trouvé je ne ſais quoi de ſi héroïque dans la manière généreuſe et laborieuſe dont le roi s'y eſt pris pour rendre ce déſert habité, fertile et heureux, qu'il m'a paru que vous ſentiriez les mêmes ſentimens en apprennant les circonſtances de ce rétabliſſement.

1739. J'attends tous les jours de vos nouvelles d'Enghien. J'espère que vous y jouirez d'un repos parfait, et que l'Ennui, ce dieu lourd et pesant, n'osera point passer par les bras d'*Emilie* pour aller jusqu'à vous. Ne m'oubliez point, mon cher ami, et soyez persuadé que mon éloignement ne fait qu'augmenter l'impatience de vous voir et de vous embrasser. Adieu.

FÉDERIC.

Mes complimens à la marquise et au duc qu'*Apollon* dispute à *Bacchus*.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 12 d'auguste.

MONSEIGNEUR,

J'AI pris la liberté d'envoyer à votre Altesse royale le second acte de Mahomet, par la voie des sieurs *David Gérard* et compagnie : je souhaite que les Musulmans réussissent auprès de votre Altesse royale, comme ils font sur la Moldavie. Je ne puis au moins mieux prendre mon temps pour avoir l'honneur de vous entretenir sur le chapitre de ces infidèles qui font plus que jamais parler d'eux.

Je crois à présent votre Altesse royale sur les bords où l'on ramasse ce bel ambre dont nous avons, grâces à vos bontés, des écritoires, des sonnettes, des boîtes de jeu. J'ai tout perdu au brelan quand j'ai joué avec de misérables fiches communes ;

précieux effet, c'eſt ma correſpondance avec *Marc-Aurèle.* S'il n'y a point de lettre perdue, ils peuvent perdre tout ce qui m'appartient ſans que je m'en plaigne. 1739.

J'avais l'honneur, dans cette lettre, de dire à votre Alteſſe royale que je ſuis ſur le point de rendre public ce catéchiſme de la vertu, et cette leçon des princes dans laquelle la fauſſe politique et la logique des ſcélérats ſont confondues avec autant de force que d'eſprit. J'ai pris les libertés que vous m'avez données ; j'ai tâché d'égaler à peu-près les longueurs des chapitres à ceux de *Machiavel ;* j'ai jeté quelques poignées de mortier dans un ou deux endroits d'un édifice de marbre: pardonnez-moi, et permettez-moi de retrancher ce qui ſe trouve au ſujet des diſputes de religion dans le chapitre XXI.

Machiavel y parle de l'adreſſe qu'eut *Ferdinand d'Arragon* de tirer de l'argent de l'Egliſe, ſous le prétexte de faire la guerre aux Maures, et de s'en ſervir pour envahir l'Italie. La reine d'Eſpagne vient d'en faire autant. *Ferdinand d'Arragon* pouſſa encore l'hypocriſie juſqu'à chaſſer les Maures pour acquérir le nom de bon catholique, fouiller impunément dans les bourſes des ſots catholiques, et piller les Maures en vrai catholique. Il ne s'agit donc point là de diſputes des prêtres, et des vénérables impertinences des théologiens de parti, que vous traitez ailleurs ſelon leur mérite.

Je prends donc, ſous votre bon plaiſir, la liberté d'ôter cette petite excreſcence à un corps

1739. admirablement conformé dans toutes ſes parties. Je ne ceſſe de vous le dire; ce ſera là un livre bien ſingulier et bien utile.

Mais quoi, mon grand Prince, en feſant de ſi belles choſes, votre Alteſſe royale daigne faire venir des caractères d'argent, d'Angleterre, pour faire imprimer cette Henriade! le premier des beaux arts que votre Alteſſe royale fait naître, eſt l'imprimerie. Cet art, qui doit faire paſſer vos exemples et vos vertus à la poſtérité, doit vous être cher. Que d'autres vont le ſuivre! et que Berlin va bientôt devenir Athènes! mais enfin le premier qui va fleurir y renaît en ma faveur; c'eſt par moi que vous commencez à faire du bien.

Je ſuis votre ſujet, je le ſuis, je veux l'être.
Je ne dépendrai plus des caprices d'un prêtre.
Non, à mes vœux ardens le Ciel ſera plus doux;
Il me fallait un ſage, et je le trouve en vous.
Ce ſage eſt un héros, mais un héros aimable;
Il arrache aux bigots leur maſque mépriſable;
Les arts ſont ſes enfans, les vertus ſont ſes Dieux.
Sur moi, du mont Remus, il a baiſſé les yeux;
Il deſcend avec moi dans la même carrière,
Me ranime lui ſeul des traits de ſa lumière.
Grands miniſtres courbés du poids des petits ſoins,
Vous qui faites ſi peu, qui penſez encor moins,
Rois, fantômes brillans qu'un ſot peuple contemple,
Regardez Fréderic, et ſuivez ſon exemple.

Oſerai-je abuſer des bontés de votre Alteſſe royale, au point de lui propoſer une idée que vos bienfaits me ſont naître,

Votre Alteffe royale eft l'unique protecteur de la Henriade. On travaille ici très-bien en tapifferie : fi vous le permettiez, je ferais exécuter quatre ou cinq pièces d'après les quatre ou cinq morceaux les plus pittorefques dont vous daignez embellir cet ouvrage ; *la Saint-Barthelemi*, *le temple du Deftin*, *le temple de l'Amour*, *la bataille d'Ivry*, fourniraient, ce me femble, quatre belles pièces pour quelque chambre d'un de vos palais, felon les mefures que votre Alteffe royale donnerait : je crois qu'en moins de deux ans cela ferait exécuté. Je prévois que le procès de madame *du Châtelet*, qui me retient à Bruxelles, durera bien trois ou quatre années. J'aurai furement le temps de fervir votre Alteffe royale dans cette petite entreprife fi elle l'agrée. Au refte, je prévois que fi votre Alteffe royale veut faire un jour un établiffement de tapifferie dans fon Athènes, elle pourra aifément trouver ici des ouvriers. Il me femble que je vois déjà tous les arts à Berlin, le commerce et les plaifirs floriffans ; car je mets les plaifirs au rang des plus beaux arts. 1739.

Madame *du Châtelet* a reçu la lettre de votre Alteffe royale, et va bientôt avoir l'honneur de lui répondre. En vérité, Monfeigneur, vous avez bien raifon de dire que la métaphyfique ne doit brouiller perfonne. Il n'appartient qu'à des théologiens de fe haïr pour ce qu'ils n'entendent point. J'avoue que je mets volontiers à la fin de tous les chapitres de métaphyfique cet *L* et cet *N* des fénateurs romains, qui fignifiaient *non liquet*, et qu'ils mettaient fur leurs tablettes quand le

1739. la valeur des pensées, toutes celles de cette nombreuse société, prises ensemble, ne tiendraient pas l'équilibre aux vôtres. Les sciences sont pour tout le monde, mais l'art de penser est le don le plus rare de la nature.

Cet art fut banni de l'école
Des pédans il est inconnu.
Par l'inquisition frivole
L'usage en seroit défendu,
Si le pouvoir saint de l'étole
S'etait à ce point étendu.
Du vulgaire la troupe folle
A penser juste a prétendu;
Du vil flatteur l'encens vendu
En a parfumé son idole;
Et l'ignorant a confondu
Le froid non-sens d'une parole,
Et l'enflure de l'hyperbole,
Avec l'art de penser, cet art si peu connu.

Entre cent personnes qui croient penser, il y en a une à peine qui pense par elle-même. Les autres n'ont que deux ou trois idées qui roulent dans leur cerveau, sans s'altérer et sans acquérir de nouvelles formes; et le centième pensera peut-être ce qu'un autre a déjà pensé; mais son génie, son imagination ne sera pas créatrice. C'est cet esprit créateur qui sait multiplier les idées, qui saisit les rapports entre des choses que l'homme inattentif n'aperçoit qu'à peine; c'est cette force du bon sens qui fait, selon moi, la partie essentielle de l'homme de génie.

Ce talent précieux et rare

Un monstre couronné de qui les sifflemens
Ecartent loin de lui la vérité si pure. 1739.

Sur-tout je vois par-tout des exemples tirés de l'histoire, je reconnais la main qui a confondu *Machiavel.*

Je ne sais, Monseigneur, si vous serez encore au mont Remus, ou sur le trône, quand cet *Anti-Machiavel* paraîtra. Les maladies de l'espèce de celle du roi sont quelquefois longues. J'ai un neveu que j'aime tendrement, qui est dans le même cas absolument, et qui dispute sa vie depuis six mois.

Quelque chose qui arrive, rien ne pourra augmenter les sentimens du respect, de la tendre reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Insterbourg, le 27 de juillet.

MON CHER AMI,

Nous voici enfin arrivés, après trois semaines de marche, dans un pays que je regarde comme le *non plus ultrà* du monde civilisé : c'est une province peu connue de l'Europe, mais qui mériterait cependant de l'être davantage, parce qu'elle peut être regardée comme une création du roi mon père.

La Lithuanie prussienne est un duché qui a trente grandes lieues d'Allemagne de long, sur vingt de

large, quoiqu'il aille en se rétrécissant du côté
1739. de la Samogotie. Cette province fut ravagée par la peste au commencement de ce siècle, et plus de trois cents mille habitans périrent de maladie et de misère. La cour, peu instruite des malheurs du peuple, négligea de secourir une riche et fertile province, remplie d'habitans, et féconde en toute espèce de productions. La maladie emporta les peuples; les champs restèrent incultes et se hérissèrent de broussailles. Les bestiaux ne furent point exempts de la calamité publique. En un mot, la plus florissante de nos provinces fut changée dans la plus affreuse des solitudes.

Féderic I mourut sur ces entrefaites, et fut enseveli avec sa fausse grandeur, qu'il ne fesait consister qu'en une vaine pompe, et dans l'étalage fastueux de cérémonies frivoles.

Mon père, qui lui succéda, fut touché de la misère publique. Il vint ici sur les lieux, et vit lui-même cette vaste contrée, dévastée avec toutes les affreuses traces qu'une maladie contagieuse, la disette, et l'avarice sordide des ministres, laissent après eux. Douze ou quinze villes dépeuplées, et quatre ou cinq cents villages inhabités et incultes, furent le triste spectacle qui s'offrit à ses yeux. Bien loin de se rebuter par des objets aussi fâcheux, il se sentit pénétré de la plus vive compassion et résolut de rétablir les hommes, l'abondance et le commerce dans cette contrée qui avait perdu jusqu'à la forme d'un pays.

Depuis ce temps-là il n'est aucune dépense que le roi n'ait faite pour réussir dans ses vues salutaires.

l fit d'abord des règlemens remplis de sagesse, l rebâtit tout ce que la peste avait désolé; il it venir des milliers de familles de tous les côtés le l'Europe. Les terres se défrichèrent, le pays e repeupla, le commerce fleurit de nouveau; et à présent l'abondance règne dans cette fertile contrée plus que jamais. 1739.

Il y a plus d'un demi million d'habitans dans a Lithuanie; il y a plus de villes qu'il y en avait; plus de troupeaux qu'autrefois; plus de richesses et plus de fécondité qu'en aucun endroit de l'Allemagne. Et tout ce que je viens de vous dire n'est dû qu'au roi qui, non seulement a ordonné, mais qui a présidé lui-même à l'exécution; qui a conçu les desseins, et qui les a remplis lui seul; qui n'a épargné ni soins, ni peines, ni trésors immenses, ni promesses, ni récompenses, pour assurer le bonheur et la vie à un demi million d'êtres pensans qui ne doivent qu'à lui seul leur félicité et leur établissement.

J'espère que vous ne serez point fâché du détail que je vous fais. Votre humanité doit s'étendre sur vos frères lithuaniens, comme sur vos frères français, anglais, allemands, etc.; et d'autant plus qu'à mon grand étonnement, j'ai passé par des villages où l'on n'entend parler que français.

J'ai trouvé je ne sais quoi de si héroïque dans la manière généreuse et laborieuse dont le roi s'y est pris pour rendre ce désert habité, fertile et heureux, qu'il m'a paru que vous sentiriez les mêmes sentimens en apprennant les circonstances de ce rétablissement.

1739. J'attends tous les jours de vos nouvelles d'Enghien. J'espère que vous y jouirez d'un repos parfait, et que l'Ennui, ce dieu lourd et pesant, n'osera point passer par les bras d'*Emilie* pour aller jusqu'à vous. Ne m'oubliez point, mon cher ami, et soyez persuadé que mon éloignement ne fait qu'augmenter l'impatience de vous voir et de vous embrasser. Adieu.

FÉDERIC.

Mes complimens à la marquise et au duc qu'*Apollon* dispute à *Bacchus*.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 12 d'auguste.

MONSEIGNEUR,

J'AI pris la liberté d'envoyer à votre Altesse royale le second acte de Mahomet, par la voie des sieurs *David Gérard* et compagnie : je souhaite que les Musulmans réussissent auprès de votre Altesse royale, comme ils font sur la Moldavie. Je ne puis au moins mieux prendre mon temps pour avoir l'honneur de vous entretenir sur le chapitre de ces infidèles qui font plus que jamais parler d'eux.

Je crois à présent votre Altesse royale sur les bords où l'on ramasse ce bel ambre dont nous avons, grâces à vos bontés, des écritoires, des sonnettes, des boîtes de jeu. J'ai tout perdu au brelan quand j'ai joué avec de misérables fiches communes ;

Traîne ces nations dans l'horreur des combats,
Et dans le sang humain plonge leur bras coupable! 1739.
Quoi! l'aigle des césars, vaincu des musulmans,
Quitte d'un vol hâté ces rivages sanglans!
De morts et de mourans les plaines sont couvertes;
Le trépas qui confond toutes les nations,
Dans ce climat fatal, de leurs communes pertes
Assemble avidement les cruelles moissons.

Fatale Moldavie! ô trop funestes rives!
Que de sang des humains répandu sur vos bords,
Rougissant de vos eaux les ondes fugitives,
Au loin portent l'effroi, le carnage et les morts!
Du trépas dévorant vos plaines empestées
D'un mal contagieux déjà sont infectées.
Par quel monstre inhumain, par quels affreux tyrans
Ces douces régions sont-elles désolées,
Et tant de légions de braves combattans
Sur l'autel de la Mort sont-elles immolées?

Tel que le mont Athos qui, du fond des enfers,
S'élevant jusqu'aux cieux, au-dessus des nuages,
Contemple avec mépris les Aquilons altiers
A l'entour de ses pieds rassembler les orages:
Tel, en sa grandeur vaine, au-dessus des humains,
Un monarque indolent maîtrise les destins;
Du fardeau de l'Etat il charge son ministre,
D'un foudre destructeur il arme ses héros;
L'autre, au fond d'un sérail signant l'ordre sinistre,
De sang froid de la Guerre allume les flambeaux.

Monarques malheureux, ce sont vos mains fatales
Qui nourrissent les feux de ces embrasemens:
La Haine, l'Intérêt, déités infernales,
Précipitent vos pas dans ces égaremens.

1739. Accablés ſous le poids de nombreuſes provinces,
Vous en voulez encor ravir à d'autres princes!
Payez de votre ſang les frais de votre orgueil;
Laiſſez le fils tranquille, et le père à ſes filles;
Qu'ainſi que les ſuccès, les malheurs et le deuil
Ne touchent de l'Etat que vos ſeules familles.

Ce globe ſpacieux qu'enferme l'univers,
Ce globe, des humains la commune patrie,
Où cent peuples nombreux, de cent climats divers,
Ne forment, raſſemblés, qu'une ample colonie,
Diſtingués par leurs traits, par leurs religions,
Leurs coutumes, leurs mœurs et leurs opinions,
Du Ciel, qui les forma ſur un même modèle,
Reçurent tous des cœurs, et c'était pour s'aimer.
Déteſtez, inſenſés, votre rage cruelle:
L'amour ne pourra-t-il jamais vous déſarmer?

De leur deſtin cruel mon ame eſt attendrie:
Et d'un ſort ſi funeſte aveugles artiſans,
Dieu! quel acharnement! avec quelle furie
Les voit-on retrancher la trame de leurs ans!
Européens, chinois, habitans de l'Afrique,
Et vous fiers citoyens des bords de l'Amérique,
Mon cœur, également ému de vos malheurs,
Condamne les combats, déplore les misères
Où vous plongent ſans fin vos barbares fureurs,
Et je ne vois en vous que mon ſang et mes frères.

Que l'univers enfin dans les bras de la paix,
Réprouvant ſes erreurs, abandonne les armes;
Et que l'ambition, les guerres, les procès
Laiſſent le genre humain ſans trouble et ſans alarmes!
Qu'ils deſcendent des cieux, pour remplir leurs déſirs,
Ces volages enfans, les Ris et les Plaiſirs,

Un monstre couronné de qui les sifflemens
Ecartent loin de lui la vérité si pure. 1739.

Sur-tout je vois par-tout des exemples tirés de l'histoire, je reconnais la main qui a confondu *Machiavel*.

Je ne fais, Monseigneur, si vous serez encore au mont Remus, ou sur le trône, quand cet *Anti-Machiavel* paraîtra. Les maladies de l'espèce de celle du roi sont quelquefois longues. J'ai un neveu que j'aime tendrement, qui est dans le même cas absolument, et qui dispute sa vie depuis six mois.

Quelque chose qui arrive, rien ne pourra augmenter les sentimens du respect, de la tendre reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Insterbourg, le 27 de juillet.

MON CHER AMI,

Nous voici enfin arrivés, après trois semaines de marche, dans un pays que je regarde comme le *non plus ultrà* du monde civilisé: c'est une province peu connue de l'Europe, mais qui mériterait cependant de l'être davantage, parce qu'elle peut être regardée comme une création du roi mon père.

La Lithuanie prussienne est un duché qui a trente grandes lieues d'Allemagne de long, sur vingt de

la valeur des penſées, toutes celles de cette n
1739. breuſe ſociété, priſes enſemble, ne tiendr
pas l'équilibre aux vôtres. Les ſciences ſont
tout le monde, mais l'art de penſer eſt le do
plus rare de la nature.

> Cet art fut banni de l'école
> Des pédans il eſt inconnu.
> Par l'inquiſition frivole
> L'uſage en feroit défendu,
> Si le pouvoir ſaint de l'étole
> S'etait à ce point étendu.
> Du vulgaire la troupe folle
> A penſer juſte a prétendu;
> Du vil flatteur l'encens vendu
> En a parfumé ſon idole;
> Et l'ignorant a confondu
> Le froid non-ſens d'une parole,
> Et l'enflure de l'hyperbole,
> Avec l'art de penſer, cet art ſi peu connu.

Entre cent perſonnes qui croient penſer, i
en a une à peine qui penſe par elle-même. L
autres n'ont que deux ou trois idées qui roul
dans leur cerveau, ſans s'altérer et ſans acqu
de nouvelles formes; et le centième penſera peu
être ce qu'un autre a déjà penſé; mais ſon gén
ſon imagination ne ſera pas créatrice. C'eſt c
eſprit créateur qui ſait multiplier les idées, q
ſaiſit les rapports entre des choſes que l'hom
inattentif n'aperçoit qu'à peine; c'eſt cette fo
du bon ſens qui fait, ſelon moi, la partie eſſe
tielle de l'homme de génie.

> Ce talent précieux et rare

Traîne ces nations dans l'horreur des combats,
Et dans le ſang humain plonge leur bras coupable! 1739.
Quoi! l'aigle des céſars, vaincu des muſulmans,
Quitte d'un vol hâté ces rivages ſanglans!
De morts et de mourans les plaines ſont couvertes;
Le trépas qui confond toutes les nations,
Dans ce climat fatal, de leurs communes pertes
Aſſemble avidement les cruelles moiſſons.

Fatale Moldavie! ô trop funeſtes rives!
Que de ſang des humains répandu ſur vos bords,
Rougiſſant de vos eaux les ondes fugitives,
Au loin portent l'effroi, le carnage et les morts!
Du trépas dévorant vos plaines empeſtées
D'un mal contagieux déjà ſont infectées.
Par quel monſtre inhumain, par quels affreux tyrans
Ces douces régions ſont-elles déſolées,
Et tant de légions de braves combattans
Sur l'autel de la Mort ſont-elles immolées?

Tel que le mont Athos qui, du fond des enfers,
S'élevant juſqu'aux cieux, au-deſſus des nuages,
Contemple avec mépris les Aquilons altiers
A l'entour de ſes pieds raſſembler les orages:
Tel, en ſa grandeur vaine, au-deſſus des humains,
Un monarque indolent maîtriſe les deſtins;
Du fardeau de l'Etat il charge ſon miniſtre,
D'un foudre deſtructeur il arme ſes héros;
L'autre, au fond d'un ſérail ſignant l'ordre ſiniſtre,
De ſang froid de la Guerre allume les flambeaux.

Monarques malheureux, ce ſont vos mains fatales
Qui nourriſſent les feux de ces embraſemens:
La Haine, l'Intérêt, déités infernales,
Précipitent vos pas dans ces égaremens.

J'attends tous les jours de vos nouvelles
1739. d'Enghien. J'espère que vous y jouirez d'un repos parfait, et que l'Ennui, ce dieu lourd et pesant, n'osera point passer par les bras d'*Emilie* pour aller jusqu'à vous. Ne m'oubliez point, mon cher ami, et soyez persuadé que mon éloignement ne fait qu'augmenter l'impatience de vous voir et de vous embrasser. Adieu.

FÉDERIC.

Mes complimens à la marquise et au duc qu'*Apollon* dispute à *Bacchus*.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 12 d'auguste.

MONSEIGNEUR,

J'AI pris la liberté d'envoyer à votre Altesse royale le second acte de Mahomet, par la voie des sieurs *David Gérard* et compagnie : je souhaite que les Musulmans réussissent auprès de votre Altesse royale, comme ils font sur la Moldavie. Je ne puis au moins mieux prendre mon temps pour avoir l'honneur de vous entretenir sur le chapitre de ces infidèles qui font plus que jamais parler d'eux.

Je crois à présent votre Altesse royale sur les bords où l'on ramasse ce bel ambre dont nous avons, grâces à vos bontés, des écritoires, des sonnettes, des boîtes de jeu. J'ai tout perdu au brelan quand j'ai joué avec de misérables fiches communes ;

mais j'ai toujours gagné quand je me suis servi des jetons de votre Altesse royale. 1739.

C'est Fréderic qui me conduit,
Je ne crains plus disgrâce aucune;
Car il préside à ma fortune,
Comme il éclaire mon esprit.

Je vais prier le bel astre de *Fréderic* de luire toujours sur moi pendant un petit séjour que je vais faire à Paris avec la marquise, votre sujette. Voilà une vie bien ambulante pour des philosophes; mais notre grand prince, plus philosophe que nous, n'est pas moins ambulant. Si je rencontre dans mon chemin quelque grand garçon haut de six pieds, je lui dirai : Allez vîte servir dans le régiment de mon prince Si je rencontre un homme d'esprit, je lui dirai : Que vous êtes malheureux de n'être point à sa cour!

En effet, il n'y a que sa cour pour les êtres pensans; votre Altesse royale fait ce que c'est que toutes les autres; celle de France est un peu plus gaie depuis que son roi a osé aimer : le voilà en train d'être un grand homme, puisqu'il a des sentimens. Malheur aux cœurs durs! DIEU bénira les ames tendres. Il y a je ne sais quoi de réprouvé à être insensible; aussi Ste *Thérèse* définissait-elle le diable, le malheureux qui ne sait point aimer.

On ne parle à Paris que de fêtes, de feux d'artifice; on dépense beaucoup en poudre et en fusées. On dépensait autrefois davantage en esprit et en agrémens; et quand *Louis XIV* donnait des fêtes, c'était les *Corneille*, les *Molière*, les *Quinault*,

1739. les *Lulli*, les *le Brun* qui s'en mêlaient. Je suis fâché qu'une fête ne soit qu'une fête passagère, du bruit, de la foule, beaucoup de bourgeois, quelques diamans et rien de plus; je voudrais qu'elle passât à la postérité. Les Romains, nos maîtres, entendaient mieux cela que nous; les amphithéâtres, les arcs de triomphe, élevés pour un jour solennel, nous plaisent et nous instruisent encore. Nous autres, nous dressons un échafaud dans la place de Grève, où la veille on a roué quelques voleurs; on tire des canons de l'hôtel-de-ville. Je voudrais qu'on employât plutôt ces canons-là à détruire cet hôtel-de-ville qui est du plus mauvais goût du monde, et qu'on mît, à en rebâtir un beau, l'argent qu'on dépense en fusées volantes. Un prince qui bâtit fait nécessairement fleurir les autres arts; la peinture, la sculpture, la gravure, marchent à la suite de l'architecture. Un beau sallon est destiné pour la musique, un autre pour la comédie. On n'a à Paris ni salle de comédie ni salle d'opéra; et, par une contradiction trop digne de nous, d'excellens ouvrages sont représentés sur de très-vilains théâtres. Les bonnes pièces sont en France, et les beaux vaisseaux en Italie.

Je n'entretiens votre Altesse royale que de plaisirs, tandis qu'elle combat sérieusement *Machiavel* pour le bonheur des hommes; mais je remplis ma vocation, comme mon prince remplit la sienne; je peux tout au plus l'amuser, et il est destiné à instruire la terre.

Je suis, etc.

Traîne ces nations dans l'horreur des combats,
Et dans le ſang humain plonge leur bras coupable! 1739.
Quoi! l'aigle des céſars, vaincu des muſulmans,
Quitte d'un vol hâté ces rivages ſanglans!
De morts et de mourans les plaines ſont couvertes;
Le trépas qui confond toutes les nations,
Dans ce climat fatal, de leurs communes pertes
Aſſemble avidement les cruelles moiſſons.

Fatale Moldavie! ô trop funeſtes rives!
Que de ſang des humains répandu ſur vos bords,
Rougiſſant de vos eaux les ondes fugitives,
Au loin portent l'effroi, le carnage et les morts!
Du trépas dévorant vos plaines empeſtées
D'un mal contagieux déjà ſont infectées.
Par quel monſtre inhumain, par quels affreux tyrans
Ces douces régions ſont-elles déſolées,
Et tant de légions de braves combattans
Sur l'autel de la Mort ſont-elles immolées?

Tel que le mont Athos qui, du fond des enfers,
S'élevant juſqu'aux cieux, au-deſſus des nuages,
Contemple avec mépris les Aquilons altiers
A l'entour de ſes pieds raſſembler les orages:
Tel, en ſa grandeur vaine, au-deſſus des humains,
Un monarque indolent maîtriſe les deſtins;
Du fardeau de l'Etat il charge ſon miniſtre,
D'un foudre deſtructeur il arme ſes héros;
L'autre, au fond d'un ſérail ſignant l'ordre ſiniſtre,
De ſang froid de la Guerre allume les flambeaux.

Monarques malheureux, ce ſont vos mains fatales
Qui nourriſſent les feux de ces embraſemens:
La Haine, l'Intérêt, déités infernales,
Précipitent vos pas dans ces égaremens.

1739. la valeur des penſées, toutes celles de cette nombreuſe ſociété, priſes enſemble, ne tiendraient pas l'équilibre aux vôtres. Les ſciences ſont pour tout le monde, mais l'art de penſer eſt le don le plus rare de la nature.

Cet art fut banni de l'école
Des pédans il eſt inconnu.
Par l'inquiſition frivole
L'uſage en feroit défendu,
Si le pouvoir ſaint de l'étole
S'etait à ce point étendu.
Du vulgaire la troupe folle
A penſer juſte a prétendu;
Du vil flatteur l'encens vendu
En a parfumé ſon idole;
Et l'ignorant a confondu
Le froid non-ſens d'une parole,
Et l'enflure de l'hyperbole,
Avec l'art de penſer, cet art ſi peu connu.

Entre cent perſonnes qui croient penſer, il y en a une à peine qui penſe par elle-même. Les autres n'ont que deux ou trois idées qui roulent dans leur cerveau, ſans s'altérer et ſans acquérir de nouvelles formes; et le centième penſera peut-être ce qu'un autre a déjà penſé; mais ſon génie, ſon imagination ne ſera pas créatrice. C'eſt cet eſprit créateur qui fait multiplier les idées, qui ſaiſit les rapports entre des choſes que l'homme inattentif n'aperçoit qu'à peine; c'eſt cette force du bon ſens qui fait, ſelon moi, la partie eſſentielle de l'homme de génie.

Ce talent précieux et rare

Ne saurait se communiquer:
La nature en parait avare.
Autant que l'on a pu compter,
Tout un siècle elle se prépare, 1739.
Lorsqu'elle nous le veut donner.
Mais vous le possédez, Voltaire;
Et ce serait vous ennuyer
Qu'apprécier et calculer
L'héritage de votre père.

Trois sortes d'ouvrages me sont parvenus de votre plume, en six semaines de temps. Je m'imagire qu'il y a quelque part en France une société choisie de génies égaux et supérieurs, qui travaillent tous ensemble, et qui publient leurs ouvrages sous le nom de *Voltaire*, comme une autre société en publie sous le nom de Trévoux. Si cette supposition est sensée, je me fais trinitaire, et je commencerai à voir jour à ce mystère que les chrétiens ont cru jusqu'à présent sans le comprendre.

Ce qui m'est parvenu de Mahomet me parait excellent. Je ne saurais juger de la charpente de la pièce, faute de la connaître; mais la versification est, à mon avis, pleine de force, et semée de ces portraits et caractères qui font faire fortune aux ouvrages d'esprit.

Vous n'avez pas besoin, mon cher *Voltaire*, de l'éloquence de M. de *Valori*; vous êtes dans le cas qu'on ne saurait détruire ni augmenter votre reputation.

Vainement l'envieux desséché de fureur,
L'ennemi des humains, qu'afflige leur bonheur,
Cet insecte rampant qui naît avec la gloire,
Dont le toucher impur salit souvent l'histoire,

1739. Sur vos vers immortels répandant ses poisons,
De vos lauriers naissans retarde les moissons.
Votre ame, à tous les arts par son penchant form
Par vingt ans de travaux fonda sa renommée :
Sous les yeux d'Emilie, élève de Newton,
Vous effacez de Thou, vous surpassez Maron.

Je suis avec une estime parfaite, mon c
Voltaire

votre très-affectionné ami,

FÉDERIC.

Si vous voyez le duc d'*Aremberg*, faites-l bien mes complimens, et dites-lui que de lignes françaises de sa main me feraient plus plaisir que mille lettres allemandes dans le st des chancelleries.

LETTRE XXVI.
DU PRINCE ROYAL.

Aux haras de Prusse, le 15 d'auguste.

Enfin, hors du piége trompeur,
Enfin, hors des mains assassines
Des charlatans que notre erreur
Nourrit souvent pour nos ruines,
Vous quittez votre empoisonneur :
Du tokai, des liqueurs divines
Vous serviront de médecines,
Et je serai votre docteur.
Soit; j'y consens, si par avance,
Voltaire, de ma conscience
Vous devenez le directeur.

Je suis bien aise d'apprendre que le vin d'Hon grie est arrivé à Bruxelles. J'espère apprendr

bientôt

ientôt de vous-même que vous en avez bu, et u'il vous a fait tout le bien que j'en attends. On 1739.
i'écrit que vous avez donné une fête charmante, Enghien, au duc d'*Aremberg*, à madame *du* *Châtelet*, et à la fille du comte de *Lannoy*; j'en i été bien aise, car il est bon de prouver à l'Europe par des exemples que le savoir n'est pas incompatible avec la galanterie.

Quelques vieux pédans radoteurs,
Dans leurs taudis toujours en cage,
Hors du monde et loin de nos mœurs,
Effarouchaient, d'un air sauvage,
Ce peuple fou, léger, volage,
Qui turlupine les docteurs.
Le goût ne fut point l'apanage
De ces misérables rêveurs
Qui cherchent les talens du sage
Dans les rides de leurs visages,
Et dans les frivoles honneurs
D'un in-folio de cent pages.

Le peuple, fait pour les erreurs,
De tout savant crut voir l'image
Dans celle de ces plats auteurs.
Bientôt, pour le bien de la terre,
Le Ciel daigna former Voltaire:
Lors, sous de nouvelles couleurs,
Et par vos talens anoblie,
Reparut la philosophie.

En pénétrant les profondeurs
Que Newton découvrit à peine,
Et dont cent auteurs à la gêne
En vain furent commentateurs;

1739. En ſuivant les divines traces
De ces eſprits univerſels,
Agens ſacrés des immortels,
Vos mains ſacrifièrent aux Grâces,
Vos fleurs parèrent leurs autels.

Peſans diſciples des Saumaiſes,
Diſſéqueurs de graves fadaiſes,
Suivez ces exemples charmans;
Quittez la région frivole,
Dont l'air empeſé de l'école
A proſcrit tous les agrémens.

J'attends avec bien de l'impatience les actes ſuivans de Mahomet. Je m'en rapporte bien à vous, perſuadé que cette tragédie ſingulière et nouvelle brillera de charmes nouveaux.

Ta muſe, en conquérant, aſſervit l'univers;
La nature a payé ſon tribut à tes vers.
L'Amérique et l'Europe ont ſervi ton génie,
L'Afrique était domptée, il te fallait l'Aſie.
Dans ſes fertiles champs cours moiſſonner des fleurs,
Au théâtre français combattre les erreurs;
Et frapper nos bigots, d'une main indirecte,
Sur l'auteur inſolent d'une infidelle ſecte.

On m'avait dit que je trouverais la défaite de *Machiavel* dans les notes politiques d'*Amelot de la Houſſaye*, et dans la traduction du chevalier *Gordon:* j'ai lu ces deux ouvrages judicieux et excellens dans leur genre; mais j'ai été bien aiſe de voir que mon plan était tout-à-fait différent du leur. Je travaillerai à l'exécuter dès que je ſerai de retour. Vous ſerez le premier qui lirez l'ouvrage, et le public ne le verra pas à moins que

vous ne l'approuviez. J'ai cependant travaillé autant que me l'ont pu permettre les distractions d'un voyage, et ce tribut que la naissance est obligée de payer, à ce que l'on dît, à l'oisiveté et à l'ennui. 1739.

Je serai le 18 à Berlin, et je vous enverrai de là ma préface de la Henriade, afin d'obtenir le sceau de votre approbation.

Adieu, mon cher *Voltaire*; faites, s'il vous plaît, mes assurances d'estime à la marquise *du Châtelet*; grondez un peu, je vous prie, le duc d'*Aremberg* de sa lenteur à me répondre. Je ne sais qui de nous deux est le plus occupé, mais je sais bien qui est le plus paresseux.

Je suis avec toute l'affection possible, mon cher *Voltaire*,

votre parfait ami,
FÉDERIC.

LETTRE XXVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Potsdam, le 9 de septembre.

MON CHER AMI,

J'AI reçu deux de vos lettres à la fois, auxquelles je vous réponds, savoir celle du 12 d'auguste et du 17. J'ai très-bien reçu de même le second acte de Mahomet, qui me paraît fort beau; mais, à vous parler franchement, moins travaillé, moins fini que le premier. Il y a cependant un vers, dans le premier acte, qui m'a fait naître un doute: je ne sais si l'usage veut qu'on dise *écraser des*

Accablés fous le poids de nombreufes provinces,
1739. Vous en voulez encor ravir à d'autres princes !
Payez de votre fang les frais de votre orgueil ;
Laiffez le fils tranquille, et le père à fes filles ;
Qu'ainfi que les fuccès, les malheurs et le deuil
Ne touchent de l'Etat que vos feules familles.

Ce globe fpacieux qu'enferme l'univers,
Ce globe, des humains la commune patrie,
Où cent peuples nombreux, de cent climats divers,
Ne forment, raffemblés, qu'une ample colonie,
Diftingués par leurs traits, par leurs religions,
Leurs coutumes, leurs mœurs et leurs opinions,
Du Ciel, qui les forma fur un même modèle,
Reçurent tous des cœurs, et c'était pour s'aimer.
Déteftez, infenfés, votre rage cruelle :
L'amour ne pourra-t-il jamais vous défarmer ?

De leur deftin cruel mon ame eft attendrie :
Et d'un fort fi funefte aveugles artifans,
Dieu ! quel acharnement ! avec quelle furie
Les voit-on retrancher la trame de leurs ans !
Européens, chinois, habitans de l'Afrique,
Et vous fiers citoyens des bords de l'Amérique,
Mon cœur, également ému de vos malheurs,
Condamne les combats, déplore les misères
Où vous plongent fans fin vos barbares fureurs,
Et je ne vois en vous que mon fang et mes frères.

Que l'univers enfin dans les bras de la paix,
Réprouvant fes erreurs, abandonne les armes ;
Et que l'ambition, les guerres, les procès
Laiffent le genre humain fans trouble et fans alarm
Qu'ils defcendent des cieux, pour remplir leurs déf
Ces volages enfans, les Ris et les Plaifirs,

.e luxe fortuné, la prodigue Abondance,
:t tous ces arts heureux par qui furent polis 1739.
Iemphis, Athènes, Rome, et Paris et Florence,
)ont même à votre tour vous fûtes anoblis.

Venez, arts enchanteurs, par vos heureux preſtiges,
:taler à nos yeux vos charmes tout-puiſſans:
)es ſujets de terreur, par vos nouveaux prodiges,
'e changent en vos mains, et plaiſent à nos ſens.
'els, des gouffres profonds, inconnus du tonnerre,
'ù mille affreux rochers ſe cachent ſous la terre,
'ù roulent en grondant des orageux torrens,
les hommes ont tiré, guidés par l'induſtrie,
'es métaux précieux, ces riches diamans,
'ompagnons faſtueux des grandeurs de la vie.

Ainſi, poſſédant l'art des magiques accords,
'oltaire ſait orner des fleurs qu'il fait éclore
es tragiques ſujets, ces carnages, ces morts,
'ue, ſans ces traits ſavans, l'œil délicat abhorre:
'eſt là qu'on peut ſouffrir ces maſſacres affreux.
es malheurs des humains ne plaiſent qu'en ces jeux
ù des auteurs divins tracent à la mémoire
es règnes déteſtés de barbares tyrans,
'un illuſtre courroux la malheureuſe hiſtoire,
ù les crimes des morts corrigent les vivans.

Pourſuivez donc ainſi, fiers enfans de Solime,
nous faire admirer vos triomphes heureux;
t bientôt, ſurpaſſant Mithridate et Monime,
u théâtre français attirez tous nos vœux.
!lez donc ſur les pas de Céſar et d'Alzire,
ous le nom de Zopire, à Paris vous produire,
:ns avoir des rivaux moins craints, moins redoutés,
.ais plus ſûrs du bonheur de toucher et de plaire.

Accablés ſous le poids de nombreuſes provinces,
1739. Vous en voulez encor ravir à d'autres princes !
Payez de votre ſang les frais de votre orgueil ;
Laiſſez le fils tranquille, et le père à ſes filles ;
Qu'ainſi que les ſuccès, les malheurs et le deuil
Ne touchent de l'Etat que vos ſeules familles.

Ce globe ſpacieux qu'enferme l'univers,
Ce globe, des humains la commune patrie,
Où cent peuples nombreux, de cent climats divers,
Ne forment, raſſemblés, qu'une ample colonie,
Diſtingués par leurs traits, par leurs religions,
Leurs coutumes, leurs mœurs et leurs opinions,
Du Ciel, qui les forma ſur un même modèle,
Reçurent tous des cœurs, et c'était pour s'aimer.
Déteſtez, inſenſés, votre rage cruelle :
L'amour ne pourra-t-il jamais vous déſarmer ?

De leur deſtin cruel mon ame eſt attendrie :
Et d'un ſort ſi funeſte aveugles artiſans,
Dieu ! quel acharnement ! avec quelle furie
Les voit-on retrancher la trame de leurs ans !
Européens, chinois, habitans de l'Afrique,
Et vous fiers citoyens des bords de l'Amérique,
Mon cœur, également ému de vos malheurs,
Condamne les combats, déplore les miſères
Où vous plongent ſans fin vos barbares fureurs,
Et je ne vois en vous que mon ſang et mes frères.

Que l'univers enfin dans les bras de la paix,
Réprouvant ſes erreurs, abandonne les armes ;
Et que l'ambition, les guerres, les procès
Laiſſent le genre humain ſans trouble et ſans alarmes !
Qu'ils deſcendent des cieux, pour remplir leurs déſirs,
Ces volages enfans, les Ris et les Plaiſirs,

Le luxe fortuné, la prodigue Abondance, 1739.
Et tous ces arts heureux par qui furent polis
Memphis, Athènes, Rome, et Paris et Florence,
Dont même à votre tour vous fûtes anoblis.

Venez, arts enchanteurs, par vos heureux preſtiges,
Etaler à nos yeux vos charmes tout-puiſſans:
Des ſujets de terreur, par vos nouveaux prodiges,
Se changent en vos mains, et plaiſent à nos ſens.
Tels, des gouffres profonds, inconnus du tonnerre,
Où mille affreux rochers ſe cachent ſous la terre,
Où roulent en grondant des orageux torrens,
Des hommes ont tiré, guidés par l'induſtrie,
Ces métaux précieux, ces riches diamans,
Compagnons faſtueux des grandeurs de la vie.

Ainſi, poſſédant l'art des magiques accords,
Voltaire fait orner des fleurs qu'il fait éclore
Ces tragiques ſujets, ces carnages, ces morts,
Que, ſans ces traits ſavans, l'œil délicat abhorre:
C'eſt là qu'on peut ſouffrir ces maſſacres affreux.
Les malheurs des humains ne plaiſent qu'en ces jeux
Où des auteurs divins tracent à la mémoire
Les règnes déteſtés de barbares tyrans,
D'un illuſtre courroux la malheureuſe hiſtoire,
Où les crimes des morts corrigent les vivans.

Pourſuivez donc ainſi, fiers enfans de Solime,
A nous faire admirer vos triomphes heureux;
Et bientôt, ſurpaſſant Mithridate et Monime,
Au théâtre français attirez tous nos vœux.
Allez donc ſur les pas de Céſar et d'Alzire,
Sous le nom de Zopire, à Paris vous produire,
Sans avoir des rivaux moins craints, moins redoutés,
Mais plus ſûrs du bonheur de toucher et de plaire.

Je vois déjà briller l'éclat de vos beautés,
1739. Couronnés des lauriers que vous cueillit Voltaire.

Je vous envoie en même temps la préface de la Henriade. Il faut sept années pour la graver; mais l'imprimeur anglais assure qu'il l'imprimera de manière qu'elle ne le cédera en rien à la beauté de son Horace latin. Si vous trouvez quelque chose à changer ou à corriger dans cette préface, il ne dépendra que de vous de le faire. Je ne veux point qu'il s'y trouve rien qui soit indigne de la Henriade ou de son auteur. Je vous prie cependant de me renvoyer l'original, ou de le faire copier, car je n'en ai point d'autre.

Après un petit voyage de quelques jours qui me reste à faire, je me mettrai sérieusement en devoir de combattre *Machiavel*. Vous savez que l'étude veut du repos, et je n'en ai aucun depuis trois mois; j'ai même été obligé de quitter trois fois la plume, n'ayant pas le temps d'achever cette lettre; et l'ouvrage que je me suis proposé de faire demandant du jugement et de l'exactitude, je l'ai réservé pour mon loisir dans ma retraite philosophique.

Je vous vois avec plaisir mener une vie presque toute aussi errante que la mienne. *Thiriot* m'avertit de votre arrivée à Paris; j'avoue que, si j'avais le choix des fêtes que célèbrent les Français d'aujourd'hui, et de celles qu'on célébrait du temps de *Louis XIV*, je ferais pour celles où l'esprit a plus de part que la vue: mais je sais bien que je préférerais à toutes ces brillantes merveilles le plaisir de m'entretenir deux heures avec vous.

On

On m'interrompt encore ; au diable les fâcheux ! 1739.
Me voici de retour. Vous me parlez de grands hommes et d'engagemens ; on vous prendrait pour un enrôleur. Vous facrifiez donc auſſi aux Dieux de notre pays ! Si l'on eſt à Paris dans le goût des plaiſirs, et qu'on ſe trompe quelquefois ſur le choix, on eſt ici dans le goût des *grands hommes* ; on meſure le mérite à la toiſe, et l'on dirait que quiconque a le malheur d'être né d'un demi pied de roi moins haut qu'un géant, ne ſaurait avoir du bon ſens, et cela fondé ſur la règle des proportions. Pour moi, je ne ſais ce qui en eſt, mais, ſelon ce qu'on dit, *Alexandre* n'était pas grand, *César* non plus : le prince de *Condé*, *Turenne*, milord *Marlborough*, et le prince *Eugène* que j'ai vu, tous héros à juſte titre, brillaient moins par l'extérieur que par cette force d'eſprit qui trouve des reſſources en ſoi-même dans les dangers, et par un jugement exquis qui leur feſait toujours prendre avec promptitude le parti le plus avantageux.

J'aime cependant cette aimable manie des Français ; j'avoue que j'ai du plaiſir à penſer que quatre cents mille habitans d'une grande ville ne penſent qu'aux charmes de la vie, ſans en connaître preſque les déſagrémens : c'eſt une marque que ces quatre cents mille hommes ſont heureux.

Il me ſemble que tout chef de ſociété devrait penſer ſérieuſement à rendre ſon peuple content, s'il ne le peut rendre riche ; car le contentement peut fort bien ſubſiſter ſans être ſoutenu par de grands biens. Un homme, par exemple, qui ſe

1739. trouve dans un ſpectacle à une fête, dans un endroit où une nombreuſe aſſemblée de monde lui inſpire une certaine ſatisfaction, un homme, dans ces momens-là, dis-je, eſt heureux, et il s'en retourne chez lui l'imagination remplie d'agréables objets qu'il laiſſe régner dans ſon ame. Pourquoi donc ne point s'étudier davantage à procurer au public de ces momens agréables qui répandent des douceurs ſur toutes les amertumes de la vie, ou qui du moins leur procurent quelques momens de diſtraction de leurs chagrins? Le plaiſir eſt le bien le plus réel de cette vie; c'eſt donc aſſurément faire du bien, et c'eſt en faire beaucoup, que de fournir à la ſociété les moyens de ſe divertir.

Il paraît que le monde ſe met aſſez en goût des fêtes, car juſqu'au voiſinage de la nouvelle Zemble et des mers hyperborées, on ne parle que de réjouiſſances. Les nouvelles de Pétersbourg ne ſont remplies que de bals, de feſtins et de fêtes qu'ils y font à l'occaſion du mariage du prince de *Brunſwick*. Je l'ai vu à Berlin ce prince de *Brunſwick*, avec le duc de *Lorraine*; et je les ai vus badiner enſemble d'une manière qui ne ſentait guère le monarque. Ce ſont deux têtes que je ne ſais quelle néceſſité ou quelle providence paraît deſtiner à gouverner la plus grande partie de l'Europe.

Si la Providence était tout ce qu'on en dit, il faudrait que les *Newton* et les *Wolf*, les *Locke*, les *Voltaire*, enfin les êtres qui penſent le mieux, fûſſent les maîtres de cet univers; il paraîtrait alors que cette ſageſſe infinie, qui préſide à tous les

événemens, par un choix digne d'elle, place dans ce monde les êtres les plus ſages d'entre les humains pour gouverner les autres : mais, de la manière que les choſes vont, il paraît que tout ſe fait aſſez à l'aventure. Un homme de mérite n'eſt point eſtimé ſelon ſa valeur ; un autre n'eſt point placé dans un poſte qui lui convient ; un faquin ſera illuſtré, et un homme de bien languira dans l'obſcurité ; les rênes du gouvernement d'un empire ſeront commiſes à des mains novices, et des hommes experts ſeront éloignés des charges. Qu'on me diſe là-deſſus tout ce qu'on voudra, on ne pourra jamais m'alléguer une bonne raiſon de cette bizarrerie des deſtins. 1739.

Je ſuis fâché que ma deſtinée ne m'ait point placé de manière que je puiſſe vous entretenir tous les jours, que je puiſſe bégayer quelques mots de phyſique à madame la marquiſe *du Châtelet*, et que le pays des arts et des ſciences ne ſoit pas ma patrie. Peut-être que ce petit mécontentement de la providence a cauſé mes plaintes ; peut-être que mes doutes ſe montrent avec trop de témérité ; mais je ne penſe point cependant que ce ſoit tout à fait ſans raiſon.

Dites, je vous prie, à la belle *Emilie* que j'étudierai cet hiver cette partie de la philoſophie qu'elle protége, et que je la prie d'échauffer mon eſprit d'un rayon de ſon génie.

Ne m'oubliez point, mon cher *Voltaire*, que les charmes de Paris, vos amis, les ſciences, les plaiſirs, les belles, n'effacent point de votre mémoire une perſonne qui devrait y être conſervée

1739. à perpétuité. Je crois y mériter une place par l'eſtime et l'amitié avec laquelle je ſuis à jamais, mon cher *Voltaire*,

votre très-parfait ami,

FÉDERIC.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Paris, ſeptembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu à Paris les deux plus grandes conſolations dont j'avais beſoin dans cette ville immenſe, où règnent le bruit, la diſſipation, l'empreſſement inutile de chercher ſes amis qu'on ne trouve point; où l'on ne vit pas pour ſoi-même ; où l'on ſe trouve tout d'un coup enveloppé dans vingt tourbillons, plus chimériques que ceux de *Deſcartes*, et moins faits pour conduire au bonheur que les abſurdités carteſiennes ne font connaître la nature. Mes deux conſolations, Monſeigneur, ſont les deux lettres dont votre Alteſſe royale m'a honoré, du 9 et du 15 auguſte, qui m'ont été renvoyées à Paris. Il a fallu d'abord en arrivant répondre à beaucoup d'objections que j'ai trouvées répandues à Paris contre les découvertes de *Newton*. Mais ce petit devoir dont je me ſuis acquitté ne m'a point fait perdre de vue ce Mahomet dont j'ai déjà eu l'honneur d'envoyer les prémices à votre Alteſſe royale. Voici deux actes à la fois. Si j'avais attendu que cela fût digne de vous être préſenté,

j'aurais attendu trop long-temps. Je les envoie comme une preuve de mon empressement à vous plaire; et pour meilleure preuve, je vais les corriger. Votre Altesse royale verra si les horreurs que le fanatisme entraîne, y sont peintes d'un pinceau assez ferme et assez vrai. Le malheureux *Séide*, qui croit servir DIEU en égorgeant son père, n'est point un portrait chimérique. Les *Jean Châtels*, les *Clémens*, les *Ravaillacs* étaient dans ce cas, et ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'ils étaient tous dans la bonne foi. N'est-ce donc pas rendre service à l'humanité de distinguer toujours comme j'ai fait la religion de la superstition. Et méritais-je d'être persécuté pour avoir toujours dit, en cent façons différentes, qu'on ne fait jamais de bien à DIEU, en fesant du mal aux hommes? Il n'y a que les suffrages, les bontés et les lettres de votre Altesse royale, qui me soutiennent contre les contradictions que j'ai essuyées dans mon pays. Je regarde ma vie comme la fête de *Damoclès* chez *Denis*. Les lettres de votre Altesse royale et la société de madame la marquise *du Châtelet* sont mon festin et ma musique.

1739.

Mais de la persécution
Le fer, suspendu sur ma tête,
Corrompt les plaisirs de la fête
Que, dans le palais d'Apollon,
Le divin Féderic m'apprête;
Sans cela, ma muse, enhardie
Par vos héroïques chansons,
Prendrait une nouvelle vie,

1739.

Et mêlerait de nouveaux sons
Aux concerts de votre harmonie:
Mais, quoi! sous la serre cruelle
De l'impitoyable vautour,
Voit-on la tendre Philomèle
Chanter les plaisirs et l'amour?

A peine suis-je arrivé à Paris, qu'on a été dire à l'oreille d'un grand ministre que j'avais composé l'histoire de sa vie, et que cette histoire critique allait paraître dans les pays étrangers. Cette calomnie a été bientôt confondue, mais elle pouvait porter coup. Votre Altesse royale sait ce que c'est que le pouvoir despotique, et elle n'en abusera jamais; mais elle voit quel est l'état d'un homme qu'un seul mot peut perdre. C'est continuellement ma situation. Voilà ce que m'ont valu vingt années consumées à tâcher de plaire à ma nation, et quelquefois peut-être à l'instruire. Mais, encore une fois, votre Altesse royale m'aime, et je suis bien loin d'être à plaindre; elle daigne faire graver la Henriade; quel mal peut-on me faire qui ne soit au-dessous d'un tel honneur? Je viens d'acheter un Machiavel complet exprès pour être plus au fait de la belle réfutation que j'attends avec ce que vous allez en écrire; je ne crois pas qu'il y en ait jamais de meilleure réfutation que votre conduite. Les hommes semblent tous occupés à présent à se détruire, et depuis le Mogol jusqu'au détroit de Gibraltar, tout est en guerre; on croit que la France dansera aussi dans cette vilaine pyrrique. C'est dans ce temps que votre Altesse royale enseigne la justice avant d'exercer sa valeur.

M'est-il permis de lui demander quand je serai assez heureux pour voir ces leçons d'équité et de sagesse? 1739.

J'ai vu les fusées volantes qu'on a tirées à Paris avec tant d'appareil; mais je voudrais toujours qu'on commençât par avoir un hôtel-de-ville, de belles places, des marchés magnifiques et commodes, de belles fontaines, avant d'avoir des feux d'artifice; je préfère la magnificence romaine à des feux de joie; ce n'est pas que je condamne ceux-ci: à Dieu ne plaise qu'il y ait un seul plaisir que je désapprouve; mais en jouissant de ce que nous avons, je regrette un peu ce que nous n'avons pas.

Votre Altesse royale sait, sans doute, que *Bouchardon* et *Vaucanson* font des chefs-d'œuvre, chacun dans leur genre. *Rameau* travaille à mettre à la mode la musique italienne. Voilà des hommes dignes de vivre sous *Féderic*; mais je les défie d'en avoir autant d'envie que moi.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, de votre Altesse royale, etc.

LETTRE XXIX.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 10 d'octobre.

MON CHER AMI,

J'avais cru avec le public que vous aviez reçu le meilleur accueil du monde de tout Paris, qu'on s'empressait de vous rendre des honneurs et de vous faire des civilités; et que votre séjour dans

1739. cette ville fameuse ne ferait mêlé d'aucune ame tume. Je suis fâché de m'être trompé sur un chose que j'avais fort souhaitée ; et il parait qu votre sort, et celui de la plupart des grand hommes, est d'être persécutés pendant leur vie et adorés comme des Dieux après leur mort. L vérité est que ce sort, quelque brillant qu'il vou peigne l'avenir, vous offre le seul temps dor vous pouvez jouir sous une face peu agréabl Mais c'est dans ces occasions où il faut se mun d'une fermeté d'ame, capable de résister à la pe et à tous les fâcheux accidens qui peuvent arrive La secte des stoïciens ne fleurit jamais davantag que sous la tyrannie des méchans empereur Pourquoi ? parce que c'était alors une nécessité pour vivre tranquille, de savoir mépriser l douleur et la mort.

Que votre stoïcisme, mon cher *Voltaire*, al au moins à vous procurer une tranquillité inalt rable. Dites avec *Horace : In virtute meâ invo* Ah ! s'il se pouvait, je vous recueillerais che moi ; ma maison vous ferait un asile contre tou les coups de la fortune, et je m'appliquerais faire le bonheur d'un homme dont les ouvrag ont répandu tant d'agrémens sur ma vie.

J'ai reçu les deux nouveaux actes de *Zopir* Je ne les ai lus qu'une fois ; mais je vous répon de leur succès. J'ai pensé verser des larmes en l lisant ; la scène de *Zopire* et de *Séide*, celle d *Séide* et de *Palmire*, lorsque *Séide* s'apprête commettre le parricide, et la scène où *Mahomet* parlant à *Omar*, feint de condamner l'action d *Séide*, sont des endroits excellens. Il m'a paru,

vérité, que *Zopire* venait se confesser exprès 1739.
le théâtre pour mourir en règle, que le fond théâtre ouvert et fermé sentait un peu la maine; mais je ne saurais en juger qu'à la seconde cture. Les caractères, les expressions des mœurs, l'art d'émouvoir les passions, y font connaître main du grand, de l'excellent maître qui a it cette pièce: et quand même *Zopire* ne viennait pas assez naturellement sur le théâtre, je oirais que ce serait une tache qu'on pourrait isser sur le corps d'une beauté parfaite, et qui ne rait remarquée que par des vieillards qui examinent avec des lunettes ce qui ne doit être vu u'avec saisissement, et senti qu'avec transport.

Vos fêtes de Paris n'ont satisfait que votre ue: pour moi, je ferais pour les fêtes dont esprit et tous nos sens peuvent profiter. Il me emble qu'il y a de la pédanterie en savoir et en laisir; que de choisir une matière pour nous nstruire, un goût pour nous divertir, c'est vouloir retrécir la capacité que le créateur a donnée l'esprit humain qui peut contenir plus d'une onnaissance, et c'est rendre inutile l'ouvrage l'un Dieu qui paraît épicurien, tant il a eu oin de la volupté des hommes.

J'aime le luxe et même la mollesse,
Et les plaisirs de toute espèce;
Tout honnête homme a de tels sentimens.

C'est *Moïse* apparemment qui dit cela? si ce n'est lui, c'est toujours un homme qui serait meilleur législateur que ce juif imposteur, et que j'estime plus mille fois que toute cette nation superstitieuse, faible et cruelle.

1739. cette ville fameuse ne ferait mêlé d'aucune amertume. Je suis fâché de m'être trompé sur une chose que j'avais fort souhaitée; et il paraît que votre sort, et celui de la plupart des grands hommes, est d'être persécutés pendant leur vie, et adorés comme des Dieux après leur mort. La vérité est que ce sort, quelque brillant qu'il vous peigne l'avenir, vous offre le seul temps dont vous pouvez jouir sous une face peu agréable. Mais c'est dans ces occasions où il faut se munir d'une fermeté d'ame, capable de résister à la peur et à tous les fâcheux accidens qui peuvent arriver. La secte des stoïciens ne fleurit jamais davantage que sous la tyrannie des méchans empereurs. Pourquoi? parce que c'était alors une nécessité, pour vivre tranquille, de savoir mépriser la douleur et la mort.

Que votre stoïcisme, mon cher *Voltaire*, aille au moins à vous procurer une tranquillité inaltérable. Dites avec *Horace : In virtute meâ involvo.* Ah! s'il se pouvait, je vous recueillerais chez moi; ma maison vous serait un asile contre tous les coups de la fortune, et je m'appliquerais à faire le bonheur d'un homme dont les ouvrages ont répandu tant d'agrémens sur ma vie.

J'ai reçu les deux nouveaux actes de *Zopire*. Je ne les ai lus qu'une fois; mais je vous réponds de leur succès. J'ai pensé verser des larmes en les lisant; la scène de *Zopire* et de *Séide*, celle de *Séide* et de *Palmire*, lorsque *Séide* s'apprête à commettre le parricide, et la scène où *Mahomet*, parlant à *Omar*, feint de condamner l'action de *Séide*, sont des endroits excellens. Il m'a paru, à

la vérité, que *Zopire* venait se confesser exprès sur le théâtre pour mourir en règle, que le fond du théâtre ouvert et fermé sentait un peu la machine; mais je ne saurais en juger qu'à la seconde lecture. Les caractères, les expressions des mœurs, et l'art d'émouvoir les passions, y font connaître la main du grand, de l'excellent maître qui a fait cette pièce: et quand même *Zopire* ne viendrait pas assez naturellement sur le théâtre, je croirais que ce serait une tache qu'on pourrait passer sur le corps d'une beauté parfaite, et qui ne serait remarquée que par des vieillards qui examinent avec des lunettes ce qui ne doit être vu qu'avec saisissement, et senti qu'avec transport. 1739.

Vos fêtes de Paris n'ont satisfait que votre vue: pour moi, je ferais pour les fêtes dont l'esprit et tous nos sens peuvent profiter. Il me semble qu'il y a de la pédanterie en savoir et en plaisir; que de choisir une matière pour nous instruire, un goût pour nous divertir, c'est vouloir retrécir la capacité que le créateur a donnée à l'esprit humain qui peut contenir plus d'une connaissance, et c'est rendre inutile l'ouvrage d'un Dieu qui paraît épicurien, tant il a eu soin de la volupté des hommes.

J'aime le luxe et même la mollesse,
Et les plaisirs de toute espèce;
Tout honnête homme a de tels sentimens.

C'est *Moïse* apparemment qui dit cela? si ce n'est lui, c'est toujours un homme qui serait meilleur législateur que ce juif imposteur, et que j'estime plus mille fois que toute cette nation superstitieuse, faible et cruelle.

1739. Nous avons eu ici milord *Baltimore* et M. *Algarotti*, qui s'en retournent en Angleterre. Ce lord est un homme très-sensé, qui possède beaucoup de connaissances, et qui croit, comme vous, que les sciences ne dérogent point à la noblesse et ne dégradent point un rang illustre.

J'ai admiré le génie de cet anglais comme un beau visage à travers d'un voile : il parle très-mal français, mais on aime pourtant à l'entendre parler ; et l'anglais, il le prononce si vîte qu'il n'y a pas moyen de le suivre. Il appelle un russien, un animal mécanique ; il dit que Pétersbourg est l'œil de la Russie, avec lequel elle regarde les pays policés ; que si on lui éborgnait cet œil, elle ne manquerait pas de retomber dans la barbarie dont elle n'est guère sortie. Il est grand partisan de *la Soleil* ; et je ne le crois pas trop éloigné des dogmes de *Zoroastre* touchant cette planète. Il a trouvé ici des gens avec lesquels il pouvait parler sans contrainte, ce qui m'a fait composer l'épître ci-jointe, que je vous prie de corriger impitoyablement.

Le jeune *Algarotti*, que vous connaissez, m'a plu on ne saurait davantage. Il m'a promis de revenir ici aussitôt qu'il lui serait possible. Nous avons bien parlé de vous, de géométrie, de vers, de toutes les sciences, de badineries, enfin de tout ce dont on peut parler. Il a beaucoup de feu, de vivacité et de douceur ; ce qui m'accommode on ne saurait mieux. Il a composé une cantate qu'on a mise aussitôt en musique, et dont on a été très-satisfait. Nous nous sommes separés avec regret,

et je crains fort de ne revoir de long-temps dans ces contrées d'aussi aimables personnes. 1739.

Nous attendons, cette semaine, le marquis de *la Chétardie*, duquel il faudra prendre encore un triste congé. Je ne sais ce que c'est que ce monsieur *Valori*; mais j'en ai ouï parler comme d'un homme qui n'avait pas le ton de la bonne compagnie. Monsieur le cardinal aurait bien pu se passer de nous envoyer cet homme, et de nous ôter *la Chétardie*, qui est en tout sens un très-aimable garçon.

Soyez sûr qu'ici, à Remusberg, nous nous embarrassons aussi peu de guerre que s'il n'y en avait point dans le monde. Je travaille actuellement à *Machiavel*, interrompu quelquefois par des importuns dont la race n'est pas éteinte, malgré les coups de foudre que leur lança *Molière*. Je réfute *Machiavel*, chapitre par chapitre; il y en a quelques-uns de faits, mais j'attends qu'ils soient tous achevés pour les corriger. Alors vous serez le premier qui verrez l'ouvrage, et il ne sortira de mes mains qu'après que le feu de votre génie l'aura épuré.

J'attends vos corrections sur la préface de la Henriade, afin d'y changer ce que vous avez trouvé à propos; après quoi la Henriade volera sous la presse.

J'ai fait construire une tour, au haut de laquelle je placerai un observatoire. L'étage d'en-bas devient une grotte, le second une salle pour des instrumens de physique, le troisième une petite imprimerie. Cette tour est attachée à ma bibliothèque par le moyen d'une colonade, au

1739. haut de laquelle règne une platte-forme. Je vous en envoie le dessin pour vous amuser, en attendant que l'on construise l'hôtel-de-ville et les marchés de Paris.

J'attends de vos nouvelles avec beaucoup d'impatience, et je vous prie de me croire de vos amis autant qu'il est possible de l'être.

FÉDERIC.

Césarion ne veut pas que je sois son interprète, il aime mieux vous écrire lui-même.

Quoique rien ne saurait être ajouté aux sentimens de tendresse et à mon parfait attachement pour vous, Monsieur, il est pourtant hors de doute que s'il avait plu à mon auguste maître de vous les dépeindre, vous en auriez été convaincu d'une manière bien plus agréable. Je suis en savoir comme une jeune beauté passée qui doit la plupart de ses charmes à ses ajustemens. Déshabillée, vous déplairait-elle? je pense que non, et j'ose hardiment vous faire voir toute nue l'amitié avec laquelle je serai toute ma vie, Monsieur, tout à vous, et votre, etc.

DE KEISERLING.

Faites agréer, je vous en supplie, mes assurances de respect à madame la marquise. Je serais au comble de mes souhaits, si à la suite de mon adorable maître je pouvais me transporter à Paris, pendant que madame *du Châtelet*, M. le prince de *Nassau*, et vous, Monsieur, contribuez à en embellir le séjour. Mais, Monsieur, jugez-moi, s'il vous plaît, par vous-même : seriez-vous disposé à quitter madame la marquise pour venir nous trouver à Remusberg?

LETTRE XXX.

1739.

DE M. DE VOLTAIRE.

De Paris, le 18 octobre.

MONSEIGNEUR,

Je renvoie à votre Altesse royale le plus grand monument de vos bontés et de ma gloire. Je n'ai de véritable gloire que du jour que vous m'avez protégé, et vous y avez mis le comble par l'honneur que vous daignez faire à la Henriade. Deux véritables amis, que j'ai dans Paris, ont lu ce morceau de prose, qui vaut mieux que tous mes vers. Ils ont été prêts à verser des larmes, quand ils ont vu qu'à peine il y a une ligne de votre main, qui ne parte d'un cœur né pour le bonheur des hommes, et d'un esprit fait pour les éclairer. Ils ont admiré avec quelle énergie votre Altesse royale écrit dans une langue étrangère. Ils ont été étonnés du goût singulier qu'elle a pour des choses dont tant de nos princes ont si peu de connaissance. Tout cela les frappait, sans doute; mais les sentimens d'humanité qui règnent dans cet ouvrage, ont enlevé leur ame. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de garder le secret sur cette préface; mais le garder sur le prince adorable qui pense avec tant de grandeur et avec tant de bonté, cela est impossible; ils sont trop émus; il faut qu'ils disent avec moi :

Ne verrons-nous jamais ce divin Marc-Aurèle,
Cet ornement des arts et de l'humanité,
Cet amant de la vérité,

1739. Qui chez les rois chrétiens n'a point eu de modèle,
Et qui doit en servir dans la postérité!

Je n'ai rien fait de nouveau depuis les deux derniers actes de Mahomet. Me voici les mains vides devant mon maître; mais il faut qu'il me pardonne. Tous mes maux m'ont repris. Si mes ennemis, qui m'ont persécuté, savaient ce que je souffre, je crois qu'ils seraient honteux de leur haine et de leur envie; car comment envier un homme dont presque toutes les heures sont marquées par des tourmens, et pourquoi haïr celui qui n'emploie les intervalles de ses souffrances, qu'à se rendre moins indigne de plaire à ceux qui aiment les arts et les hommes? Madame *du Châtelet* ne part pour les Pays-Bas que vers le commencement de novembre; et je ne crois pas que ma santé pût me permettre de l'accompagner, quand même elle partirait plutôt. Je relis Machiavel dans le peu de temps que mes maux et mes études me laissent. J'ai la vanité de penser que ce qui aura le plus révolté dans cet auteur, c'est le chapitre de *la Crudeltà*, où ce monstre ingénieux et politique ose dire: *deve per tanto un principe non si curare dell' infamia di crudele*; mais sur-tout le chapitre dix-huitième: *in che modo i principi debbiano osservare la fede*. Si j'osais dire mon sentiment devant votre Altesse royale, qui est assurément le juge né de ces matières par son cœur, par son esprit et par son rang, je dirais que je ne trouve ni raison, ni esprit dans ce chapitre. Ne voilà-t-il pas une belle preuve qu'un prince doit être un fripon, parce qu'*Achille* a été nourri, selon la fable, par

un animal moitié bête et moitié homme ! Encore si *Ulysse* avait eu un renard pour précepteur, l'allégorie aurait quelque justesse ; mais qu'en conclure pour *Achille*, qui n'est représenté que comme le plus impétueux et le moins politique des hommes ? 1739.

Dans le même chapitre, il faut être un perfide *perchè gli uomini sono tristi* ; et le moment d'après il dit : *Souo tanto simplici gli uomini che colui che inganna trovera sempre chi si lascera ingannare.*

Il me semble que le docteur du crime méritait de tomber ainsi en contradiction.

Je n'ai point encore eu les notes d'*Amelot de la Houssaye* ; mais quel commentaire faut-il à mon prince pour démêler le faux et pour confondre l'injuste ? Béni soit le jour où ses aimables mains auront achevé un ouvrage dont dépendra le bonheur des hommes, et qui devra être le catéchisme des rois !

Je ne sais pas comment, dans ce catéchisme, le manifeste de l'empereur contre son général et contre son plénipotentiaire, serait reçu ; mais ce n'est pas à moi à porter mes vues si haut.

Pastorem, Tytire, pingues
Pascere oportet oves, nec regum bella referre.

J'ai reçu ici une visite du fils de M. *Gramkau*, qui me paraît un jeune homme de mérite, digne de vous servir et d'entendre votre Altesse royale.

Je n'entends plus parler du voyage que M. de *Keiserling* devait faire à Paris, et j'ai peur de partir sans avoir vu celui avec qui j'aurais passé les jours entiers à parler d'un prince qui fait

1739. honneur à l'humanité. Madame *du Châtelet* a écrit à votre Altesse royale.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

LETTRE XXXI.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 6 de novembre.

MON CHER AMI,

J'AI été aussi mortifié de l'état infirme de votre santé que j'ai été réjoui par la satisfaction que vous me témoignez de ma préface. J'en abandonne le style à la critique de tous les *Zoïles* de l'univers; mais je me persuade en même temps qu'elle se soutiendra, puisqu'elle ne contient que des vérités, et que tout homme qui pense sera obligé d'en convenir.

Cette réfutation de *Machiavel*, à laquelle vous vous intéressez, est achevée. Je commence à présent à la reprendre par le premier chapitre, pour corriger et pour rendre, si je le puis, cet ouvrage digne de passer à la postérité. Pour ne vous point faire attendre, je vous envoie quelques morceaux de ce marbre brut, qui ne sont pas encore polis.

J'ai envoyé, il y a huit jours, l'avant-propos à la marquise; vous recevrez tous les chapitres corrigés et dans leur ordre, lorsqu'ils seront achevés. Quoique je ne veuille point mettre mon nom à cet ouvrage, je voudrais cependant, si le public en soupçonnait l'auteur, qu'il ne pût me

faire

faire du tort. Je vous prie, par cette considération, de me faire l'amitié de me dire naturellement ce qu'il y faut corriger. Vous sentez que votre indulgence en ce cas me serait préjudiciable et funeste. 1739.

Je m'étais ouvert à quelqu'un du dessein que j'avais de réfuter *Machiavel*: ce quelqu'un m'assura que c'était peine perdue, puisque l'on trouvait, dans les notes politiques d'*Amelot de la Houssaye* sur *Tacite*, une réfutation complète du Prince politique. J'ai donc lu *Amelot* et ses notes, mais je n'y ai point trouvé ce qu'on m'avait dit; ce sont quelques maximes de ce politique dangereux et détestable qu'on réfute, mais ce n'est pas l'ouvrage en corps.

Où la matière me l'a permis, j'ai mêlé l'enjouement au sérieux, et quelques petites digressions dans les chapitres qui ne présentaient rien de fort intéressant au lecteur; ainsi les raisonnemens, qui n'auraient pas manqué d'ennuyer par leur sécheresse, sont suivis de quelque chose d'historique, ou de quelques remarques un peu critiques pour réveiller l'attention du lecteur. Je me suis tu sur toutes les choses où la prudence m'a fermé la bouche, et je n'ai point permis à ma plume de trahir les intérêts de mon repos.

Je sais une infinité d'anecdotes sur les cours de l'Europe, qui auraient à coup sûr divertimes lecteurs; mais j'aurais composé une satire d'autant plus offensante qu'elle eût été vraie; et c'est ce que je ne ferai jamais. Je ne suis point né pour chagriner les princes, je voudrais plutôt les rendre

1739. produira, car mon esprit court grand risque de mourir d'inanition, à moins que vos soins ne lui conservent la vie.

Je travaillerai, autant que le temps me le permettra, contre *Machiavel* et pour la Henriade ; et j'espère de pouvoir vous envoyer de Kœnigsberg l'avant-propos de la nouvelle édition.

Mille assurances d'estime à la divine *Emilie*. Je ne comprends point comment on peut plaider contre elle, et de quelle nature peut être le procès qu'on lui intente. Je ne connaîtrais d'autres intérêts à discuter avec elle que ceux du cœur.

Ménagez votre santé ; n'oubliez point que je m'intéresse beaucoup à votre conservation, et que j'ai lié d'une manière indissoluble mon contentement à votre prospérité.

Je suis à jamais, mon cher ami,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

Le médecin que je vous ai recommandé s'appelle *Superville*. C'est un homme sur l'expérience et le savoir duquel on peut faire fond. Adressez-moi les lettres que vous lui écrirez, je vous ferai tenir ses réponses ; mais sur-tout ne négligez point ses avis, et j'ai lieu d'espérer qu'on redressera la faiblesse de votre tempérament, et les infirmités dont votre vie serait rongée.

il faut, pour le bien du monde, que cet ouvrage paraisse; il faut que l'on voie l'antidote présenté par une main royale : il est bien étrange que des princes qui ont écrit, n'aient pas écrit sur un tel sujet. J'ose dire que c'était leur devoir, et que leur silence sur Machiavel était une approbation tacite. C'était bien la peine que *Henri VIII* d'Angleterre écrivît contre *Luther*; c'était bien à l'*enfant Jésus* que *Jacques I* devait dédier un ouvrage. Enfin, voici un livre digne d'un prince, et je ne doute pas qu'une édition de Machiavel, avec ce contre-poison à la fin de chaque chapitre, ne soit un des plus précieux monumens de la littérature. Il y a très-peu de ce qu'on appelle des *fautes contre l'usage de notre langue*; et votre Altesse royale me permettra de m'acquitter de ma charge, de mettre des points sur les *i*. Si votre Altesse royale daigne condescendre à la prière que je lui fais, si elle donne son trésor au public, je lui demande en grâce qu'elle me permette de faire la préface, et d'être son éditeur. Après l'honneur qu'elle me fait de faire imprimer la Henriade, elle ne pouvait plus m'en faire d'autre, qu'en me confiant l'édition de l'Anti-Machiavel. Il arrivera que ma fonction sera plus belle que la vôtre : la Henriade peut plaire à quelques curieux; mais l'Anti-Machiavel doit être le catéchisme des rois et de leurs ministres. 1739.

Vous me permettrez, Monseigneur, de dire que, selon les remarques de madame *du Châtelet*, oserais-je ajouter, selon les miennes, il y a quelques branches de ce bel arbre qu'on pourrait

1739. ſages et heureux. Vous trouverez donc dans ce paquet cinq chapitres de *Machiavel*, le plan de Remusberg, que je vous dois depuis long-temps, et quelques poudres qui ſont admirables pour vos coliques. Je m'en ſers moi-même, et elles me font un bien infini : il les faut prendre le ſoir, en ſe couchant, avec de l'eau pure.

Adieu, cher ami toujours malade et toujours perſécuté ; je vous quitte pour reprendre mon ouvrage, et noircir le caractère infame et ſcélérat de l'avocat du crime, de la même plume qui fit l'éloge de l'incomparable auteur de la Henriade ; mais elle confondra plus facilement le corrupteur du genre humain, qu'elle n'a pu louer le précepteur de l'humanité. C'eſt une choſe fâcheuſe pour l'éloquence que, lorſqu'elle a de grandes choſes à dire, elle ſoit toujours inférieure à ſon ſujet.

Mes amitiés à la marquiſe, mes complimens à vos amis qui doivent être les miens, puiſqu'ils ſont dignes d'être les vôtres.

Je ſuis avec toute l'amitié et la tendreſſe poſſibles, mon cher *Voltaire*,

votre très-fidèle ami,
FÉDERIC.

LETTRE XXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

Brulez votre vaiſſeau, vagabond Baltimore,
Qui, du détroit du Sund au rivage du Maure,
Du Bengale au Pérou, fendez le ſein des mers.
Vous, jeune citoyen de ce plat univers,

Vous de nouveaux plaisirs et de science avide,
Elève de Socrate et d'Horace et d'Euculide,
Cessez, Algarotti, d'observer les humains, 1739.
Les Phrinés de Venise et les Gitons de Rome,
Les théâtres français, les tables des Germains,
Les ministres, les rois, les héros et les saints;
Ne vous fatiguez plus, ne cherchez plus un homme:
Il est trouvé. Le ciel qui forma ses vertus,
Le ciel au haut du mont Remus
A placé mon héros, l'exemple des vrais sages;
Il commande aux esprits, il est roi sans pouvoir:
Aux pieds du mont Remus finissez vos voyages,
L'univers n'est plus rien, vous n'avez rien à voir.
Ciel! quand arriverai-je à la montagne auguste
Où règne un philosophe, un bel esprit, un juste,
Un monarque fait homme, un Dieu selon mon cœur?
Mont sacré d'Apollon, double front du Parnasse,
Olympe, Sinaï, Thabor, disparaissez:
Oui, par ce mont Remus vous êtes effacés,
Autant que Frédéric efface
Et les héros présens, et tous les Dieux passés.

J'en demande pardon, Monseigneur, à Sinaï et à Thabor; la verve m'a emporté; j'ai dit plus que je ne devais dire. D'ailleurs, les foudres et les tonnerres du mont Sinaï n'ont point de rapport à la vie philosophique qu'on mène au mont Remus; et la transfiguration du Thabor n'a rien à démêler avec l'uniformité de votre charmant caractère. Enfin, que votre Altesse royale pardonne à l'enthousiasme: n'est-il pas permis d'en avoir un peu, quand on vient de lire la belle épître dont votre muse française a regalé milord *Baltimore*.

1739. Je vois que mon prince a mis encore la connaiſſance de la langue anglaiſe dans ſes tréſors, *Dulces ſermones cujuſcunque linguæ*. Je crois que ce lord *Baltimore* aura été bien ſurpris de voir un prince allemand écrire en vers français à un anglais ; mais que voulez-vous ? je ſuis encore plus ſurpris que lui. Je n'entends rien à ce prodige de la nature. Comment ſe peut-il faire, encore une fois, qu'on écrive ſi bien dans la langue d'un pays où l'on n'a jamais été ? pour Dieu, Monſeigneur, dites donc votre ſecret !

J'enverrais bien auſſi des vers à votre Alteſſe royale, ſi j'oſais : elle aurait le cinquième acte de Mahomet ; mais c'eſt qu'il n'eſt pas encore tranſcrit, et pour les quatre premiers, ils ſont actuellement repolis. Si votre beau génie a été un peu content de cette faible ébauche, j'oſe eſpérer qu'elle aura encore la même indulgence pour l'ouvrage achevé. Elle ne trouvera plus certaines répétitions, certains vers lâches et découſus, qui ſont des pierres d'attente. Elle verra l'amour paternel et le ſecret de la naiſſance des enfans de *Zopire*, jouer un rôle plus grand et bien plus intéreſſant ; *Zopire*, prêt à être aſſaſſiné par ſes enfans mêmes, n'adreſſe au ciel ſes prières que pour eux, et il eſt frappé de la main de ſon fils, tandis qu'il prie les Dieux de lui faire connaître ce fils même. Le fanatiſme eſt-il peint à votre gré ? ai-je aſſez exprimé l'horreur que doivent inſpirer les *Ravaillac*, les *Poltrot*, les *Clément*, les *Felton*, les *Salcède*, les *Aod*, j'ai penſé dire les *Judith*. En effet, Monſeigneur, quel bon roi ſerait à l'abri d'un aſſaſſinat,

si la religion enseignait à tuer un prince qu'on croit ennemi de DIEU? 1739.

Voilà la première tragédie où l'on ait attaqué la superstition. Je voudrais qu'elle pût être assez bonne pour être dédiée à celui de tous les princes qui distingue le mieux le culte de l'Etre infiniment bon et l'infiniment détestable fanatisme.

Je viens de voir d'autres ouvrages sur des matières bien différentes, mais plus dignes de votre Altesse royale. C'est un cours de géométrie, par M. *Clairaut*; c'est un jeune homme qui fit un ouvrage sur les courbes, à l'âge de quatorze ans, et qui a été depuis peu, comme le fait votre Altesse royale, mesurer la terre sous le cercle polaire. Il traite les mathématiques comme *Locke* a traité l'entendement humain; il écrit avec la méthode que la nature emploie, et comme *Locke* a suivi l'ame dans la situation de ses idées, il suit la géométrie dans la route qu'ont tenue les hommes pour découvrir par degrés les vérités dont ils ont eu besoin: ce sont donc en effet les besoins que les hommes ont eu de mesurer, qui sont chez *Clairaut* les vrais maîtres de mathématiques. L'ouvrage n'est pas près d'être fini; mais le commencement me paraît de la plus grande facilité, et par conséquent très-utile.

Mais, Monseigneur, le plus utile de ces ouvrages, c'est celui que j'attends d'une main faite pour rendre les hommes heureux.

Je vais, moi chétif, me rendre aux *Elémens de Newton*, dont on demande à Paris une nouvelle édition; mais ce travail sera pour Bruxelles.

1739. Je pars, je suis *Emilie* et madame la duchesse de *Richelieu* à Cirey; de-là je vais en Flandres, etc.

LETTRE XXXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 4 de décembre.

MON CHER AMI,

VOUS me promettez votre nouvelle tragédie toute achevée; je l'attends avec beaucoup de curiosité et d'impatience. J'étais déjà charmé de ce premier feu qu'avait jeté votre génie immortel, et je juge de *Zopire* achevé par la belle ébauche que j'en ai vue. C'est un S[t] *Jean* qui promet beaucoup de l'ouvrage qui va le suivre. Je serais content, et très-content, si de ma vie j'avais fait une tragédie, comme celle des Musulmans, sans correction; mais il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Athènes.

Je vous soumets les douze premiers chapitres de mon Anti-Machiavel, qui, quoique je les aye retouchés, fourmillent encore de fautes. Il faut que vous soyez le père putatif de ces enfans, et que vous ajoutiez à leur éducation ce que la pureté de la langue française demande pour qu'ils puissent se présenter au public. Je retoucherai en attendant les autres chapitres, et les pousserai à la perfection que je suis capable d'atteindre. C'est ainsi que je fais l'échange de mes faibles productions contre vos ouvrages immortels, à peu-près comme les

Hollandais qui troquent des petits miroirs et du verre contre l'or des Américains : encore fuis-je bien heureux d'avoir quelque chofe à vous rendre. 1739.

Les diffipations de la cour et de la ville, des complaifances, des plaifirs, des devoirs indifpenfables, et quelquefois des importuns, me diftraient de mon travail ; et *Machiavel* eft fouvent obligé de céder la place à ceux qui pratiquent fes maximes, et que je réfute par conféquent. Il faut s'accommoder à ces bienféances qu'on ne faurait éviter, et quoi qu'on en ait, il faut facrifier au Dieu de la coutume pour ne point paffer pour fingulier ou pour extravagant.

Ce monfieur de *Valori*, fi long-temps annoncé par la voix du public, fi fouvent promis par les gazettes, fi long-temps arrêté à Hambourg, eft arrivé enfin à Berlin. Il nous fait beaucoup regretter *la Chétardie*. M. de *Valori* nous fait apercevoir tous les jours ce que nous avons perdu au premier. Ce n'eft à préfent qu'un cours théorique des guerres du Brabant, des bagatelles et des minuties de l'armée françaife ; et je vois fans ceffe un homme qui fe croit vis-à-vis de l'ennemi et à la tête de fa brigade. Je crains toujours qu'il ne me prenne pour une contrefcarpe ou pour un ouvrage à cornes, et qu'il ne me livre mal-honnêtement un affaut. M. de *Valori* a prefque toujours la migraine; il n'a point le ton de la fociété ; il ne foupe point ; et l'on dit que le mal de tête lui fait trop d'honneur de l'incommoder, et qu'il ne le mérite point du tout.

Nous venons de faire ici l'acquifition d'un très-

habile homme. Il s'appelle *Celius*; il eſt habile
1739. phyſicien et très-renommé pour les expériences.
On lui donne pour vingt mille écus d'inſtrumens.
Il achèvera, cette année, un ouvrage qui lui fera beaucoup d'honneur : c'eſt une machine mécanique qui démontre parfaitement tous les mouvemens des étoiles et des planètes, ſelon le ſyſtême de *Newton*. Vous ne connaiſſez peut-être pas non plus un jeune homme qui commence à paraître; il ſe nomme *Liberquin*. C'eſt un génie admirable pour les mécaniques. Il a fait par l'optique des découvertes étonnantes, et il pouſſe ſon art à un point de perfection qui ſurpaſſe tout ce qu'on a vu avant lui. Il reviendra ici cette automme, après avoir vu Paris. Il a paſſé trois années à Londres, et il a été très-eſtimé de tous les ſavans d'Angleterre. Je vous parlerai plus en détail ſur ſon chapitre, lorſque je l'aurai vu après ſon retour.

Je ſuis ravi de voir de ces heureuſes productions de ma patrie : ce ſont comme des roſes qui croiſſent parmi les ronces et les orties, ce ſont comme des bluettes de génie, qui ſe font jour à travers des cendres où malheureuſement les arts ſont enſevelis. Vous vivez en France dans l'opulence de ces arts : nous ſommes ici diligens de ſcience, ce qui fait peut-être que nous eſtimons plus le peu que nous avons.

Vous trouverez peut-être que je bavarde beaucoup; mais ſouvenez-vous qu'il y a quatre ſemaines que je ne vous ai écrit, et que les pluies ne ſont jamais plus abondantes qu'après une grande ſtérilité.

Je

Je vous ſuis à Cirey, mon cher *Voltaire*, et je partage avec vous vos chagrins comme vos plaiſirs. Profitez des plaiſirs de ce monde, autant que vous le pouvez; c'eſt ce qu'un homme ſage doit faire. Inſtruiſez nous, mais que ce ne ſoit pas aux dépens de votre ſanté et de votre vie. 1739.

Quand eſt-ce que les *Voltaire* et les *Emilie* voyageront vers le Nord? Je crains fort que ce phénomène, quoique impatiemment attendu, n'arrive pas ſi tôt. Il ne ſera pas dit cependant que je mourrai avant de vous avoir vu, duſſé-je vous enlever; J'en tenterai l'aventure. Avouez que vous ſeriez bien étonné, ſi vous entendiez arriver de nuit à Cirey des gens maſqués, des flambeaux, un carroſſe, et tout l'appareil d'un enlèvement. Cette aventure reſſemblerait un peu à celle de la Pentecôte (*), à la différence près qu'on ne vous ferait d'autre mal que de vous ſéparer d'*Emilie*; j'avoue que ce ferait beaucoup. Il me ſemble que ni vous ni cette *Emilie* n'êtes point nés pour la chicane, et que tant que Paris ſe trouvera ſur la route de la marquiſe, ſon affaire pourrait bien être jugée par contumace.

Le pauvre *Céſarion*, accablé de goutte, n'a pas levé ſon piquet de Remusberg, et quoique je le revendique ſans ceſſe, ſon mal ne veut point encore me le renvoyer. Il vous aime comme un ami, et vous eſtime comme un grand homme. Souffrez que je lui ſerve d'organe, et que je vous exprime ce que les douleurs, et l'impuiſſance

(*) Voyez la pièce intitulée *La Baſtille*, vol. de Poëmes.

1739. dans laquelle il ſe trouve l'empêchent de vous dire lui-même.

Je ne vous parle point des riens de la ville, des nouvelles frivoles du temps et des bagatelles du jour, qui ne méritent pas de ſortir de notre horizon. Je ne devrais vous parler que de vous-même ou de la marquiſe, mais je craindrais d'ennuyer en feſant ou le miroir ou l'écho de ce que l'on doit admirer en vous. Faites, s'il vous plaît, mes complimens à la marquiſe, et ſoyez perſuadé que je vous aime et vous eſtime autant qu'il eſt poſſible, étant à jamais votre très-fidèle ami.

FÉDERIC.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

du 28 décembre.

MONSEIGNEUR,

QUE ſouhaiter à votre Alteſſe royale, cette année? Elle a tout ce qu'un prince doit avoir, et plus qu'un particulier qui aurait ſa fortune à faire par ſes talens. Non, Monſeigneur, je ne fais point de ſouhaits pour vous; j'en fais, ſi vous le permettez, pour moi; et ces ſouhaits, vous en ſavez le but, *ut videam ſalutare meum.* Je fais encore un ſouhait pour le public; c'eſt qu'il voie la réfutation que mon prince a faite du corrupteur des princes. Je reçus, il y a quelques jours, à Bruxelles les douze premiers chapitres; j'avais déjà dévoré les derniers que j'avais reçus en France. Monſeigneur

il faut, pour le bien du monde, que cet ouvrage paraisse ; il faut que l'on voie l'antidote présenté par une main royale : il est bien étrange que des princes qui ont écrit, n'aient pas écrit sur un tel sujet. J'ose dire que c'était leur devoir, et que leur silence sur Machiavel était une approbation tacite. C'était bien la peine que *Henri VIII* d'Angleterre écrivît contre *Luther*; c'était bien à l'*enfant Jésus* que *Jacques I* devait dédier un ouvrage. Enfin, voici un livre digne d'un prince, et je ne doute pas qu'une édition de Machiavel, avec ce contre-poison à la fin de chaque chapitre, ne soit un des plus précieux monumens de la littérature. Il y a très-peu de ce qu'on appelle des *fautes contre l'usage de notre langue*; et votre Altesse royale me permettra de m'acquitter de ma charge, de mettre des points sur les *i*. Si votre Altesse royale daigne condescendre à la prière que je lui fais, si elle donne son trésor au public, je lui demande en grâce qu'elle me permette de faire la préface, et d'être son éditeur. Après l'honneur qu'elle me fait de faire imprimer la Henriade, elle ne pouvait plus m'en faire d'autre, qu'en me confiant l'édition de l'Anti-Machiavel. Il arrivera que ma fonction sera plus belle que la vôtre : la Henriade peut plaire à quelques curieux; mais l'Anti-Machiavel doit être le catéchisme des rois et de leurs ministres. 1739.

Vous me permettrez, Monseigneur, de dire que, selon les remarques de madame *du Châtelet*, oserais-je ajouter, selon les miennes, il y a quelques branches de ce bel arbre qu'on pourrait

1740. l'Europe. Il eſt bon que l'on ignore le nom d'un auteur qui n'écrit que pour la vérité, et qui par conſéquent ne donne point d'entrave à ſes penſées. Lorſque vous verrez la fin de l'ouvrage, vous conviendrez avec moi qu'il eſt de la prudence d'enſevelir le nom de l'auteur dans la diſcrétion de l'amitié.

Je ne ſuis point intéreſſé, et ſi je puis ſervir le public, je travaillerai ſans attendre de lui ni récompenſe ni louange, comme ces membres inconnus de la ſociété qui ſont auſſi obſcurs qu'ils lui ſont utiles.

Après mon ſemeſtre de cour viendra mon ſemeſtre d'étude. Je compte embraſſer dans quinze jours cette vie ſage et paiſible qui fait vos délices; et c'eſt alors que je me propoſe de mettre la dernière main à mon ouvrage, et de le rendre digne des ſiècles qui s'écouleront après nous. Je compte la peine pour rien, car on n'écrit qu'un temps; mais je compte l'ouvrage que je fais pour beaucoup, car il me doit ſurvivre. Heureux les écrivains qui, ſecondés d'une belle imagination, et toujours guidés par la ſageſſe, peuvent compoſer des ouvrages dignes de l'immortalité! ils feront plus d'honneur à leur ſiècle que les *Phidias*, les *Praxitèles* et les *Zeuxis* n'en ont fait au leur. L'induſtrie de l'eſprit eſt bien préférable à l'induſtrie mécanique des artiſtes. Un ſeul *Voltaire* fera plus d'honneur à la France que mille pédans, mille beaux eſprits manqués et mille grands hommes d'un ordre inférieur.

Je vous dis des vérités que je ne ſaurais m'empêcher de vous écrire, comme vous ne pourriez

vous empêcher de foutenir les principes de la pefanteur ou de l'attraction. Une vérité en vaut une autre, et elles méritent toutes d'être publiées. 1740.

Les dévots fufcitent ici un orage épouvantable contre ceux qu'ils nomment *mécréans*. C'eft une folie de tous les pays que celle du faux zèle; et je fuis perfuadé qu'elle fait tourner la cervelle des plus raifonnables, lorfqu'une fois elle a trouvé le moyen de s'y loger. Ce qu'il y a de plus plaifant, c'eft que quand cet efprit de vertige s'empare d'une fociété, il n'eft permis à perfonne de refter neutre : on veut que tout le monde prenne parti et s'enrôle fous la bannière du fanatifme. Pour moi je vous avoue que je n'en ferai rien, et que je me contenterai de compofer quelques pfaumes pour donner bonne opinion de mon orthodoxie. Perdez de même quelques momens, mon cher *Voltaire*, et barbouillez d'un pinceau facré l'harmonie de quelques-unes de vos mélodieufes rimes. *Socrate* encenfait les Pénates; *Cicéron* qui n'était pas crédule en fefait autant. Il faut fe prêter aux fantaifies d'un peuple futile pour éviter la perfécution et le blâme; car, après tout, ce qu'il y a de plus défirable en ce monde, c'eft de vivre en paix. Fefons quelques fottifes avec les fots pour arriver à cette fituation tranquille.

On commence à parler de *Bernard* et de *Greffet* comme auteurs de grands ouvrages : on parle de poëmes qui ne paraiffent point, et de pièces que je crois deftinées à mourir incognito avant d'avoir vu le jour. Ces jeunes poëtes font trop pareffeux pour leur âge; ils veulent cueillir des lauriers

1740. l'Europe. Il eſt bon que l'on ignore le nom d'un auteur qui n'écrit que pour la vérité, et qui par conſéquent ne donne point d'entrave à ſes penſées. Lorſque vous verrez la fin de l'ouvrage, vous conviendrez avec moi qu'il eſt de la prudence d'enſevelir le nom de l'auteur dans la diſcrétion de l'amitié.

Je ne ſuis point intéreſſé, et ſi je puis ſervir le public, je travaillerai ſans attendre de lui ni récompenſe ni louange, comme ces membres inconnus de la ſociété qui ſont auſſi obſcurs qu'ils lui ſont utiles.

Après mon ſemeſtre de cour viendra mon ſemeſtre d'étude. Je compte embraſſer dans quinze jours cette vie ſage et paiſible qui fait vos délices; et c'eſt alors que je me propoſe de mettre la dernière main à mon ouvrage, et de le rendre digne des ſiècles qui s'écouleront après nous. Je compte la peine pour rien, car on n'écrit qu'un temps; mais je compte l'ouvrage que je fais pour beaucoup, car il me doit ſurvivre. Heureux les écrivains qui, ſecondés d'une belle imagination, et toujours guidés par la ſageſſe, peuvent compoſer des ouvrages dignes de l'immortalité! ils feront plus d'honneur à leur ſiècle que les *Phidias*, les *Praxitèles* et les *Zeuxis* n'en ont fait au leur. L'induſtrie de l'eſprit eſt bien préférable à l'induſtrie mécanique des artiſtes. Un ſeul *Voltaire* fera plus d'honneur à la France que mille pédans, mille beaux eſprits manqués et mille grands hommes d'un ordre inférieur.

Je vous dis des vérités que je ne ſaurais m'empêcher de vous écrire, comme vous ne pourriez

vous empêcher de ſoutenir les principes de la peſanteur ou de l'attraction. Une vérité en vaut une autre, et elles méritent toutes d'être publiées. 1740.

Les dévots ſuſcitent ici un orage épouvantable contre ceux qu'ils nomment *mécréans*. C'eſt une folie de tous les pays que celle du faux zèle ; et je ſuis perſuadé qu'elle fait tourner la cervelle des plus raiſonnables, lorſqu'une fois elle a trouvé le moyen de s'y loger. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt que quand cet eſprit de vertige s'empare d'une ſociété, il n'eſt permis à perſonne de reſter neutre : on veut que tout le monde prenne parti et s'enrôle ſous la bannière du fanatiſme. Pour moi je vous avoue que je n'en ferai rien, et que je me contenterai de compoſer quelques pſaumes pour donner bonne opinion de mon orthodoxie. Perdez de même quelques momens, mon cher *Voltaire*, et barbouillez d'un pinceau ſacré l'harmonie de quelques-unes de vos mélodieuſes rimes. *Socrate* encenſait les Pénates ; *Cicéron* qui n'était pas crédule en feſait autant. Il faut ſe prêter aux fantaiſies d'un peuple futile pour éviter la perſécution et le blâme ; car, après tout, ce qu'il y a de plus déſirable en ce monde, c'eſt de vivre en paix. Feſons quelques ſottiſes avec les ſots pour arriver à cette ſituation tranquille.

On commence à parler de *Bernard* et de *Greſſet* comme auteurs de grands ouvrages : on parle de poëmes qui ne paraiſſent point, et de pièces que je crois deſtinées à mourir incognito avant d'avoir vu le jour. Ces jeunes poëtes ſont trop pareſſeux pour leur âge ; ils veulent cueillir des lauriers

1740. ſans ſe donner la peine d'en chercher ; la moindre moiſſon de gloire ſuffit pour les raſſaſier. Quelle différence de leur molleſſe à votre vie laborieuſe! je ſoutiens que deux ans de votre vie en valent ſoixante de celle des *Greſſet* et des *Bernard*. Je vais même plus loin, et je ſoutiens, que douze êtres penſans, et qui penſent bien, ne feuraient point à votre égal dans un temps donné. Ce ſont-là de ces dons que la Providence ne communique qu'aux grands génies. Puiſſe-t-elle vous combler de tous ſes biens, c'eſt-à-dire, vous fortifier la ſanté, afin que le monde entier puiſſe jouir long-temps de vos talens et de vos productions! Perſonne, mon cher *Voltaire*, n'y prend autant d'intérêt que votre ami qui eſt et qui ſera toujours avec toute l'eſtime qu'on ne ſaurait vous refuſer,

votre fidèlement affectionné,
FÉDERIC.

LETTRE XXXVI.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 10 de janvier.

Pour avoir illuſtré la France,
Un vieux prêtre ingrat t'en bannit ;
Il radote dans ſon enfance,
C'eſt bien ainſi que l'on punit,
Mais non pas que l'on récompenſe.

J'ai lu le *Siècle de Louis le Grand:* ſi ce prince vivait, vous ſeriez comblé d'honneurs et de bienfaits. Mais dans le ſiècle où nous ſommes ; il paraît

dans tous ses membres ; depuis deux mois il n'a presque point eu de relâche. 1740.

Malgré ses cuisantes douleurs,
La Gaîté, le front ceint de fleurs,
A l'entour de son lit folâtre ;
Mais la Goutte, cette marâtre,
Change bientôt les ris en pleurs.
Dans un coin, venant de Cythère,
Tristement regardant sa mère,
On voit le tendre Cupidon ;
Il pleure, il gémit, il soupire
De la perte que son empire
Fait du pauvre Césarion ;
Et Bacchus, vidant son flacon,
Répand des larmes de Champagne,
Qu'un si vigoureux champion
Sorte boiteux de la campagne.
Momus se rit de leurs clameurs:
Voilà, Messieurs les imposteurs,
Disait-il à ces dieux volages,
Voilà, dit-il, de vos ouvrages!
Ne faites plus tant les pleureurs,
Mais désormais soyez plus sages.

Je crois que messieurs les Lapons nous ont fait la galanterie de nous envoyer quelques zéphirs échappés de leurs cavernes ; en vérité, nous nous en serions très-bien passés. Je vais écrire à *Algarotti* pour qu'il nous envoie quelques rayons du soleil de sa patrie, car la nature aux abois paraît avoir un besoin indispensable d'un petit détachement de chaleur pour lui rendre la vie. Si ma poudre pouvait vous rendre la santé, je donnerais

1740. Que soutinrent ces fiers Anglais
Qui, pour tenir l'Europe libre,
Ont maintenu dans l'équilibre
L'autrichien et le Français :
Écris, honore ta patrie
Sans bassesse et sans flatterie,
En dépit des fougueux accès
De ce vieux prélat en furie,
Que l'Ignorance et la Folie
Animent contre tes succès.

Qu'imposant silence aux miracles,
Louis détruise les erreurs ;
Qu'il abolisse les spectacles
Qu'à Saint-Médard des imposteurs
Présentent à leurs sectateurs ;
Mais qu'il n'oppose point d'obstacles
A ces esprits supérieurs,
De l'univers législateurs,
Dont les écrits sont les oracles
Des beaux esprits et des docteurs.

O toi, le fils chéri des Grâces,
L'organe de la vérité,
Toi, qui vois naître sur tes traces
L'indépendante liberté !
Ne permets point que ta sagesse,
Craignant l'orage et les hasards,
Préfère à l'instinct qui te presse
L'indolente et molle paresse
Et des Gressets et des Bernards.

Quand même la bise cruelle
De son souffle viendrait faner
Les fleurs, production nouvelle,
Dont Flore peut se couronner,

Le jardinier toujours fidelle,
Loin de fe laiffer rebuter, 1740.
Va de nouveau pour cultiver
Une fleur plus tendre et plus belle.

C'eft ainfi qu'il faut réparer
Le dégât que caufe l'orage;
Voltaire, achève ton ouvrage,
C'eft le moyen de te venger.

Le confeil vous paraîtra intéreffé : j'avoue qu'il 'eft effectivement, car j'ai trouvé un plaifir infini ı la lecture de l'hiftoire de *Louis XIV*; et je déire beaucoup de la voir achevée. Cet ouvrage rous fera plus d'honneur un jour que la perfécu:ion que vous fouffrez ne vous caufe de chagrin. Il ne faut pas fe rebuter fi aifément. Un homme le votre ordre doit penfer que l'hiftoire de *Louis XIV*, imparfaite, eft une banqueroute dans la république des lettres. Souvenez-vous de *Céfar* qui, nageant dans les flots de la mer, tenait fes commentaires d'une main fur fa tête pour les conferver à la poftérité.

Comme vous parlez de mes faibles productions après n'avoir dit qu'un mot de vos ouvrages immortels! Je dois cependant vous rendre compte de mes études. L'approbation que vous donnez aux cinq chapitres de Machiavel que je vous ai envoyés, m'encourage à finir bientôt les quatre derniers chapitres. Si j'avais du loifir vous auriez déjà tout l'Anti-Machiavel, avec des corrections et des additions; mais je ne puis travailler qu'à bâtons rompus.

n'y feront jamais oubliées, et je ne déſeſpère
1740. pas de vous y voir. Nous avons vu ici un petit ours en pompons : c'eſt une princeſſe ruſſe qui n'a de l'humanité que l'ajuſtement; elle eſt petite-fille du prince *Cantemir*.

Rendez, s'il vous plaît, ma lettre à la marquiſe, et ſoyez perſuadé que l'eſtime que j'ai pour vous ne finira jamais.

FÉDERÍC.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

On vous dit à Rupin rendu,
Sauvé de la foule importune
Du courtiſan trop aſſidu
Et des attraits de la Fortune,
Entre les bras de la Vertu.

Les gazettes diſent que votre Alteſſe royale y fait faire un manége; apparemment qu'il y aura une place pour le cheval *Pégaſe*, qui me paraît un des chevaux de votre écurie que vous montez le plus ſouvent. Vous vous étonnez, Monſeigneur, que ma faible ſanté m'ait laiſſé aſſez de forces pour faire quelques ouvrages médiocres; et moi, je ſuis bien plus ſurpris que la ſituation où vous avez été ſi long-temps, ait pu vous laiſſer dans l'eſprit aſſez de liberté pour faire des choſes ſi ſingulières; faire des vers quand on n'a rien à faire, ne m'effraie point; mais en faire de ſi bons et dans une langue

dans tous ses membres ; depuis deux mois il n'a presque point eu de relâche. 1740.

Malgré ses cuisantes douleurs,
La Gaîté, le front ceint de fleurs,
A l'entour de son lit folâtre ;
Mais la Goutte, cette marâtre,
Change bientôt les ris en pleurs.
Dans un coin, venant de Cythère,
Tristement regardant sa mère,
On voit le tendre Cupidon ;
Il pleure, il gémit, il soupire
De la perte que son empire
Fait du pauvre Césarion ;
Et Bacchus, vidant son flacon,
Répand des larmes de Champagne,
Qu'un si vigoureux champion
Sorte boiteux de la campagne.
Momus se rit de leurs clameurs :
Voilà, Messieurs les imposteurs,
Disait-il à ces dieux volages,
Voilà, dit-il, de vos ouvrages!
Ne faites plus tant les pleureurs,
Mais désormais soyez plus sages.

Je crois que messieurs les Lapons nous ont fait la galanterie de nous envoyer quelques zéphirs échappés de leurs cavernes ; en vérité, nous nous en serions très-bien passés. Je vais écrire à *Algarotti* pour qu'il nous envoie quelques rayons du soleil de sa patrie, car la nature aux abois paraît avoir un besoin indispensable d'un petit détachement de chaleur pour lui rendre la vie. Si ma poudre pouvait vous rendre la santé, je donnerais

1740. Vous direz toujours comme *Horace* :

Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.

Les plaisirs, l'amitié, l'étude,
Vous suivront dans la solitude.
Du haut du mont Remus vous instruirez les rois ;
Le véritable trône est par-tout où vous êtes.
Les arts et les vertus, dans vos douces retraites,
Parlent par votre bouche, et nous donnent des lois ;
Vous régnez sur les cœurs, et sur-tout sur vous-même.
Faut-il à votre front un autre diadème ?
A la laide coquette il faut des ornemens,
A tout petit esprit des dignités, des places ;
Le nain monte sur des échasses :
Que de nains couronnés paraissent des géans !
Du nom de héros on les nomme ;
Le sot s'en éblouit, l'ambitieux les sert,
Le sage les évite, il n'aime qu'un grand homme ;
Ce grand homme est à Remusberg.

J'ai fait partir, Monseigneur, pour cette délicieuse retraite un gros paquet qui vaut mieux que tout ce que je pourrais envoyer à votre Altesse royale. C'est la philosophie leibnitzienne d'une française devenue allemande par son attachement à *Leibnitz*, et bien plus encore, par celui qu'elle a pour vous.

Voici le temps où j'aurais une grande envie de voir un second tome des sentimens d'un certain membre du parlement d'Angleterre sur les affaires de l'Europe ; il me semble que celles d'Angleterre, de Suède et de Russie méritent bien l'attention de ce digne citoyen. Voilà la Suède, de menaçante qu'elle était autrefois, devenue mesurée ; la voilà

Je ne suis pas pas tout à fait exilé, comme on a mandé. 1740.

Ce vieux madré de cardinal,
Qui vous excroqua la Lorraine,
N'a point de son pays natal
Exclu ma muse un peu hautaine;
Mais son cœur me veut quelque mal:
J'ai berné la pourpre romaine;
Du théâtre pontifical
J'ai raillé la comique scène;
C'est un crime bien capital,
Qui longue pénitence entraîne.

Le fait est pourtant que personne n'a parlé de Rome avec plus de ménagement. Apparemment qu'il n'en fallait point parler du tout. Il y a dans toute cette persécution un ex.ès de ridicule et de radotage, qui fait que j'en ris au lieu de m'en plaindre.

Quand je vois d'un côté la cacade devant Dantzick, l'incertitude dans mille démarches, une guerre heureuse par hasard, entreprise malgré soi et à laquelle on a été forcé par la reine d'Espagne, la marine négligée pendant dix ans, les rentes viagères abolies et volées malgré la foi publique; et que de l'autre je vois le *sallon d'Hercule* que le bon homme regarde comme son apothéose, je m'écrie :

Le bon Hercule de Fleuri,
Petit prêtre nonagénaire,
En Hercule s'est fait portraire,
De quoi chacun est ébahi;

1740. Car on ſait que le fils d'Alcmène
Près de ſa maîtreſſe fila,
Mais jamais il ne radota
Que ſur les rives de la Seine.

Je ſais bien que par tout pays on voit de pareilles miſères, et même de plus grandes ; je ſais bien que ſe tenir chez ſoi tranquillement et mettre en priſon ſes généraux qui ont fait ce qu'ils ont pu, et ſes plénipotentiaires qui ont fait une paix néceſſaire et ordonnée ; je ſais bien, dis-je, que cela ne vaut pas mieux. *Tutto 'l mondo è fatto come la noſtra famiglia.* Je conclus que puiſque le monde eſt ainſi gouverné, il faut que l'Anti-Machiavel paraiſſe ; il faut un *Hippocrate* en temps de peſte. J'ai le chapitre XXIII, mais je n'ai pas le chapitre XXII, et votre Alteſſe royale n'a pas apparemment encore travaillé au chapitre XXIV. Je ne ſais ſi elle dira quelques petits mots ſur le projet de *cacciare i barbari d'Italia :* il me ſemble qu'il y a actuellement tant d'honnêtes étrangers en Italie, qu'il paraîtrait aſſez incivil de les vouloir chaſſer. Le cardinal *Alberoni* avait un beau projet : c'était de faire un *corps italique* à peu-près ſur le modèle du corps germanique. Mais quand on fait de ces projets-là, il ne faut pas être ſeul de ſa bande, ou bien on reſſemble à l'abbé de *Saint-Pierre.*

Votre Alteſſe royale a grand'raiſon de trouver les *Greſſet* et les *Bernard* des pareſſeux : je leur dirais avec l'autre, au lieu de *vade, piger, ad formicam, vade, piger, ad Federicum.* Cependant voilà *Greſſet* qui ſe pique d'honneur, et qui donne

une

1740.

ne tragédie dont on m'a dit beaucoup de bien; *ernard* me récita à Paris un chant de son *Art aimer*, qui me paraît plus galant que celui *Ovide*.

Pour moi, Monseigneur, je n'ose vous envoyer cinquième acte de Mahomet, tant j'en suis mécontent; mais je vous enverrai, si cela vous nuse, la comédie de la Dévote, et ensuite, our varier, je supplierai instamment votre Alesse royale de jeter les yeux sur la métaphysique e *Newton*, que je compte mettre au devant 'une nouvelle édition qu'on va faire de mes lémens.

Je n'ai pas encore eu la consolation de voir mes ouvrages imprimés correctement: je pourrais profiter de mon séjour à Bruxelles pour en faire une édition; mais Bruxelles est le séjour de l'ignorance. Il n'y a pas un bon imprimeur, pas un graveur, pas un homme de lettres; et sans madame *du Châtelet*, je ne pourrais parler ici de littérature. De plus, ce pays-ci est pays d'obédience: il y a un nonce du pape, et point de *Fréderic*.

Madame *du Châtelet* vous présente ses respects. Permettez, Monseigneur, que je joigne mes complimens de condoléance à vos jolis vers sur la goutte de M. de *Keiserling*. Je ne me porte guère mieux que lui, mais l'espérance de voir un jour votre Altesse royale me soutient.

Je suis, etc.

1740.

LETTRE XXXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 8 de février.

MON CHER AMI,

Je vous aurais répondu plutôt ſi la ſituation fâcheuſe où je me trouve me l'avait permis. Malgré le peu de temps que j'ai à moi, j'ai pourtant trouvé le moyen d'achever l'ouvrage ſur *Machiavel*, dont vous avez le commencement. Je vous envoie par cet ordinaire la fin de mon ouvrage, en vous priant de me faire part de la critique que vous en ferez. Je ſuis réſolu de revoir et de corriger ſans amour propre tout ce que vous jugeriez indigne d'être préſenté au public. Je parle trop librement de tous les princes pour permettre que l'Anti-Machiavel paraiſſe ſous mon nom. Ainſi j'ai réſolu de le faire imprimer, après l'avoir corrigé, comme l'ouvrage d'un anonyme. Faites donc main baſſe ſur toutes les injures que vous trouverez ſuperflues, et ne me paſſez point de fautes contre la pureté de la langue.

J'attends avec impatience la tragédie de Mahomet achevée et retouchée. Je l'ai vue dans ſon crépuſcule : que ne fera-t-elle point en ſon midi ? Vous voilà donc revenu à votre phyſique, et la marquiſe à ſes procès. En vérité, mon cher *Voltaire*, vous êtes déplacés tous les deux. Nous avons mille phyſiciens en Europe, et nous n'avons point de poëte ni d'hiſtorien qui approche de vous. On

voit en Normandie cent marquises plaider, et pas une qui s'applique à la philosophie. Retournez, je vous prie, à l'histoire de *Louis XIV*, et faites venir de Cirey vos manuscrits et vos livres pour que rien ne vous arrête. *Valori* dit qu'on vous a exilé de France, comme ennemi de la religion romaine, et j'ai répondu qu'il en avait menti. 1740.

Mes désirs sont pour Remusberg, comme les vôtres pour Cirey. Je languis d'y retourner saluer mes pénates. Le pauvre *Césarion* est toujours malade; il ne peut vous répondre.

Presque trois mois de maladie
Valent un siècle de tourmens;
Par les maux son ame engourdie
Ne voit, ne connaît plus que la douleur des sens.

Les charmans accords de ta lyre,
Mélodieux, forts et touchans,
Ont sur ses esprits plus d'empire
Qu'Hippocrate, Galien, et leurs médicamens.

Mais, quelque Dieu qui nous inspire,
Tout en est vain sans la santé;
Quand le corps souffre le martyre,
L'esprit ne peut non plus écrire
Que l'aigle s'envoler, privé de liberté.

Consolez-nous, mon cher *Voltaire*, par vos charmans ouvrages; vous m'accuserez d'en être insatiable, mais je suis dans le cas de ces personnes qui, ayant beaucoup d'acide dans l'estomac, ont besoin d'une nourriture plus fréquente que les autres.

Je suis bien aise qu'*Algarotti* ne perde point le souvenir de Remusberg. Les personnes d'esprit

n'y feront jamais oubliées, et je ne défefpère
1740. pas de vous y voir. Nous avons vu ici un petit ours en pompons : c'eft une princeffe ruffe qui n'a de l'humanité que l'ajuftement; elle eft petite-fille du prince *Cantemir*.

Rendez, s'il vous plaît, ma lettre à la marquife, et foyez perfuadé que l'eftime que j'ai pour vous ne finira jamais.

FÉDERIC.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

On vous dit à Rupin rendu,
Sauvé de la foule importune
Du courtifan trop affidu
Et des attraits de la Fortune,
Entre les bras de la Vertu.

Les gazettes difent que votre Alteffe royale y fait faire un manége; apparemment qu'il y aura une place pour le cheval *Pégafe*, qui me paraît un des chevaux de votre écurie que vous montez le plus fouvent. Vous vous étonnez, Monfeigneur, que ma faible fanté m'ait laiffé affez de forces pour faire quelques ouvrages médiocres ; et moi, je fuis bien plus furpris que la fituation où vous avez été fi long-temps, ait pu vous laiffer dans l'efprit affez de liberté pour faire des chofes fi fingulières; faire des vers quand on n'a rien à faire, ne m'effraie point; mais en faire de fi bons et dans une langue

voit en Normandie cent marquifes plaider, et pas une qui s'applique à la philofophie. Retournez, je vous prie, à l'hiftoire de *Louis XIV*, et faites venir de Cirey vos manufcrits et vos livres pour que rien ne vous arrête. *Valori* dit qu'on vous a exilé de France, comme ennemi de la religion romaine, et j'ai répondu qu'il en avait menti. 1740.

Mes défirs font pour Remusberg, comme les vôtres pour Cirey. Je languis d'y retourner faluer mes pénates. Le pauvre *Céfarion* eft toujours malade ; il ne peut vous répondre.

Prefque trois mois de maladie
Valent un fiècle de tourmens ;
Par les maux fon ame engourdie
Ne voit, ne connaît plus que la douleur des fens.

Les charmans accords de ta lyre,
Mélodieux, forts et touchans,
Ont fur fes efprits plus d'empire
Qu'Hippocrate, Galien, et leurs médicamens.

Mais, quelque Dieu qui nous infpire,
Tout en eft vain fans la fanté ;
Quand le corps fouffre le martyre,
L'efprit ne peut non plus écrire
Que l'aigle s'envoler, privé de liberté.

Confolez-nous, mon cher *Voltaire*, par vos charmans ouvrages ; vous m'accuferez d'en être infatiable, mais je fuis dans le cas de ces perfonnes qui, ayant beaucoup d'acide dans l'eftomac, ont befoin d'une nourriture plus fréquente que les autres.

Je fuis bien aife qu'*Algarotti* ne perde point le fouvenir de Remusberg. Les perfonnes d'efprit

M 2

1740. Vous-direz toujours comme *Horace* :

Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.

Les plaisirs, l'amitié, l'étude,
Vous suivront dans la solitude.
Du haut du mont Remus vous instruirez les rois ;
Le véritable trône est par-tout où vous êtes.
Les arts et les vertus, dans vos douces retraites,
Parlent par votre bouche, et nous donnent des lois ;
Vous régnez sur les cœurs, et sur-tout sur vous-même:
Faut-il à votre front un autre diadême ?
A la laide coquette il faut des ornemens,
A tout petit esprit des dignités, des places ;
Le nain monte sur des échasses :
Que de nains couronnés paraissent des géans !
Du nom de héros on les nomme ;
Le sot s'en éblouit, l'ambitieux les sert,
Le sage les évite, il n'aime qu'un grand homme ;
Ce grand homme est à Remusberg.

J'ai fait partir, Monseigneur, pour cette délicieuse retraite un gros paquet qui vaut mieux que tout ce que je pourrais envoyer à votre Altesse royale. C'est la philosophie leibnitzienne d'une française devenue allemande par son attachement à *Leibnitz*, et bien plus encore, par celui qu'elle a pour vous.

Voici le temps où j'aurais une grande envie de voir un second tome des sentimens d'un certain membre du parlement d'Angleterre sur les affaires de l'Europe; il me semble que celles d'Angleterre, de Suède et de Russie méritent bien l'attention de ce digne citoyen. Voilà la Suède, de menaçante qu'elle était autrefois, devenue mesurée ; la voilà

embarrassée de sa liberté, et indécise entre l'argent d'Angleterre et celui de France, comme l'âne de *Buridan* entre deux mesures d'avoine. Mais le citoyen dont je parle ne me donnera-t-il aucune permission sur l'Anti-Machiavel ? S'il veut en gratifier le public, il y a si peu de chose à faire, il n'y a plus que la besogne d'éditeur; votre génie a fait tout ce qu'il faut. Le reste ne peut s'ajuster que quand on confrontera le texte de Machiavel pour le mettre vis-à-vis de la réponse, afin d'en faire un volume qui ne soit pas trop gros. 1740.

J'attends vos ordres pour tout, excepté pour vous admirer.

Il est bien douloureux que la goutte prenne à la main de M. de *Keiserling*, quand il est près de donner de ses nouvelles.

Ce Keiserling charmant, l'honneur de votre empire,
A dès long-temps gagné mon cœur;
Je sens à la fois sa douleur
Et le chagrin de ne pouvoir le lire.

Souffrez, Monseigneur, que la Henriade vous remercie encore de l'honneur que vous lui faites. Elle dit humblement avec *Stace :*

Nec tu divinam Aeneida tenta,
Sed longè sequere, et vestigia semper adora.

Je ne suis point si difficile;
Ce serait pour moi trop d'honneur,
Si je marchais après Virgile
Chez mon prince et chez l'imprimeur.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

n'y seront jamais oubliées, et je ne désespère
1740. pas de vous y voir. Nous avons vu ici un petit ours en pompons : c'est une princesse russe qui n'a de l'humanité que l'ajustement ; elle est petite-fille du prince *Cantemir*.

Rendez, s'il vous plaît, ma lettre à la marquise, et soyez persuadé que l'estime que j'ai pour vous ne finira jamais.

FÉDERIC.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

On vous dit à Rupin rendu,
Sauvé de la foule importune
Du courtisan trop assidu
Et des attraits de la Fortune,
Entre les bras de la Vertu.

Les gazettes disent que votre Altesse royale y fait faire un manége ; apparemment qu'il y aura une place pour le cheval *Pégase*, qui me paraît un des chevaux de votre écurie que vous montez le plus souvent. Vous vous étonnez, Monseigneur, que ma faible santé m'ait laissé assez de forces pour faire quelques ouvrages médiocres ; et moi, je suis bien plus surpris que la situation où vous avez été si long-temps, ait pu vous laisser dans l'esprit assez de liberté pour faire des choses si singulières ; faire des vers quand on n'a rien à faire, ne m'effraie point ; mais en faire de si bons et dans une langue

étrangère, quand on est dans une crise si violente, cela est fort au-dessus de mes forces. 1740.

> Tantôt votre muse badine
> Dans un conte folâtre et rit;
> Tantôt sa morale divine
> Eclaire et forme notre esprit.
> Je vois là votre caractère;
> Vous êtes fait assurément
> Pour l'agréable et pour le grand,
> Pour nous gouverner, pour nous plaire:
> Il est gens dans le ministère
> De qui je n'en dirais pas tant.

Je n'ai point ici les ouvrages de *Boileau*; mais je me souviens qu'il traduisit en deux vers, le vers d'*Horace*,

> *Tantalus à labris sitiens fugientia captat*
> *Flumina.*

Vous, le *Boileau* des princes, vous le traduisez en un seul; eh tant mieux! cela en est bien plus fort et plus énergique. J'aime à vous voir *imperatoriam brevitatem.*

Ce n'est pas là le style qu'en général on reproche aux Allemands. Or, à présent que j'ai eu l'honneur de vous prouver en passant que vous aviez ce petit avantage sur *Boileau*, il n'est plus surprenant que je vous dise, Monseigneur, en toute humilité, qu'il y a dans votre épître plusieurs vers que je ferais bien glorieux d'avoir faits. Votre Altesse royale entend l'art de s'exprimer autant que celui d'être heureux dans toutes les situations. On dit ici sa majesté entièrement rétablie. Les vœux de votre cœur vertueux sont exaucés.

1740. Vous direz toujours comme *Horace* :

Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.

Les plaisirs, l'amitié, l'étude,
Vous suivront dans la solitude.
Du haut du mont Remus vous instruirez les rois ;
Le véritable trône est par-tout où vous êtes.
Les arts et les vertus, dans vos douces retraites,
Parlent par votre bouche, et nous donnent des lois ;
Vous régnez sur les cœurs, et sur-tout sur vous-même.
Faut-il à votre front un autre diadême ?
A la laide coquette il faut des ornemens,
A tout petit esprit des dignités, des places ;
Le nain monte sur des échasses :
Que de nains couronnés paraissent des géans !
Du nom de héros on les nomme ;
Le sot s'en éblouit, l'ambitieux les sert,
Le sage les évite, il n'aime qu'un grand homme ;
Ce grand homme est à Remusberg.

J'ai fait partir, Monseigneur, pour cette délicieuse retraite un gros paquet qui vaut mieux que tout ce que je pourrais envoyer à votre Altesse royale. C'est la philosophie leibnitzienne d'une française devenue allemande par son attachement à *Leibnitz*, et bien plus encore, par celui qu'elle a pour vous.

Voici le temps où j'aurais une grande envie de voir un second tome des sentimens d'un certain membre du parlement d'Angleterre sur les affaires de l'Europe ; il me semble que celles d'Angleterre, de Suède et de Russie méritent bien l'attention de ce digne citoyen. Voilà la Suède, de menaçante qu'elle était autrefois, devenue mesurée ; la voilà

embarrassée de sa liberté, et indécise entre l'argent d'Angleterre et celui de France, comme l'âne de *Buridan* entre deux mesures d'avoine. 1740.
Mais le citoyen dont je parle ne me donnera-t-il aucune permission sur l'Anti-Machiavel? S'il veut en gratifier le public, il y a si peu de chose à faire, il n'y a plus que la besogne d'éditeur; votre génie a fait tout ce qu'il faut. Le reste ne peut s'ajuster que quand on confrontera le texte de Machiavel pour le mettre vis-à-vis de la réponse, afin d'en faire un volume qui ne soit pas trop gros.

J'attends vos ordres pour tout, excepté pour vous admirer.

Il est bien douloureux que la goutte prenne à la main de M. de *Keiserling*, quand il est près de donner de ses nouvelles.

Ce Keiserling charmant, l'honneur de votre empire,
A dès long-temps gagné mon cœur;
Je sens à la fois sa douleur
Et le chagrin de ne pouvoir le lire.

Souffrez, Monseigneur, que la Henriade vous remercie encore de l'honneur que vous lui faites. Elle dit humblement avec *Stace* :

Nec tu divinam Aeneida tenta,
Sed longè sequere, et vestigia semper adoro.

Je ne suis point si difficile;
Ce serait pour moi trop d'honneur,
Si je marchais après Virgile
Chez mon prince et chez l'imprimeur.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

1740. # LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 23 février.

MONSEIGNEUR,

Je ne reçus que le 20 le paquet de votre Altesse royale, du 3, dans lequel je vis enfin la corniche de l'édifice où chaque souverain devrait souhaiter d'avoir mis une pierre.

Vous me permettez, vous m'ordonnez même de vous parler avec liberté, et vous n'êtes pas de ces princes qui, après avoir voulu qu'on leur parlât librement, sont fâchés qu'on leur obéisse. J'ai peur au contraire que dorénavant votre goût pour la vérité ne soit mêlé d'un peu d'amour propre.

J'aime et j'admire tout le fond de l'ouvrage, et je pars de là pour dire hardiment à votre Altesse royale qu'il me paraît qu'il y a quelques chapitres un peu longs; *transverso calamo signum* y remédiera bien vîte, et cet or en filière, devenu plus compact, en aura plus de poids et de brillant.

Vous commencez la plupart des chapitres par dire ce que *Machiavel* prétend dans son chapitre que vous réfutez; mais si votre Altesse royale a intention qu'on imprime le Machiavel et la réfutation à côté, ne pourra-t-on pas en ce cas supprimer ces annonces dont je parle, lesquelles seraient absolument nécessaires si votre ouvrage était imprimé séparément. Il me semble encore que

quelquefois

quelquefois *Machiavel* ſe retranche dans un terrain, et votre Alteſſe royale le bat dans un autre; 1740.
au troiſième chapitre, par exemple, il dit ces abominables paroles: *Si à a notare che gli uomini ſi debbono o vezzegiare o ſpeguere perchè ſi vendicano delle leggieri offeſe, delle gravi non poſſono.*

Votre Alteſſe royale s'attache à montrer combien tout ce qui ſuit de cet oracle de ſatan eſt odieux. Mais le maudit florentin ne parle que de l'utile. Permettriez-vous qu'on ajoutât à ce chapitre un petit mot pour faire voir que *Machiavel* même ne devait pas regarder ces menaces comme juſtifiées par l'événement? car de ſon temps même, un *Sforze* uſurpateur avait été aſſaſſiné dans Milan, un autre uſurpateur du même nom était à Loches dans une cage de fer; un troiſième uſurpateur, notre *Charles VIII*, avait été obligé de fuir de l'Italie qu'il avait conquiſe; le tyran *Alexandre VI* mourut empoiſonné de ſon propre poiſon; *Céſar Borgia* fut aſſaſſiné. *Machiavel* était entouré d'exemples funeſtes au crime. Votre Alteſſe royale en parle ailleurs: voudrait-elle en parler en cet endroit? n'eſt-ce pas la place véritable? je m'en rapporte à vos lumières.

C'eſt à *Hercule* à dire comme il faut s'y prendre pour étouffer *Antée.*

Je préſente à mon prince ce petit projet de préface que je viens d'eſquiſſer. S'il lui plaît, je le mettrai dans ſon cadre; et après les derniers ordres que je recevrai, je préparerai tout pour l'édition du livre qui doit contribuer au bonheur des hommes.

1740. Vous-direz toujours comme *Horace :*

Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.

Les plaiſirs, l'amitié, l'étude,
Vous ſuivront dans la ſolitude.
Du haut du mont Remus vous inſtruirez les rois ;
Le véritable trône eſt par-tout où vous êtes.
Les arts et les vertus, dans vos douces retraites,
Parlent par votre bouche, et nous donnent des lois ;
Vous régnez ſur les cœurs, et ſur-tout ſur vous-même.
Faut-il à votre front un autre diadême ?
A la laide coquette il faut des ornemens,
A tout petit eſprit des dignités, des places ;
Le nain monte ſur des échaſſes :
Que de nains couronnés paraiſſent des géans !
Du nom de héros on les nomme ;
Le ſot s'en éblouit, l'ambitieux les ſert,
Le ſage les évite, il n'aime qu'un grand homme ;
Ce grand homme eſt à Remusberg.

J'ai fait partir, Monſeigneur, pour cette délicieuſe retraite un gros paquet qui vaut mieux que tout ce que je pourrais envoyer à votre Alteſſe royale. C'eſt la philoſophie leibnitzienne d'une françaiſe devenue allemande par ſon attachement à *Leibnitz*, et bien plus encore, par celui qu'elle a pour vous.

Voici le temps où j'aurais une grande envie de voir un ſecond tome des ſentimens d'un certain membre du parlement d'Angleterre ſur les affaires de l'Europe ; il me ſemble que celles d'Angleterre, de Suède et de Ruſſie méritent bien l'attention de ce digne citoyen. Voilà la Suède, de menaçante qu'elle était autrefois, devenue meſurée ; la voilà

embarrassée de sa liberté, et indécise entre l'argent d'Angleterre et celui de France, comme l'âne de *Buridan* entre deux mesures d'avoine. Mais le citoyen dont je parle ne me donnera-t-il aucune permission sur l'Anti-Machiavel ? S'il veut en gratifier le public, il y a si peu de chose à faire, il n'y a plus que la besogne d'éditeur; votre génie a fait tout ce qu'il faut. Le reste ne peut s'ajuster que quand on confrontera le texte de Machiavel pour le mettre vis-à-vis de la réponse, afin d'en faire un volume qui ne soit pas trop gros. 1740.

J'attends vos ordres pour tout, excepté pour vous admirer.

Il est bien douloureux que la goutte prenne à la main de M. de *Keiserling*, quand il est près de donner de ses nouvelles.

Ce Keiserling charmant, l'honneur de votre empire,
A dès long-temps gagné mon cœur;
Je sens à la fois sa douleur
Et le chagrin de ne pouvoir le lire.

Souffrez, Monseigneur, que la Henriade vous remercie encore de l'honneur que vous lui faites. Elle dit humblement avec *Stace* :

Nec tu divinam Aeneida tenta,
Sed longè sequere, et vestigia semper adora.

Je ne suis point si difficile;
Ce serait pour moi trop d'honneur,
Si je marchais après Virgile
Chez mon prince et chez l'imprimeur.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

1740.

LETTRE XXXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 3 de février.

MON CHER AMI,

Je vous aurais répondu plutôt si la situation fâcheuse où je me trouve me l'avait permis. Malgré le peu de temps que j'ai à moi, j'ai pourtant trouvé le moyen d'achever l'ouvrage sur *Machiavel*, dont vous avez le commencement. Je vous envoie par cet ordinaire la fin de mon ouvrage, en vous priant de me faire part de la critique que vous en ferez. Je suis résolu de revoir et de corriger sans amour propre tout ce que vous jugeriez indigne d'être présenté au public. Je parle trop librement de tous les princes pour permettre que l'Anti-Machiavel paraisse sous mon nom. Ainsi j'ai résolu de le faire imprimer, après l'avoir corrigé, comme l'ouvrage d'un anonyme. Faites donc main basse sur toutes les injures que vous trouverez superflues, et ne me passez point de fautes contre la pureté de la langue.

J'attends avec impatience la tragédie de Mahomet achevée et retouchée. Je l'ai vue dans son crépuscule : que ne fera-t-elle point en son midi ? Vous voilà donc revenu à votre physique, et la marquise à ses procès. En vérité, mon cher *Voltaire*, vous êtes déplacés tous les deux. Nous avons mille Physiciens en Europe, et nous n'avons point de poëte ni d'historien qui approche de vous. On

1740.

'oit en Normandie cent marquises plaider, et pas ıne qui s'applique à la philosophie. Retournez, e vous prie, à l'histoire de *Louis XIV*, et faites 'enir de Cirey vos manuscrits et vos livres pour que ien ne vous arrête. *Valori* dit qu'on vous a exilé le France, comme ennemi de la religion romaine, :t j'ai répondu qu'il en avait menti.

Mes désirs sont pour Remusberg, comme les rôtres pour Cirey. Je languis d'y retourner saluer mes pénates. Le pauvre *Césarion* est toujours malade; il ne peut vous répondre.

Presque trois mois de maladie
Valent un siècle de tourmens;
Par les maux son ame engourdie
Ne voit, ne connaît plus que la douleur des sens.

Les charmans accords de ta lyre,
Mélodieux, forts et touchans,
Ont sur ses esprits plus d'empire
Qu'Hippocrate, Galien, et leurs médicamens.

Mais, quelque Dieu qui nous inspire,
Tout en est vain sans la santé;
Quand le corps souffre le martyre,
L'esprit ne peut non plus écrire
Que l'aigle s'envoler, privé de liberté.

Consolez-nous, mon cher *Voltaire*, par vos charmans ouvrages; vous m'accuserez d'en être insatiable, mais je suis dans le cas de ces personnes qui, ayant beaucoup d'acide dans l'estomac, ont besoin d'une nourriture plus fréquente que les autres.

Je suis bien aise qu'*Algarotti* ne perde point le souvenir de Remusberg. Les personnes d'esprit

1740. n'y feront jamais oubliées, et je ne désespère pas de vous y voir. Nous avons vu ici un petit ours en pompons : c'est une princesse russe qui n'a de l'humanité que l'ajustement ; elle est petite-fille du prince *Cantemir*.

Rendez, s'il vous plaît, ma lettre à la marquise, et soyez persuadé que l'estime que j'ai pour vous ne finira jamais.

FÉDERIC.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

On vous dit à Rupin rendu,
Sauvé de la foule importune
Du courtisan trop assidu
Et des attraits de la Fortune,
Entre les bras de la Vertu.

Les gazettes disent que votre Altesse royale y fait faire un manége ; apparemment qu'il y aura une place pour le cheval *Pégase*, qui me paraît un des chevaux de votre écurie que vous montez le plus souvent. Vous vous étonnez, Monseigneur, que ma faible santé m'ait laissé assez de forces pour faire quelques ouvrages médiocres ; et moi, je suis bien plus surpris que la situation où vous avez été si long-temps, ait pu vous laisser dans l'esprit assez de liberté pour faire des choses si singulières ; faire des vers quand on n'a rien à faire, ne m'effraie point ; mais en faire de si bons et dans une langue

étrangère, quand on eſt dans une criſe ſi violente, 1740.
cela eſt fort au-deſſus de mes forces.

Tantôt votre muſe badine
Dans un conte folâtre et rit;
Tantôt ſa morale divine
Eclaire et forme notre eſprit.
Je vois là votre caractère;
Vous êtes fait aſſurément
Pour l'agréable et pour le grand,
Pour nous gouverner, pour nous plaire:
Il eſt gens dans le miniſtère
De qui je n'en dirais pas tant.

Je n'ai point ici les ouvrages de *Boileau*; mais je me ſouviens qu'il traduiſit en deux vers, le vers d'*Horace*,

Tantalus à labris ſitiens fugientia captat
Flumina.

Vous, le *Boileau* des princes, vous le traduiſez en un ſeul; eh tant mieux! cela en eſt bien plus fort et plus énergique. J'aime à vous voir *imperatoriam brevitatem*.

Ce n'eſt pas là le ſtyle qu'en général on reproche aux Allemands. Or, à préſent que j'ai eu l'honneur de vous prouver en paſſant que vous aviez ce petit avantage ſur *Boileau*, il n'eſt plus ſurprenant que je vous diſe, Monſeigneur, en toute humilité, qu'il y a dans votre épître pluſieurs vers que je ferais bien glorieux d'avoir faits. Votre Alteſſe royale entend l'art de s'exprimer autant que celui d'être heureux dans toutes les ſituations. On dit ici ſa majeſté entièrement rétablie. Les vœux de votre cœur vertueux ſont exaucés.

1740. Vous direz toujours comme *Horace* :

Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.

Les plaisirs, l'amitié, l'étude,
Vous suivront dans la solitude.
Du haut du mont Remus vous instruirez les rois ;
Le véritable trône est par-tout où vous êtes.
Les arts et les vertus, dans vos douces retraites,
Parlent par votre bouche, et nous donnent des lois ;
Vous régnez sur les cœurs, et sur-tout sur vous-même.
Faut-il à votre front un autre diadême ?
A la laide coquette il faut des ornemens,
A tout petit esprit des dignités, des places ;
Le nain monte sur des échasses :
Que de nains couronnés paraissent des géans !
Du nom de héros on les nomme ;
Le sot s'en éblouit, l'ambitieux les sert,
Le sage les évite, il n'aime qu'un grand homme ;
Ce grand homme est à Remusberg.

J'ai fait partir, Monseigneur, pour cette délicieuse retraite un gros paquet qui vaut mieux que tout ce que je pourrais envoyer à votre Altesse royale. C'est la philosophie leibnitzienne d'une française devenue allemande par son attachement à *Leibnitz*, et bien plus encore, par celui qu'elle a pour vous.

Voici le temps où j'aurais une grande envie de voir un second tome des sentimens d'un certain membre du parlement d'Angleterre sur les affaires de l'Europe ; il me semble que celles d'Angleterre, de Suède et de Russie méritent bien l'attention de ce digne citoyen. Voilà la Suède, de menaçante qu'elle était autrefois, devenue mesurée ; la voilà

embarraſſée de ſa liberté, et indéciſe entre l'argent d'Angleterre et celui de France, comme l'âne de *Buridan* entre deux meſures d'avoine. Mais le citoyen dont je parle ne me donnera-t-il aucune permiſſion ſur l'Anti-Machiavel ? S'il veut en gratifier le public, il y a ſi peu de choſe à faire, il n'y a plus que la beſogne d'éditeur; votre génie a fait tout ce qu'il faut. Le reſte ne peut s'ajuſter que quand on confrontera le texte de Machiavel pour le mettre vis-à-vis de la réponſe, afin d'en faire un volume qui ne ſoit pas trop gros. 1740.

J'attends vos ordres pour tout, excepté pour vous admirer.

Il eſt bien douloureux que la goutte prenne à la main de M. de *Keiſerling*, quand il eſt près de donner de ſes nouvelles.

Ce Keiſerling charmant, l'honneur de votre empire,
A dès long-temps gagné mon cœur;
Je ſens à la fois ſa douleur
Et le chagrin de ne pouvoir le lire.

Souffrez, Monſeigneur, que la Henriade vous remercie encore de l'honneur que vous lui faites. Elle dit humblement avec *Stace :*

Nec tu divinam Aeneida tenta,
Sed longè ſequere, et veſtigia ſemper adoro.

Je ne ſuis point ſi difficile;
Ce ſerait pour moi trop d'honneur,
Si je marchais après Virgile
Chez mon prince et chez l'imprimeur.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance, etc.

1740.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 23 février.

MONSEIGNEUR,

JE ne reçus que le 20 le paquet de votre Altesse royale, du 3, dans lequel je vis enfin la corniche de l'édifice où chaque souverain devrait souhaiter d'avoir mis une pierre.

Vous me permettez, vous m'ordonnez même de vous parler avec liberté, et vous n'etes pas de ces princes qui, après avoir voulu qu'on leur parle librement, sont fâchés qu'on leur obéisse. J'ai peur au contraire que dorénavant votre goût pour la vérité ne soit mêlé d'un peu d'amour propre.

J'aime et j'admire tout le fond de l'ouvrage, et je pars de là pour dire hardiment à votre Altesse royale qu'il me paraît qu'il y a quelques chapitres un peu longs; *transverso calamo signum* y remédiera bien vîte, et cet or en filière, devenu plus compact, en aura plus de poids et de brillant.

Vous commencez la plupart des chapitres par dire ce que *Machiavel* prétend dans son chapitre que vous réfutez; mais si votre Altesse royale a intention qu'on imprime le Machiavel et la réfutation à côté, ne pourra-t-on pas en ce cas supprimer ces annonces dont je parle, lesquelles seraient absolument nécessaires si votre ouvrage était imprimé séparément. Il me semble encore que

quelquefois

quelquefois *Machiavel* se retranche dans un terrain, et votre Altesse royale le bat dans un autre; 1740.
au troisième chapitre, par exemple, il dit ces abominables paroles: *Si à a notare che gli uomini si debbono o vezzegiare o speguere perchè si vendicano delle leggieri offese, delle gravi non possono.*

Votre Altesse royale s'attache à montrer combien tout ce qui suit de cet oracle de satan est odieux. Mais le maudit florentin ne parle que de l'utile. Permettriez-vous qu'on ajoutât à ce chapitre un petit mot pour faire voir que *Machiavel* même ne devait pas regarder ces menaces comme justifiées par l'événement? car de son temps même, un *Sforze* usurpateur avait été assassiné dans Milan, un autre usurpateur du même nom était à Loches dans une cage de fer; un troisième usurpateur, notre *Charles VIII*, avait été obligé de fuir de l'Italie qu'il avait conquise; le tyran *Alexandre VI* mourut empoisonné de son propre poison; *César Borgia* fut assassiné. *Machiavel* était entouré d'exemples funestes au crime. Votre Altesse royale en parle ailleurs: voudrait-elle en parler en cet endroit? n'est-ce pas la place véritable? je m'en rapporte à vos lumières.

C'est à *Hercule* à dire comme il faut s'y prendre pour étouffer *Antée*.

Je présente à mon prince ce petit projet de préface que je viens d'esquisser. S'il lui plaît, je le mettrai dans son cadre; et après les derniers ordres que je recevrai, je préparerai tout pour l'édition du livre qui doit contribuer au bonheur des hommes.

M. de *Valori* me fait bien de l'honneur de croire qu'on me traite comme *Socrate* et comme
1740. *Ariſtote*, et qu'on me perſécute pour avoir ſoutenu la vérité contre la folle ſuperſtition des hommes. Je tâcherai de me conduire de façon que je ne ſois point le martyr de ces vérités dont la plupart des hommes ſont fort indignes. Ce ſerait vouloir attacher des ailes au dos des ânes, qui me donneraient des coups de pied pour récompenſe.

Je fais copier le Mahomet que votre Alteſſe royale demande. Je ne ſais ſi cette pièce ſera jamais repréſentée ; mais que m'importe ? C'eſt pour ceux qui penſent comme vous que je l'ai faite, et non pour nos badauds qui ne connaiſſent que des intrigues d'amour, baptiſées du nom de tragédie.

Je crois que votre Alteſſe royale aura inceſſamment celle de *Greſſet* : on dit qu'il y a de très-beaux vers.

Madame la marquiſe *du Châtelet* vous fait bien ſa cour. Elle abrége tout *Volfius* : c'eſt mettre l'univers en petit.

J'aime mieux voir le monde dans une ſphère de deux pieds de diamètre que de voyager de Paris à Quito et à Pékin.

Ma mauvaiſe ſanté ne m'a pas permis d'achever encore le précis de la métaphyſique de *Newton*, et les nouveaux élémens où je travaille. Je ſouffre les trois quarts du jour, et l'autre quart je fais bien peu de beſogne. Dès que je ſerai quitte de cette métaphyſique, et que j'aurai un peu de relâche à mes maux,

ſoyez très-ſûr, Monſeigneur, que j'obéirai à vos ordres, et que j'acheverai le *Siècle de Louis XIV*; 1740.
il me plaît en ce qu'il a quelqu'air de celui que vous ferez naître. Pour le ſiècle du cardinal, je n'y toucherai pas. C'eſt aſſez qu'il vive un ſiècle entier. Il n'y a pas long-temps qu'un neveu de *Chauvelin* écrivit à cet ambitieux ſolitaire que notre cardinal dépériſſait, et qu'il mettait du rouge pour cacher le livide de ſon teint. Le cardinal qui le ſut, fit frotter ſes joues par ce neveu, et lui montra que ſon rouge venait de ſa ſanté.

La malheureuſe goutte ne quittera-t-elle point M. de *Keiſerling!*

Je ſuis, etc.

LETTRE XLI.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 26 février.

MON CHER VOLTAIRE,

JE ne puis répondre qu'en deux mots à la lettre la plus ſpirituelle du monde que vous m'avez écrite. La ſituation où je me trouve me retrécit ſi fort l'eſprit que je perds preſque la faculté de penſer.

Aux portes de la Mort, un père à l'agonie,
Aſſailli de cruels tourmens
Me préſente Atropos prête à trancher ſa vie.

1740. Cet aſpect douloureux eſt plus fort ſur mes ſens
Que toute ma philoſophie.

Tel que d'un chêne énorme un faible rejeton
Languit, manquant de sève et de ſa nourriture,
Quand des vents furieux l'arbre ſouffrant l'injure
Sèche du ſommet juſqu'au tronc :
Ainſi je ſens en moi la voix de la nature
Plus éloquente encor que mon ambition ;
Et, dans le triſte cours de mon affliction,
De mon père expirant je crois voir l'ombre obſcure :
Je ne vois que la ſépulture
Et le funeſte inſtant de ſa deſtruction.

Oui, j'apprends, en devenant maître,
La fragilité de mon être :
Recevant les grandeurs, j'en vois la vanité.
Heureux ! ſi j'eus vécu ſans être tranſplanté,
De ce climat doux et tranquille
Où proſpérait ma liberté,
Dans ce terrain ſcabreux, raboteux, difficile,
De machiavéliſme infecté.

Loin des folles grandeurs de la cour, de la ville,
De l'éblouiſſante clarté
Du trône et de la majeſté,
Loin de tout cet éclat fragile,
Je leur eus préféré mon ſtudieux aſile,
Mon aimable repos et mon obſcurité. (1)

(1) On a déjà vu que le Prince royal feſait des vers lorſqu'il était attaqué d'une crampe dans l'eſtomac ; il en fait ici dans le moment où la mort prochaine de ſon père ſemblait exiger d'autres ſoins. On ſait que, dans les circonſtances les plus cruelles de la guerre de 1756, il envoya à M. de *Voltaire* des vers remplis de ſentimens ſtoïques. Ce pouvoir de ſe diſtraire des grandes inquiétudes ou des grandes affaires, en ſe livrant à une occupation

Vous voyez par ces vers que le cœur eſt plein de ce dont la bouche abonde ; je ſuis ſûr que vous compatiſſez à ma ſituation et que vous y prenez une véritable part. Envoyez-moi, je vous prie, votre Dévote, votre Mahomet, et généralement tout ce que vous croyez capable de me diſtraire. Aſſurez la marquiſe de mon eſtime, et ſoyez perſuadé que dans quelque ſituation que le ſort me place, vous ne verrez d'autre changement en moi que quelque choſe de plus efficace réuni à l'eſtime et à l'amitié que j'ai et que j'aurai toujours pour vous. *Vale.* 1740.

FÉDERIC.

Je penſe mille fois à l'endroit de la Henriade qui regarde les courtiſans de *Valois :*

Ses courtiſans en pleurs, autour de lui rangés, etc.

J'enverrai dans peu la Henriade en Angleterre pour la faire imprimer. Tout eſt achevé et réglé pour cet effet.

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 10 mars.

Quoi ! tout prêt à tenir les rênes d'un empire !
Vous ſeul vous redoutez ce comble des grandeurs
Que tout l'univers déſire !
Vous ne voyez qu'un père, et vous verſez des pleurs !

profonde, n'appartient qu'à des ames très-fortes ; et c'eſt pour elles une reſſource néceſſaire, ſans laquelle elles ne pourraient peut-être réſiſter à la violence de leurs paſſions.

1740. Grand Dieu! qu'avec Amour l'Europe vous contemple,
Vous qui du feul devoir avez rempli les lois,
Vous fi digne du trône, et peut-être d'un temple,
Aux fils des fouverains vous immortel exemple,
Vous qui ferez un jour l'exemple des bons rois!
Hélas! fi votre père, en ces momens funeftes,
Pouvait lire dans votre cœur;
Dieu! qu'il remercîrait les puiffances céleftes!
A fes derniers momens quel ferait fon bonheur!
Qu'il périrait content de vous avoir fait naître!
Qu'en vous laiffant au monde, il laiffe de bienfaits
Qu'il fe repentirait..... Mais j'en dis trop peut-être
Je vous admire, et je me tais.

Je ne m'attendais pas, Monfeigneur, à cette lettre du 26 février que j'ai reçue le 9 mars celle-ci partira lundi 14, parce que ce fera le jour de la pofte d'Amfterdam.

J'ignore actuellement votre fituation, mais je ne vous ai jamais tant aimé et tant admiré. Si vous êtes roi, vous allez rendre beaucoup d'hommes heureux; fi vous reftez prince royal, vous allez les inftruire. Si je me comptais pour quelque chofe, je défirerais pour mon intérêt que vous reftaffiez dans votre heureux loifir, et que vous puffiez encore vous amufer à écrire de ces chofes charmantes qui m'enchantent et qui m'éclairent. Etant roi, vous n'allez être occupé qu'à faire fleurir les arts dans vos Etats, à faire des alliances fages et avantageufes, à établir des manufactures, à mériter l'immortalité. Je n'entendrai parler que de vos travaux et de votre gloire; mais probablement je ne recevrai plus de ces vers agréables, ni

LETTRE XLIII.

1740.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 18 mars.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous m'avez obligé véritablement par votre ncérité, et par les remarques que vous m'aidez faire sur ma réfutation. Vous deviez vous atten- lre naturellement à recevoir du moins quelques hapitres corrigés, et c'était bien mon intention ; nais je suis dans une crise si épouvantable qu'il ne faut plutôt penser à réfuter *Machiavel* par ma :onduite que par mes écrits. Je vous promets ce-)endant de tout corriger dès que j'aurai quelques nomens dont je pourrai disposer. A peine ai-je pu)arcourir le prophète fanatique de l'Asie. Je ne rous en dis point mon sentiment, car vous savez qu'on ne saurait juger d'ouvrages d'esprit qu'après les avoir lus à tête reposée.

Je vous envoie quelques petites bagatelles en vers pour vous prouver que je remplis, en me délassant avec *Calliope*, le peu de vide qu'ont à présent mes journées.

Je suis très-satisfait de la résolution dans laquelle je vous vois d'achever de *Siècle de Louis XIV*. Cet ouvrage doit être entier pour la gloire de notre siècle, et pour lui donner un triomphe parfait sur tout ce que l'antiquité a produit de plus estimable.

On dit que votre cardinal éternel deviendra

demande en grâce de me permettre de retrancher
1740. quelques choses que je sens bien que je ne mérite guère. Je suis comme un courtisan modéré (si vous en trouvez) qui vous dirait: Donnez-moi un peu de grandeur, mais ne m'en donnez pas trop, de peur que la tête ne me tourne.

Je remercie du fond de mon cœur votre Altesse royale d'avoir changé l'idée d'une gravure contre celle d'une belle impression; cela sera mieux, et je jouirai plutôt de l'honneur inestimable que vous daignez me faire. Je ne me promets point une vie aussi longue que le serait l'entreprise d'une gravure de la Henriade. J'emploierai bientôt le temps que la nature veut encore me laisser, à achever le *Siècle de Louis XIV*.

Madame *du Châtelet* a écrit à votre Altesse royale avant que j'eusse reçu votre lettre du *26*; elle est devenue toute leibnitzienne; pour moi, j'arrange les pièces du procès entre *Newton* et *Leibnitz*, et j'en fais un petit précis qui pourra, je crois, se lire sans contention d'esprit.

Grand Prince, je vous demande mille pardons d'être si bavard dans le temps que vous devez être très-occupé: roi, ou prince, vous êtes toujours mon roi, mais vous avez un sujet fort babillard.

Je suis, etc.

LETTRE XLIII.

1740.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 18 mars.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous m'avez obligé véritablement par votre sincérité, et par les remarques que vous m'aidez à faire sur ma réfutation. Vous deviez vous attendre naturellement à recevoir du moins quelques chapitres corrigés, et c'était bien mon intention; mais je suis dans une crise si épouvantable qu'il me faut plutôt penser à réfuter *Machiavel* par ma conduite que par mes écrits. Je vous promets cependant de tout corriger dès que j'aurai quelques momens dont je pourrai disposer. A peine ai-je pu parcourir le prophète fanatique de l'Asie. Je ne vous en dis point mon sentiment, car vous savez qu'on ne saurait juger d'ouvrages d'esprit qu'après les avoir lus à tête reposée.

Je vous envoie quelques petites bagatelles en vers pour vous prouver que je remplis, en me délassant avec *Calliope*, le peu de vide qu'ont à présent mes journées.

Je suis très-satisfait de la résolution dans laquelle je vous vois d'achever de *Siècle de Louis XIV*. Cet ouvrage doit être entier pour la gloire de notre siècle, et pour lui donner un triomphe parfait sur tout ce que l'antiquité a produit de plus estimable.

On dit que votre cardinal éternel deviendra

1740. pape : il pourrait en ce cas faire peindre fon apothéofe au dôme de l'églife de Saint-Pierre à Rome. Je doute à la vérité de ce fait, et je m'imagine que le timon du gouvernement de France vaut bien les clefs moitié rouillées de St *Pierre*. *Machiavel* pourrait bien le difputer à St *Paul*, et M. de *Fleuri* pourrait trouver plus convenable à fa gloire de duper les cabinets des princes compofés de gens d'efprit, que d'en impofer à la canaille fuperftitieufe et orthodoxe de l'Eglife catholique.

Vous me ferez grand plaifir de m'envoyer votre Dévote et votre métaphyfique. Je n'aurai peut-être rien à vous rendre ; mais je me fonde fur votre générofité, et j'efpère que vous voudrez bien me faire crédit pour quelques femaines ; après quoi *Machiavel*, et peut-être encore quelques autres riens, pourront m'acquitter envers vous.

Voici une lettre de *Céfarion* dont la fanté fe fortifie de jour en jour. Nous parlons tous les jours de nos amis de Cirey : je les vois en efprit, mais je ne les vois jamais fans fouhaiter quelque réalité à ce rêve agréable dont l'illufion me tient même lieu de plaifir.

Adieu, mon cher *Voltaire* ; faites une ample provifion de fanté et de force : foyez-en auffi économe que je fuis prodigue envers vous des fentimens d'eftime et d'amitié avec lefquels vous me trouverez toujours

votre très-fidèle ami,
FÉDERIC.

LETTRE XLIII.

1740.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 18 mars.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous m'avez obligé véritablement par votre sincérité, et par les remarques que vous m'aidez à faire sur ma réfutation. Vous deviez vous attendre naturellement à recevoir du moins quelques chapitres corrigés, et c'était bien mon intention; mais je suis dans une crise si épouvantable qu'il me faut plutôt penser à réfuter *Machiavel* par ma conduite que par mes écrits. Je vous promets cependant de tout corriger dès que j'aurai quelques momens dont je pourrai disposer. A peine ai-je pu parcourir le prophète fanatique de l'Asie. Je ne vous en dis point mon sentiment, car vous savez qu'on ne saurait juger d'ouvrages d'esprit qu'après les avoir lus à tête reposée.

Je vous envoie quelques petites bagatelles en vers pour vous prouver que je remplis, en me délassant avec *Calliope*, le peu de vide qu'ont à présent mes journées.

Je suis très-satisfait de la résolution dans laquelle je vous vois d'achever de *Siècle de Louis XIV*. Cet ouvrage doit être entier pour la gloire de notre siècle, et pour lui donner un triomphe parfait sur tout ce que l'antiquité a produit de plus estimable.

On dit que votre cardinal éternel deviendra

1740. pape : il pourrait en ce cas faire peindre son a
théose au dôme de l'église de Saint-Pierre à Ro
Je doute à la vérité de ce fait, et je m'imag
que le timon du gouvernement de France v
bien les clefs moitié rouillées de St *Pierre.* M
chiavel pourrait bien le disputer à St *Paul*, et
de *Fleuri* pourrait trouver plus convenable à
gloire de duper les cabinets des princes compo
de gens d'esprit, que d'en imposer à la cana
superstitieuse et orthodoxe de l'Eglise catholiq

Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer vo
Dévote et votre métaphysique. Je n'aurai pe
être rien à vous rendre ; mais je me fonde
votre générosité, et j'espère que vous voud
bien me faire crédit pour quelques semain
après quoi *Machiavel*, et peut-être encore qu
ques autres riens, pourront m'acquitter env
vous.

Voici une lettre de *Césarion* dont la santé
fortifie de jour en jour. Nous parlons tous l
jours de nos amis de Cirey : je les vois en espri
mais je ne les vois jamais sans souhaiter quelqu
réalité à ce rêve agréable dont l'illusion me tie
même lieu de plaisir.

Adieu, mon cher *Voltaire* ; faites une amp
provision de santé et de force : soyez-en aus
économe que je suis prodigue envers vous des se
timens d'estime et d'amitié avec lesquels vous m
trouverez toujours

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE XLIV.

1740.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 23 mars.

Je crains point que les Dieux, ni le ſort, ni l'empire,
e faſſent pour le ſceptre abandonner la lyre;
ıe d'un cœur trop léger, et d'un eſprit coquet,
préfère aux beaux arts l'orgueil et l'intérêt.
vois des mêmes yeux l'ambition humaine,
ı'au conſeil de Priam on vit la belle Hélène.
'appareil des grandeurs ne peut me décevoir,
i cacher la rigueur d'un ſévère devoir.
es beaux arts ont pour moi l'attrait d'une maîtreſſe,
a triſte royauté, de l'hymen la rudeſſe,
aurais ſu préférer l'état heureux d'amant
celui qu'un époux remplit ſi triſtement;
lais le fil dont Clotho traça les deſtinées,
e fil lia nos mains du ſort prédeſtinées,
inſi, de mes deſtins n'étant point artiſan,
e ſouſcris à ſes lois, et je ſuis le torrent.

Mon amitié n'eſt point ſemblable au baromètre
Ju'un air rude ou plus doux fait monter ou décraître.
Jn vain nom peut flatter ces eſprits engagés
Dans la vulgaire erreur des faibles préjugés;
Mais le mortel ſenſé, que la raiſon éclaire,
Au ciel des immortels n'oublîra point Voltaire:
Dépouillant la grandeur, l'ennui, la royauté
Chérira tes écrits tant que, ſa liberté
Excitant de tes chants l'harmonieux ramage,
Ta voix l'éveillera par un doux gazouillage;

1740. mérite m'est trop connu pour ne vous pas donner en toutes les occasions des marques de la parfaite estime avec laquelle je serai toujours

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 6 avril.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu le paquet du 18 mars dont votre Altesse royale m'a honoré. Vous êtes fait assurément pour les choses uniques, et c'en est une que, dans la crise où vous avez été, vous ayez pu faire des choses qui demandent le plus grand recueillement d'esprit. Tout ce que vous dites sur la patience est d'un grand héros et d'un grand génie: c'est une des plus belles choses que vous ayez daigné m'envoyer. En vous remerciant, Monseigneur, des bonnes leçons que je vois là pour moi,

Je la dois, sans doute, exercer
Cette vertu de patience;
Les dévots ont su m'y forcer:
Quand on a pu les courroucer,
Il faut en faire pénitence.
Ces messieurs, prêchant la douceur,
Imitent fort bien le Seigneur;
Ils sont friands de la vengeance.

La traduction de l'ode *Rectiùs vives, Licini*, fait voir qu'il y a des *Mécènes* qui sont eux-mêmes

LETTRE XLVI.

1740.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 15 avril.

MON CHER VOLTAIRE,

VOTRE Dévote (1) est venue le plus à propos du monde. Elle est charmante, les caractères bien soutenus, l'intrigue bien conduite, le dénouement naturel. Nous l'avons lue *Césarion* et moi avec beaucoup de plaisir, et souhaitant beaucoup de la voir représenter ici en présence de son auteur, de cet ami que nous désirons tant de voir. Mon amphibie vous fait des complimens de ce que, tout malade que vous êtes, vous travaillez plus et mieux que tant d'auteurs pleins de santé. Je ne conçois rien à votre être très-particulier, car chez nous autres mortels, l'esprit souffre toujours des langueurs du corps; la moindre chose me rend incapable de penser. Mais votre esprit supérieur à ses organes triomphe de tout. Puisse-t-il triompher de la mort même!

Vous lirez, s'il vous plaît, un petit conte, assez mal tourné, que je vous envoie, et une épître où je me suis avisé de parler très-sérieusement à une sorte de gens qui ne sont guère d'humeur à régler leur conduite sur la morale des poëtes. Machiavel suivra quand il pourra; vous voudrez bien attendre que j'aye le temps d'y mettre la dernière main.

(1) La Prude ou la Gardeuse de cassette, Théâtre tom. VII. page 137.

1740. *coque*, vous ne lui donneriez point l'archevêché de Sens pour récompenſe avec cent mille livres de rente, tandis qu'on laiſſe dans la misère des hommes de vrais talens.

Je ne ſais ſi votre Alteſſe royale aura reçu certaine écritoire envoyée à Véſel par la poſte, cachetée aux armes de la princeſſe de *la Tour*, et adreſſée à M. le général *Bork* ou au commandant de Véſel pour faire tenir en diligence : votre Alteſſe royale m'a envoyé de quoi boire, et moi je prends la liberté d'envoyer de quoi écrire.

Donner un cornet pour du vin
N'eſt pas grande reconnaiſſance ;
Mais ce cornet fera, je penſe,
Eclore quelque œuvre divin
Qui vaudra tous les vins de France.

Je me flatte que votre Alteſſe royale me pardonne ces exceſſives libertés. J'attends ſes derniers ordres ſur la réfutation du docteur des miniſtres ; il y a très-peu de choſe à réformer, et je crois toujours qu'il eſt avantageux pour le genre humain que cet antidote ſoit public.

Je fais tranſcrire mon petit expoſé de la métaphyſique de *Newton* et de *Leibnitz*. Le paquet ſera gros : puis-je l'adreſſer à Véſel ? J'attends vos ordres auxquels je me conformerai toute ma vie, car vous ſavez que *Minerve*, *Apollon* et la Vertu m'ont fait votre ſujet. Madame *du Châtelet* aura l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale quelque choſe qui la dédommagera de l'ennui que je pourrai lui cauſer.

Je ſuis, etc.

LETTRE

LETTRE XLVI.

1740.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 15 avril.

MON CHER VOLTAIRE,

VOTRE Dévote (1) est venue le plus à propos du monde. Elle est charmante, les caractères bien soutenus, l'intrigue bien conduite, le dénouement naturel. Nous l'avons lue *Césarion* et moi avec beaucoup de plaisir, et souhaitant beaucoup de la voir représenter ici en présence de son auteur, de cet ami que nous désirons tant de voir. Mon amphibie vous fait des complimens de ce que, tout malade que vous êtes, vous travaillez plus et mieux que tant d'auteurs pleins de santé. Je ne conçois rien à votre être très-particulier, car chez nous autres mortels, l'esprit souffre toujours des langueurs du corps ; la moindre chose me rend incapable de penser. Mais votre esprit supérieur à ses organes triomphe de tout. Puisse-t-il triompher de la mort même !

Vous lirez, s'il vous plaît, un petit conte, assez mal tourné, que je vous envoie, et une épître où je me suis avisé de parler très-sérieusement à une sorte de gens qui ne sont guère d'humeur à régler leur conduite sur la morale des poëtes. Machiavel suivra quand il pourra ; vous voudrez bien attendre que j'aye le temps d'y mettre la dernière main.

(1) La Prude ou la Gardeuse de cassette, Théâtre tom. VII. page 137.

1740. Le monde eſt ſi tracaſſier ici, ſi inquiet, ſi turbulent, qu'il n'eſt preſque pas poſſible d'échapper à ce mal épidémique : tout ce que je puis faire quelquefois, c'eſt de rimer des ſottiſes. Je m'attends de me trouver bientôt dans une aſſiette plus tranquille ; je reprendrai des occupations plus ſérieuſes, et qui demandent de la réflexion. A préſent voilà une malheureuſe ſuite de fêtes qu'il faut eſſuyer, malgré que l'on en ait, et des diſcours très-inconſéquens qu'il faut entendre et même applaudir. Je fais ce manége à contre-cœur, haïſſant tout ce qui eſt hypocriſie et fauſſeté.

Algarotti m'écrit que *Pinne* n'a pas encore achevé ſon impreſſion de *Virgile*, et que la Henriade ferait pendue au croc en attendant l'Enéide. J'en ai fort grondé, car il me ſemble que

Virgile, vous cédant la place
Qu'il obtint jadis au Parnaſſe,
Vous devait bien le même honneur
Chez maitre Pinne, l'imprimeur.

Vous voyez, mon cher *Voltaire*, la différence qu'il y a entre les décrets d'*Apollon* et les fantaiſies d'un imprimeur. Je ſoutiens la gloire de ce Dieu en accélérant la publication de votre ouvrage. J'eſpère de réduire bientôt les caprices de cet anglais en ſatisfeſant ſon avidité intéreſſée.

Aſſurez, je vous prie la marquiſe *du Châtelet* de mes attentions. Ménagez la ſanté d'un homme que je chéris, et n'oubliez jamais qu'étant mon ami, vous devez apporter tous vos ſoins à me conſerver le bien le plus précieux que j'aye reçu du ciel. Donnez-moi bientôt des nouvelles de votre

onvalescence, et comptez que, de toutes celles que je puis recevoir, celles-là me seront les plus agréables. Adieu, je suis tout à vous. FÉDERIC. 1740.

LETTRE XLVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 26 avril.

MON CHER VOLTAIRE,

Les galions de Bruxelles m'ont apporté des trésors qui sont pour moi au-dessus de tout prix. Je m'étonne de la prodigieuse fécondité de votre Pérou qui paraît inépuisable. Vous adoucissez les momens les plus amers de ma vie. Que ne puis-je contribuer également à votre bonheur! dans l'inquiétude où je suis, je ne me vois ni le temps ni la tranquillité d'esprit pour corriger Machiavel. Je vous abandonne mon ouvrage, persuadé qu'il s'embellira entre vos mains; il faut votre creuset pour séparer l'or de l'alliage.

Je vous envoie une épître *sur la nécessité de cultiver les arts*, vous en êtes bien persuadé, mais il y a bien des gens qui pensent différemment. Adieu, mon cher *Voltaire*, j'attends de vos nouvelles avec impatience; celles de votre santé m'intéressent autant que celles de votre esprit. Assurez la marquise de mon estime, et soyez persuadé qu'on ne saurait être plus que je ne le suis,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

1740.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

MONSEIGNEUR,

VOTRE idée m'occupe le jour et la nuit. Je rêve à mon prince comme on rêve à sa maîtresse.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, et dono Divûm gratissima serpit:
In somnis ecce antè oculos pulcherrimus heros
Visus adesse mihi.....

Je vous ai vu sur un trône d'argent massif, que vous n'aviez point fait faire, et sur lequel vous montiez avec plus d'affliction que de joie.

Plus frappé de la triste vue
D'un père expirant devant vous,
Que de la brillante cohue
Qui s'empressait à vos genoux.

Beaucoup de courtisans qui avaient négligé de venir voir son Altesse royale à Remusberg, venaient en foule saluer sa Majesté à Berlin.

Je remarquais tout l'étalage
Et l'air de ces nouveaux venus:
Ce sont seigneurs de haut lignage,
Car ils descendent de Janus,
Ayant tous un double visage.

Ils pourraient même venir aussi par femmes du prophète *Elisée* qui, au rapport de la très sainte Ecriture, avait un esprit double, de quoi plusieurs prêtres ont hérité aussi-bien qu'eux.

Avec les doctes profondeurs
De l'immense philosophie. 1740.

Ce sera, je crois, une énigme pour les siècles futurs, et le désespoir de ceux qui voudront être savans et aimables après vous.

Votre rêve, mon cher *Voltaire*, quoique très-avantageux pour moi, m'a paru porter le caractère véritable des rêves qui ne ressemblent jamais parfaitement à la vérité. Il y manque beaucoup de choses pour l'accomplir, et il me semble qu'un esprit prophétique aurait pu y ajouter ceci :

L'ange protecteur de Berlin,
Voulant y porter la science,
Cherche, parmi le genre humain,
Un sage en qui sa confiance
Des beaux arts remit le destin.
Il ne chercha point dans la France
Ce radoteur, vieille éminence,
Qu'un peuple rongé par la faim,
Ou quelque auteur manquant de pain,
Assez grossièrement encense,
Mais, loin de ce prélat romain,
Il trouva l'aimable Voltaire
Que Minerve même instruisait,
Tenant en ses mains notre sphère,
Qui sagement examinait
Et tout rigidement pesait
Au poids que, d'une main sévère,
La Vérité lui fournissait.
Ah ! dit l'ange, c'est mon affaire.

Cet ange, ou ce génie de la Prusse n'en resta pas là ; il voulait, à quelque prix que ce fût,

1740. Au fond du manoir infernal,
Accompagné d'un cardinal,
D'un miniſtre et d'un vieux jéſuite.

Mais *Fréderic* ne voulut pas que *Machiavel* eût oſé paraître devant lui ſans faire amende honorable au genre humain en la perſonne de ſon protecteur. Il le fit mettre à genoux.

Et l'italien confondu
Fit ſa pénitence publique,
En avouant que la vertu
Eſt la meilleure politique.

Toutes les Vertus ſe mirent alors à careſſer le vainqueur de *Machiavel.*

La ſage libéralité,
Qui récompenſe avec juſtice,
Enchaînait avec fermeté
La folle Prodigalité
Et la mépriſable Avarice.
Le Devoir, le Travail ſévère
Semblaient régner dans ce ſéjour;
Mais les Jeux, l'Amour et ſa mère
N'étaient point bannis de la cour.
Pour tous également affable,
Il les embraſſait tour à tour;
Il ſavait maîtriſer l'Amour,
Et rendre le Travail aimable.

Cependant Mars et la Politique montraient le plan de Berg et de Juliers, et mon héros tirait ſon épée, prêt à la remettre dans le fourreau pour le bonheur de ſes ſujets et pour celui du monde; les beaux arts venaient de tous côtés rendre hommage à leur protecteur; la Muſique, la

Peinture, l'Eloquence, l'Hiſtoire, la Phyſique, travaillaient ſous ſes yeux ; il préſidait à tout, et ſemblait né pour tous ces arts, comme pour celui de gouverner et de plaire. Un théâtre s'élevait, une académie ſe formait, non pas telle que celle des jetonniers français, 1740.

Ces gens doctement ridicules,
Parlant de rien, nourris de vent,
Et qui pèſent ſi gravement
Des mots, des points et des virgules.

C'était une académie dans le goût de celle des ſciences et de la ſociété de Londres. Enfin, tout ce qu'il y a de bon, de beau, de vrai, de juſte, d'aimable, était raſſemblé ſur ce trône. Je n'ai point oublié mon ſonge comme ce fou de la Sainte-Ecriture qui menaçait de faire mourir ſes conſeillers d'Etat, s'ils ne devinaient ſon rêve qu'il avait oublié. Je m'en ſouviens très-bien, et il ne me faut ni *Daniel* ni *Joſeph* pour l'expliquer.

Non, non, ce n'eſt point un menſonge
Qui trompa mon cœur enchanté ;
Chez tous les autres rois mon rêve eſt un vain ſonge ;
Chez vous, mon rêve eſt vérité.

Dans ma dernière lettre j'avais déjà reproché à mon ſouverain d'avoir fait *médiocrité* de quatre ſyllabes ; *médiocrité* eſt de cinq, et mon prince l'avait fait de quatre ; énorme faute, et l'une des plus grandes qu'il fera jamais.

Et les trop vastes corps à ses regards échappent ;
1749. Les tubes vainement dans les cieux les ratrapent.
Pour tout connaître enfin nous ne sommes pas faits,
Mais devinons toujours, et soyons satisfaits.

Voilà tout le jugement que je puis faire entre la marquise et M. de *Voltaire*. Quand je lis votre Métaphysique, je m'écrie, j'admire et je crois. Lorsque je lis les Institutions physiques de la marquise, je me sens ébranlé, et je ne sais si je me suis trompé ou si je me trompe. En un mot, il faudrait avoir une intelligence aussi supérieure aux vôtres, que vous êtes au-dessus des autres êtres pensans, pour dire qui de vous a deviné le mot de l'énigme. J'avoue humblement que je respecte beaucoup la *raison suffisante*, mais que je la croirais d'un usage infiniment plus sûr, si nos connaissances étaient aussi étendues qu'elle l'exige. Nous n'avons que quelques idées des attributs de la matière et des lois de la mécanique, mais je ne doute point que l'éternel architecte n'ait une infinité de secrets que nous ne découvrirons jamais, et qui par conséquent rendent l'usage de la *raison suffisante*, insuffisant entre nos mains. J'avoue d'un autre côté que ces êtres simples qui pensent, me paraissent bien métaphysiques, et que je ne comprends rien au vide de *Newton*, et très-peu à l'espace de *Leibnitz*. Il me paraît impossible aux hommes de raisonner sur les attributs et sur les actions du Créateur, sans dire des pauvretés. Je n'ai de DIEU aucune autre idée que d'un être souverainement bon.

Je ne sais pas si sa liberté implique contra-

diction avec la raiſon ſuffiſante, ou ſi des lois coéternelles à ſon exiſtence rendent ſes actions néceſſaires et aſſujetties à leur détermination; mais je ſuis très-convaincu que tout eſt aſſez bien dans ce monde, et que ſi DIEU avait voulu faire de nous des métaphyſiciens, il nous aurait aſſurément communiqué des lumières et des connaiſſances infiniment ſupérieures aux nôtres. 1740.

Il eſt fâcheux pour les philoſophes qu'ils ſoient obligés de rendre raiſon de tout. Il faut qu'ils imaginent lorſqu'ils manquent d'objets palpables. Avec tout cela je ſuis obligé de vous dire que je ſuis très-ſatisfait de votre traité de métaphyſique. C'eſt le *Pitt* ou le *grand Sancy* (*), qui dans leur petit volume renferment des tréſors immenſes. La ſolidité du raiſonnement et la modération de vos jugemens devraient ſervir d'exemple à tous les philoſophes, et à tous ceux qui ſe mêlent de diſcuter des vérités. Le déſir de s'inſtruire paraît leur objet naturel, et le plaiſir de ſe chicaner en devient trop ſouvent la ſuite malheureuſe.

Je voudrais bien me trouver dans la ſituation paiſible et tranquille où vous me croyez. Je vous aſſure qua la philoſophie me paraît plus charmante et plus attrayante que le trône; elle a l'avantage d'un plaiſir ſolide; elle l'emporte ſur les illuſions et les erreurs des hommes; et ceux qui peuvent la ſuivre dans le pays de la vertu et de la vérité, ſont très condamnables de l'abandonner pour celui des vices et des preſtiges.

(*) Deux diamans très-connus.

1740. vous engager à vous mettre à la tête de cette nouvelle académie dont le rêve fait mention. Je lui dis que nous n'en étions pas encore où nous en croyons être:

Car que peut une académie
Contre l'appât de la beauté?
Le poids seul que donne Emilie,
Entraîne tout de son côté.

L'ange tenait ferme; il prétendait prouver que le plaisir de connaître était préférable à celui de jouir.

Mais finissons, ceci suffit;
Car Desprėaux sagement dit:
Qu'un bavard qui prétend tout dire,
Franc ignorant dans l'art d'écrire,
Lasse un lecteur qu'il étourdit.

Du génie heureux de la Prusse je passe à l'ange gardien de Remusberg, dont la protection s'est manifestée dans le terrible incendie qui a réduit en cendres la plus grande partie de la ville. Le château a été sauvé; cela n'est point étonnant; votre portrait y était enfermé.

Ce palladium le sauva
D'une affreuse flamme en furie,
(Ondoyante, ardente ennemie,
Qui bientôt le bourg consuma;)
Car au château l'on conserva,
Et toujours l'on y révéra
De vous l'image tant chérie.
Mais le Troyen qui négligea
D'un Dieu la céleste effigie,
Vit sa négligence punie:

Avec les doctes profondeurs
De l'immense philosophie. 1740.

Ce sera, je crois, une énigme pour les siècles
turs, et le désespoir de ceux qui voudront être
vans et aimables après vous.

Votre rêve, mon cher *Voltaire*, quoique très-
'antageux pour moi, m'a paru porter le carac-
re véritable des rêves qui ne ressemblent jamais
ırfaitement à la vérité. Il y manque beaucoup
; choses pour l'accomplir, et il me semble qu'un
prit prophétique aurait pu y ajouter ceci :

L'ange protecteur de Berlin,
Voulant y porter la science,
Cherche, parmi le genre humain,
Un sage en qui sa confiance
Des beaux arts remit le destin.
Il ne chercha point dans la France
Ce radoteur, vieille éminence,
Qu'un peuple rongé par la faim,
Ou quelque auteur manquant de pain,
Assez grossièrement encense,
Mais, loin de ce prélat romain,
Il trouva l'aimable Voltaire
Que Minerve même instruisait,
Tenant en ses mains notre sphère,
Qui sagement examinait
Et tout rigidement pesait
Au poids que, d'une main sévère,
La Vérité lui fournissait.
Ah ! dit l'ange, c'est mon affaire.

Cet ange, ou ce génie de la Prusse n'en resta
s là ; il voulait, à quelque prix que ce fût,

vous engager à vous mettre à la tête de cette
1740. nouvelle académie dont le rêve fait mention. Je lui dis que nous n'en étions pas encore où nous en croyons être :

Car que peut une académie
Contre l'appât de la beauté ?
Le poids seul que donne Emilie,
Entraîne tout de son côté.

L'ange tenait ferme ; il prétendait prouver que le plaisir de connaître était préférable à celui de jouir.

Mais finissons, ceci suffit ;
Car Despréaux sagement dit :
Qu'un bavard qui prétend tout dire,
Franc ignorant dans l'art d'écrire,
Lasse un lecteur qu'il étourdit.

Du génie heureux de la Prusse je passe à l'ange gardien de Remusberg, dont la protection s'est manifestée dans le terrible incendie qui a réduit en cendres la plus grande partie de la ville. Le château a été sauvé ; cela n'est point étonnant ; votre portrait y était enfermé.

Ce palladium le sauva
D'une affreuse flamme en furie,
(Ondoyante, ardente ennemie,
Qui bientôt le bourg consuma ;)
Car au château l'on conserva,
Et toujours l'on y révéra
De vous l'image tant chérie.
Mais le Troyen qui négligea
D'un Dieu la céleste effigie,
Vit sa négligence punie :

Bientôt le Grégeois apporta
La femence de l'incendie
Par lequel Ilion brûla. 1740.

Ce palladium eft placé dans le fanctuaire du château, dans la bibliothéque où les fciences et les arts lui tiennent compagnie et lui fervent de cadre :

Et les fages de tous les temps,
Les beaux efprits et les favans
L'honorent dans cette chapelle;
De fes ouvrages excellens
On voit le monument fidelle,
De fes écrits tous les fragmens,
Et la Henriade immortelle.

LETTRE L.

DU PRINCE ROYAL. (1)

A Remusberg, le 18 mai.

Je vois dans vos difcours la puiffante évidence,
Et d'un autre côté la brillante apparence;
Par tous deux ébranlé, féduit également,
Je demeure indécis dans mon aveuglement.

L'homme eft né pour agir, il eft libre, il eft maître;
Mais fes fens limités ne fauraient tout connaître;
Ses organes groffiers confondent les objets:
L'atome n'eft point vu de fes yeux imparfaits.

(1) Le commencement de cette lettre a rapport au *Traité de métaphyfique*, imprimé dans cette édition, tome Ier *Philofophie*, dans lequel M. de *Voltaire* difcute quelques principes de *Leibnitz*, foutenus par madame *du Châtelet* dans fes *Inftitutions phyfiques*.

1740. Et les trop vaſtes corps à ſes regards échappent ;
Les tubes vainement dans les cieux les ratrapent.
Pour tout connaître enfin nous ne ſommes pas faits,
Mais devinons toujours, et ſoyons ſatisfaits.

Voilà tout le jugement que je puis faire entre la marquiſe et M. de *Voltaire*. Quand je lis votre Métaphyſique, je m'écrie, j'admire et je crois. Lorſque je lis les Inſtitutions phyſiques de la marquiſe, je me ſens ébranlé, et je ne ſais ſi je me ſuis trompé ou ſi je me trompe. En un mot, il faudrait avoir une intelligence auſſi ſupérieure aux vôtres, que vous êtes au-deſſus des autres êtres penſans, pour dire qui de vous a deviné le mot de l'énigme. J'avoue humblement que je reſpecte beaucoup la *raiſon ſuffiſante*, mais que je la croirais d'un uſage infiniment plus ſûr, ſi nos connaiſſances étaient auſſi étendues qu'elle l'exige. Nous n'avons que quelques idées des attributs de la matière et des lois de la mécanique, mais je ne doute point que l'éternel architecte n'ait une infinité de ſecrets que nous ne découvrirons jamais, et qui par conſéquent rendent l'uſage de la *raiſon ſuffiſante*, inſuffiſant entre nos mains. J'avoue d'un autre côté que ces êtres ſimples qui penſent, me paraiſſent bien métaphyſiques, et que je ne comprends rien au vide de *Newton*, et très-peu à l'eſpace de *Leibnitz*. Il me paraît impoſſible aux hommes de raiſonner ſur les attributs et ſur les actions du Créateur, ſans dire des pauvretés. Je n'ai de DIEU aucune autre idée que d'un être ſouverainement bon.

Je ne ſais pas ſi ſa liberté implique contra-

diction avec la raiſon ſuffiſante, ou ſi des lois coéternelles à ſon exiſtence rendent ſes actions néceſſaires et aſſujetties à leur détermination; mais je ſuis très-convaincu que tout eſt aſſez bien dans ce monde, et que ſi DIEU avait voulu faire de nous des métaphyſiciens, il nous aurait aſſurément communiqué des lumières et des connaiſſances infiniment ſupérieures aux nôtres. 1740.

Il eſt fâcheux pour les philoſophes qu'ils ſoient obligés de rendre raiſon de tout. Il faut qu'ils imaginent lorſqu'ils manquent d'objets palpables. Avec tout cela je ſuis obligé de vous dire que je ſuis très-ſatisfait de votre traité de métaphyſique. C'eſt le *Pitt* ou le *grand Sancy* (*), qui dans leur petit volume renferment des tréſors immenſes. La ſolidité du raiſonnement et la modération de vos jugemens devraient ſervir d'exemple à tous les philoſophes, et à tous ceux qui ſe mêlent de diſcuter des vérités. Le déſir de s'inſtruire paraît leur objet naturel, et le plaiſir de ſe chicaner en devient trop ſouvent la ſuite malheureuſe.

Je voudrais bien me trouver dans la ſituation paiſible et tranquille où vous me croyez. Je vous aſſure qua la philoſophie me paraît plus charmante et plus attrayante que le trône; elle a l'avantage d'un plaiſir ſolide; elle l'emporte ſur les illuſions et les erreurs des hommes; et ceux qui peuvent la ſuivre dans le pays de la vertu et de la vérité, ſont très condamnables de l'abandonner pour celui des vices et des preſtiges.

(*) Deux diamans très-connus.

1740.

Sorti du palais de Circé,
Loin des cris de la multitude,
Je me croyais débarrassé
Des périls au sein de l'étude;
Plus qu'alors je suis menacé
D'une triste vicissitude,
Et par le sort je suis forcé
D'abandonner ma solitude.

C'est ainsi que dans le monde les apparences sont fort trompeuses. Pour vous dire naturellement ce qui en est, je dois vous avertir que le langage des gazettes est plus menteur que jamais, et que l'amour de la vie et l'espérance sont inséparables de la nature humaine: ce sont-là les fondemens de cette prétendue convalescence dont je souhaiterais beaucoup de voir la réalité. Mon cher *Voltaire*, la maladie du roi est une complication de maux dont les progrès nous ôtent tout espoir de guérison: elle consiste dans une hydropisie et une étisie formelle dans tout le corps. Les symptomes les plus fâcheux de cette maladie sont des vomissemens fréquens qui affaiblissent beaucoup le malade. Il se flatte, et croit se sauver par les efforts qu'il fait de se montrer en public. C'est-là ce qui trompe ceux qui ne sont pas bien informés du véritable état des choses.

On n'a jamais ce qu'on désire:
Le sort combat notre bonheur:
L'ambitieux veut un empire,
L'amant veut posséder un cœur,
Un autre après l'argent soupire,
Un autre court après l'honneur.

1740.

Le philosophe se contente
Du repos, de la vérité ;
Mais, dans cette si juste attente,
Il est rarement contenté.
Ainsi, dans le cours de ce monde,
Il faut souscrire à son destin ;
C'est sur la raison que se fonde
Notre bonheur le plus certain.

Ceint du laurier d'Horace, ou ceint du diadême,
Toujours d'un pas égal tu me verras marcher,
Sans me tourmenter ni chercher
Le repos souverain qu'au fond de mon cœur même.

C'est la seule chose qui me reste à faire, car je prévois avec trop de certitude qu'il n'est plus en mon pouvoir de reculer ; c'est en regrettant mon indépendance que je la quitte ; et déplorant mon heureuse obscurité, je suis forcé de monter sur le grand théâtre du monde.

Si j'avais cette liberté d'esprit que vous me supposez, je vous enverrais autre chose que de mauvais vers ; mais apprenez que ce ne sont pas là les derniers, et que vous êtes encore menacé d'une nouvelle épître. Encore une épître ! direz-vous. Oui, mon cher *Voltaire*, encore une épître ! il en faut passer par-là.

A propos de vers, j'ai vu une tragédie de *Gresset*, intitulée *Edouard*. La versification m'en a paru heureuse, mais il m'a semblé que les caractères étaient mal peints. Il faut étudier les passions pour les mettre en action ; il faut connaître le cœur humain, afin qu'en imitant son ressort, l'automate du théâtre ressemble et agisse confor-

1740. mément à la nature. *Greffet* n'a point puifé à la bonne fource, autant qu'il me paraît. Les beautés de détail peuvent rendre fa tragédie fupportable à la lecture, mais elles ne fuffifent pas pour la foutenir à la repréfentation.

Autre eft la voix d'un perroquet,
Autre eft celle de Melpomène.

Celui qui a lâché ce lardon à *Greffet* n'a pas mal attrapé fes défauts. Il y a je ne fais quoi de mou et de languiffant dans le rôle d'*Edouard*, qui ne peut guère infpirer que de l'ennui à l'auditeur.

Ennuyé des longueurs du fieur *Pinne*, j'ai pris la réfolution de faire imprimer la Henriade fous mes yeux. Je fais venir exprès la plus belle imprimerie à caractères d'argent qu'on puiffe trouver en Angleterre. Tous nos artiftes travaillent aux eftampes et aux vignettes. Quoi qu'il en coûte, nous produirons un chef-d'œuvre digne de la matière qu'il doit préfenter au public.

Je ferai votre Renommée;
Ma main, de fa trompette armée,
Publîra dans tout l'univers,
Vos vertus, vos talens, vos vers.

Je crains que vous ne me trouviez aujourd'hui, finon le plus importun, au moins le plus bavard des princes. C'eft un des petits défauts de ma nation, que la longueur; on ne s'en corrige pas fi vite. Je vous en demande excufe, mon cher *Voltaire*, pour moi et pour mes compatriotes. Je fuis cependant plus excufable qu'eux, car j'ai tant de plaifir à m'entretenir avec vous que les heures me paraiffent des momens. Si vous voulez que mes lettres foient plus courtes, foyez moins

1740.

Le philosophe se contente
Du repos, de la vérité;
Mais, dans cette si juste attente,
Il est rarement contenté.
Ainsi, dans le cours de ce monde,
Il faut souscrire à son destin;
C'est sur la raison que se fonde
Notre bonheur le plus certain.

Ceint du laurier d'Horace, ou ceint du diadême,
Toujours d'un pas égal tu me verras marcher,
Sans me tourmenter ni chercher
Le repos souverain qu'au fond de mon cœur même.

C'est la seule chose qui me reste à faire, car je prévois avec trop de certitude qu'il n'est plus en mon pouvoir de reculer; c'est en regrettant mon indépendance que je la quitte; et déplorant mon heureuse obscurité, je suis forcé de monter sur le grand théâtre du monde.

Si j'avais cette liberté d'esprit que vous me supposez, je vous enverrais autre chose que de mauvais vers; mais apprenez que ce ne sont pas là les derniers, et que vous êtes encore menacé d'une nouvelle épître. Encore une épître! direz-vous. Oui, mon cher *Voltaire*, encore une épître! il en faut passer par-là.

A propos de vers, j'ai vu une tragédie de *Gresset*, intitulée *Edouard*. La versification m'en a paru heureuse, mais il m'a semblé que les caractères étaient mal peints. Il faut étudier les passions pour les mettre en action; il faut connaître le cœur humain, afin qu'en imitant son ressort, l'automate du théâtre ressemble et agisse confor-

1740. mément à la nature. *Greffet* n'a point puifé à la bonne fource, autant qu'il me paraît. Les beautés de détail peuvent rendre fa tragédie fupportable à la lecture, mais elles ne fuffifent pas pour la foutenir à la repréfentation.

Autre eft la voix d'un perroquet,
Autre eft celle de Melpomène.

Celui qui a lâché ce lardon à *Greffet* n'a pas mal attrapé fes défauts. Il y a je ne fais quoi de mou et de languiffant dans le rôle d'*Edouard*, qui ne peut guère infpirer que de l'ennui à l'auditeur.

Ennuyé des longueurs du fieur *Pinne*, j'ai pris la réfolution de faire imprimer la Henriade fous mes yeux. Je fais venir exprès la plus belle imprimerie à caractères d'argent qu'on puiffe trouver en Angleterre. Tous nos artiftes travaillent aux eftampes et aux vignettes. Quoi qu'il en coûte, nous produirons un chef-d'œuvre digne de la matière qu'il doit préfenter au public.

Je ferai votre Renommée;
Ma main, de fa trompette armée,
Publîra dans tout l'univers,
Vos vertus, vos talens, vos vers.

Je crains que vous ne me trouviez aujourd'hui, finon le plus importun, au moins le plus bavard des princes. C'eft un des petits défauts de ma nation, que la longueur; on ne s'en corrige pas fi vite. Je vous en demande excufe, mon cher *Voltaire*, pour moi et pour mes compatriotes. Je fuis cependant plus excufable qu'eux, car j'ai tant de plaifir à m'entretenir avec vous que les heures me paraiffent des momens. Si vous voulez que mes lettres foient plus courtes, foyez moins

aimable, ou selon le paragraphe XII de *Leibnitz*, cela implique contradiction : donc, etc. 1740.

Aimez-moi toujours un peu, car je suis jaloux de votre estime, et soyez bien persuadé que vous ne pouvez faire moins sans beaucoup d'ingratitude pour celui qui est avec admiration

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE LI.

DU ROI DE PRUSSE.

A Charlottembourg, le 6 juin.

MON CHER AMI,

MON sort est changé, et j'ai assisté aux derniers momens d'un roi, à son agonie, à sa mort. En parvenant à la royauté, je n'avais pas besoin assurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité des grandeurs humaines.

J'avais projetté un petit ouvrage de métaphysique, il s'est changé en un ouvrage de politique. Je croyais joûter avec l'aimable *Voltaire*, et il me faut escrimer avec *Machiavel* (1). Enfin, mon cher *Voltaire*, nous ne sommes point maîtres de notre sort. Le tourbillon des événemens nous entraine; et il faut se laisser entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philosophe un peu sceptique, mais un ami véritablement fidèle. Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et méprisez avec moi les titres, les noms, et tout l'éclat extérieur.

(1) On voit par la lettre suivante que le roi désigne ici le cardinal de *Fleuri*.

1740. Jusqu'à présent il me reste à peine le temps de me reconnaître; j'ai des occupations infinies : je m'en donne encore de surplus; mais malgré tout ce travail, il me reste toujours du temps assez pour admirer vos ouvrages et pour puiser chez vous des instructions et des délassemens.

Assurez la marquise de mon estime. Je l'admire autant que ses vastes connaissances et la rare capacité de son esprit le méritent.

Adieu, mon cher *Voltaire*, si je vis je vous verrai, et même dès cette année. Aimez-moi toujours, et soyez toujours sincère avec votre ami

FÉDERIC.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 juin.

SIRE,

Si votre sort est changé, votre belle ame ne l'est pas; mais la mienne l'est. J'étais un peu misanthrope, et les injustices des hommes m'affligeaient trop. Je me livre à présent à la joie avec tout le monde. Grâce au ciel, votre Majesté a déjà rempli presque toutes mes prédictions. Vous êtes déjà aimé, et dans vos Etats et dans l'Europe. Un résident de l'empereur disait dans la dernière guerre au cardinal de *Fleuri* : Monseigneur, les Français sont bien aimables, mais ils sont tous Turcs. L'envoyé de votre Majesté peut dire à présent, les Français sont tous Prussiens.

Le marquis d'*Argenſon*, conſeiller d'Etat du roi de France, ami de M. de *Valori*, et homme 1740.
d'un vrai mérite avec qui je me ſuis entretenu ſouvent à Paris de votre majeſté, m'écrit du 13 que M. de *Valori* s'exprime avec lui dans ces propres mots: *Il commence ſon règne comme il y a apparence qu'il le continuera; par-tout des traits de bonté de cœur; juſtice qu'il rend au défunt; tendreſſe pour ſes ſujets.* Je ne fais mention de cet extrait à votre Majeſté que parce que je ſuis sûr que cela a été écrit d'abondance de cœur et qu'il m'eſt revenu de même. Je ne connais point M. de *Valori*, et votre Majeſté ſait que je ne devais pas compter ſur ſes bonnes grâces; cependant puiſqu'il penſe comme moi et qu'il vous rend tant de juſtice, je ſuis bien aiſe de la lui rendre.

Le miniſtre qui gouverne le pays où je ſuis, me diſait: Nous verrons s'il renverra tout d'un coup les géans inutiles qui ont fait tant crier; et moi je lui répondis: il ne fera rien précipitamment. Il ne montrera point un deſſein marqué de condamner les fautes qu'a pu faire ſon prédéceſſeur, il ſe contentera de les réparer avec le temps. Daignez donc avouer, grand Roi, que j'ai bien deviné.

Votre Majeſté m'ordonne de ſonger en lui écrivant moins au roi qu'à l'homme. C'eſt un ordre bien ſelon mon cœur. Je ne ſais comment m'y prendre avec un roi, mais je ſuis bien à mon aiſe avec un homme véritable, avec un homme qui a dans ſa tête et dans ſon cœur l'amour du genre humain.

1740. Il y a une chose que je n'oserais jamais demander au roi, mais que j'oserais prendre la liberté de demander à l'homme; c'est si le feu roi a du moins connu et aimé tout le mérite de mon adorable prince avant de mourir. Je sais que les qualités du feu roi étaient si différentes des vôtres qu'il se pourrait bien faire qu'il n'eût pas senti tous vos différens mérites; mais enfin, s'il s'est attendri, s'il a agi avec confiance, s'il a justifié les sentimens admirables que vous avez daigné me témoigner pour lui dans vos lettres, je serai un peu content. Un mot de votre adorable main me ferait entendre tout cela.

Le roi me demandera peut-être pourquoi je fais ces questions à l'*homme*, il me dira que je suis bien curieux et bien hardi, savez-vous ce que je répondrai à Sa Majesté: je lui dirai: Sire, c'est que j'aime l'homme de tout mon cœur.

Votre Majesté ou votre humanité me fait l'honneur de me mander qu'elle est obligée à présent de donner la préférence à la politique sur la métaphysique, et qu'elle s'escrime avec notre bon cardinal.

Vous paraissez en défiance
De ce saint au ciel attaché,
Qui, par esprit de pénitence,
Quitta son petit évêché
Pour être humblement roi de France;
Je pense qu'il va s'occuper,
Avec un zèle catholique,
Du juste soin de vous tromper;
Car vous êtes un hérétique.

On a agité ici la queſtion: Si votre Majeſté ſe ferait ſacrer et oindre ou non; je ne vois pas qu'elle ait beſoin de quelques gouttes d'huile pour être reſpectable et chère à ſes peuples. Je révère fort les ſaintes ampoules, ſur-tout lorſqu'elles ont été apportées du ciel, et pour des gens tels que *Clovis*; et je ſais bon gré à *Samuel* d'avoir verſé de l'huile d'olive ſur la tête de *Saül*, puiſque les oliviers étaient fort communs dans leur pays. 1740.

Mais, Seigneur, après tout, quand vous ne ſeriez point
Ce que l'Ecriture appelle *oint*,
Vous n'en ſeriez pas moins mon héros et mon maître;
Le grand cœur, les vertus, les talens font un roi,
Et vous ſeriez ſacré pour la terre et pour moi,
Sans qu'on vît votre front huilé des mains d'un prêtre.

Puiſque votre Majeſté qui s'eſt faite homme, continue toujours à m'honorer de ſes lettres, j'oſe la ſupplier de me dire comment elle partage ſa journée; j'ai bien peur qu'elle ne travaille trop; on ſoupe quelquefois ſans avoir mis d'intervalle entre le travail et le repas; on ſe relève le lendemain avec une digeſtion laborieuſe; on travaille avec la tête moins nette; on s'efforce, et on tombe malade: au nom du genre humain à qui vous devenez néceſſaire, prenez ſoin d'une ſanté ſi précieuſe.

Je demanderai encore une autre grâce à votre Majeſté, c'eſt, quand elle aura fait quelque nouvel établiſſement, qu'elle aura fait fleurir quelqu'un des beaux arts, de daigner m'en inſtruire, car ce ſera m'apprendre les nouvelles obligations que je lui aurai; il y a un mot dans la lettre de votre Majeſté qui m'a tranſporté; elle me fait eſpérer

1740. une vision béatifique cette année. Je ne suis pas le seul qui soupire après ce bonheur. La reine de *Saba* voudrait prendre des mesures pour voir *Salomon* dans sa gloire. J'ai fait part à M. de *Keiserling* d'un petit projet sur cela ; mais j'ai bien peur qu'il n'échoue.

J'espère dans six ou sept semaines, si les libraires hollandais ne me trompent point, envoyer à votre Majesté le meilleur livre et le plus utile qu'on ait jamais fait, un livre digne de vous et de votre règne.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, avec un profond respect, cela va sans dire, avec des sentimens que je ne peux exprimer, Sire, de votre Majesté, etc.

LETTRE LIII.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 12 juin.

Non, ce n'est plus du mont Remus,
Douce et studieuse retraite
D'où mes vers vous sont parvenus,
Que je date ces vers confus,
Car dans ce moment le poëte
Et le prince sont confondus.
Désormais mon peuple que j'aime
Est l'unique Dieu que je sers :
Adieu les vers et les concerts,
Tous les plaisirs, Voltaire même ;
Mon devoir est mon dieu suprême.
Qu'il entraîne de soins divers !
Quel fardeau que le diadême !

Quand ce dieu fera fatisfait, 1740.
Alors dans vos bras, cher Voltaire,
Je volerai, plus prompt qu'un trait,
Puifer, dans les leçons de mon ami fincère,
Quel doit être d'un roi le facré caractère.

Vous voyez, mon cher ami, que le changement du fort ne m'a pas tout-à-fait guéri de la métromanie, et que peut-être je n'en guérirai jamais. J'eftime trop l'art d'*Horace* et de *Voltaire* pour y renoncer; et je fuis du fentiment que chaque chofe de la vie a fon temps.

J'avais commencé une épître *fur les abus de la mode et de la coutume*, lors même que la coutume de la primogéniture m'obligeait de monter fur le trône et de quitter mon épître pour quelque temps. J'aurais volontiers changé mon épître en fatire contre cette même mode, fi je ne favais que la fatire doit être bannie de la bouche des princes.

Enfin, mon cher *Voltaire*, je flotte entre vingt occupations, et je ne déplore que la briéveté des jours, qui me paraiffent trop courts de 24 heures.

Je vous avoue que la vie d'un homme qui n'exifte que pour réfléchir et pour lui-même, me femble infiniment préférable à la vie d'un homme dont l'unique occupation doit être de faire le bonheur des autres.

Vos vers font charmans (1). Je n'en dirai rien, car ils font trop flatteurs.

(1) Voyez l'épître XLIX au roi de Pruffe, vol. d'*Epîtres*.

1740. Mon cher *Voltaire*, ne vous refusez plus long-temps à l'empressement que j'ai de vous voir. Faites en ma faveur tout ce que vous croyez que votre humanité comporte. J'irai à la fin d'auguste à Vésel, et peut-être plus loin. Promettez-moi de me joindre, car je ne saurais vivre heureux ni mourir tranquille sans vous avoir embrassé. Adieu.

FÉDERIC.

Mille complimens à la marquise. Je travaille des deux mains; d'un côté à l'armée, de l'autre au peuple et aux beaux arts.

LETTRE LIV.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 24 juin.

MON CHER AMI,

CELUI qui vous rendra cette lettre de ma part, est l'homme de ma dernière épître. Il vous rendra du vin de Hongrie à la place de vos vers immortels, et ma mauvaise prose au lieu de votre admirable philosophie. Je suis accablé et surchargé d'affaires; mais dès que j'aurai quelques momens de loisir, vous recevrez de moi les mêmes tributs que par le passé, et aux mêmes conditions. Je suis à la veille d'un enterrement, d'une augmentation de beaucoup de voyages et de soins auxquels mon devoir m'engage. Je vous demande excuse si ma lettre, et celle que vous avez reçue il y a trois semaines, se ressentent

de

de quelque pesanteur : ce grand travail finira, et alors mon esprit pourra reprendre son élasticité naturelle. 1740.

Vous, le seul Dieu qui m'inspirez,
Voltaire, en peu vous me verrez,
Libre de soins, d'inquiétudes,
Chanter vos vers et mes plaisirs;
Mais, pour combler tous mes désirs,
Venez charmer nos solitudes.

C'est en tremblant que ma muse me dicte ce dernier vers; et je sais trop que l'amitié doit céder à l'amour.

Adieu, mon cher *Voltaire*, aimez-moi toujours un peu. Dès que je pourrai faire des odes et des épîtres, vous en aurez les gants. Mais il faut avoir beaucoup de patience avec moi, et me donner le temps de me traîner lentement dans la carrière où je viens d'entrer. Ne m'oubliez pas, et soyez sûr qu'après le soin de mon pays, je n'ai rien de plus à cœur que de vous convaincre de l'estime avec laquelle je suis,

votre très-fidèle ami,

FÉDERIC.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

SIRE,

Hier vinrent pour mon bonheur,
Deux bons tonneaux de Germanie:
L'un contient du vin de Hongrie,

L'autre est la panse rebondie
1740. De monsieur votre ambassadeur.

Si les rois sont les images des dieux, et les ambassadeurs les images des rois, il s'ensuit, Sire, par le quatrième théorême de *Wolf* que les Dieux sont joufflus, et ont une physionomie très-agréable. Heureux ce M. de *Camas*, non pas tant de ce qu'il représente votre Majesté que de ce qu'il la reverra!

Je volai hier au soir chez cet aimable M. de *Camas* envoyé et chanté par son roi, et dans le peu qu'il m'en dit, j'appris que votre Majesté, que j'appellerai toujours votre humanité, vit en homme plus que jamais; et qu'après avoir fait sa charge de roi, sans relâche, les trois quarts de la journée, elle jouit le soir des douceurs de l'amitié qui sont si au-dessus de celles de la royauté.

Nous allons dîner dans une demi-heure tous ensemble chez madame la marquise *du Châtelet*: jugez, Sire, quelle sera sa joie et la mienne. Depuis l'apparition de M. de *Keiserling* nous n'avons pas eu un si beau jour.

Cependant vous courez sur les bords du Prégel,
Lieux où glace est fréquente et très-rare est dégel.
Puisse un diadême éternel
Orner cet aimable visage!
Apollon l'a déjà couvert de ses lauriers:
Mars y joindra les siens, si jamais l'héritage
De ce beau pays de Juliers
Dépendait des combats et de votre courage.

Votre Majesté sait qu'*Apollon*, le Dieu des vers, tua le serpent *Pithon* et les *Aloïdes*: le Dieu des arts se battait comme un diable dans l'occasion.

Ce Dieu vous a donné ſon carquois et ſa lyre;
Si l'on doit vous chérir, on doit vous redouter. 1740.
Ce n'eſt point des exploits que ce grand cœur déſire;
Mais vous ſavez les faire, et les ſavez chanter.

C'eſt un peu trop à la fois, Sire: mais votre deſtin eſt de réuſſir à tout ce que vous entreprendrez, parce que je ſais de bonne part que vous avez cette fermeté d'ame qui fait la baſe des grandes vertus. D'ailleurs DIEU bénira, ſans doute, le règne de votre humanité, puiſque, quand elle s'eſt bien fatiguée tout le jour à être roi pour faire des heureux, elle a encore la bonté d'orner ſa lettre, à moi chétif,

D'un des plus aimables ſixains
Qu'écrive une Plume légère;
Vers doux et ſentimens humains:
De telle eſpèce il n'en eſt guère
Chez nos ſeigneurs les ſouverains,
Ni chez le bel eſprit vulgaire.

Votre humanité eſt bien adorable de la façon dont elle parle à ſon ſujet ſur le voyage de Clèves.

Vous faites trop d'honneur à ma perſévérance;
Connaiſſez les vrais nœuds dont mon cœur eſt lié.
Je ne ſuis plus, hélas! dans l'âge où l'on balance
Entre l'amour et l'amitié.

Je me berce des plus flatteuſes eſpérances ſur la viſion béatifique de Clèves. Si le roi de France envoie complimenter votre Majeſté par qui je le déſire, je vous fais ma cour; ſinon, je vous fais encore ma cour. Votre Majeſté ne ſouffrira-t-elle pas qu'on vienne lui rendre hommage en ſon privé

1740. nom, sans y venir en cérémonie? De manière ou d'autre, *Siméon verra son salut*.

L'ouvrage de *Marc-Aurèle* est bientôt tout imprimé. J'en ai parlé à votre Majesté dans cinq lettres; je l'ai envoyé selon la permission expresse de votre Majesté: et voilà M. de *Camas* qui me dit qu'il y a un ou deux endroits qui déplairaient à certaines puissances. Mais moi, j'ai pris la liberté d'adoucir ces deux endroits, et j'oserais bien répondre que le livre fera autant d'honneur à son auteur, quel qu'il soit, qu'il sera utile au genre humain Cependant s'il avait pris un remords à votre Majesté, il faudrait qu'elle eût la bonté de se hâter de me donner ses ordres, car dans un pays comme la Hollande, on ne peut arrêter l'empressement avide d'un libraire qui sent qu'il a sa fortune sous la presse.

Si vous saviez, Sire, combien votre ouvrage est au-dessus de celui de *Machiavel*, même par le style, vous n'auriez pas la cruauté de le supprimer. J'aurais bien des choses à dire à votre Majesté sur une académie qui fleurira bientôt sous ses auspices: me permettra-t-elle d'oser lui présenter mes idées, et de les soumettre à ses lumières?

Je suis toujours avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement, etc.

LETTRE LVI.

1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye.

SIRE,

DANS cette troisième lettre, je demande pardon à votre Majesté des deux premières qui sont trop bavardes.

J'ai passé cette journée à consulter des avocats et à faire traiter sous-main avec *Vanduren*. J'ai été procureur et négociateur. Je commence à croire que je viendrai à bout de lui, ainsi de deux choses l'une, ou l'ouvrage sera supprimé à jamais, ou il paraîtra d'une manière entièrement digne de son auteur.

Que votre Majesté soit sûre que je resterai ici, qu'elle sera entièrement satisfaite, ou que je mourrai de douleur. Divin *Marc-Aurèle*, pardonnez à ma tendresse. J'ai entendu dire ici secrétement que votre Majesté viendrait à la Haye. J'ai de plus entendu dire aussi que ce voyage pourrait être utile à ses intérêts.

Vos intérêts, Sire, je les chéris sans doute; mais il ne m'appartient ni d'en parler ni de les entendre.

Tout ce que je sais, c'est que si votre humanité vient ici, elle gagnera les cœurs, tout hollandais qu'ils sont. Votre Majesté a déjà ici de grands partisans.

J'ai dîné ici aujourd'hui avec un député de Frise, nommé M. *Halloy*, qui a eu l'honneur de

1740. ner *ex officio* de boire des eaux de Pirmont. Je me lève à quatre heures, je bois les eaux jusqu'à huit, j'écris jusqu'à dix, je vois les troupes jusqu'à midi, j'écris jusqu'à cinq heures, et le soir je me délasse en bonne compagnie. Lorsque les voyages seront finis, mon genre de vie sera plus tranquille et plus uni; mais jusqu'à présent j'ai le cours ordinaire des affaires à suivre, j'ai les nouveaux établissemens de surplus, et avec cela beaucoup de complimens inutiles à faire, d'ordres circulaires à donner, etc.

Ce qui me coûte le plus est l'établissement de magasins assez considérables dans toutes les provinces, pour qu'il s'y trouve une provision de grains d'une année et demie de consommation pour chaque pays.

Lassé de parler de moi-même,
Souffrez du moins, ami charmant,
Que je vous apprenne gaîment
La joie et le plaisir extrême
Que nos premiers embrassemens
Déjà font sentir à mes sens.
Orphée approchant d'Euridice,
Au fond de l'infernal manoir,
Sentit, je crois, moins de délice
Que m'en pourra donner le plaisir de vous voir.
Mais je crains moins Pluton que je crains Emilie,
Ses attraits pour jamais enchaînent votre vie.

LETTRE

LETTRE LVIII.

1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 20 juillet.

TANDIS que votre Majesté
Allait en poste au pôle arctique
Pour faire la félicité
De son peuple lithuanique,
Ma très-chétive infirmité
Allait d'un air mélancolique,
Dans un charriot détesté,
Par Satan sans doute inventé,
Dans ce pesant climat belgique
Cette voiture est spécifique
Pour trémousser et secouer
Un bourguemestre apoplectique;
Mais, certe il fut fait pour rouer
Un petit français très-étique,
Tel que je suis, sans me louer.

J'arrivai donc hier à la Haye, après avoir eu bien de la peine d'obtenir mon congé.

Mais le devoir parlait, il faut suivre ses lois;
Je vous immolerais ma vie;
Et ce n'est que pour vous, digne exemple des rois,
Que je peux quitter Emilie.

Vos ordres me semblaient positifs, la bonté tendre et touchante avec laquelle votre humanité me les a donnés, me les rendait encore plus sacrés. Je n'ai donc pas perdu un moment. J'ai pleuré de voyager sans être à votre suite; mais je me

1740. ſuis conſolé, puiſque je feſais quelque choſe que votre Majeſté ſouhaitait que je fiſſe en Hollande.

Un peuple libre et mercenaire,
Végétant dans ce coin de terre,
Et vivant toujours en bateau,
Vend aux voyageurs l'air et l'eau,
Quoique tous deux n'y valent guère.
Là, plus d'un fripon de libraire
Débite ce qu'il n'entend pas,
Comme fait un prêcheur en chaire;
Vend de l'eſprit de tous états,
Et fait paſſer en Germanie
Une cargaiſon de romans
Et d'inſipides ſentimens
Que toujours la France a fournie.

La première choſe que je fis hier en arrivant fut d'aller chez le plus retors et le plus hardi libraire du pays, qui s'était chargé de la choſe en queſtion. Je répète encore à votre Majeſté que je n'avais pas laiſſé dans le manuſcrit un mot dont perſonne en Europe pût ſe plaindre. Mais malgré cela, puiſque votre Majeſté avait à cœur de retirer l'édition, je n'avais plus ni d'autre volonté ni d'autre déſir. J'avais déjà fait ſonder ce hardi fourbe nommé *Jean Vanduren* (1), et j'avais envoyé en poſte un homme qui par proviſion devait au moins retirer ſous des prétextes plauſibles quelques feuilles du manuſcrit, lequel n'était pas à moitié imprimé; car je ſavais bien que mon hollandais n'entendrait à aucune propoſition.

(1) Libraire de Hollande qui imprimait l'*Anti-Machiavel*.

En effet, je ſuis venu à temps, le ſcélérat avait déjà refuſé de rendre une page du manuſcrit. Je l'envoyai chercher, je le ſondai, je le tournai de tous les ſens : il me fit entendre que maître du manuſcrit, il ne s'en deſſaiſirait jamais pour quelque avantage que ce pût être ; qu'il avait commencé l'impreſſion, qu'il la finirait. 1740.

Quand je vis que j'avais affaire à un hollandais qui abuſait de la liberté de ſon pays, et à un libraire qui pouſſait à l'excès ſon droit de perſécuter les auteurs, ne pouvant ici confier mon ſecret à perſonne, ni implorer le ſecours de l'autorité, je me ſouvins que votre Majeſté dit dans un des chapitres de l'Anti-Machiavel qu'il eſt permis d'employer quelque honnête fineſſe en fait de négociations. Je dis donc à *Jean Vanduren* que je ne venais que pour corriger quelques pages du manuſcrit : " Très-volontiers, Monſieur, me „ dit-il ; ſi vous voulez venir chez moi, je vous „ le confierai généreuſement feuille à feuille, vous „ corrigerez ce qu'il vous plaira, enfermé dans „ ma chambre en préſence de ma famille et de „ mes garçons. "

J'acceptai ſon offre cordiale, j'allai chez lui, et je corrigeai en effet quelques feuilles qu'il reprenait à meſure, et qu'il liſait pour voir ſi je ne le trompais point. Lui ayant inſpiré par-là un peu moins de défiance, j'ai retourné aujourd'hui dans la même priſon où il m'a enfermé de même, et ayant obtenu ſix chapitres à la fois pour les confronter, je les ai raturés de façon et j'ai écrit dans les interlignes de ſi horribles galimatias et

1740. des coq-à-l'âne si ridicules que cela ne ressemble plus à un ouvrage. Cela s'appelle faire sauter son vaisseau en l'air pour n'être point pris par l'ennemi. J'étais au désespoir de sacrifier un si bel ouvrage; mais enfin j'obéissais au roi que j'idolâtre, et je vous réponds que j'y allais de bon cœur. Qui est étonné à présent et confondu? c'est mon vilain. J'espère demain faire avec lui un marché honnête, et le forcer à me rendre tout, manuscrit et imprimé; et je continuerai à rendre compte à votre Majesté.

LETTRE LIX.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 29 juillet.

MON CHER AMI,

Des voyageurs qui reviennent des bords du *Frichbaf* ont lu vos charmants ouvrages qui leur ont paru un restaurant admirable, et dont ils avaient grand besoin pour les rappeler à la vie. Je ne dis rien de vos vers que je louerais beaucoup si je n'en étais le sujet; mais un peu moins de louanges, et il n'y aurait rien de plus beau au monde.

Mon large ambassadeur, à panse rebondie,
Harangue le roi très-chrétien,
Et gens qu'il ne vit de sa vie;
Il en gagnera l'étisie,
En très-bon rhétoricien,

Fleuri nous affublait d'un bavard de sa clique,
Mutilé de trois doigts, courtois en matelot; 1740.
Je me tais sur Camas, je connais sa pratique,
Et l'on verra s'il est manchot.

Les lettres de *Camas* ne sont remplies que de Bruxelles : il ne tarit point sur ce sujet, et à juger par ses relations, il semble qu'il ait été envoyé à *Voltaire*, et non à *Louis*.

Je vous envoie les seuls vers que j'aie eu le temps de faire depuis long-temps. *Algarotti* les a fait naître, le sujet est *la jouissance*. L'italien supposait que nous autres habitans du Nord ne pouvions pas sentir aussi vivement que les voisins du lac de la Guarde. J'ai senti et j'ai exprimé ce que j'ai pu pour lui montrer jusqu'où notre organisation pouvait nous procurer du sentiment. C'est à vous de juger si j'ai bien peint ou non. Souvenez-vous au moins qu'il y a des instans aussi difficiles à représenter que l'est le soleil dans sa plus grande splendeur; les couleurs sont trop pâles pour les peindre, et il faut que l'imagination du lecteur supplée au défaut de l'art.

Je vous suis très-obligé des peines que vous voulez bien vous donner touchant l'impression de l'Anti-Machiavel. L'ouvrage n'était pas encore digne d'être publié; il faut mâcher et remâcher un ouvrage de cette nature, afin qu'il ne paraisse pas d'une manière incongrue aux yeux du public toujours enclin à la satire. Je me prépare à partir sous peu de jours pour le pays de Clèves. C'e
là que

1740. des coq-à-l'âne si ridicules que cela ne ressemble plus à un ouvrage. Cela s'appelle faire sauter son vaisseau en l'air pour n'être point pris par l'ennemi. J'étais au désespoir de sacrifier un si bel ouvrage; mais enfin j'obéissais au roi que j'idolâtre, et je vous réponds que j'y allais de bon cœur. Qui est étonné à présent et confondu? c'est mon vilain. J'espère demain faire avec lui un marché honnête, et le forcer à me rendre tout, manuscrit et imprimé; et je continuerai à rendre compte à votre Majesté.

LETTRE LIX.

DU ROI.

A Charlotembourg, le 29 juillet.

MON CHER AMI,

DES voyageurs qui reviennent des bords du *Frichbaf* ont lu vos charmants ouvrages qui leur ont paru un restaurant admirable, et dont ils avaient grand besoin pour les rappeler à la vie. Je ne dis rien de vos vers que je louerais beaucoup si je n'en étais le sujet; mais un peu moins de louanges, et il n'y aurait rien de plus beau au monde.

Mon large ambassadeur, à panse rebondie,
Harangue le roi très-chrétien,
Et gens qu'il ne vit de sa vie;
Il en gagnera l'étisie,
En très-bon rhétoricien,

Fleuri nous affublait d'un bavard de ſa clique,
Mutilé de trois doigts, courtois en matelot ; 174
Je me tais ſur *Camas*, je connais ſa pratique,
Et l'on verra s'il eſt manchot.

Les lettres de *Camas* ne ſont remplies que de Bruxelles : il ne tarit point ſur ce ſujet, et à juger par ſes relations, il ſemble qu'il ait été envoyé à *Voltaire*, et non à *Louis*.

Je vous envoie les ſeuls vers que j'aie eu le temps de faire depuis long-temps. *Algarotti* les a fait naître, le ſujet eſt *la jouiſſance*. L'italien ſuppoſait que nous autres habitans du Nord ne pouvions pas ſentir auſſi vivement que les voiſins du lac de la Guarde. J'ai ſenti et j'ai exprimé ce que j'ai pu pour lui montrer juſqu'où notre organiſation pouvait nous procurer du ſentiment. C'eſt à vous de juger ſi j'ai bien peint ou non. Souvenez-vous au moins qu'il y a des inſtans auſſi difficiles à repréſenter que l'eſt le ſoleil dans ſa plus grande ſplendeur ; les couleurs ſont trop pâles pour les peindre ; et il faut que l'imagination du lecteur ſupplée au défaut de l'art.

Je vous ſuis très-obligé des peines que vous voulez bien vous donner touchant l'impreſſion de l'Anti-Machiavel. L'ouvrage n'était pas encore digne d'être publié ; il faut mâcher et remâcher un ouvrage de cette nature, afin qu'il ne paraiſſe pas d'une manière incongrue aux yeux du public toujours enclin à la ſatire. Je me prépare à partir ſous peu de jours pour le pays de Cléves. C'eſt là que

1740. J'entendrai donc les sons de la lyre d'Orphée;
Je verrai ces savantes mains
Qui, par des ouvrages divins,
Aux cieux des immortels placent votre trophée.
J'admirerai ces yeux si clairs et si perçans
Que les secrets de la nature,
Cachés dans une nuit obscure,
N'ont pu se dérober à leurs regards puissans.
Je baiserai cent fois cette bouche éloquente
Dans le sérieux et le badin,
Dont la voix folâtre et touchante
Va du cothurne au brodequin,
Toujours enchanteresse et toujours plus charmante.

Enfin je me fais une véritable joie de voir l'homme du monde entier que j'aime et que j'estime le plus.

Pardonnez mes *lapsus calami* et mes autres fautes. Je ne suis pas encore dans une assiette tranquille; il me faut expédier mon voyage, après quoi j'espère trouver du temps pour moi.

Adieu, charmant, divin *Voltaire;* n'oubliez pas les pauvres mortels de Berlin qui vont faire diligence pour joindre dans peu les dieux de Cirey. *Vale.*

FÉDERIC.

LETTRE LX.

1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste.

SIRE,

VOTRE humanité ne recevra point cette poste de mes paquets énormes. Un petit accident d'ivrogne arrivé dans l'imprimerie a retardé l'achévement de l'ouvrage que je fais faire. Ce sera pour le premier ordinaire; cependant, ce fripon de *Vanduren* débite sa marchandise, et en a déjà trop vendu.

Parmi ce tribut légitime
D'amour, de respect et d'estime
Que vous donne le genre humain,
Le très-fade cousin-germain (1)
Du très-prolixe Télémaque,
Très-dévotement vous attaque,
Et prétend vous miner sous main.
Ce bon papiste vous condamne,
Et vous et le Machiavel,
A rôtir avec Uriel,
Ainsi que tout auteur profane.
Il sera damné comme un chien,
Dit-il, cet auteur qu'on renomme;
Ce n'est qu'un sage, un honnête homme,

(1) Le marquis de *Fénélon*, alors ambassadeur en Hollande. Il était fort dévot, d'ailleurs assez aimable et bon officier. Voyez l'*Eloge des officiers morts dans la guerre de 1741*: Mélanges littéraires, tome I.

1740.

Je veux un fripon bon chrétien,
Et qui soit serviteur de Rome.
Ainsi parle ce bon bigot,
Pilier boiteux de son Eglise;
Comme ignorant je le méprise,
Mais je le crains comme dévot.

Lui et le jésuite *la Ville* (2) qui lui sert de secrétaire commencent pourtant à raccourcir la prolixité de leurs phrases insolentes en faveur du prélat liégeois. Ils parlaient sur cela avec trop d'indécence. La dernière lettre de votre Majesté a fait par-tout un effet admirble. Qu'il me soit permis, Sire, de représenter à votre Majesté que vous renvoyez, dans cette lettre publique, aux protestations faites contre les contrats subreptices d'échange, et aux raisons déduites dans le mémoire de 1737. Comme l'abrégé que j'ai fait de ce mémoire est la seule pièce qui ait été connue et mise dans les gazettes, je me flatte que c'est donc à cet abrégé que vous renvoyez, et qu'ainsi votre Majesté n'est plus méconte que j'aie osé soutenir vos droits d'une main destinée à écrire vos louanges. Cependant je ne reçois de nouvelles de votre Majesté ni sur cela, ni sur Machiavel.

C'est un plaisant pays que celui-ci. Croiriez-vous, Sire, que *Vanduren* ayant le premier annoncé qu'il vendrait l'Anti-Machiavel, est en droit par-là de le vendre, selon les lois, et croit

(2) Depuis premier commis des affaires étrangères. Il quitta les jésuites tandis que *Lavaur*, secrétaire du marquis de *Fénélon* lui cédait sa place pour prendre l'habit de saint *Ignace*. C'est ce même *Lavaur* qui a joué depuis un rôle si singulier dans l'affaire du comte de *Lalli*.

vous voir. Puissiez-vous être uni à jamais à mon bercail ! 1740.

Adieu, mon cher ami, esprit sublime, premier né des êtres pensans. Aimez-moi toujours sincèrement, et soyez persuadé qu'on ne saurait vous aimer et vous estimer plus que je fais. *Vale.*

FÉDERIC.

LETTRE LXII.

DU ROI.

A Berlin, le 6 auguste.

MON CHER AMI,

Je me conforme entièrement à vos sentimens, et je vous fais arbitre. Vous en jugerez comme vous le trouverez à propos ; et je suis tranquille, car mes intérêts sont en bonnes mains.

Vous aurez reçu de moi une lettre datée d'hier ; voici la seconde que je vous écris de Berlin ; je m'en rapporte au contenu de l'autre. S'il faut qu'*Emilie* accompagne *Apollon*, j'y consens ; mais si je puis vous voir seul, je préférerai le dernier. Je serais trop ébloui, je ne pourrais soutenir tant d'éclat à la fois ; il me faudrait le voile de *Moïse* pour tempérer les rayons mêlés de vos divinités.

Pour le coup, mon cher *Voltaire*, si je suis surchargé d'affaires, je travaille sans relâche ; mais je vous prie de m'accorder suspension d'armes. Encore quatre semaines, et je suis à vous pour jamais.

Vous ne sauriez augmenter les obligations que

1740.

LETTRE LXI.

DU ROI.

A Berlin, le 5 auguste.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu trois de vos lettres dans un jour de trouble, de cérémonie et d'ennui. Je vous en suis infiniment obligé. Tout ce que je puis vous répondre à présent, c'est que je remets le Machiavel à votre disposition, et je ne doute point que vous n'en usiez de façon que je n'aie pas lieu de me repentir de la confiance que je mets en vous. Je me repose entièrement sur mon cher éditeur.

J'écrirai à madame *du Châtelet* en conséquence de ce que vous désirez. A vous parler franchement touchant son voyage, c'est *Voltaire*, c'est vous, c'est mon ami que je désire de voir; et la divine *Emilie* avec toute sa divinité n'est que l'accessoire d'*Apollon* newtonianisé.

Je ne puis vous dire encore si je voyagerai ou si je ne voyagerai pas. Apprenez, mon cher *Voltaire*, que le roi de Prusse est une girouette de politique: il me faut l'impulsion de certains vents favorables pour voyager, ou pour diriger mes voyages. Enfin, je me confirme dans les sentimens qu'un roi est mille fois plus malheureux qu'un particulier. Je suis l'esclave de la fantaisie de tant d'autres puissances, que je ne peux jamais, touchant ma personne, ce que je veux. rrive cependant ce qui pourra, je me flatte de

1740.

is voir. Puissiez-vous être uni à jamais à mon cail !

Adieu, mon cher ami, esprit sublime, pre-er né des êtres pensans. Aimez-moi toujours cèrement, et soyez persuadé qu'on ne saurait is aimer et vous estimer plus que je fais. *Vale.*

FÉDERIC.

LETTRE LXII.

DU ROI.

A Berlin, le 6 auguste.

MON CHER AMI,

e me conforme entièrement à vos sentimens, je vous fais arbitre. Vous en jugerez comme us le trouverez à propos ; et je suis tranquille, mes intérêts sont en bonnes mains.

Vous aurez reçu de moi une lettre datée d'hier; ici la seconde que je vous écris de Berlin ; je en rapporte au contenu de l'autre. S'il faut 'Emilie accompagne *Apollon*, j'y consens ; mais je puis vous voir seul, je préférerai le dernier. serais trop ébloui, je ne pourrais soutenir tant éclat à la fois ; il me faudrait le voile de *Moïse* ur tempérer les rayons mêlés de vos divinités.

Pour le coup, mon cher *Voltaire*, si je suis rchargé d'affaires, je travaille sans relâche ; ais je vous prie de m'accorder suspension d'ar-es. Encore quatre semaines, et je suis à vous ur jamais.

Vous ne sauriez augmenter les obligations que

1740. je vous dois, ni la parfaite estime avec laquelle je suis à jamais votre inviolable ami,

FÉDERIC.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

A Remusberg, le 8 auguste.

MON CHER VOLTAIRE,

Je crois que *Vanduren* vous coûte plus de soins et de peines que *Henri IV*. En versifiant la vie d'un héros, vous écriviez l'histoire de vos pensées; mais en harcelant un scélérat, vous joûtez avec un ennemi indigne de vous être opposé. Je vous ai d'autant plus d'obligation de l'affection avec laquelle vous prenez mes intérêts à cœur, et je ne demande pas mieux que de vous en témoigner ma reconnaissance. Faites donc rouler la presse puisqu'il le faut pour punir la scélératesse d'un misérable. Rayez, changez, corrigez et remplacez tous les endroits qu'il vous plaira. Je m'en remets à votre discernement.

Je pars dans huit jours pour Dantzick, et je compte être le 22 à Francfort. En cas que vous y soyez, je m'attends bien, à mon passage, de vous voir chez moi. Je compte pour sûr de vous embrasser à Clèves ou en Hollande.

Maupertuis est autant qu'engagé chez nous; mais il me manque encore beaucoup d'autres sujets que vous me ferez plaisir de m'indiquer.

Adieu, charmant *Voltaire*; il faut que je

LETTRE LXVI.

1740.

DU ROI.

A Vésel, le 2 septembre.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu à mon arrivée trois lettres de votre part, des vers divins et de la prose charmante. J'y aurais répondu d'abord si la fièvre ne m'en eût empêché : je l'ai prise ici fort mal à propos, d'autant plus qu'elle dérange tout le plan que j'avais formé dans ma tête.

Vous voulez savoir ce que je suis devenu depuis mon départ de Berlin ; vous en trouverez la description ci-jointe. Je ne vais point à Paris, comme on l'a débité ; ce n'a point été mon dessein d'y aller cette année, mais je pourrais peut-être faire un voyage aux Pays-Bas. Enfin, la fièvre et l'impatience de ne vous avoir pas vu encore sont à présent les deux objets qui m'occupent le plus. Je vous écrirai, dès que ma santé me le permettra, où et comment je pourrai avoir le plaisir de vous embrasser. Adieu.

FÉDERIC.

J'ai vu une lettre que vous avez écrite à *Maupertuis* : il ne se peut rien de plus charmant. Je vous réitère encore mille remercîmens de la peine que vous avez prise à la Haye touchant ce que vous savez. Conservez toujours l'amitié que vous avez pour moi ; je fais trop le cas qu'il faut faire d'amis de votre trempe.

1740. des altesses bruxelloises, et il y sera tout aussi bien que chez vous, quoique cette maison de louage ne soit pas si bien meublée que la vôtre. Voilà ce que je pense. Mais que fait la princesse de *la Tour* de la campagne où elle est? elle envoie tout courant savoir de madame *du Châtelet*, si sa Majesté passera; et madame *du Châtelet* répond qu'il n'y a pas un mot de vrai, et que tout ce qu'on dit est un conte. Ne voilà-t-il pas madame de *La Tour* qui sur le champ envoie des courriers pour savoir la vérité du fait! Sire, le monde est bien curieux. Il n'y aurait qu'à faire mettre dans les gazettes que votre Majesté va à Aix-la-chapelle ou à Spa, pour dépayser les nouvellistes.

Cependant s'il était vrai que votre humanité passât par Bruxelles, je la supplie de faire apporter des gouttes d'Angleterre, car je m'évanouirai de plaisir.

M. de *Maupertuis* est à Vésel pour vous observer et vous mesurer. Il n'a vu ni ne verra jamais d'étoile d'une si heureuse influence.

L'affaire de l'Anti-Machiavel est en très-bon train pour l'instruction et le bonheur du monde. Sire, vos sujets sont heureux, et ils le disent bien; mais je serai plus heureux qu'eux tous au commencement de septembre.

Je suis avec le plus profond respect et cent autres sentimens inexprimables, etc.

LETTRE LXV.

1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le premier septembre.

SIRE,

Mon roi est à Clèves; une petite maison l'attend à Bruxelles; un palais presque digne de lui l'attend à Paris, et moi j'attends ici mon maître.

Mon cœur me dit que je touche
A ce moment fortuné
Où j'entendrai de la bouche
De l'Apollon couronné
Ces traits que la sage Rome
Aurait admirés jadis;
Je verrai, j'entendrai l'homme
Que j'adore en ses écrits.

O Paris! ô Paris! séjour des gens aimables et des badauts, du bon et du mauvais goût, de l'équité et de l'injustice, grand magasin de tout ce qu'il y a de bon et de beau, de ridicule et de méchant, sois digne, si tu peux, du vainqueur que tu recevras dans ton enceinte irrégulière et crottée. Puisse-t-il te voir incognito et jouir de tout sans les embarras de la royauté! puisse-t-il ne voir et n'être vu que quand il voudra! Heureux l'hôtel *du Châtelet*, le cabinet des muses, la galerie d'Hercule, le sallon de l'Amour!

Le Sueur et le Brun, nos illustres Apelles,
Ces rivaux de l'antiquité,
Ont, en ces lieux charmans, étalé la beauté
De leurs peintures immortelles,

Les neuf sœurs elles-même ont orné ce séjour
1740. Pour en faire leur sanctuaire ;
Elles avaient prévu qu'il recevrait un jour
Celui qui des neuf sœurs est le juge et le père.

Sire, par tout ce que j'apprends de cette grande ville de Paris, je crois qu'il est nécessaire qu'on dise un mot dans les gazettes d'une lettre de votre Majesté à M. de *Maupertuis*, qui y a été imprimée. Il y a sans doute quelques mots d'oubliés dans la copie incorrecte qui a paru, ce ne serait qu'une bagatelle pour tout autre ; mais, Sire, votre personne est en spectacle à toute l'Europe : on parle des Etats et des ministres des autres souverains, et c'est de vous qu'on parle ; c'est vous, Sire, qu'on examine, dont on pèse toutes les paroles, et qu'on juge déjà avec une sévérité proportionnée à votre mérite et à votre réputation : pardonnez, Sire, à la franchise d'un cœur qui vous idolâtre ; je vous importune peut-être ; n'importe, le cœur ne peut être coupable. Si votre Majesté agrée mes réflexions, elle fera parvenir aux gazetiers ce petit mot ci-joint ; sinon elle aura de l'indulgence pour ma tendresse *trop* scrupuleuse, et ce qui touche le moins du monde votre personne m'est sacré ; les petites choses me paraissent alors les plus grandes.

Pardonnez cette ardeur extrême
De mon zèle trop inquiet ;
C'est ainsi que l'amour est fait,
Et c'est ainsi que je vous aime.

LETTRE

LETTRE LXVI

1740.

DU ROI.

A Vésel, le 2 septembre.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu à mon arrivée trois lettres de votre part, des vers divins et de la prose charmante. J'y aurais répondu d'abord si la fièvre ne m'en eût empêché : je l'ai prise ici fort mal à propos, d'autant plus qu'elle dérange tout le plan que j'avais formé dans ma tête.

Vous voulez savoir ce que je suis devenu depuis mon départ de Berlin ; vous en trouverez la description ci-jointe. Je ne vais point à Paris, comme on l'a débité ; ce n'a point été mon dessein d'y aller cette année, mais je pourrais peut-être faire un voyage aux Pays-Bas. Enfin, la fièvre et l'impatience de ne vous avoir pas vu encore sont à présent les deux objets qui m'occupent le plus. Je vous écrirai, dès que ma santé me le permettra, où et comment je pourrai avoir le plaisir de vous embrasser. Adieu.

FÉDERIC.

J'ai vu une lettre que vous avez écrite à *Maupertuis* : il ne se peut rien de plus charmant. Je vous réitère encore mille remercîmens de la peine que vous avez prise à la Haye touchant ce que vous savez. Conservez toujours l'amitié que vous avez pour moi ; je fais trop le cas qu'il faut faire d'amis de votre trempe.

1740. LETTRE LXVII.

DU ROI.

A Vésel, le 5 septembre.

De votre passe-port muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le sieur Honi, (1)
En s'applaudissant de sa gloire.

Ah! digne apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère!
De votre vin je ne bois plus;
J'ai la fièvre, c'est chose claire.

" Apollon, qui me fit ces vers,
„ Est dieu, dit-il, de médecine;
„ Entendez ses charmans concerts,
„ Et sentez sa force divine."

Je lus vos vers, je les relus;
Mon ame en fut plus que ravie.
Heureux, dis-je, sont vos élus!
D'un mot vous leur rendez la vie.

Et le plaisir et la santé
Que votre verve a su me rendre,
Et l'amour de l'humanité,
D'un saut me porteront en Flandre.

Enfin, je verrai dans huit jours
Le dieu du Pinde et de Cythère
Entre les Arts et les Amours;
Cent fois j'embrasserai Voltaire.

(1) Voyez, dans le volume d'*Epîtres*, les stances dont M. de *Voltaire* avait chargé le marchand de vin *Honi*.

Partez, Henri, mon précurseur ; 1740.
Déjà mon esprit vous devance :
L'intérêt est votre moteur,
Le mien c'est la reconnaissance.

J'attends le jour de demain comme étant l'arbitre de mon sort, la marque caractéristique de la fièvre ou de ma guérison. Si la fièvre ne revient plus, je serai mardi (de demain en huit) à Anvers, où je me flatte du plaisir de vous voir avec la marquise. Ce sera le plus charmant jour de ma vie. Je crois que j'en mourrai ; mais du moins on ne peut choisir de genre de mort plus aimable.

Adieu, mon cher *Voltaire* ; je vous embrasse mille fois.

FÉDERIC.

LETTRE LXVIII.

DU ROI.

A Vésel, le 6 septembre.

MON CHER VOLTAIRE,

Il faut, malgré que j'en aie, céder à la fièvre quarte plus ténace qu'un janséniste ; et quelque envie que j'aie eue d'aller à Anvers et à Bruxelles, je ne me vois pas en état d'entreprendre pareil voyage sans risque. Je vous demanderai donc si le chemin de Bruxelles à Clèves ne vous paraîtrait pas trop long pour me joindre ; c'est l'unique moyen de vous voir qui me reste. Avouez que je suis bien malheureux ; car à présent que je puis

1740. diſpoſer de ma perſonne et que rien ne m'empêchait de vous voir, la fièvre s'en mêle et parait avoir le deſſein de me diſputer cette ſatisfaction.

Trompons la fièvre, mon cher *Voltaire*, et que j'aie du moins le plaiſir de vous embraſſer. Faites bien mes excuſes à la marquiſe de ce que je ne puis avoir la ſatisfaction de la voir à Bruxelles. Tous ceux qui m'approchent connaiſſent l'intention dans laquelle j'étais, et il n'y avait certainement que la fièvre qui pût me la faire changer.

Je ſerai dimanche à un petit endroit proche de Clèves où je pourrai vous poſſéder véritablement à mon aiſe. Si votre vue ne me guérit, je me confeſſe tout de ſuite.

Adieu; vous connaiſſez mes ſentimens et mon cœur.

FÉDERIC.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

8 ſeptembre.

Je n'oſe parler à un fils d'*Apollon*, de chevaux, de carroſſes, de relais et de pareilles choſes: ce ſont des détails dont les dieux ne ſe mêlent pas, et que nous autres humains prenons ſur nous. Vous partirez lundi après midi, ſi vous le voulez, pour Bareith; et vous dînerez chez moi en paſſant, s'il vous plaît.

Le reſte de mon mémoire eſt ſi fort barbouillé et en ſi mauvais état que je ne puis vous l'en-

voyer. Je fais copier les chants VIII et IX de la Pucelle. J'en possède à présent le I, le II, le IV, le V, le VIII et le IX ; je les garde sous trois clefs pour que l'œil des mortels ne puisse les voir. 1740.

On dit que vous avez soupé hier en bonne compagnie.

Les plus beaux esprits du canton,
Tous rassemblés en votre nom,
Tous gens à qui vous deviez plaire,
Tous dévots croyant à Voltaire,
Vous ont unanimement pris
Pour le Dieu de leur paradis.

Le paradis, pour que vous ne vous en scandalisiez pas, est pris ici, dans un sens général, pour un lieu de plaisir et de joie. Voyez la remarque sur le dernier vers du *Mondain* (1). *Vale*.

FÉDERIC.

LETTRE LXX.

DU ROI.

Septembre.

Tu naquis pour la liberté,
Pour ma maîtresse tant chérie,
Que tu courtise, en vérité,
Plus que Philis et qu'Emilie,
Tu peux, avec tranquillité,
Dans mon pays, à mon côté,
La courtiser toute ta vie.

(1) Cette remarque ne subsiste plus. M. de *Voltaire* l'avait faite pour se soustraire aux clameurs des hypocrites qui feignaient semblant de se scandaliser de ce vers :

Le paradis terrestre est où je suis.

1740. N'as-tu donc de félicité
Que dans ton ingrate patrie?

Je vous remercie encore avec toute la reconnaiſſance poſſible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le plus petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, ſinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles.

Mandez-moi, je vous prie, les frais et les avances que vous avez faits pour l'impreſſion, afin que je m'acquitte du moins en partie de ce que je vous dois.

J'attends de vous des comédiens, des ſavans, des ouvrages d'eſprit, des inſtructions, et à l'infini des traits de votre grande ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'eſtime et de reconnaiſſance, et l'amitié parfaite avec laquelle je ſuis tout à vous.

FÉDERIC.

LETTRE LXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, ce 22 ſeptembre.

OUI, le monarque prêtre eſt toujours en ſanté,
Loin de lui tout danger s'écarte;
L'anglais demande en vain qu'il parte
Pour le vaſte pays de l'immortalité;
Il rit, il dort, il dîne, il fête, il eſt fêté,
Sur ſon teint toujours frais eſt la ſérénité;
Mais mon prince a la fièvre quarte!
O fièvre, injuſte fièvre, abandonne un héros

Qui rend le monde heureux, et qui du moins doit l'être!
Va tourmenter notre vieux prêtre; 1740.
Va faisir, fi tu veux, foixante cardinaux;
Prends le pape et fa cour, fes monfignors, fes moines,
Va flétrir l'embonpoint des indolens chanoines;
Laiffe Fédéric en repos.

J'envoie à mon adorable maître l'Anti-Machiavel tel qu'on commence à préfent à l'imprimer; peut-être cette copie fera-t-elle un peu difficile à lire, mais le temps preffait; il a fallu en faire pour Londres, pour Paris et pour la Hollande, relire toutes ces copies et les corriger. Si votre Majefté veut faire tranfcrire celle-ci correctement, fi elle a le temps de la revoir, fi elle veut qu'on y change quelque chofe, je ne fuis ici que pour obéir à fes ordres. Cette affaire, Sire, qui vous eft perfonnelle, me tient au cœur bien vivement. Continuez, homme charmant autant que grand prince, homme qui reffemblez bien peu aux autres hommes, et en rien aux autres rois.

L'héritier des céfars tient fort fouvent chapelle;
Des tréfors du Pérou l'indolent poffeffeur
A perdu, dit-on, la cervelle
Entre fa jeune femme et fon vieux confeffeur.
George a paru quitter les foins de fa grandeur
Pour une Yarmouth qu'il croit belle,
De Louis, je n'en dirai rien,
C'eft mon maître, je le révère;
Il faut le louer et me taire:
Mais plût à Dieu, grand Roi, que vous fuffiez le mien!

M. de *Fénélon* vint avant-hier chez moi pour

1740. me questionner sur votre personne, je lui répondis que vous aimez la France et ne la craignez point ; que vous aimez la paix et que vous êtes plus capable que personne de faire la guerre ; que vous travaillez à faire fleurir les arts à l'ombre des lois ; que vous faites tout par vous-même, et que vous écoutez un bon conseil. Il parla ensuite de l'évêque de Liége et sembla l'excuser un peu, mais l'évêque n'en a pas moins tort, et il en a deux mille démonstrations à Maseck. (1)

Je suis, etc.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 octobre.

SIRE,

J'OUBLIAI de mettre dans mon dernier paquet à votre Majesté la lettre du sieur *Beck* ; sur laquelle il m'a fallu revenir à la Haye. Je suis bien honteux de tant de discussions dont j'importune votre Majesté pour une affaire qui devait aller toute seule. J'ai fait connaissance avec un jeune homme fort sage, qui a de l'esprit, des lettres et des mœurs. C'est le fils de l'infortuné M. *Luisius*. Son père n'a eu, je crois, d'autre défaut que de ne pas faire assez de cas d'une vie qu'il avait vouée au service de son maître. Le fils

(1) Il s'agit ici d'une ancienne créance sur l'évêché de Liége, que le roi de Prusse réclamait. M. de *Voltaire* fit un mémoire pour prouver la validité des droits du roi contre l'évêque.

me

me sert dans ma petite négociation avec toute la sagacité et la discrétion imaginables. Je prends la liberté d'assurer à votre Majesté que si elle veut prendre ce jeune homme à son service pour lui servir de secrétaire, en cas qu'elle en ait besoin, ou si elle daigne l'employer autrement et le former aux affaires, ce sera un sujet dont votre Majesté sera extrêmement contente. Je vous suis trop attaché, Sire, pour vous parler ainsi de quelqu'un qui ne le mériterait pas; il est déjà instruit des affaires malgré sa jeunesse; il a beaucoup travaillé sous son père et plus d'un secret d'Etat est entre ses mains : plus je le pratique, plus je le reconnais prudent et discret. Votre Majesté ne se repentira pas d'avoir pris le baron de *Smettau*; je crois que dans un goût différent elle sera tout aussi contente pour le moins du jeune *Luisius*. Je suis comme les dévots qui ne cherchent qu'à donner des ames à DIEU. J'attends que j'aie bien mis toutes les choses en train pour quitter le champ de bataille et m'en retourner auprès de mon autre monarque à Bruxelles.

1740.

Je suis en attendant dans votre palais, où M. de *Raesfeld* m'a donné un appartement sous le bon plaisir de votre Majesté. Votre palais de la Haye est l'emblême des grandeurs humaines.

Sur des planchers pourris, sous des toits délabrés,
Sont des appartemens dignes de notre maître ;
Mais malheur aux lambris dorés
Qui n'ont ni porte ni fenêtre.
Je vois, dans un grenier, les armures antiques,
Les rondaches et les brassards,

Et les charnières des cuissarts
1740. Que portaient aux combats vos aïeux héroïques.
Leurs sabres tout rouillés sont rangés dans ces lieux,
Et les bois vermoulus de leurs lances gothiques,
Sur la terre couchés, sont en poudre comme eux.

Il y a aussi des livres que les rats seuls ont lus depuis cinquante ans, et qui sont couverts des plus larges toiles d'araignées de l'Europe, de peur que les profanes n'en approchent.

Si les Pénates de ce palais pouvaient parler, ils vous diraient sans doute :

Se peut-il que ce roi, que tout le monde admire,
Nous abandonne pour jamais,
Et qu'il néglige son palais,
Quand il rétablit son empire?

Je suis, etc.

LETTRE LXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 12 octobre.

SIRE,

Votre Majesté est d'abord suppliée de lire la lettre ci-jointe du jeune *Luisius*; elle verra quels sont en général les sentimens du public sur l'Anti-Machiavel.

M. *Trévor*, l'envoyé d'Angleterre, et tous les hommes un peu instruits approuvent l'ouvrage unanimement. Mais je l'ai, je crois, déjà dit à votre Majesté ; il n'en est pas tout à fait de même de ceux qui ont moins d'esprit et plus de préjugés. Autant ils sont forcés d'admirer ce qu'il y a d'éloquent et de vertueux dans le livre,

1740.

autant ils s'efforcent de noircir ce qu'il y a d'un peu libre. Ce ſont des hiboux offenſés du grand jour; et malheureuſement il y a trop de ces hiboux dans le monde. Quoique j'euſſe retranché ou adouci beaucoup de ces vérités fortes qui irritent les eſprits faibles, il en eſt cependant encore reſté quelques-unes dans le manuſcrit copié par *Vanduren*. Tous les gens de lettres, tous les philoſophes, tous ceux qui ne ſont que gens de bien, ſeront contens. Mais le livre eſt d'une nature à devoir ſatisfaire tout le monde; c'eſt un ouvrage pour tous les hommes et pour tous les temps. Il paraîtra bientôt traduit dans cinq ou ſix langues.

Il ne faut pas, je crois, que les cris des moines et des bigots s'oppoſent aux louanges du reſte du monde: ils parlent, ils écrivent, ils font des journaux; il y a même dans l'Anti-Machiavel quelques traits dont un miniſtre malin pourrait ſe ſervir pour indiſpoſer quelques puiſſances.

C'eſt donc, Sire, dans la vue de rémedier à ces inconvéniens, que j'ai fait travailler nuit et jour à cette nouvelle édition dont j'envoie les premières feuilles à votre Majeſté. Je n'ai fait qu'adoucir certains traits de votre admirable tableau, et j'oſe m'aſſurer qu'avec ces petits correctifs qui n'ôtent rien à la beauté de l'ouvrage, perſonne ne pourra jamais ſe plaindre, et cette inſtruction des rois paſſera à la poſtérité comme un livre ſacré que perſonne ne blaſphémera.

Votre livre, Sire, doit être comme vous; il doit plaire à tout le monde: vos plus petits

1740. sujets vous aiment, vos lecteurs les plus bornés doivent vous admirer.

Ne doutez pas que votre secret, étant entre les mains de tant de personnes, ne soit bientôt su de tout le monde. Un homme de Clèves disait, tandis que votre Majesté était à Moiland : " Est-„ il vrai que nous avons un roi, un des plus „ savans et des plus grands génies de l'Europe? „ on dit qu'il a osé réfuter *Machiavel*. "

Votre cour en parle depuis plus de six mois. Tout cela rend nécessaire l'édition que j'ai faite, et dont je vais distribuer les exemplaires dans toute l'Europe pour faire tomber celle de *Vanduren*, qui d'ailleurs est très-fautive.

Si après avoir confronté l'une et l'autre, votre Majesté me trouve trop sévère, si elle veut conserver quelques traits retranchés ou en ajouter d'autres, elle n'a qu'à dire; comme je compte acheter la moitié de la nouvelle édition de *Paupie* pour en faire des présens, et que *Paupie* a déjà vendu par avance l'autre moitié à ses correspondans, j'en ferai commencer dans quinze jours une édition plus correcte, et qui sera conforme à vos intentions. Il serait sur-tout nécessaire de savoir bientôt à quoi votre Majesté se déterminera, afin de diriger ceux qui traduisent l'ouvrage en anglais et en italien. C'est ici un monument pour la dernière postérité, le seul livre digne d'un roi depuis quinze cents ans. Il s'agit de votre gloire : je l'aime autant que votre personne. Donnez-moi donc, Sire, des ordres précis.

Si votre Majesté ne trouve pas assez encore que l'édition de *Vanduren* soit étouffée par

a nouvelle, si elle veut qu'on retire le plus qu'on 1740.
pourra d'exemplaires de celle de *Vanduren*, elle n'a qu'à ordonner. J'en ferai retirer autant que je pourrai sans affectation dans les pays étrangers; car il a commencé à débiter son édition dans les autres pays; c'est une de ces fourberies à laquelle on ne pouvait remédier. Je suis obligé de soutenir ici un procès contre lui; l'intention du scélérat était d'être seul le maître de la première et de la seconde édition. Il voulait imprimer et le manuscrit que j'ai tenté de retirer de ses mains et celui même que j'ai corrigé. Il veut friponner sous le manteau de la loi. Il se fonde sur ce qu'ayant le premier manuscrit de moi, il a seul le droit d'impression; il a raison d'en user ainsi: ces deux éditions et les suivantes feraient sa fortune, et je suis sûr qu'un libraire qui aurait seul le droit de copie en Europe gagnerait trente mille ducats au moins.

Cet homme me fait ici beaucoup de peine. Mais, Sire, un mot de votre main me consolera; j'en ai grand besoin, je suis entouré d'épines. Me voilà dans votre palais. Il est vrai que je n'y suis pas à charge à votre envoyé; mais enfin un hôte incommode au bout d'un certain temps. Je ne peux pourtant sortir d'ici sans honte, ni y rester avec bienséance sans un mot de votre Majesté à votre envoyé.

Je joins à ce paquet la copie de ma lettre à ce malheureux curé dépositaire du manuscrit, car je veux que votre Majesté soit instruite de toutes mes démarches.

Je suis etc.

1740.

LETTRE LXXIV.

DU ROI.

A Remusberg, octobre.

Je suis honteux de vous devoir trois lettres, mais je le suis bien plus encore d'avoir toujours la fièvre. En vérité, mon cher *Voltaire*, nous sommes une pauvre espèce : un rien nous dérange et nous abat.

J'ai profité de vos avis touchant M. de *Liège*, et vous verrez que mes droits seront imprimés dans les gazettes. Cependant l'affaire se termine, et je crois que dans quinze jours mes troupes pourront évacuer le comté de Horn. *Césarion* vous aura répondu touchant M. *du Châtelet*. J'espère que vous serez content de sa réponse.

En vérité je me répens d'avoir écrit le Machiavel, car les disputes où il vous entraîne avec *Vanduren* font au monde lettré une espèce de banqueroute de quinze jours de votre vie.

J'attends le Mahomet avec bien de l'impatience.

Voudriez-vous engager le comédien, auteur de Mahomet II, et lui enjoindre de lever une troupe en France, et de l'amener à Berlin le premier de juin 1741 ? Il faut que la troupe soit bonne et complète pour le tragique et le comique, les premiers rôles doubles.

Je me suis enfin ravisé sur le savant à tant de langues (1) ; vous me ferez plaisir de me l'envoyer.

(1) M. *Dumolard*.

Bernard parle en adepte ; il ne veut point imprimer des livres, mais il veut faire de l'or. 1740.

Si je puis je ferai marcher la torture de Breda ; je ferai même écrire à Vienne pour madame *du Châtelet* à mon ministre, qui pourra peut-être s'employer utilement pour elle. Saluez de ma part cette rare et aimable personne, et soyez persuadé que tant que *Voltaire* existera, il n'aura de meilleur ami que

FÉDERIC.

LETTRE LXXV.

DU ROI.

A Remusberg, le 12 octobre.

Enfin je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitans de la Thrace, qui, lorsqu'ils donnaient des repas aux dieux, avaient soin de manger la moëlle auparavant. Je recevrai *Apollon* comme il mérite d'être reçu : c'est *Apollon* non-seulement dieu de la médecine, mais de la philosophie, de l'histoire, enfin de tous les arts.

Venez, que votre vue écarte
Mes maux, l'ignorance et l'erreur ;
Vous le pouvez en tout honneur,
Car Emilie est sans frayeur ;
Et j'ai toujours la fièvre quarte.

Ici, loin du faste des rois,
Loin du tumulte de la ville,
A l'abri des paisibles lois,
Les Arts trouvent un doux asile.

1740.

S'aimer, se plaire, et vivre heureux,
Est tout l'objet de notre étude;
Et, sans importuner les dieux
Par des souhaits ambitieux,
Nous nous fesons une habitude
D'être satisfaits et joyeux.

Grâces vous soient rendues du bel écrit que vous venez de faire en ma faveur ! (1) L'amitié n'a point de bornes chez vous, aussi ma reconnaissance n'en a-t-elle point non plus.

Vos politiques hollandais
Et votre ambassadeur français,
En fainéans experts critiquent et réforment,
D'un fauteuil à duvet sur nous lancent leurs traits,
Et sur le monde entier tranquillement s'endorment.
Je jure qu'ils sont trop heureux
D'être immobiles dans leur sphère;
Ne fesant jamais rien comme eux,
On ne saurait jamais mal faire.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

La Haye, 17 octobre.

Bientôt à Berlin vous l'aurez
Cette cohorte théâtrale,
Race gueuse, fière et vénale,
Héros errans et bigarrés,
Portant avec habits dorés
Diamans faux et linge sale;

(1) Voyez la lettre de M. de *Voltaire*, du 22 septembre.

Bernard parle en adepte ; il ne veut point imprimer des livres, mais il veut faire de l'or. 1740.

Si je puis je ferai marcher la torture de Breda ; je ferai même écrire à Vienne pour madame *du Châtelet* à mon miniftre, qui pourra peut-être s'employer utilement pour elle. Saluez de ma part cette rare et aimable perfonne, et foyez perfuadé que tant que *Voltaire* exiftera, il n'aura de meilleur ami que

FÉDERIC.

LETTRE LXXV.

DU ROI.

A Remusberg, le 12 octobre.

ENFIN je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitans de la Thrace, qui, lorfqu'ils donnaient des repas aux dieux, avaient foin de manger la moëlle auparavant. Je recevrai *Apollon* comme il mérite d'être reçu : c'eft *Apollon* non-feulement dieu de la médecine, mais de la philofophie, de l'hiftoire, enfin de tous les arts.

Venez, que votre vue écarte
Mes maux, l'ignorance et l'erreur ;
Vous le pouvez en tout honneur,
Car Emilie eft fans frayeur ;
Et j'ai toujours la fièvre quarte.

Ici, loin du fafte des rois,
Loin du tumulte de la ville,
A l'abri des paifibles lois,
Les Arts trouvent un doux afile.

1740.

S'aimer, se plaire, et vivre heureux,
Est tout l'objet de notre étude ;
Et, sans importuner les dieux
Par des souhaits ambitieux,
Nous nous fesons une habitude
D'être satisfaits et joyeux.

Grâces vous soient rendues du bel écrit que vous venez de faire en ma faveur ! (1) L'amitié n'a point de bornes chez vous, aussi ma reconnaissance n'en a-t-elle point non plus.

Vos politiques hollandais
Et votre ambassadeur français,
En fainéans experts critiquent et réforment,
D'un fauteuil à duvet sur nous lancent leurs traits,
Et sur le monde entier tranquillement s'endorment.
Je jure qu'ils sont trop heureux
D'être immobiles dans leur sphère ;
Ne fesant jamais rien comme eux,
On ne saurait jamais mal faire.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

La Haye, 17 octobre.

Bientôt à Berlin vous l'aurez
Cette cohorte théâtrale,
Race gueuse, fière et vénale,
Héros errans et bigarrés,
Portant avec habits dorés
Diamans faux et linge sale ;

(1) Voyez la lettre de M. de *Voltaire*, du 22 septembre.

Hurlant pour l'empire romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant trois fois la ſemaine
L'univers pour gagner du pain. 1740.

Vous aurez mauſſades actrices,
Moitié femme et moitié patin,
L'une bégueule avec caprices,
L'autre débonnaire et catin,
A qui le ſouffleur ou Criſpin
Fait un enfant dans les couliſſes.

Dieu ſoit loué que votre Majeſté prenne la généreuſe réſolution de ſe donner du bon temps! C'eſt le ſeul conſeil que j'aie oſé donner; mais je défie tous les politiques d'en propoſer un meilleur. Songez à ce mal fixe de côté; ce ſont de ces maux que le travail du cabinet augmente, et que le plaiſir guérit. Sire, qui rend heureux les autres mérite de l'être, et avec un mal de côté on ne l'eſt point.

Voici enfin, Sire, des exemplaires de la nouvelle édition de l'Anti-Machiavel. Je crois avoir pris le ſeul parti qui reſtait à prendre, et avoir obéi à vos ordres ſacrés. Je perſiſte toujours à penſer qu'il a fallu adoucir quelques traits qui auraient ſcandaliſé les faibles, et révolté certains politiques. Un tel livre, encore une fois, n'a pas beſoin de tels ornemens. L'ambaſſadeur *Camas* ſerait hors des gonds s'il voyait à Paris de ces maximes chatouilleuſes, et qu'il pratique pourtant un peu trop. Tout vous admirera juſqu'aux dévots. Je ne les ai pas trop dans mon parti, mais je ſuis plus ſage pour vous que pour moi. Il faut que mon cher

1740. et respectable monarque, que le plus aimable des rois plaise à tout le monde. Il n'y a plus moyen de vous cacher, Sire, après l'ode de *Gresset*; voilà la mine éventée, il faut paraître hardiment sur la brèche. Il n'y a que des Ostrogoths et des Vandales qui puissent jamais trouver à redire qu'un jeune prince ait, à l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans, occupé son loisir à rendre les hommes meilleurs, et à les instruire en s'instruisant lui-même. Vous vous êtes taillé des ailes à Reinsberg pour voler à l'immortalité. Vous irez, Sire, par toutes les routes, mais celle-ci ne sera pas la moins glorieuse:

J'en atteste le Dieu que l'univers adore,
Qui jadis inspira Marc-Aurèle et Titus,
Qui vous donna tant de vertus,
Et que tout bigot déshonore.

Il vient tous les jours ici des jeunes officiers français; on leur demande ce qu'ils viennent faire; ils disent qu'ils vont chercher de l'emploi en Prusse. Il y en a quatre actuellement de ma connaissance; l'un est le fils du gouverneur de Berg-Saint-Vinox, l'autre le garçon major du régiment de Luxembourg, l'autre le fils d'un président, l'autre le bâtard d'un évêque. Celui-ci s'est enfui avec une fille, cet autre s'est enfui tout seul, celui-là a épousé la fille de son tailleur, un cinquième veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment.

J'apprends une nouvelle qui enchante mon esprit tolérant; votre Majesté fait revenir des pauvres anabaptistes qu'on avait chassés je ne sais trop pourquoi.

1740.

Que deux fois on se rebaptise
Ou que l'on soit débaptisé,
Qu'étole au cou Jean exorcise
Ou que Jean soit exorcisé,
Qu'il soit hors ou dedans l'Eglise,
Musulman, brachmane ou chrétien,
De rien je ne me scandalise,
Pourvu qu'on soit homme de bien.
Je veux qu'aux lois on soit fidelle,
Je veux qu'on chérisse son roi,
C'est en ce monde assez, je croi;
Le reste qu'on nomme la foi
Est bon pour la vie éternelle,
Et c'est peu de chose pour moi.

LETTRE LXXVII.

DU ROI.

A Remusberg, le 24 octobre.

MON CHER VOLTAIRE,

JE vous suis mille fois obligé de tous les bons offices que vous me rendez, du liégeois que vous abattez, de *Vanduren* que vous retenez, en un mot de tout le bien que vous me faites. Vous êtes enfin le tuteur de mes ouvrages et le génie heureux que, sans doute, quelque être bienfesant m'envoie pour me soutenir et m'inspirer.

L'ananas qui de tous les fruits,
Rassemble en lui le goût exquis,
Voltaire, est ton parfait emblême;
Ainsi les arts, au point suprême,
Se trouvent en toi réunis.

1740. J'emploie toute ma rhétorique auprès d'*Hercule de Fleuri* pour voir si on pourra l'humaniser sur votre sujet. Vous savez ce que c'est qu'un prêtre, qu'un politique, qu'un vieillard têtu ; et je vous prie d'avance de ne me point rendre responsable du succès qu'auront mes sollicitations. C'est un *Vanduren* placé sur le trône.

Ce Machiavel en barette,
Toujours fourré de faux-fuyans,
Lève de temps en temps la crête,
Et honnit les honnêtes gens.
Pour plaire à ses yeux bienséans,
Il faut entonner la trompette
Des éloges les plus brillans,
Et parfumer la vieille idole
De baume arabesque et d'encens.
Ami, je connais ton bon sens;
Tu n'as pas la cervelle folle
De l'abjecte faveur des grands,
Et tu n'as point l'ame assez molle
Pour épouser leurs sentimens.
Fait pour la vérité sincère,
A ce vieux monarque mitré,
Précepteur de gloire entouré,
Ta franchise ne saurait plaire.

LETTRE LXXVIII.

1740.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 25 octobre.

Ombre aimable, charmant espoir,
Des plaisirs image légère,
Quoi! vous me flattez de revoir
Ce roi qui sait régner et plaire!
  Nous lisons dans certain auteur,
(Cet auteur est, je crois, la Bible.)
Que Moïse, le voyageur,
Vit Jéhovah quoique invisible.
  Certain verset dit hardiment
Qu'il vit sa face de lumière;
Un autre nous dit bonnement
Qu'il ne parla qu'à son derrière.
  On dit que la Bible souvent
Se contredit de la manière;
Mais qu'importe, dans ce mystère,
Ou le derrière ou le devant?
  Il vit son Dieu, c'est chose claire;
Il reçut ses commandemens;
Les vôtres seront plus charmans,
Et votre présence plus chère.
  Je pourrai dire quelque jour:
J'ai vu deux fois ce prince aimable,
Né pour la guerre et pour l'amour,
Et pour l'étude et pour la table.
  Il fait tout, hors être en repos;
Il fait agir, parler, écrire;
Il tient le sceptre de Minos,
Et des Muses il tient la lyre.

1742.

Vous, dieux! aujourd'hui qu'il s'écarte
De la droite raison qu'il a!
Il méprise le quinquina
Pour conserver la fièvre quarte.

Sire, dans ce moment monseigneur le prince de Hesse vient de m'assurer que le roi de Suède ayant été long-temps dans la même opinion que votre Majesté, accablé d'une longue fièvre, a fait céder enfin son opiniâtreté à celle de la maladie, a pris le quinquina, et a guéri.

Je sais que tous les rois ensemble
Sont loin de mon roi vertueux;
Votre âme l'emporte sur eux,
Mais leur corps au moins vous ressemble.

Si dans le climat de la Suède un roi (soit qu'il prenne parti pour la France ou non) guérit par la poudre des jésuites, pourquoi, Sire, n'en prendriez-vous pas?

A Loyola que mon roi cède!
Que votre esprit luthérien
Confonde tout ignatien;
Mais pour votre estomac prenez de son remède.

Sire, je veux venir à Berlin avec une balle de quinquina en poudre. Votre Majesté a beau travailler en roi avec sa fièvre, occuper son loisir en fesant de la prose de *Cicéron* et des vers de *Catulle*, je serai toujours très-affligé de cette maudite fièvre que vous négligez.

Si votre Majesté veut que je sois assez heureux pour lui faire ma cour pendant quelques jours,

Mon cœur et ma maigre figure
Sont prêts à se mettre en chemin;

Déjà le cœur est à Berlin,
Et pour jamais, je vous le jure. 1740.

Je serai dans une nécessité indispensable de tourner bientôt à Bruxelles pour le procès de adame *du Châtelet* et de quitter *Marc-Aurèle* our la chicane; mais, Sire, quel homme est le aître de ses actions? vous-même n'avez-vous is un fardeau immense à porter qui vous empêe souvent de satisfaire vos goûts en remplissant os devoirs sacrés? Je suis, etc.

LETTRE LXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Herford, le 11 novembre.

Dans un chemin creux et glissant,
Comblé de neiges et de boues,
La main d'un démon malfesant
De mon char a brisé les roues.
J'avais toujours imprudemment
Bravé celle de la Fortune;
Mais je change de sentiment:
Je la fuyais, je l'importune,
Je lui dis d'une faible voix:
O toi qui gouvernes les rois,
Excepté le héros que j'aime;
O toi qui n'auras sous tes lois
Ni son cœur ni son diadème,
Je vais trouver mon seul appui:
Qu'enfin ta faveur me seconde
Souffre qu'en paix j'aille vers lui;
Va troubler le reste du monde.

1740. La Fortune, Sire, a été trop jaloufe de mon accès auprès de votre Majefté ; elle eft bien loin d'exaucer ma prière ; elle vient de brifer fur le chemin d'Herford ce carroffe qui me menait dans la terre promife. *Dumolard* l'oriental, que j'amène dans les Etats de votre Majefté fuivant vos ordres, prétend, Sire, que dans l'Arabie jamais pèlerin de la Mecque n'eut une plus trifte aventure, et que les Juifs ne furent pas plus à plaindre dans le défert.

Un domeftique va d'un côté demander du fecours à des Weftphaliens qui croient qu'on leur demande à boire ; un autre court fans favoir où. *Dumolard*, qui fe promet bien d'écrire notre voyage en arabe et en fyriaque, eft cependant de reffource comme s'il n'était pas favant. Il va à la découverte moitié à pied moitié en charrette, et moi je monte en culotte de velours, en bas de foie et en mules fur un cheval rétif.

Hélas! grand Roi, qu'euffiez-vous cru,
En voyant ma faible figure
Chevauchant triftement à cru
Un courfier de mon encolure ?
C'eft ainfi qu'on vit autrefois
Ce héros vanté par Cervante,
Son écuyer et Roffinante
Egarés au milieu des bois.
Ils ont fait de brillans exploits,
Mais j'aime mieux ma deftinée ;
Ils ne fervaient que Dulcinée,
Et je fers le meilleur des rois.

En arrivant à Herfort dans cet équipage, la fentinelle

sentinelle m'a demandé mon nom ; j'ai répondu, comme de raison, que je m'appelais *Don Quichotte*, et j'entre sous ce nom. Mais quand pourrai-je me jeter à vos pieds sous celui de votre créature, de votre admirateur, de..., etc. 1740.

LETTRE LXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Fragment.

. . . .
. . . .

Je vous quitte, il est vrai, mais mon cœur déchiré
Vers vous revolera sans cesse :
Depuis quatre ans vous êtes ma maîtresse,
Un amour de dix ans doit être préféré ;
Je remplis un devoir sacré.
Héros de l'amitié, vous m'approuvez vous-même.
Adieu, je pars désespéré.
Oui, je vais aux genoux d'un objet adoré,
Mais j'abandonne ce que j'aime.

Votre ode est parfaite enfin, et je serais jaloux si je n'étais transporté de plaisir. Je me jette aux pieds de votre humanité, et j'ose être attaché tendrement au plus aimable des hommes, comme j'admire le protecteur de l'empire, de ses sujets et des arts.

1740.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Clèves, le 15 décembre.

Grand Roi, je vous l'avais prédit
Que Berlin deviendrait Athène
Pour les plaisirs et pour l'esprit;
La prophétie était certaine.

Mais quand, chez le gros Valori,
Je vois le tendre Algarotti
Presser d'une vive embrassade
Le beau Lujac, son jeune ami,
Je crois voir Socrate affermi
Sur la croupe d'Alcibiade;
Non pas ce Socrate entêté,
De sophismes fesant parade,
A l'œil sombre, au nez épaté,
A front large, à mine enfumée;
Mais Socrate vénitien,
Aux grands yeux, au nez aquilin
Du bon saint Charles-Borromée.
Pour moi, très-désintéressé
Dans ces affaires de la Gréce,
Pour Frédéric seul empressé,
Je quittais étude et maîtresse;
Je m'en étais débarrassé;
Si je volai dans son empire,
Ce fut au doux son de sa lyre;
Mais la trompette m'a chassé.

Vous ouvrez d'une main hardie
Le temple horrible de Janus;

Je m'en retourne tout confus 1740.
Vers la chapelle d'Emilie.
Il faut retourner sous sa loi,
C'est un devoir ; j'y suis fidelle
Malgré ma fluxion cruelle,
Et malgré vous et malgré moi.
Hélas ! ai-je perdu pour elle
Mes yeux, mon bonheur et mon roi ?

Sire, je prie le Dieu de la paix et de la guerre qu'il favorise toutes vos grandes entreprises, et que je puisse bientôt revoir mon héros à Berlin, couvert d'un double laurier, etc.

LETTRE LXXXII.

DU ROI.

Au quartier de Herendorf en Silésie, le 23 décembre.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu deux de vos lettres, mais je n'ai pu y répondre plutôt : je suis comme le roi d'échecs de *Charles XII*, qui marchait toujours. Depuis quinze jours nous sommes continuellement par voie et par chemin, et par le plus beau temps du monde.

Je suis trop fatigué pour répondre à vos charmans vers, et trop saisi de froid pour en savourer tout le charme ; mais cela reviendra. Ne demandez point de poésie à un homme qui fait actuellement le métier de charretier, et même quelquefois de charretier embourbé. Voulez-vous savoir ma vie ?

Nous marchons depuis sept heures jusqu'à
1740. quatre de l'après-midi. Je dîne alors ; ensuite je travaille, je reçois des visites ennuyeuses : vient après un détail d'affaires insipides. Ce sont des hommes difficultueux à rectifier, des têtes trop ardentes à retenir, des paresseux à presser, des impatiens à rendre dociles, des rapaces à contenir dans les bornes de l'équité, des bavards à écouter, des muets à entretenir ; enfin il faut boire avec ceux qui en ont envie, manger avec ceux qui ont faim ; il faut se faire juif avec les juifs, païen avec les païens.

Telles sont mes occupations que je céderais volontiers à un autre, si ce fantôme nommé la gloire ne m'apparaissait trop souvent. En vérité, c'est une grande folie, mais une folie dont il est très-difficile de se départir lorsqu'une fois on en est entiché.

Adieu, mon cher *Voltaire*, que le ciel préserve de malheur celui avec lequel je voudrais souper après m'être battu ce matin. Le cygne de Padoue s'en va, je crois, à Paris profiter de mon absence, le philosophe géomètre quarre des courbes, le philosophe littérateur traduit du grec, et le savant doctissime ne fait rien ou peut-être quelque chose qui en approche beaucoup.

Adieu, encore une fois, cher *Voliaire*, n'oubliez par les absens qui vous aiment.

FÉDERIC.

LETTRE LXXXIII.

1741.

DU ROI.

A Olau, le 16 d'avril.

Je connais les douceurs d'un ſtudieux repos;
Diſciple d'Epicure, amant de la molleſſe,
Entre ſes bras, plein de faibleſſe,
J'aurais pu ſommeiller à l'ombre des pavots.
Mais un rayon de gloire animant ma jeuneſſe,
Me fit voir d'un coup d'œil les faits de cent héros;
Et, plein de cette noble ivreſſe,
Je voulus ſurpaſſer leurs plus fameux travaux.
Je goûte le plaiſir, mais le devoir me guide.
Délivrer l'univers de monſtres plus affreux
Que ceux terraſſés par Alcide,
C'eſt l'objet ſalutaire auquel tendent mes vœux.
Soutenir de mon bras les droits de ma patrie,
Et réprimer l'orgueil des plus fiers des humains,
Tous fous de la vierge Marie,
Ce n'eſt point un ouvrage indigne de mes mains.
Le bonheur, cher ami, cet être imaginaire,
Ce fantôme éclatant qui fuit devant nos pas,
Habite auſſi peu cette ſphère,
Qu'il établit ſon règne au ſein de mes Etats.
Aux berceaux de Reinsberg, aux champs de Siléſie,
Mépriſant du bonheur le caprice fatal,
Ami de la philoſophie,
Tu me verras toujours auſſi ferme qu'égal.

On dit les Autrichiens battus, et je crois que
'eſt vrai. Vous voyez que la lyre d'*Horace* a ſon
our après la maſſue d'*Alcide*. Faire ſon devoir,

1741. être accessible aux plaisirs, ferrailler avec les ennemis, être absent et ne point oublier ses amis : tout cela sont des choses qui vont fort bien de pair, pourvu qu'on sache assigner des bornes à chacune d'elles. Doutez de toutes les autres; mais ne soyez pas pyrrhonien sur l'estime que j'ai pour vous, et croyez que je vous aime. Adieu.

FÉDERIC.

LETTRE LXXXIV.

DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 2 de mai.

De cette ville portative,
Légère et qu'ébranlent les vents,
D'architecture peu massive,
Dont nous sommes les habitans;
Des glorieux et tristes champs
Où des soldats la fureur vive
Défit la troupe fugitive
De nos ennemis impuissans;
Des lieux où l'ambition folle
Réunit sous ses étendards
Ceux qu'instruisit à son école
Le fier, le sanguinaire Mars;
En un mot, du centre du trouble,
Je vous cherche au sein de la paix
Où vous savez jouir au double
De cent plaisirs, de cent succès;
Où vous vivez quand je travaille;

Où vous inſtruiſez l'univers,
Lorſque de cent peuples divers
Je vois au fort de la bataille
Les ombres paſſer aux enfers. 1741.

Voilà tout ce que peut vous dire ma muſe guerrière, d'un camp très-froid. Je n'entre point en détail avec vous, car il n'y a rien de raffiné dans la façon dont nous nous entretenons; cela ſe fait toujours à mon grand regret; et ſi je dirige la fureur obéiſſante de mes troupes, c'eſt toujours aux dépens de mon humanité qui pâtit du mal néceſſaire que je ne ſaurais me diſpenſer de faire.

Le maréchal de *Bellisle* eſt venu ici avec une ſuite de gens très-ſenſés. Je crois qu'il ne reſte plus guère de raiſon aux Français après celle que ces meſſieurs de l'ambaſſade ont reçue en partage. On regarde en Allemagne comme un phénomène très-rare de voir des français qui ne ſoient pas fous à lier. Tels ſont les préjugés des nations les unes contre les autres : quelques gens de génie ſavent s'en affranchir ; mais le vulgaire croupit toujours dans la fange des préjugés. L'erreur eſt ſon partage. A vous qui la combattez, ſoit honneur, ſanté, proſpérité et gloire à jamais. Ainſi ſoit-il. Adieu.

FÉDERIC.

1741.

LETTRE LXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 mai.

Je croyais autrefois que nous n'avions qu'une ame,
Encore est-ce beaucoup, car les sots n'en ont pas:
Vous en possédez trente, et leur céleste flamme
Pourrait seule animer tous les sots d'ici-bas.

Minerve a dirigé vos desseins politiques;
Vous suivez à la fois Mars, Orphée, Apollon;
Vous dormez en plein champ sur l'affût d'un canon;
Neiperg fuit devant vous aux plaines germaniques.

César votre patron, par qui tout fut soumis,
Aimait aussi les arts, et sa main triomphale
Cueille encor des lauriers dans ses nobles écrits;
Mais a-t-il fait des vers au grand jour de Pharsale?

A peine ce Neiperg est-il par vous battu,
Que vous prenez la plume en montrant votre épée;
Mon attente, ô grand Roi! n'a point été trompée,
Et non moins que Neiperg mon génie est vaincu.

Sire, faire des vers et des jolis vers après une victoire, est une chose unique et par conséquent réservée à votre Majesté. Vous avez battu *Neiperg* et *Voltaire*. Votre Majesté devrait mettre dans ses lettres des feuilles de laurier, comme les anciens généraux romains. Vous méritez à la fois le triomphe du général et du poëte, et il vous faudrait deux feuilles de laurier au moins.

J'apprends que *Maupertuis* est à Vienne; je le plains plus qu'un autre; mais je plains quiconque

n'est

n'eſt pas auprès de votre perſonne. On dit que le colonel *Camus* eſt mort bien fâché de n'être pas tué à vos yeux. Le major *Knobertoff* (dont j'écris mal le nom) a eu au moins ce triſte honneur dont DIEU veuille préſerver votre Majeſté. Je ſuis ſûr de votre gloire, grand Roi, mais je ne ſuis pas ſûr de votre vie ; dans quels dangers et dans quels travaux vous la paſſez, cette vie ſi belle! des ligues à prévenir ou à détruire, des alliés à ſe faire ou à retenir, des ſiéges, des combats, tous les deſſeins, toutes les actions, et tous les détails d'un héros ; vous aurez peut-être tout, hors le bonheur. Vous pourrez, ou faire un empereur, ou empêcher qu'on n'en faſſe un, ou vous faire empereur vous-même ; ſi le dernier cas arrive, vous n'en ſerez pas plus ſacrée Majeſté pour moi. 1741.

J'ai bien de l'impatience de dédier Mahomet à cette adorable Majeſté. Je l'ai fait jouer à Lille, et il a été mieux joué qu'il ne l'eût été à Paris ; mais quelque émotion qu'il ait cauſée, cette émotion n'approche pas de celle que reſſent mon cœur en voyant tout ce que vous faites d'héroïque.

LETTRE LXXXVI.

DU ROI.

Au camp de Molvitz, le 13 de mai.

LES gazettes de Paris qui vous diſaient à l'extrémité, et madame *du Châtelet* ne bougeant de votre chevet, m'ont fait trembler pour les jours d'un homme que j'aime, lorſque j'ai vu par votre

1741. lettre que ce même homme eft plein de vie et qu'il m'aime encore.

Ce n'eft point mon frère qui a été bleffé, c'eft le prince *Guillaume*, mon coufin. Nous avons perdu à cette heureufe et malheureufe journée quantité de bons fujets. Je regrette tendrement quelques amis dont la mémoire ne s'effacera jamais de mon cœur. Le chagrin des amis tués eft l'antidote que la Providence a daigné joindre à tous les heureux fuccès de la guerre pour tempérer la joie immodérée qu'excitent les avantages remportés fur les ennemis. Le regret de perdre de braves gens eft d'autant plus fenfible qu'on doit de la reconnaiffance à leurs manes, et fans pouvoir jamais s'en acquitter.

La fituation où je fuis m'amènera dans peu, mon cher *Voltaire*, à rifquer de nouveaux hafards. Après avoir abattu un arbre, il eft bon d'en détruire jufques aux racines pour empêcher que des rejetons ne le remplacent avec le temps. Allons donc voir ce que nous pourrons faire à l'arbre dont M. de *Neiperg* doit être regardé comme la sève.

J'ai vu et beaucoup entretenu le maréchal de *Bellisle* qui fera dans tout pays ce que l'on appelle un très-grand homme. C'eft un *Newton* pour le moins en fait de guerre, autant aimable dans la fociété qu'intelligent et profond dans les affaires, et qui fait un honneur infini à la France fa nation, et au choix de fon maitre.

Je fouhaite de tout mon cœur de n'attendre

que de bonnes nouvelles de votre part : ſoyez ———
perſuadé que perſonne ne s'y intéreſſe plus que 1741.
votre fidèle ami.

FÉDERIC.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Au camp de Grotkau, le 2 de juin.

Vous qui poſſédez tous les arts,
Et ſur-tout le talent de plaire ;
Vous qui penſez à nos houſſards
En cueillant des fruits de Cythère,
Qui chantez Charles et Newton,
Et qui, du giron d'Emilie,
Aux beaux eſprits donnez le ton
Ainſi qu'à la philoſophie :
De ce camp d'où maint peloton
S'exerce en tirant à l'envie,
De ma très-turbulente vie
Je vous fais un léger crayon.

Nous avons vu Céſarion,
Le court Jordan qui l'accompagne
Tenant en main ſon Cicéron,
Horace, Hippocrate et Montagne ;
Nous avons vu des maréchaux,
Des beaux eſprits et des héros,
Des bavards et des politiques,
Et des ſoldats très-impudiques ;
Nous avons vu, dans nos travaux,
Combats, eſcarmouches et ſiéges,
Mines fougaces et cent piéges,

1741. Et moiſſonner dame Atropos,
Feſant rage de ſes ciſeaux
Parmi la cohue imbécille
Qui ſuit d'un pas fier et docile
Les traces de ſes généraux.
Mais ſi j'avais vu davantage
En ſerais-je plus fortuné?
Qui penſe et jouit à mon âge,
Qui de vous eſt endoctriné,
Mérite ſeul le nom de ſage;
Mais qui peut vous voir de ſes yeux
Mérite ſeul le nom d'heureux.

Ni mon frère, ni ce *Knobelſdorf* que vous connaiſſez, n'ont été à l'action. C'eſt un de mes couſins et un major de dragons *Knſdelſdorf* qui ont eu le malheur d'être tués.

Donnez-moi plus ſouvent de vos nouvelles. Aimez-moi toujours, et ſoyez perſuadé de l'eſtime que j'ai pour vous. Adieu.

FÉDERIC.

LETTRE LXXXVIII.

DU ROI.

Au camp de Strelen, le 25 juin.

. . . .
. . . .

L'ANNONCE de votre hiſtoire me fait bien du plaiſir; cela n'ajoutera pas un petit laurier de plus à ceux que vous prépare la main de l'immortalité; c'eſt votre gloire, en un mot, que je chéris. Je m'intéreſſe au *Siècle de Louis XIV*, je vous

admire comme philosophe, mais je vous aime bien mieux poëte. 1741.

Préférez la lyre d'Horace
Et ses immortels acoords,
A ces gigantesques efforts
Que fait la pédantesque race,
Pour mieux connaître les ressorts
De l'air, des corps, et de l'espace:
Grands objets trop peu faits pour nous:
Ces sages souvent sont bien fous.

L'un fait un roman de physique, l'autre monte avec bien de la peine et ajuste ensemble les différentes parties d'un systême sorti de son cerveau creux.

Ne perdons point à rêvasser
Un temps fait pour la jouissance
Ce n'est point à philosopher
Qu'on avance dans la science.
Tout l'art est d'apprendre à douter,
Et modestement confesser
Nos sottises, notre ignorance.

L'histoire et la poésie offrent un champ bien plus libre à l'esprit. Il s'agit d'objets qui sont à notre portée, de faits certains, et de riantes peintures. La véritable philosophie, c'est la fermeté d'ame, et la netteté de l'esprit qui nous empêche de tomber dans les erreurs du vulgaire et de croire aux effets sans cause.

La belle poésie, c'est sans contredit la vôtre: elle contient tout ce que les poëtes de l'antiquité ont produit de meilleur.

1741. Votre muse forte et légère,
Des agrémens semble la mère,
Parlant la langue des amours.
Mais lorsque vous peignez la guerre,
Comme un impétueux tonnerre
Elle entraîne tout dans son cours.

C'est que vous et votre muse, vous êtes tout ce que vous voulez. Il n'est pas permis à tout le monde d'être *Protée* comme vous; et nous autres pauvres humains, nous sommes obligés de nous contenter du petit talent que l'avare nature a daigné nous donner.

Je ne puis vous mander des nouvelles de ce camp, où nous sommes les gens les plus tranquilles du monde. Nos houssards sont les héros de la pièce pendant l'intermède, tandis que les ambassadeurs me haranguent, qu'on fait les Silésiens cocus, etc. etc.

Bien des complimens à la marquise; quant à vous, je pense bien que vous devez être persuadé de la parfaite estime et de l'amitié que j'aurai toujours pour vous. Adieu.

FÉDERIC.

Le pauvre *Césarion* est malade à Berlin où je l'ai renvoyé pour le guérir, et *Jordan* qui vient d'arriver de Breslau, est tout fatigué du voyage.

que de bonnes nouvelles de votre part : ſoyez perſuadé que perſonne ne s'y intéreſſe plus que votre fidèle ami. 1741.

FÉDERIC.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Au camp de Grotkau, le 2 de juin.

Vous qui poſſédez tous les arts,
Et ſur-tout le talent de plaire ;
Vous qui penſez à nos houſſards
En cueillant des fruits de Cythère,
Qui chantez Charles et Newton,
Et qui, du giron d'Emilie,
Aux beaux eſprits donnez le ton
Ainſi qu'à la philoſophie :
De ce camp d'où maint peloton
S'exerce en tirant à l'envie,
De ma très-turbulente vie
Je vous fais un léger crayon.

Nous avons vu Céſarion,
Le court Jordan qui l'accompagne
Tenant en main ſon Cicéron,
Horace, Hippocrate et Montagne ;
Nous avons vu des maréchaux,
Des beaux eſprits et des héros,
Des bavards et des politiques,
Et des ſoldats très-impudiques ;
Nous avons vu, dans nos travaux,
Combats, eſcarmouches et ſiéges,
Mines fougaſes et cent piéges,

Et m'écrire en jouant, fur la peau d'un tambour,
1741. Ces vers toujours heureux, pleins de grâce et de tour.

Hindfort, et vous Ginkel, vous dont le nom barbare
Fait jurer de mes vers la cadence bizarre,
Venez-vous près de lui, le caducée en main,
Pour féduire fon ame et changer fon deftin,
Et vous, cher Valori, toujours prêt à conclure,
Voulez-vous des Ginkels déranger la mefure?
Miniftres cauteleux, ou preffans, ou jaloux,
Laiffez là tout votre art, il en fait plus que vous;
Il fait quel intérêt fait pencher la balance,
Quel traité, quel ami convient à fa puiffance;
Et toujours agiffant, toujours penfant en roi,
Par la plume et l'épée il fait donner la loi.
Cette plume fur-tout eft ce qui fait ma joie;
Car meffieurs, quand le jour, à tant de fots en proie,
Il a campé, marché, recampé, ferraillé,
Ecouté cent avis, répondu, confeillé,
Ordonné des piquets, des haltes, des fourrages,
Garni, forcé, repris, débouché vingt paffages,
Et parlé dans fa tente à des ambaffadeurs,
(Gens quelquefois trompés encor que grands trompeurs)
Alors tranquille et gai, n'ayant plus rien à faire,
En vers doux et nombreux il écrit à Voltaire.
En faites-vous autant, Georges, Charles, Louis,
Très-refpectables rois, d'Apollon peu chéris?
La maifon des Bourbons ni les filles d'Autriche
N'ont jamais fait pour moi le plus court hémiftiche.
Qu'importent leurs aïeux, leur trône, leurs exploits?
S'ils ne font point de vers, ils ne font point mes rois.
Je confens qu'on foit bon, jufte, grand, magnanime,
Que l'on foit conquérant, mais je prétends qu'on rime.
Protecteur d'Apollon, grand génie et grand roi,
Battez-vous, écrivez, et fur-tout aimez-moi.

Sire, le plus prosaïque de vos serviteurs ne peut rimer davantage. Je suis actuellement enfoncé dans l'histoire ; elle devient tous les jours plus chère pour moi depuis que je vois le rang illustre que vous y tiendrez. Je prévois que votre Majesté s'amusera quelque jour à faire le récit de ses deux campagnes : heureux qui pourrait être alors son secrétaire ! mais aussi très-heureux qui sera son lecteur ! C'est aux *Césars* à faire leurs commentaires. Messieurs de *la Croze* et *Jordan*, de grâce, prêtez-moi vos vieux livres et vos lumières nouvelles pour les antiques vérités que je cherche ; mais quand je serai arrivé au siècle illustré par *Frédéric*, permettez-moi d'avoir recours directement à notre héros. Que vous êtes heureux, ô *Jordan !* vous le voyez ce héros, et vous avez de plus une très-belle bibliothèque ; il n'en est pas ainsi de moi, je n'ai point ici de héros, et j'ai très-peu de livres. Cependant je travaille, car les gens oisifs ne sont pas faits pour lui plaire. 1741.

De son sublime esprit la noble activité
Réveillerait dans moi la molle oisiveté.
Tout mortel doit agir, roi, fermier, soldat, prêtre ;
A ces conditions le Ciel nous donna l'être :
Le plaisir véritable est le fruit des travaux.
Grand Dieu, que de plaisirs doit goûter mon héros !

Je suis de sa majesté, de son humanité, de son activité, de son esprit et de son cœur, l'admirateur et le sujet.

1741.

LETTRE XC.

DU ROI.

Au camp de Strelen, 22 juillet.

. . . .

. . . .

Après la sentence que vous venez de prononcer sur votre Hélicon, je ne puis vous écrire qu'en vers. C'est une corruption dont je me sers pour captiver votre affection. Si vous étiez médiateur entre la reine d'Hongrie et moi, je plaiderais ma cause en vers; et mes vieux documens en rimes serviraient aux amusemens de mon pacificateur. Il n'y aura pas assurément autant de lacunes dans l'histoire que vous écrivez, qu'il se trouve de vide dans notre campagne; mais notre inaction ne sera pas longue. Si nous suspendons nos coups, ce n'est que pour frapper dans peu d'une manière plus sûre et plus éclatante.

Je vous recommande les intérêts du siècle divin que vous peignez si élégamment. J'aimerais mieux l'avoir fait, que d'avoir gagné cent batailles.

Adieu, cher *Voltaire*; lorsque vous fesiez la guerre à vos libraires et à vos autres ennemis, j'écrivais; à présent que vous écrivez, je m'escrime d'estoc et de taille. Tel est le monde.

Ne doutez pas de la parfaite amitié avec laquelle je suis tout à vous.

FÉDERIC.

LETTRE XCI.

1741.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le 3 auguste.

Vous dont le précoce génie
Pourfuit fa carrière infinie
Du Parnaffe aux champs des combats,
Défiant, d'un effor fublime,
Et les obftacles de la rime
Et les menaces du trépas :

Amant fortuné de la gloire,
Vous avez voulu que l'hiftoire
Devint l'objet de mes travaux ;
Du haut du temple de Mémoire,
Sur les ailes de la Victoire
Vos yeux conduifent mes pinceaux.

Mais non, c'eft à vous feul d'écrire,
A vous de chanter fur la lyre
Ce que vous feul exécutez :
Tel était jadis ce grand homme,
L'oracle et le vainqueur de Rome,
Qu'on vante et que vous imitez.

Cependant la douce éminence,
Ce roi tranquille de la France,
Etendant par-tout fes bienfaits,
Vers les frontières alarmées
Fait déjà marcher quatre armées,
Seulement pour donner la paix.

J'aime mieux Jordan qui s'allie
Avec certain anglais impie
Contre l'idole des dévots,

1741.

Contre ce monſtre atrabilaire
De qui les fripons ſavent faire
Un engin pour prendre les ſots.

Autrefois Julien le ſage,
Plein d'eſprit, d'art et de courage,
Juſqu'en ſon temple l'a vaincu ;
Ce philoſophe ſur le trône,
Uniſſant Thémis et Bellone,
L'eût détruit s'il avait vécu.

Achevez cet heureux ouvrage,
Briſez ce honteux eſclavage
Qui tient les humains enchaînés ;
Et, dans votre noble colère,
Avec Jordan le ſecrétaire,
Détruiſez l'idole, et vivez.

Vous que la raiſon pure éclaire,
Comment craindriez-vous de faire
Ce qu'ont fait vos braves aïeux (1)
Qui, dans leur ignorance heureuſe,
Bravèrent la puiſſance affreuſe
De ce monſtre élevé contre eux.

Hélas ! votre eſprit héroïque
Entend trop bien la politique ;
Je vois que vous n'en ferez rien.
Tous les dévots, ſaiſis de crainte,
Ont déjà par-tout fait leur plainte
De vous voir ſi mauvais chrétien.

Content de briller dans le monde,
Vous leur laiſſez l'erreur profonde
Qui les tient ſous d'indignes lois.
Le plus ſage aux plus ſots veut plaire,

(1) Au treizième ſiècle ils chaſſèrent tous les prêtres

Et les préjugés du vulgaire
Sont encor les tyrans des rois. 1741.

Ainsi donc, Sire, votre Majesté ne combattra
ue des princes, et laissera *Jordan* combattre les
rreurs sacrées de ce monde. Puisqu'il n'a pu
evenir poëte auprès de votre personne, que
a prose soit digne du roi que nous voudrions tous
eux imiter. Je me flatte que la Silésie produira
n bon ouvrage contre ce que vous savez, après
es beaux vers qui me sont déjà venus des en-
irons de la Neiss. Certainement si votre Majesté
'avait pas daigné aller en Silésie, jamais on
'y aurait fait de vers français. Je m'imagine
u'elle est à présent plus occupée que jamais;
nais je ne m'en effraie pas; et après avoir reçu
'elle des vers charmans le lendemain d'une vic-
oire, il n'y a rien à quoi je ne m'attende. J'espère
oujours que je serai assez heureux pour avoir une
elation de ses campagnes, comme j'en ai une
lu voyage de Strasbourg, etc.

LETTRE XCII.

DU ROI.

Au camp de Reichenback, le 24 auguste.

De tous les monstres différens
Vous voulez que je sois l'Herculé,
Que Vienne avec ses adhérens,
Genève, Rome avec la bulle
Tombent sous mes coups assommans:
Approfondissez mieux vos gens,

1741. Et connaiſſez la différence
De la maſſue aux argumens.
L'antique idole qu'on encenſe,
La crédule Religion
Se ſoutient par prévention,
Par caprice et par ignorance.
La foudroyante Vérité
A pourſuivi ce monſtre en Grèce;
A Rome il fut perſécuté
Par les vers ſenſés de Lucrèce.
Vous-même vous avez tenté
De rendre le monde incrédule,
En dévoilant le ridicule
D'un vieux rêve long-temps vanté:
Mais l'homme ſtupide, imbécille,
Et monté ſur le même ton,
Croit plutôt à ſon évangile
Qu'il ne ſe range à la raiſon;
Et la reſpectable Nature
Lorſqu'elle daigna travailler
A pétrir l'humaine figure,
Ne l'a pas faite pour penſer.
Croyez-moi, c'eſt peine perdue
Que de prodiguer le bon ſens
Et d'étaler des argumens
Aux bœufs qui traînent la charrue;
Mais de vaincre dans les combats
L'Orgueil et ſes fiers adverſaires,
Et d'écraſer deſſous ſes pas
Et les ſcorpions et les vipères,
Et de conquérir des Etats,
C'eſt ce qu'ont opéré nos pères,
Et ce qu'exécutent nos bras.
Laiſſez donc dans l'erreur profonde
L'eſprit entêté de ce monde.

Eh ! que m'importent ses travers,
Pourvu que j'entende vos vers, 1741.
Et qu'après le feu de la guerre,
La paix renaissant sur la terre,
Pallas vous conduise à Berlin.
Là, tantôt au sein de la ville
Goûtant le plus brillant destin,
Ou préférant le doux asile
De la campagne plus tranquille,
A l'ombre de nos étendards
Laissant reposer le fier Mars,
Nous jouirons comme Epicure
De la volupté la plus pure,
En laissant aux savans bavards
Leur physique et métaphysique,
A messieurs de la mécanique
Leur mouvement perpétuel,
Au calculateur éternel
Sa fluxion géométrique,
Au dieu d'Epidaure empirique
Son grand remède universel,
A tout fourbe, à tout politique,
Son scélérat Machiavel,
A tout chrétien apostolique
Jésus et le péché mortel ;
En nous réservant pour partage
Des biens de ce monde l'usage,
L'honneur, l'esprit et le bon sens,
Le plaisir et les agrémens.

Jordan traduit son auteur anglais avec la même fidélité que les Septante translatèrent la bible. Je crois l'ouvrage bientôt achevé. Il y a tant de bonnes choses à dire contre la religion que je

1741.

Et connaissez la différence
De la massue aux argumens.
L'antique idole qu'on encense,
La crédule Religion
Se soutient par prévention,
Par caprice et par ignorance.
La foudroyante Vérité
A poursuivi ce monstre en Grèce;
A Rome il fut persécuté
Par les vers sensés de Lucrèce.
Vous-même vous avez tenté
De rendre le monde incrédule,
En dévoilant le ridicule
D'un vieux rêve long-temps vanté:
Mais l'homme stupide, imbécille,
Et monté sur le même ton,
Croit plutôt à son évangile
Qu'il ne se range à la raison;
Et la respectable Nature
Lorsqu'elle daigna travailler
A pétrir l'humaine figure,
Ne l'a pas faite pour penser.
Croyez-moi, c'est peine perdue
Que de prodiguer le bon sens
Et d'étaler des argumens
Aux bœufs qui traînent la charrue;
Mais de vaincre dans les combats
L'Orgueil et ses fiers adversaires,
Et d'écraser dessous ses pas
Et les scorpions et les vipères,
Et de conquérir des Etats,
C'est ce qu'ont opéré nos pères,
Et ce qu'exécutent nos bras.
Laissez donc dans l'erreur profonde
L'esprit entêté de ce monde.

Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pôle antarctique?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique? 1741.
Revole fur tes pas loin de ce triste bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'eft ce que je difais, Sire, ce matin au Soleil votre confrère, qui eft auffi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage fur le compte de votre Majefté, fi j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, et que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neifs tout auffi aifément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvitz., fournit de bien finguliers mémoires pour fervir un jour à l'hiftoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté; mais il ne donna point de bataille, et ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Befançon; auffi j'ai pris la liberté de mander à votre Majefté que l'hiftoire de *Louis XIV* me paraiffait un cercle trop étroit, je trouve que *Frédéric* élargit la fphère de mes idées. Les vers que votre Majefté a fait dans Neifs reffemblent à ceux que *Salomon* fefait dans fa gloire, quand il difait, après avoir tâté de tout, *Tout n'eft que vanité*. Il eft vrai que le bon homme parlait ainfi au milieu de trois cents femmes et de fept cents concubines; le tout fans avoir donné de bataille, ni fait de fiége. Mais n'en déplaife, Sire, à *Salomon* et à vous, ou bien à vous et à *Salomon*, il ne laiffe pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

1741. m'étonne qu'elles ne viennent pas dans l'esprit de tout le monde ; mais les hommes ne sont pas faits pour la vérité. Je les regarde comme une horde de cerfs dans le parc d'un grand seigneur, et qui n'ont d'autre fonction que de peupler et remplir l'enclos.

Je crois que nous nous battrons bientôt ; c'est œuvre assez folle ; mais que voulez-vous ? il faut être quelquefois fou dans sa vie.

Adieu, cher *Voltaire*. Ecrivez-moi plus souvent ; mais sur-tout ne vous fâchez pas si je n'ai pas le temps de vous répondre. Vous connaissez mes sentimens.

FÉDERIC.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, ce 21 décembre.

SOLEIL, pâle flambeau de nos tristes hivers,
Toi qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru long-temps le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire :
Soleil, par quel cruel destin
Faut-il que dans ce mois où l'an touche à sa fin,
Tant de vastes degrés t'éloignent de Berlin ?
C'est là qu'est mon héros, dont le cœur et la tête
Rassemblent tout le feu qui manque à ses Etats,
Mon héros, qui de Neiss achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats ;

Pourquoi

Amongst unequals no society. 1741.

Il y a encore un autre malheur, c'est que votre Majesté peint si bien les nobles friponneries des politiques, les soins intéressés des courtisans, etc. qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce, et qu'elle croira qu'il est démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur, qui a bien des talens, et qui joint à tous ces talens-là celui de plaire ? Or s'il arrive que par malheur ce génie supérieur soit roi, son état en doit-il empirer ? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne ? Pour moi je sens que la couronne ne me refroidit point du tout.

Je suis, etc.

LETTRE XCIV.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de janvier.

MON CHER VOLTAIRE,

Je vous dois deux lettres, à mon grand regret, 1742.
et je me trouve si occupé par les grandes affaires que les philosophes appellent des billevesées, que je ne puis encore penser à mon plaisir, le seul solide bien de la vie. Je m'imagine que DIEU a créé les âne , les colonnes doriques, et nous autres rois, pour porter les fardeaux de ce monde où tant

Conquérir cette Siléfie,
1741. Revenir couvert de lauriers
Dans les bras de la Poéfie ;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal et comédie ;
Se voir craint, chéri, refpecté,
Et connaître au fein de la gloire
L'efprit de la fociété,
Bonheur fi rarement goûté
Des favoris de la victoire ;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la poftérité :
Semblable vie a de quoi plaire ;
Elle a de la réalité,
Et le plaifir n'eft point chimère.

Votre Majefté a fait bien des chofes en peu de temps. Je fuis perfuadé qu'il n'y a perfonne fur la terre plus occupé qu'elle, et plus entraîné dans la variété des affaires de toute efpèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de chofes dans fa fphère d'activité, vous conferverez toujours cette fupériorité de raifon qui vous élève au-deffus de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'eft que vous ne veniez à trop méprifer les hommes. Des millions d'animaux fans plumes à deux pieds, qui peuplent la terre, font à une diftance immenfe de votre perfonne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de *Milton* :

Amongst unequals no society. 1741.

Il y a encore un autre malheur, c'est que votre Majesté peint si bien les nobles friponneries des politiques, les soins intéressés des courtisans, etc. qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce, et qu'elle croira qu'il est démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur, qui a bien des talens, et qui joint à tous ces talens-là celui de plaire ? Or s'il arrive que par malheur ce génie supérieur soit roi, son état en doit-il empirer ? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne ? Pour moi je sens que la couronne ne me refroidit point du tout.

Je suis, etc.

LETTRE XCIV.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de janvier.

MON CHER VOLTAIRE,

Je vous dois deux lettres, à mon grand regret, et je me trouve si occupé par les grandes affaires que les philosophes appellent des billevesées, que je ne puis encore penser à mon plaisir, le seul solide bien de la vie. Je m'imagine que DIEU a créé les ânes, les colonnes doriques, et nous autres rois, pour porter les fardeaux de ce monde où tant 1742.

1742. d'autres êtres font faits pour jouir des biens qu'il produit.

A préfent me voilà à argumenter avec une vingtaine de *Machiavels* plus ou moins dangereux. L'aimable Poéfie attend à la porte, fans avoir d'audience. L'un me parle de limites, l'autre de droits, un autre encore d'indemnifation, celui-ci d'auxiliaires, de contrats de mariage, de dettes à payer, d'intrigues à faire, de recommandations, de difpofitions, etc. On publie que vous avez fait telle chofe à laquelle vous n'avez jamais penfé, on fuppofe que vous prendrez mal tel événement dont vous vous réjouiffez; on écrit du Mexique que vous allez attaquer un tel que votre intérêt eft de ménager; on vous tourne en ridicule, on vous critique; un gazetier fait votre fatire; les voifins vous déchirent; un chacun vous donne au diable en vous accablant de proteftations d'amitié. Voilà le monde; et telles font en gros les matières qui m'occupent.

Avez-vous envie de troquer la poéfie pour la politique? La feule reffemblance qui fe trouve entre l'une et l'autre, eft que les politiques et les poëtes font le jouet du public, et l'objet de la fatire de leurs confrères.

Je pars après-demain pour Remusberg reprendre la houlette et la lyre, veuille le ciel, pour ne les quitter jamais! Je vous écrirai de cette douce folitude avec plus de tranquillité d'efprit. Peut-être *Calliope* m'infpirera-t-elle encore.

Je fuis tout à vous.

FÉDERIC.

Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pôle antarctique ?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique? 1741.
Revole sur tes pas loin de ce triste bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'est ce que je disais, Sire, ce matin au Soleil votre confrère, qui est aussi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage sur le compte de votre Majesté, si j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, et que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiss tout aussi aisément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvitz, fournit de bien singuliers mémoires pour servir un jour à l'histoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille, et ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Besançon ; aussi j'ai pris la liberté de mander à votre Majesté que l'histoire de *Louis XIV* me paraissait un cercle trop étroit, je trouve que *Frédéric* élargit la sphère de mes idées. Les vers que votre Majesté a fait dans Neiss ressemblent à ceux que *Salomon* fesait dans sa gloire, quand il disait, après avoir tâté de tout, *Tout n'est que vanité*. Il est vrai que le bon homme parlait ainsi au milieu de trois cents femmes et de sept cents concubines ; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siége. Mais n'en déplaise, Sire, à *Salomon* et à vous, ou bien à vous et à *Salomon*, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

1742. Aurait-on dû présumer, cher *Voltaire*, qu'un nourrisson des Muses dût être destiné à faire mouvoir, conjointement avec une douzaine de graves fous que l'on nomme grands politiques, la grande roue des événemens de l'Europe? Cependant c'est un fait qui est authentique, et qui n'est pas fort honorable pour la Providence.

Je me rappelle à ce propos le conte que l'on fait d'un curé à qui un paysan parlait du Seigneur-Dieu avec une vénération idiote: *Allez, allez*, lui dit le bon presbyte, *vous en imaginez plus qu'il n'y en a; moi qui le fais et qui le vends par douzaines, j'en connais la valeur intrinseque.*

On se fait ordinairement dans le monde une idée superstitieuse des grandes révolutions des empires; mais lorsqu'on est dans les coulisses, l'on voit pour la plupart du temps que les scènes les plus magiques sont mues par des ressorts communs, et par de vils faquins qui, s'ils se montraient dans leur état naturel, ne s'attireraient que l'indignation du public.

La supercherie, la mauvaise foi et la duplicité sont malheureusement le caractère dominant de la plupart des hommes qui sont à la tête des nations, et qui en devraient être l'exemple. C'est une chose bien humiliante que l'étude du cœur humain dans de pareils sujets; elle me fait regretter mille fois ma chère retraite, les arts, mes amis et mon indépendance.

Adieu, cher *Voltaire*; peut-être retrouverai-je un jour tout ce qui est perdu pour moi à présent.

Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pôle antarctique? 1741.
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique?
Revole sur tes pas loin de cet triste bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'est ce que je disais, Sire, ce matin au Soleil votre confrère, qui est aussi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage sur le compte de votre Majesté, si j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, et que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neiss tout aussi aisément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvitz., fournit de bien singuliers memoires pour servir un jour à l'histoire..

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté; mais il ne donna point de bataille, et ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Besançon; aussi j'ai pris la liberté de mander à votre Majesté que l'histoire de *Louis XIV* me paraissait un cercle trop étroit, je trouve que *Frédéric* élargit la sphère de mes idées. Les vers que votre Majesté a fait dans Neiss ressemblent à ceux que *Salomon* fesait dans sa gloire, quand il disait, après avoir tâté de tout, *Tout n'est que vanité.* Il est vrai que le bon homme parlait ainsi au milieu de trois cents femmes et de sept cents concubines; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siége. Mais n'en déplaise, Sire, à *Salomon* et à vous, ou bien à vous et à *Salomon*, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

1742. mains que vous êtes, les injuftes n'hériteront point du royaume des cieux, felon St *Mathieu*, chap. XII, verf. 24.

Puifque je prévois tout ce que vous me diriez fur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'une tête affez folle, dont vous aurez entendu parler fous le nom de *roi de Pruffe*, apprenant que les Etats de fon allié l'empereur étaient ruinés par la reine de Hongrie, a volé à fon fecours, qu'il a joint fes troupes à celles du roi de Pologne pour opérer une diverfion en Baffe-Autriche, et qu'il a fi bien réuffi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine de Hongrie, pour le fervice de fon allié.

Voilà de la générofité, diriez-vous, voilà de l'héroïfme; cependant cher *Voltaire*, le premier tableau et celui-ci font les mêmes. C'eft la même femme qu'on fait voir d'abord en cornettes de nuit, et enfuite avec fon fard et fes pompons.

De combien de différentes façons n'envifage-t-on pas les objets? combien les jugemens ne varient-ils point? Les hommes condamnent le foir ce qu'ils ont approuvé le matin. Ce même foleil qui leur plaifait à fon aurore, les fatigue à fon couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, et rétablies pourtant; et nous fommes affez infenfés de nous agiter pendant toute notre vie pour acquérir de la réputation! Eft il poffible qu'on ne foit pas détrompé de cette fauffe monnaie depuis le temps qu'elle eft connue?

Je

Je ne vous écris point de vers parce que je n'ai pas le temps de toiser des syllabes. Souffrez que je vous fasse souvenir de l'histoire de *Louis XIV*, je vous menace de l'excommunication du Parnasse si vous n'achevez pas cet ouvrage. 1744.

Adieu, cher *Voltaire*; aimez un peu, je vous prie, ce transfuge d'*Apollon*, qui s'est enrôlé chez *Bellone*. Peut-être reviendra-t-il un jour servir sous ses vieux drapeaux.

Je suis toujours votre admirateur et ami,

FÉDERIC.

LETTRE XCVII.

DU ROI.

A Triban, le 12 d'avril.

C'est ici que l'on voit tous les saints ennichés,
Dans les bois, sur les ponts, sur les chemins perchés,
Et messieurs les gueux, leur cortége,
Qui se morfondent sur la neige;
Tandis que, tranchant du Crésus,
Les puissans comtes de Bohême,
Prodigues de leurs revenus,
Ruinent leurs sujets, et se mangent eux-même
Pour entretenir leurs chevaux;
Et que nosseigneurs les bigots,
Bien mieux instruits de leur cuisine
Que des pauvres et de leurs maux,
Chez les élus et leur égaux
S'en vont promener leur doctrine,
Et se faire admirer des sots.

Vos français qui s'ennuient bien en Bohême

1742. n'en font pas moins aimables et malins. C'est peut-être la seule nation qui trouve dans l'infortune même une source de plaisanteries et de gaieté. C'est aux cris de M. de *Broglio* que je suis accouru à son secours, et que la Moravie restera en friche jusqu'à l'automne.

Vous me demandez pour combien messieurs mes frères se sont donné le mot de ruiner la terre : à cela je réponds que je n'en sais rien ; mais que c'est la mode à présent de faire la guerre, et qu'il est à croire qu'elle durera long-temps.

L'abbé de *Saint-Pierre*, qui me distingue assez pour m'honorer de sa correspondance, m'a envoyé un bel ouvrage sur la façon de rétablir la paix en Europe, et de la constater à jamais. La chose est très-praticable ; il ne manque pour la faire réussir que le consentement de l'Europe, et quelques autres bagatelles semblables.

Que ne vous dois-je point, mon cher *Voltaire*, du grandissime plaisir que vous me promettez en me fesant espérer de recevoir bientôt l'histoire de *Louis XIV*.

Accoutumé de vous entendre,
De vos œuvres je suis jaloux :
Cher Voltaire, donnez-les nous,
Par cœur je voudrais vous apprendre ;
Il n'est point de salut sans vous.

Vous pensez peut-être que je n'ai point assez d'inquiétudes ici, et qu'il fallait encore m'alarmer sur votre santé. Vous devriez prendre plus de soin de votre conservation : souvenez-vous, je vous prie, combien elle m'intéresse, et combien vous

devez être attaché à ce monde-ci dont vous faites les délices. 1742.

Vous pouvez compter que la vie que je mène n'a rien changé de mon caractère ni de ma façon de penser. J'aime Remusberg et les jours tranquilles; mais il faut se plier à son état dans le monde, et se faire un plaisir de son devoir.

D'abord que la paix sera faite,
Je retrouve dans ma retraite
Les Ris, les Plaisirs et les Arts,
Nos belles aux touchans regards,
Maupertuis avec ses lunettes,
Algarotti le laboureur,
Nos savans avec leurs lecteurs:
Mais que me serviront ces fêtes,
Cher Voltaire, si vous n'en êtes?

Voilà tout ce que j'ai le temps de vous dire sur le point de poursuivre ma marche. Adieu, cher *Voltaire*; n'oubliez pas un pauvre *Ixion* qui travaille comme un misérable à la grande roue des événemens, et qui ne vous admire pas moins qu'il vous aime.

FÉDERIC

1742.

LETTRE XCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

SIRE,

PENDANT que j'étais malade, votre Majesté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre Majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre? à Vienne? à Presbourg? à Temesvar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; et même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la Divinité, ainsi que le sont tous les princes, et d'image très-pensante et très-agissante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre Majesté courait à cheval au milieu des neiges et des succès.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles;
Dans ce pays où tous les jours
Les ames lourdes et cruelles,
Et des Hongrois et des Pandours,
Vont au diable au son des tambours,
Par votre ordre et pour vos querelles;

Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout musulman raisonne; 1742.
Dont on parle en chaire, en sorbonne,
Sans jamais en deviner rien;
Ainsi que le parisien,
Badaud, crédule et satirique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Bellisle et de vous peut-être,
Et dans son léger entretien
Vous juge à fond sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied sur le bord du Styx; mais je suis très-fâché, Sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vus passer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne cesserez-vous point, vous et les rois vos confrères, de ravager cette terre que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse?

Au lieu de cette horrible guerre
Dont chacun sent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint-Pierre?

Il vous accorderait tout aussi aisément que *Licurgue* partagea les terres de Sparte, et qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de *Henri IV*. Il est vrai pourtant que *Henri IV* n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de *Sulli*, qui ont fait ses mémoires, en ont parlé; mais le secré-taire d'Etat *Villeroi*, ministre des affaires étran-gères, n'en parle point. Il est plaisant qu'o

ait attribué à *Henri IV* le projet de déranger tant
1742. de trônes, quand il venait à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, Sire, que la diète européane, ou *europaine*, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés et contens, votre Majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siècle de Louis XIV*; car elle a le temps de lire quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai transcrire pour obéir aux ordres de votre Majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain; mais je travaillais principalement pour elle, et j'ai jugé que la sphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, Sire, d'envoyer dans un mois à votre Majesté un énorme paquet qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne sais si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand Roi, je vous aime
Tout autant que je vous aimai
Lorsque vous étiez renfermé
Dans Remusberg et dans vous-même:
Lorsque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des rois.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, et l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, et de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

LETTRE XCIX.

1742.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

QUAND vous aviez un père, et dans ce père un maître,
Vous étiez philosophe, et viviez sous vos lois.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la Gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La Politique à son côté,
Moins éblouissante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient mesurer vos pas que cette Gloire emporte.
L'intérêt, la Fidélité,
Quelquefois s'unissant, et trop souvent contraires,
Des amis dangereux, de secrets adversaires:
Chaque jour des desseins et des dangers nouveaux;
Tout écouter, tout voir, et tout faire à propos:
Payer les uns en espérance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots;
Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance:
Que d'embarras! que de travaux!
Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.
Qu'il en coûte d'être un héros!

Il ne vous en coûte rien à vous, Sire, tout cela vous est naturel; vous faites de grandes, de sages actions, avec cette même facilité que vo

1742. faites de la musique et des vers, et que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel esprit de France une place distinguée parmi les beaux esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance que votre Majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, et que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de *Saint-Pierre* (*a*) a envoyé à votre Majesté. Je présume qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, et que le roi philosophe fait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de feseurs et de feseuses de cabrioles, que votre Majesté fait venir de France dans ses Etats. On ne danse guère que dans la paix. Il est vrai que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines; mais c'est pour le bien commun, et pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité et les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout d'un coup l'arbitre de l'Allemagne; et quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affec-

(*a*) L'abbé de *Saint-Pierre* a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse, et à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal *du Bois* appelait ses ouvrages *les rêves d'un homme de bien*.

tionnés ; vous avez gagné des batailles et des villes à leur tête : c'eſt à vous à danſer, Sire. 1742.
Voiture vous aurait dit que vous avez l'air à la danſe ; mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les grands hommes et avec les rois ; et il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, Sire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, et beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, et des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre Majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous ; et ſi DIEU aimait un peu le genre humain, il accorderait cette univerſalité à tous les princes, afin qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre, et le protéger.

C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne ſont pas ſans talens, et qui pourraient convenir à votre Majeſté ; car je me flatte qu'elle ne ſe bornera pas à des galimatias italiens et à des gambades françaiſes. Le héros aimera toujours le théâtre qui repréſente les héros. Puiſſiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes ſortes de plaiſirs, comme vous avez acquis toutes ſortes de gloire ! C'eſt le vœu ſincère de votre admirateur, de votre ſujet par le cœur, qui malheureuſement ne vit point dans vos Etats ; d'un eſprit pénétré de

1742. la grandeur du vôtre, et d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds respects.

LETTRE C.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 26 mai.

Le Salomon du Nord en est donc l'Alexandre,
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi!
L'Autrichien vaincu, fuyant devant mon roi,
  Au monde à jamais doit apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
  Comme on vit les savans la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas;
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-même,
  Qui dans les horreurs des combats
  Ont placé le bonheur suprême,
Cherchant par-tout la mort, et la fesant souffrir
  A cent mille hommes leurs semblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
  O ciel! que je vous dois haïr!
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
Dont vous avez souillé les champs de nos Germains,
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
  Font passer au sombre rivage.
Vous êtes un héros, mais vous êtes un sage:
Votre raison maudit les exploits inhumains
  Où vous força votre courage,
Au milieu des canons sur des morts entassés,
Affrontant le trépas, et fixant la victoire,

Du ſang des malheureux cimentant votre gloire,
Je vous pardonne tout, ſi vous en gémiſſez. 1742.

Je ſonge à l'humanité, Sire, avant de ſonger à vous-même; mais après avoir en abbé de *Saint-Pierre* pleuré ſur le genre-humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire ſera complète ſi votre Majeſté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, et les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne et l'arbitre de l'Europe; vous en ſerez le pacificateur, et nos prologues d'opéra ne ſeront plus que pour vous.

La fortune qui ſe joue des hommes, mais qui vous ſemble aſſervie, arrange plaiſamment les événemens de ce monde. Je ſavais bien que vous feriez de grandes actions; j'étais sûr du beau ſiècle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte *du Four* allait voir le maréchal de *Broglio*, et qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte *du Four* aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au ſecours du maréchal, et le délivrerait par une victoire. Votre Majeſté n'a pas daigné juſqu'à préſent inſtruire le monde des détails de cette journée; elle a eu, je crois, autre choſe à faire que des relations; mais votre modeſtie eſt trahie par quelques témoins oculaires, qui diſent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage et de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent que mon héros eſt toujours ſenſible, et que ce même homme qui fait tuer tant de monde, eſt au chevet du lit de M. de *Rotembourg*.

1742. Voilà ce que vous ne mandez point, et que vous pourriez pourtant avouer, comme des choses qui vous sont toutes naturelles.

Continuez, Sire; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté; que mon *Alexandre* redevienne *Salomon* le plutôt qu'il pourra, et qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur, de celui qui par le cœur est à jamais son sujet; de celui qui viendrait passer sa vie à vos pieds, si l'amitié, plus forte que les rois et que les héros, ne le retenait pas, et qui sera attaché à jamais à votre Majesté avec le plus profond respect et la plus tendre vénération.

LETTRE CI.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 18 juin.

Les palmes de la Paix font cesser les alarmes;
Au tranquille olivier nous suspendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le sanguinaire son
Du tambour redoutable et du bruyant clairon;
Et ces champs que la Gloire, en exerçant sa rage,
Souillait de sang humain, de morts et de carnage,
Cultivés avec soin, fourniront dans trois mois
L'heureuse et l'abondante image
D'un pays régi par les lois.

Tous ces vaillans guerriers que l'intérêt du maître
Ou rendait ennemis, ou le fesait paraître,

De la douce amitié resserrant les liens, 1742.
Se prêtent des secours, et partagent leurs biens.
La Mort l'apprend, frémit; et ce monstre barbare,
De la Discorde en vain secouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.

O Paix, heureuse Paix! répare sur la terre
Tous les maux que lui fait la destructive Guerre!
Et que ton front paré de renaissantes fleurs,
Plus que jamais serein, prodigue tes faveurs!
Mais quel que soit l'espoir sur lequel tu te fonde,
Pense que tu n'auras rien fait,
Si tu ne peux bannir deux monstres de ce monde,
L'Ambition et l'Intérêt.

J'espère qu'après avoir fait ma paix avec les
1emis, je pourrai à mon tour la faire avec
us. Je demande le *Siècle de Louis XIV* pour
sceller de votre part, et je vous envoie la
ation que j'ai faite moi-même de la dernière
aille, comme vous me le demandez.
Je ne puis vous entretenir encore jusqu'à pré-
t que de marches, de retraites honteuses, de
ırsuites, de coïonneries, et de toutes sortes
vénemens qui, pour rouler sur des matières
t graves, n'en sont pas moins ridicules.
La santé de *Rotembourg* commence à se réta-
: ; il est entièrement hors de danger. Ne me
yez point cruel, mais assez raisonnable pour
choisir un mal que lorsqu'il faut en éviter un
e. Tout homme qui se détermine à se faire
acher une dent quand elle est cariée, livrera
aille lorsqu'il voudra terminer une guerre.

1742. Répandre du ſang dans une pareille conjoncture, c'eſt véritablement le ménager ; c'eſt une ſaignée que l'on fait à ſon ennemi en délire, et qui lui rend ſon bon ſens.

Adieu, cher *Voltaire* ; croyez toujours, et juſqu'à ce que je vous diſe le contraire, que je vous eſtimerai et aimerai toute ma vie.

FÉDERIC.

LETTRE CII.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 20 juin.

Enfin ce Bork eſt revenu
Après avoir beaucoup couru.
Entre les beaux bras d'Emilie
Il m'aſſure vous avoir vu,
Le corps languiſſant, abattu,
Mais toujours l'eſprit plein de vie
Et de cette aimable ſaillie
Qui vous a rendu ſi connu
Depuis ce pays malotru
Juſqu'à Paris votre patrie.
Enfin le vieux Broglie a perdu,
Non pas ſa culotte ſalie
Dont perſonne n'aurait voulu ;
Mais, bruſquement tournant le cu
Devant les pandours de Hongrie,
Fuyant avec ignominie,
Il perd tout ſans être battu,
Et ſous Prague il ſe réfugie.

Le jeune Louis l'a fait duc
Pour honorer ſon ſavoir-faire ;
S'il l'eût été par l'archiduc,
J'entendrais bien mieux ce myſtère. 1742.

Notre genre de vie eſt aſſez différent de celui de Verſailles ; et plus encore de celui de Remusberg. Aujourd'hui un ambaſſadeur eſt venu me faire des propoſitions, hier il en eſt parti un chargé de fumée, et demain il en arrivera un autre avec du galbanum. On amena hier matin une quarantaine de Talpashs priſonniers, d'ailleurs les plus jolis garçons du monde. Nos huſſards vont actuellement battre la campagne pour amener des payſans, des chariots et des vivres ; nous feſons tranſporter nos bleſſés et nos malades pour le pays où nous les ſuivrons bientôt.

Puiſſiez-vous jouir ſans diſcontinuation d'une ſanté ferme et vigoureuſe ; puiſſiez-vous, plus philoſophe que vous n'êtes, préférer la ſolitude de Charlotembourg aux charmes du palais d'*Armide* que vous habitez ; puiſſiez-vous être le plus heureux des mortels, comme vous en êtes le plus aimable ! Ce ſont les ſouhaits que vous fait un ancien ami du fond de ſon cœur. Adieu,

FÉDERIC.

1742.

LETTRE CIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

SIRE, me voilà dans Paris;
C'eſt, je crois, votre capitale:
Tous les ſots, tous les beaux eſprits,
Gens à rabat, gens à ſandale,
Petits maîtres, pédans rigris,
Parlent de vous ſans intervalle.
Sitôt que je ſuis aperçu,
On court, on m'arrête au paſſage:
Eh bien, dit-on, l'avez-vous vu
Ce roi ſi brillant et ſi ſage?
Eſt-il vrai qu'avec ſa vertu
Il eſt pourtant grand politique?
Fait-il des vers, de la muſique,
Le jour même qu'il s'eſt battu?
Comment, à lui-même rendu,
Le trouvez-vous ſans diadème,
Homme ſimple redevenu?
Eſt-il bien vrai qu'alors on l'aime
D'autant plus qu'il eſt mieux connu,
Et qu'on le trouve dans lui-même?
On dit qu'il ſuit de près les pas
Et de Guſtave et de Turenne
Dans les camps et dans les combats,
Et que le ſoir, dans un repas,
C'eſt Catulle, Horace et Mécène,
A mes côtés un raiſonneur,
Endoctriné par la gazette,

Me

1742.

Me dit d'un ton rempli d'humeur :
Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
Non, dit l'autre, il ſera conſtant,
Il ſera l'appui de la France.
Une bégueule, en s'approchant,
Dit : Que m'importe ſa conſtance?
Il eſt aimable, il me ſuffit,
Et voilà tout ce que j'en penſe;
Puiſqu'il ſait plaire, tout eſt dit.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Thiriot me dit triſtement :
Ce philoſophe conquérant
Daignera-t-il inceſſamment
Me faire payer mes meſſages?
Ami, n'en doutez nullement;
On peut compter ſur ſes largeſſes;
Mon héros eſt compatiſſant,
Et mon héros tient ſes promeſſes :
Car ſachez que, lorſqu'il était
Dans cet âge où l'homme eſt frivole,
D'être un grand homme il promettait,
Et qu'il a tenu ſa parole.

C'eſt ainſi que tout le monde, en me parlant de votre Majeſté, adoucit un peu mon chagrin de n'être plus auprès d'elle. Mais, Sire, prendrez-vous toujours des villes, et ſerai-je toujours à la ſuite d'un procès? N'y aura-t-il pas cet été quelques jours heureux où je pourrai faire ma cour à votre Majeſté? etc.

1742.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

SIRE,

J'AI reçu des vers et de très-jolis vers de mon adorable roi dans le temps que nous pensions que votre Majesté ne songeait qu'à délivrer d'inquiétude le maréchal de *Broglio*, votre ancien ami de Strasbourg. Votre Majesté a glissé dans sa lettre l'agréable mot de *paix*, ce mot qui est si harmonieux à mon oreille : voici une ode que je barbouillais contre tous vous autres monarques qui sembliez alors acharnés à détruire mes confrères les humains. Le seigneur des nations, *Fréderic III*, *Fréderic le grand*, a exaucé mes vœux, et à peine mon ode, bonne ou mauvaise (*), a été faite, que j'ai appris que votre Majesté avait fait un très-bon traité, très-bon pour vous sans doute, car vous avez formé votre esprit vertueux à être grand politique. Mais si ce traité est bon pour nous autres Français, c'est ce dont l'on doute à Paris; la moitié du monde crie que vous abandonnez nos gens à la discrétion du dieu des armes; l'autre moitié crie aussi et ne sait ce dont il s'agit; quelques abbés de *Saint-Pierre* vous bénissent au milieu de la criaillerie. Je suis un de ces philosophes; je crois que vous forcerez toutes les puissances à faire la paix, et que le héros du siècle

(*) Ode à la reine d'Hongrie, volume d'*Epîtres*.

ſera le pacificateur de l'Allemagne et de l'Europe.
J'eſtime que vous avez gagné de vîteſſe 1742.

Ce vieillard vénérable à qui les deſtinées
Ont de l'heureux Neſtor accordé les années.

Achille a été plus habile que *Neſtor*; heureuſe habileté ſi elle contribue au bonheur du monde! Voici donc le temps où votre Majeſté pourra amuſer cette grande ame pétrie de tant de qualités contraires. Soyez ſûr, Sire, qu'avant qu'il ſoit un mois, j'irai chercher moi-même à Bruxelles les papiers que vous daignez honorer d'un peu de curioſité, ou que je les ferai venir; il y a de petites choſes qu'un petit citoyen ne peut faire que difficilement, tandis que *Fréderic le grand* en fait de ſi grandes en un moment. Vous n'êtes donc plus notre allié, Sire; mais vous ſerez celui du genre humain; vous voudrez que chacun jouiſſe en paix de ſes droits et de ſon héritage, et qu'il n'y ait point de troubles; ce ſera la pierre philoſophale de la politique, elle doit ſortir de vos fournaux: dites, je veux qu'on ſoit heureux, et on le ſera; ayez un bon opéra, une bonne comédie. Puiſſé je être témoin à Berlin de vos plaiſirs et de votre gloire!

1742.

LETTRE CV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

O le plus extraordinaire de tous les hommes! qui gagnez des batailles, qui prenez des provinces, qui faites la paix, qui faites de la musique et des vers, le tout si vite et si gaiement;

C'est à vous de chanter sur la lyre d'Achille,
Vous de qui la valeur imita ses exploits;
C'est à moi de me taire, et ma muse stérile
Ne peut accompagner votre héroïque voix.
Vous, roi des beaux esprits, vous, bel esprit des rois,
Vous dont le bras terrible a fait trembler la terre,
Rassurez-la par vos bienfaits,
Et faites retentir les accens de la paix
Après les éclats du tonnerre.
Ainsi ce roi berger, et poëte, et soldat,
Moins poëte que vous, moins guerrier, moins aimable,
Par les sons de sa lyre, en sortant du combat,
Adoucit de Saül la rigueur intraitable:
Adoucissez vingt rois par des sons plus touchans;
Que la barbare Até, que la Haine cruelle,
Que la discorde et ses enfans,
Enchaînés à jamais par vos bras triomphans,
Entendent vos aimables chants!
Qu'ils sentent expirer leur fureur mutuelle;
Que l'Horreur vous écoute et se change en douceur;
Que le Ciel applaudisse, et que la Terre, unie
Aux concerts de votre harmonie,
Dise: Je lui dois mon bonheur!

J'ai toujours espéré cette paix universelle, comme si j'étais un bâtard de l'abbé de *Saint-Pierre*. La faire pour soi tout seul serait d'un roi qui n'aime que son trône et ses Etats, et cette façon de penser n'est pas selon nous autres philosophes qui tenons qu'il faut aimer le genre humain. L'abbé de *Saint-Pierre* vous dira, Sire, que pour gagner le paradis, il faut faire du bien aux Chinois comme aux Brandebourgeois et aux Siléfiens. La relation de votre bataille de Chotsits (1), que vous avez eu la bonté de m'envoyer, prouve que vous savez écrire comme combattre; j'y vois, autant qu'un pauvre petit philosophe peut voir, l'intelligence d'un grand général à travers toute votre modestie. Cette simplicité est bien plus héroïque que ces inscriptions fastueuses qui ornaient autrefois trop superbement la galerie de Versailles, et que *Louis XIV* fit ôter par le conseil de *Desfpréaux*; car on n'est jamais loué que par les faits: cette petite anecdote pourra servir à augmenter votre estime pour *Louis XIV*. (2) 1742.

J'espère bientôt, Sire, voir votre galerie de Charlotembourg, et jouir encore du bonheur de voir ce roi vainqueur, ce roi pacifique, ce roi citoyen, qui fait tant de choses de bonne heure. Je serai probablement le mois prochain à Bruxelles, et de là je me flatte que j'aurai l'honneur d'aller encore passer dix ou douze jours auprès de mon

(1) Cette bataille est du 17 mai 1742; elle porte ordinairement le nom de Czaslaw.

(2) Il en restait encore de très-fastueuses; M. le régent fit effacer celles qui pouvaient offenser les nations voisines.

adorable monarque. Mais comment parler de
1742. Chotſits en vers ! quel triſte nom que ce Chotſits !
N'êtes-vous pas honteux, Sire, d'avoir gagné la bataille de Chotſits, qui ne rime à rien, et qui écorche les oreilles ? n'importe je voudrais paſſer ma vie auprès du vainqueur de Chotſits.

Ne me reprochez point d'éviter ce vainqueur :
Je ne préfère point à ſa cour glorieuſe
Ces tendres ſentimens, et la langueur flatteuſe
Que vous imputez à mon cœur.
Vous prenez pour faibleſſe une amitié ſolide ;
Vous m'appelez Renaud de molleſſe abattu ;
Grand Roi, je ne ſuis point dans le palais d'Armide,
Mais dans celui de la Vertu.

Oui, Sire, mettant à part héroïſme, trône, victoires, tout ce qui impoſe le plus profond reſpect, je prends la liberté, vous le ſavez bien, de vous aimer de tout mon cœur ; mais je ſerais indigne de vous aimer à ce point-là, et d'être aimé de votre Majeſté, ſi j'abandonnais pour le plus grand homme de ſon ſiècle, un autre grand homme qui, à la vérité, porte des cornettes, mais dont le cœur eſt auſſi mâle que le vôtre, et dont l'amitié courageuſe et inébranlable m'a depuis dix ans impoſé le devoir de vivre auprès d'elle.

J'irai ſacrifier dans votre temple, et je reviendrai à ſes autels.

Puiſſé-je ainſi dans le cours de ma vie,
Paſſer du ciel de mon héros
A la planète d'Emilie !
Voilà mes tourbillons et ma philoſophie,
Et le but de tous mes travaux.

Je vais commencer à envoyer à votre Majesté es papiers qu'elle demande, et elle aura le reste 1742.
lès que je serai à Bruxelles.

Vainqueur de Charle et son ami,
Soyez donc celui de la France.
Ne soyez point vertueux à demi;
Avec le monde entier soyez d'intelligence.

Dieu et le diable savent ce qu'est devenue la lettre que j'écrivis à votre Majesté sur ce beau sujet, vers la fin du mois de juin, et comment elle est parvenue en d'autres mains; je suis fait moi pour ignorer le dessous des cartes. J'ai essuyé une des plus illustres tracasseries de ce monde, mais je suis si bon cosmopolite que je me réjouirai de tout.

LETTRE CVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 25 juillet.

MON CHER VOLTAIRE,

Je vous paye à la façon des grands seigneurs, c'est-à-dire que je vous donne une très-mauvaise ode (1) pour la bonne que vous m'avez envoyée, et de plus je vous condamne à la corriger pour la rendre meilleure. Je pense que c'est une des premières odes où l'on ait tant parlé de politique; mais vous devez vous en prendre à vous-même; vous m'avez invité à défendre ma cause. J'ai

(1) Sur les jugemens que le public porte sur ceux qu font chargés du malheureux emploi de politiques.

trouvé en effet que le langage des dieux est celui
1742. de la justice et de l'innocence, qui fera toujours valoir le morceau de poésie quand même les vers alexandrins n'en seraient pas aussi harmonieux qu'on pourrait le désirer.

La reine de Hongrie est bien heureuse d'avoir un procureur qui entende aussi bien que vous le rafinement et les séductions de la parole. Je m'applaudis que nos différends ne se soient pas vidés par procès, car en jugeant de vos dispositions en faveur de cette reine, et de vos talens, je n'aurais pu tenir contre *Apollon* et *Vénus*.

Vous déclamez à votre aise contre ceux qui soutiennent leurs droits et leurs prétentions à main armée; mais je me souviens d'un temps où, si vous eussiez eu une armée, elle aurait à coup sûr marché contre les *Desfontaines*, les *Rousseau*, les *Vanduren*, etc. etc. Tant que l'arbitrage platonique de l'abbé de *Saint-Pierre* n'aura pas lieu, il ne restera d'autres ressources aux rois pour terminer leurs différends que d'user de voies de fait pour arracher de leurs adversaires les justes satisfactions, auxquelles ils ne pourraient parvenir par aucun autre expédient. Les malheurs et les calamités qui en résultent, sont comme les maladies du corps humain. La guerre dernière doit donc être considérée comme un petit accès de fièvre qui a saisi l'Europe, et l'a quittée presque aussitôt.

Je m'embarrasse très-peu des cris des Parisiens: ce sont dés frelons qui bourdonnent toujours: leurs brocards sont comme les injures des perro-

quets,

quets, et leurs jugemens aussi graves que les décisions d'un sapajou sur des matières métaphysiques. Comment voulez-vous que je trouve à redire que les parens du grand *Broglio* soient indisposés contre moi de ce que je n'ai point réparé le tort de ce grand homme ? Je ne me pique point de don-quichotisme ; et loin de vouloir réparer les fautes des autres, je me borne à redresser les miennes, si je le puis. 1742.

Si toute la France me condamne d'avoir fait la paix, jamais *Voltaire* le philosophe ne se laissera entraîner par le nombre. Premièrement c'est une règle générale qu'on n'est tenu à ses engagemens qu'autant que ses forces le permettent. Nous avions fait une alliance comme on fait un contrat de mariage ; j'avais promis de faire la guerre comme l'époux s'engage à contenter la concupiscence de sa nouvelle épousée. Mais comme dans le mariage les désirs de la femme absorbent souvent les forces du mari, de même dans la guerre la faiblesse des alliés appesantit le fardeau sur un seul, et le lui rend insupportable. Enfin, pour finir la comparaison, lorsqu'un mari croit avoir des preuves suffisantes de la galanterie de sa femme, rien ne peut l'empêcher de faire divorce. Je ne fais point l'application de ce dernier article ; vous êtes assez instruit et assez politique pour le sentir.

Envoyez-moi au plutôt, je vous prie, tous les jolis vers que vous avez faits pendant votre séjour à Paris. Je vous envie à toute la terre, et

1742. je voudrais que vous fussiez au seul endroit où vous n'êtes pas pour vous réitérer combien je vous estime et je vous aime. *Vale.*

FÉDERIC.

LETTRE CVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 7 d'Auguste.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous me dites poëtiquement de si belles choses (*) que si je m'en croyais, la tête me tournerait. Je vous prie, trêve de héros, d'héroïsme, et de tous ces grands mots qui ne sont plus propres depuis la paix qu'à remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans, ou quelque hémistiche de vers tragiques.

Vos vers légers, mélodieux,
Par un élégant badinage,
Amuseront et plairont mieux
Que par l'encens et par l'hommage
Qui, vous soit dit, est un langage
Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillans de votre imagination ne sont jamais plus charmans que sur le badinage. Il n'est pas donné à tout le monde de faire de l'esprit : il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

(*) Voyez aussi le volume d'*Epîtres*, aux années correspondantes.

quets, et leurs jugemens aussi graves que les décisions d'un sapajou sur des matières métaphysiques. Comment voulez-vous que je trouve à redire que les parens du grand *Broglio* soient indisposés contre moi de ce que je n'ai point réparé le tort de ce grand homme ? Je ne me pique point de don-quichotisme ; et loin de vouloir réparer les fautes des autres, je me borne à redresser les miennes, si je le puis. 1742.

Si toute la France me condamne d'avoir fait la paix, jamais *Voltaire* le philosophe ne se laissera entraîner par le nombre. Premièrement c'est une règle générale qu'on n'est tenu à ses engagemens qu'autant que ses forces le permettent. Nous avions fait une alliance comme on fait un contrat de mariage ; j'avais promis de faire la guerre comme l'époux s'engage à contenter la concupiscence de sa nouvelle épousée. Mais comme dans le mariage les désirs de la femme absorbent souvent les forces du mari, de même dans la guerre la faiblesse des alliés appesantit le fardeau sur un seul, et le lui rend insupportable. Enfin, pour finir la comparaison, lorsqu'un mari croit avoir des preuves suffisantes de la galanterie de sa femme, rien ne peut l'empêcher de faire divorce. Je ne fais point l'application de ce dernier article ; vous êtes assez instruit et assez politique pour le sentir.

Envoyez-moi au plutôt, je vous prie, tous les jolis vers que vous avez faits pendant votre séjour à Paris. Je vous envie à toute la terre, et

1742. je voudrais que vous fussiez au seul endroit où vous n'êtes pas pour vous réitérer combien je vous estime et je vous aime. *Vale.*

FÉDERIC.

LETTRE CVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 7 d'Auguste.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous me dites poëtiquement de si belles choses (*) que si je m'en croyais, la tête me tournerait. Je vous prie, trêve de héros, d'héroïsme, et de tous ces grands mots qui ne sont plus propres depuis la paix qu'à remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans, ou quelque hémistiche de vers tragiques.

Vos vers légers, mélodieux,
Par un élégant badinage,
Amuseront et plairont mieux
Que par l'encens et par l'hommage
Qui, vous soit dit, est un langage
Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillans de votre imagination ne sont jamais plus charmans que sur le badinage. Il n'est pas donné à tout le monde de faire rire l'esprit : il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

(*) Voyez aussi le volume d'*Epîtres*, aux années correspondantes.

Ce n'eſt ni Dieu ni le diable, mais bien un miſérable commis du bureau de la poſte de Bruxelles qui a ouvert et copié votre lettre; il l'a envoyée à Paris et par-tout. Je crois que le vieux *Neſtor* n'eſt pas tout à-fait blanc de cette affaire. 1742.

Je vous prie, mon cher *Voltaire*, de reſtituer une ſyllabe au village de Cotuchitz que vous lui avez ſi inhumainement ravie; et puiſqu'il vous faut des champs de bataille qui riment à quelque choſe, j'oſe vous faire remarquer que Cotuchitz rime aſſez bien à Molvitz: me voilà quitte de la rime et de la raiſon.

Vous vous formaliſez de ce que je vous crois de la paſſion pour la marquiſe *du Châtelet*; je penſais mériter des remercîmens de votre part de ce que je préſumais ſi bien de vous. La Marquiſe eſt belle, aimable; vous êtes ſenſible, elle a un cœur; vous avez des ſentimens, elle n'eſt pas de marbre; vous habitez enſemble depuis dix années. Voudriez-vous me faire croire que pendant tout ce temps-là vous n'avez parlé que de philoſophie à la plus aimable femme de France? Ne vous en déplaiſe, mon cher ami, vous auriez joué un bien pauvre perſonnage. Je n'imaginais pas que les plaiſirs fuſſent exilés du temple de la vertu que vous habitez.

Quoi qu'il en ſoit, vous m'avez promis de me ſacrifier quelques-uns de vos jours, ce qui me ſuffit. Plus je croirai que cette abſence de la Marquiſe vous coûte d'efforts, plus je vous en aurai de reconnaiſſance. Gardez-vous bien de me détromper.

1742. je voudrais que vous fussiez au seul endroit où vous n'êtes pas pour vous réitérer combien je vous estime et je vous aime. *Vale.*

FÉDERIC.

LETTRE CVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 7 d'Auguste.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous me dites poëtiquement de si belles choses (*) que si je m'en croyais, la tête me tournerait. Je vous prie, trêve de héros, d'héroïsme, et de tous ces grands mots qui ne sont plus propres depuis la paix qu'à remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans, ou quelque hémistiche de vers tragiques.

Vos vers légers, mélodieux,
Par un élégant badinage,
Amuseront et plairont mieux
Que par l'encens et par l'hommage
Qui, vous soit dit, est un langage
Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillans de votre imagination ne sont jamais plus charmans que sur le badinage. Il n'est pas donné à tout le monde de faire rire l'esprit : il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

(*) Voyez aussi le volume d'*Epîtres*, aux années correspondantes.

Ce n'eſt ni Dieu ni le diable, mais bien un miſérable commis du bureau de la poſte de Bruxelles qui a ouvert et copié votre lettre; il l'a envoyée à Paris et par-tout. Je crois que le vieux *Neſtor* n'eſt pas tout à-fait blanc de cette affaire. 1742.

Je vous prie, mon cher *Voltaire*, de reſtituer une ſyllabe au village de Cotuchitz que vous lui avez ſi inhumainement ravie; et puiſqu'il vous faut des champs de bataille qui riment à quelque choſe, j'oſe vous faire remarquer que Cotuchitz rime aſſez bien à Molvitz: me voilà quitte de la rime et de la raiſon.

Vous vous formaliſez de ce que je vous crois de la paſſion pour la marquiſe *du Châtelet*; je penſais mériter des remercîmens de votre part de ce que je préſumais ſi bien de vous. La Marquiſe eſt belle, aimable; vous êtes ſenſible, elle a un cœur; vous avez des ſentimens, elle n'eſt pas de marbre; vous habitez enſemble depuis dix années. Voudriez-vous me faire croire que pendant tout ce temps-là vous n'avez parlé que de philoſophie à la plus aimable femme de France? Ne vous en déplaiſe, mon cher ami, vous auriez joué un bien pauvre perſonnage. Je n'imaginais pas que les plaiſirs fuſſent exilés du temple de la vertu que vous habitez.

Quoi qu'il en ſoit, vous m'avez promis de me ſacrifier quelques-uns de vos jours, ce qui me ſuffit. Plus je croirai que cette abſence de la Marquiſe vous coûte d'efforts, plus je vous en aurai de reconnaiſſance. Gardez-vous bien de me détromper.

1742.

J'entends déjà cent belles choses,
Toutes nouvellement écloses,
Et des bons mots sur tous sujets.
Juvénal lancera vos traits,
L'aimable Anacréon vous ceindra de ses roses,
Horace fera vos portraits,
Le bon, le simple la Fontaine
Fera tout naturellement
Quelque conte badin, sans gêne,
Que nous écouterons voluptueusement.
Ami, votre discernement
Mêlera ses préceptes graves,
Et mettra de justes entraves
A notre feu trop pétillant.

Pour soutenir notre enjoûment,
Et tout l'essor de la saillie,
Le vin d'Aï, nectar charmant,
Pourra vous servir d'ambroisie;
Et dans cette bachique orgie
L'on saura fuir également
L'assoupissante léthargie,
Et le fougueux emportement.

Adieu, cher *Voltaire*; soyez juste envers vos amis. Sacrifiez aux autels de madame *du Châtelet*, mais dans le commerce des dieux, n'oubliez pas les hommes qui vous estiment, et donnez-leur quelques-uns de vos momens.

FÉDERIC.

LETTRE CVIII.

1742.

DU ROI.

A Aix-la chapelle, le 26 auguste.

De la ſource où la Faculté
Promet à la goutte et colique,
Gravelle, chancre et ſciatique,
La bonne humeur et la ſanté;

De cet endroit où tant de gens viennent pour ſe divertir et d'où tant d'autres s'en retournent ſans être guéris, et où la charlatanerie des médecins, les intrigues de l'amour tiennent leur jeu également, où enfin l'infirmité et les préjugés amènent tant de perſonnes de tous les bouts de l'univers, je vous invite comme un ancien infirme à venir me trouver; vous y aurez la première place en qualité de malade et en qualité de bel eſprit.

Nous ſommes arrivés hier. Je vous crois à Bruxelles, et même je vous crois après demain ici. Je vous prie de m'apporter Mahomet, tel que vous l'avez fait repréſenter ſur le théâtre de Paris, et de ramaſſer ce que vous avez fait *du Siècle de Louis XIV*, pour m'en amuſer et pour m'inſtruire. Vous ſerez reçu avec tout le déſir de l'impatience et avec tout l'empreſſement de l'eſtime. *Vale.*

FÉDERIC.

——— dans son avant-dernière lettre, au sujet de la
1742. Marquise.

Ah, vous m'avez fait, je vous jure,
Et trop de grâce et trop d'honneur,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine aventure
D'autres dons que le don du cœur;
Plût au ciel que je l'eusse encore,
Ce premier des divins présens,
Ce don que toute femme adore,
Et qui passe avec nos beaux ans.
J'approche, hélas! de la nuit sombre
Qui nous engloutit sans retour;
D'un homme je ne suis que l'ombre,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adressez donc à des poëtes
Qui soient encor dans leur printemps,
Les très-désirables fleurettes
Dont vous honorez mes talens.
Gresset est dans cet heureux temps;
C'est Gresset qui devait se rendre,
Dans le Parnasse de Berlin:
Mais, ou trop timide, ou trop tendre,
Il n'osa faire ce chemin.
Il languit dans sa Picardie
Entre les bras de sa catin,
Et sur des vers de tragédie.

avilir la nature humaine. Il me fallait le roi de Pruſſe pour maître, et le peuple anglais pour concitoyen. Nos français en général ne ſont que de grands enfans; mais auſſi, c'eſt à quoi je reviens toujours, le petit nombre des êtres penſans eſt excellent chez nous, et demande grâce pour le reſte. 1742.

A l'égard de mon bavardage hiſtorique, une première cargaiſon partit le 20 de ce mois de Paris, adreſſée au fidèle *David Gérard*, et la ſeconde eſt toute prête. J'ai déjà demandé pardon à votre Majeſté de la peine qu'elle aura peut-être à déchiffrer le caractère des différens écrivains qui m'ont copié à la hâte ce que j'ai raſſemblé.

Je m'imagine que le paquet eſt actuellement en chemin pour venir ennuyer votre Majeſté à Aix-la-chapelle.

Je ſais certainement (ſi ce mot eſt permis aux hommes) que ce n'eſt point un commis de Bruxelles qui a ouvert la lettre, laquelle eſt devenue ma boîte de Pandore. Tout ce bel exploit s'eſt fait à Paris dans un temps de criſe, et c'eſt un eſpion de la perſonne que votre Majeſté ſoupçonne qui a fait tout le mal.

Votre Majeſté l'avait très-bien deviné, elle ſe connaît aux petites choſes comme aux grandes.

Sur-tout qu'elle connaît bien les injuſtices des hommes qui ſe mêlent de juger les rois, et que ſon ode ſur cette matière toute neuve, eſt pleine d'une poéſie et d'une philoſophie vraie et ſublime!

Plût à Dieu que votre Majeſté eût également raiſon dans les beaux complimens qu'elle me fait

——— dans son avant-dernière lettre, au sujet de la
1742. Marquise.

Ah, vous m'avez fait, je vous jure,
Et trop de grâce et trop d'honneur,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine aventure
D'autres dons que le don du cœur;
Plût au ciel que je l'eusse encore,
Ce premier des divins présens,
Ce don que toute femme adore,
Et qui passe avec nos beaux ans.
J'approche, hélas! de la nuit sombre
Qui nous engloutit sans retour;
D'un homme je ne suis que l'ombre,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adressez donc à des poëtes
Qui soient encor dans leur printemps,
Les très-désirables fleurettes
Dont vous honorez mes talens.
Gresset est dans cet heureux temps;
C'est Gresset qui devait se rendre,
Dans le Parnasse de Berlin:
Mais, ou trop timide, ou trop tendre,
Il n'osa faire ce chemin.
Il languit dans sa Picardie
Entre les bras de sa catin,
Et sur des vers de tragédie.

avilir la nature humaine. Il me fallait le roi de Prusse pour maître, et le peuple anglais pour con- 1742.
citoyen. Nos français en général ne sont que de grands enfans ; mais aussi, c'est à quoi je reviens toujours, le petit nombre des êtres pensans est excellent chez nous, et demande grâce pour le reste.

A l'égard de mon bavardage historique, une première cargaison partit le 20 de ce mois de Paris, adressée au fidèle *David Gérard*, et la seconde est toute prête. J'ai déjà demandé pardon à votre Majesté de la peine qu'elle aura peut-être à déchiffrer le caractère des différens écrivains qui m'ont copié à la hâte ce que j'ai rassemblé.

Je m'imagine que le paquet est actuellement en chemin pour venir ennuyer votre Majesté à Aix-la-chapelle.

Je sais certainement (si ce mot est permis aux hommes) que ce n'est point un commis de Bruxelles qui a ouvert la lettre, laquelle est devenue ma boîte de Pandore. Tout ce bel exploit s'est fait à Paris dans un temps de crise, et c'est un espion de la personne que votre Majesté soupçonne qui a fait tout le mal.

Votre Majesté l'avait très-bien deviné, elle se connaît aux petites choses comme aux grandes.

Sur-tout qu'elle connaît bien les injustices des hommes qui se mêlent de juger les rois, et que son ode sur cette matière toute neuve, est pleine d'une poésie et d'une philosophie vraie et sublime !

Plût à Dieu que votre Majesté eût également raison dans les beaux complimens qu'elle me fait

——— dans ſon avant-dernière lettre, au ſujet de la
1742. Marquiſe.

Ah, vous m'avez fait, je vous jure,
Et trop de grâce et trop d'honneur,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine aventure
D'autres dons que le don du cœur;
Plût au ciel que je l'euſſe encore,
Ce premier des divins préſens,
Ce don que toute femme adore,
Et qui paſſe avec nos beaux ans.
J'approche, hélas! de la nuit ſombre
Qui nous engloutit ſans retour;
D'un homme je ne ſuis que l'ombre,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adreſſez donc à des poëtes
Qui ſoient encor dans leur printemps,
Les très-déſirables fleurettes
Dont vous honorez mes talens.
Greſſet eſt dans cet heureux temps;
C'eſt Greſſet qui devait ſe rendre,
Dans le Parnaſſe de Berlin:
Mais, ou trop timide, ou trop tendre,
Il n'oſa faire ce chemin.
Il languit dans ſa Picardie
Entre les bras de ſa catin,
Et ſur des vers de tragédie.

LETTRE CX. 1742.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le premier septembre.

Federicus Virgilio, salut.

Je suis arrivé dans la capitale de *Charlemagne*, et de tous les hypocondres. On m'a envoyé de Paris une lettre qui y court sous votre nom, et qui, de quelque auteur qu'elle puisse être, mériterait d'être sortie de votre plume. Elle a fait ma consolation dans un pays où il n'y a guère de société, où l'on boit les eaux du Styx, et dans lequel la charlatanerie des médecins étend sa domination jusque sur l'esprit. Je voudrais que les Français pensassent tous comme l'auteur de cette lettre, et que leur fureur partiale devînt plus équitable envers les étrangers; je voudrais enfin que vous eussiez fait cette lettre et que vous me l'eussiez envoyée. Mais qu'ai-je besoin de vos lettres? l'auteur est dans le voisinage: si vous veniez ici, vous ne devez pas douter que je ne préfère infiniment le plaisir de vous entendre à celui de vous lire. J'espère de votre politesse que vous voudrez me faire cette galanterie, et m'apporter en même temps ce Mahomet proscrit en France par les bigots, et œcuménisé par les philosophes à Berlin.

Je ne prétends pas vous en dire davantage; j'espère que vous viendrez ici pour entendre tout ce que mon estime peut avoir à vous dire. Adieu.

FÉDÉRIC.

1742.

LETTRE CXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce 2 septembre.

Vous laissez reposer la foudre et les trompettes,
Et, sans plus étaler ces raisons du plus fort,
Dans vos fiers arsenaux, magasins de la mort,
De vingt mille canons les bouches sont muettes.
J'aime mieux des soupers, des opéra nouveaux,
Des passe-pieds français, des fredons italiques,
Que tous ces bataillons d'assassins héroïques,
Gens sans esprit et fort brutaux.
Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
Du palais des Plaisirs les colonnes brillantes?
Quand verrai-je à Charlotenbourg
Du fameux Polignac (1) les marbres respectables,
Des antiques Romains ces monumens durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre cour?
Tous ces bustes fameux semblent déjà vous dire:
Que fesions-nous à Rome au milieu des débris
Et des beaux arts et de l'Empire,
Parmi les capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
Arlequins en soutane et courtisans en mitre,
D'homme et de citoyen abjurant le vain titre,
Portant au capitole, au temple des guerriers,
Pour aigle des agnus, des bourdons pour lauriers!
Ah! loin des monsignors tremblans dans l'Italie,
Restons dans ce palais, le temple du Génie;
Chez un roi vraiment roi fixons-nous aujourd'hui;
Rome n'est que la sainte, et l'autre est avec lui.

(1) Le roi de Prusse avait fait acheter à Paris une collection de statues antiques que le cardinal de *Polignac* avait formée.

Sans doute, Sire, que les ſtatues du cardinal de *Polignac* vous diſent ſouvent de ces choſes-là ; mais j'ai aujourd'hui à faire parler une beauté, qui n'eſt pas de marbre et qui vaut bien toutes vos ſtatues. 1742.

Hier je fus en préſence
De deux yeux mouillés de pleurs,
Qui m'expliquaient leurs douleurs
Avec beaucoup d'éloquence.
Ces yeux qui donnent des lois
Aux ames les plus rebelles,
Font briller leurs étincelles
Sur le plus friand minois
Qui ſoit aux murs de Bruxelles.

Ces yeux, Sire, et ce très-joli viſage appartiennent à madame de *Valſtein* ou *Vallenſtein*, l'une des petites nièces de ce fameux duc de *Valſtein* que l'empereur *Ferdinand* fit ſi proprement tuer au ſaut du lit par quatre honnêtes irlandais ; ce qu'il n'eût pas fait aſſurément s'il avait pu voir ſa petite nièce.

Je lui demandai pourquoi
Ses beaux yeux verſaient des larmes?
Elle, d'un ton plein de charmes,
Dit : C'eſt la faute du roi.

Les rois font de ces fautes-là quelquefois, répondis-je : ils ont fait pleurer de beaux yeux, ſans compter le grand nombre des autres qui ne prétendent pas à la beauté.

Leur tendreſſe, leur inconſtance,
Leur ambition, leurs fureurs,
Ont fait ſouvent verſer des pleurs
En Allemagne comme en France.

1742. Enfin j'appris que la cause de sa douleur vient de ce que le comte de *Furstemberg* est pour six mois, les bras croisés, par l'ordre de votre Majesté, dans le château de Vésel. Elle me demanda ce qu'il fallait qu'elle fît pour le tirer de là. Je lui dis qu'il y avait deux manières; la première d'avoir une armée de cent mille hommes, et d'assiéger Vésel; la seconde de se faire présenter à votre Majesté, et que cette façon-là était incomparablement plus sûre.

Alors j'aperçus dans les airs
Ce premier roi de l'univers,
L'Amour, qui de Valstein vous portait sa demande,
Et qui disait ces mots que l'on doit retenir:
Alors qu'une belle commande,
Les autres souverains doivent tous obéir.

LETTRE CXII.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le 2 septembre.

Je ne fais rien de mieux après vous-même que vos lettres. La dernière aussi charmante que toutes celles que vous m'écrivez, m'aurait fait encore plus de plaisir si vous l'aviez suivie de près; mais à présent je crois être privé du plaisir de vous voir. Je pars le 7 pour la Silésie.

C'est bien ici le pays le plus sot que je connaisse. Les médecins, pour mettre les étrangers à l'unisson de leurs concitoyens, veulent qu'ils ne pensent point; ils prétendent qu'il ne faut point avoir ici le sens commun, et que l'occupation de la santé doit tenir lieu de toute autre chose.

M. *Chapel* et M. *Cotzviler* ne veulent absolu- 1742.
ent pas que l'on fasse des vers ; ils disent que
est un crime de lèse-faculté, et qu'on ne peut
oire de l'hippocrène et de leurs eaux bourbeuses
même temps dans le petit empire d'Aix. Je suis
ligé de céder à leurs volontés ; mais Dieu
t comme je m'en dédommagerai lorsque je
ai de retour chez moi.

Je n'ai rien reçu de vous, ni gros ni petit paquet.
suppose que le prudent *David Gérard* aura tout
rdé à Berlin jusqu'à mon arrivée. Je vous assure
e je vous tiendrai bon compte de tout ce que
us m'envoyez, et que vous faites par vos
vrages la plus solide consolation de ma vie.

Adieu mon cher *Voltaire ;* je vous charge de
nourriture de mon esprit ; envoyez-moi tantôt
ces mets solides qui donnent des forces, et
itôt de ces mets fins dont la saveur charmante
te et réveille le goût.

Soyez persuadé de l'estime, de l'amitié et de
is les sentimens distingués que j'ai pour vous.

FÉDERIC.

LETTRE CXIII.

DU ROI.

A Remusberg, le 13 d'octobre.

ETAIS justement occupé à la lecture de cette
oire (1) réfléchie, impartiale, dépouillée de
s les détails inutiles, lorsque je reçus votre

(1) *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

1742.

LETTRE CIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 auguste.

Après votre belle campagne,
Après ces vers brillans et doux,
Grand Apollon de l'Allemagne,
Dans quel Parnaſſe habitez-vous?
Vous êtes dans Aix, entre nous,
Comme au pays de Charlemagne,
Et non pas comme au rendez-vous
Des fiévreux, des ſots et des fous,
Qu'un triſte Eſculape accompagne.

Permettez, mon héros, mon roi, qu'une abominable fluxion, qui s'eſt emparée de moi ſur le chemin de Lille à Bruxelles, ſoit un peu diminuée pour que je vole à Aix-la-chapelle. Cette fluxion me rend ſourd, et il ne faut pas l'être avec votre Majeſté; ce ſerait être impuiſſant en préſence de ſa maîtreſſe. Je vais, pendant les deux ou trois jours que je ſuis condamné à reſter dans mon lit, faire tranſcrire le Mahomet tel qu'il a été joué, tel qu'il a plu aux philoſophes, et tel qu'il a révolté les dévots; c'eſt l'aventure du Tartuffe. Les hypocrites perſécutèrent *Molière*, et les fanatiques ſe ſont ſoulevés contre moi. J'ai cédé au torrent ſans dire un ſeul mot; ſi *Socrate* en eût fait autant, il n'eût point bu la ciguë.

J'avoue que je ne ſais rien qui déshonore plus mon pays que cette infame ſuperſtition faite pour

N'insultez point, ami, l'intrépide courage 1742.
Que mes vaillans soldats opposent à l'orage;
L'intérêt n'agit point sur mes nobles guerriers;
Ils ne demandent rien, leur amour est la gloire,
Le prix de leurs travaux n'est que dans la victoire.
Le repos leur est dû, et c'est sous leurs lauriers
Que les Arts, les Plaisirs vont élever leur temple,
Que le Germain surpris avec ardeur contemple.

C'est ce temple dont vous jouirez lorsque vous voudrez bien, et dont en attendant, les instructions et les plaisirs sortiront pour nous autres.
J'attends tous les jours les beaux antiques de l'abbé de *Polignac.*

Que Polignac, ce savant homme,
Escamota jadis à Rome,
Et qu'aux yeux du monde surpris
Nous escamotons à Paris.

J'ai admiré l'épître dédicatoire de Mahomet; elle est pleine de réflexions vraies et d'allusions très-fines.

Le zèle enflammé des bigots
Nous vaut par fois de vos bons mots;
Leurs sottises, leurs momeries,
Leur vierge, leurs saints, leurs folies,
Et le non-sens de leurs héros,
Leurs fourbes et leurs tromperies,
Et leurs saintes supercheriés
Mériteraient que leurs chapeaux
Fussent tout ornés de grelots;
Que du saint père jusqu'au diacre,
Au lieu de tonsure et de sacre,

1742.

On eût tranché certains morceaux,
Qui, par le vœu de pucelage,
Chez eux ne sont d'aucun usage,
Et scandalisent leurs égaux.

Je ne connais pas madame de *Valstein* : je sai bien que son soi-disant neveu a eu de très-mauvai procédés avec ses supérieurs, et que même il a voulu se battre à toute force.

Faites des vers et des histoires à l'infini, mon cher *Voltaire*, vous ne rassasierez jamais le goût que j'ai pour vos ouvrages, ni ne tarirez jamais la source de ma reconnaissance. Adieu.

FÉDERIC.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, novembre.

SIRE,

Je suis bien heureux que le plus sage des rois soi un peu content de ce vaste tableau que je fais de folies des hommes. Votre Majesté a bien raison de dire que le temps où nous vivons a de grands avantages sur ces siècles de ténèbres et de cruautés;

Et qu'il vaut mieux, ô blasphêmes maudits
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.

Plût à Dieu que tous les princes eussent pu pense comme mon héros; il n'y aurait eu ni guerre de religion, ni bûchers allumés pour y brûler de pauvres diables qui prétendaient que DIEU é

dans

dans un morceau de pain d'une manière dif-
férente de celle qu'entend St Thomas. Il y a un 1742.
casuiste qui examine si la Vierge eut du plaisir dans la coopération de l'obombration du Saint-Esprit; il tient pour l'affirmative, et en apporte de fort bonnes raisons. On a écrit contre lui de beaux volumes, mais il n'y a eu dans cette dispute ni hommes brûlés ni villes détruites. Si les partisans de *Luther*, de *Zuingle*, de *Calvin* et du pape en avaient usé de même, il n'y aurait eu que du plaisir à vivre avec ces gens-là.

Il n'y a plus guère de querelles fanatiques qu'en France. Le jansénisme le molinisme y entretiennent une discorde qui pourrait bien devenir sérieuse, parce qu'on traite ces chimères sérieusement.

Le prince n'a qu'à s'en moquer, et les peuples en riront; mais les princes qui ont des confesseurs sont rarement des rois philosophes.

J'envoie à votre Majesté une petite cargaison d'impertinences humaines qui feront une nouvelle preuve de la grande supériorité du siècle de *Fréderic* sur les siècles de tant d'empereurs; mais, Sire, toutes ces preuves-là n'approchent point de celles que vous en donnez.

J'ai ouï dire que, tout général que vous êtes d'une armée de cent cinquante mille hommes, votre Majesté se fait représenter paisiblement des comédies dans son palais. La troupe qui a joué devant elle n'est pas probablement comme ses troupes guerrières; elle n'est pas, je crois, la première de l'Europe.

1742.

LETTRE CXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce 2 septembre.

Vous laiſſez repoſer la foudre et les trompettes,
Et, ſans plus étaler ces raiſons du plus fort,
Dans vos fiers arſenaux, magaſins de la mort,
De vingt mille canons les bouches ſont muettes.
J'aime mieux des ſoupers, des opéra nouveaux,
Des paſſe-pieds français, des fredons italiques,
Que tous ces bataillons d'aſſaſſins héroïques,
Gens ſans eſprit et fort brutaux.
Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
Du palais des Plaiſirs les colonnes brillantes?
Quand verrai-je à Charlotembourg
Du fameux Polignac (1) les marbres reſpectables,
Des antiques Romains ces monumens durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre cour?
Tous ces buſtes fameux ſemblent déjà vous dire:
Que feſions-nous à Rome au milieu des débris
Et des beaux arts et de l'Empire,
Parmi les capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
Arlequins en ſoutane et courtiſans en mitre,
D'homme et de citoyen abjurant le vain titre,
Portant au capitole, au temple des guerriers,
Pour aigle des agnus, des bourdons pour lauriers?
Ah! loin des monſignors tremblans dans l'Italie,
Reſtons dans ce palais, le temple du Génie;
Chez un roi vraiment roi fixons-nous aujourd'hui;
Rome n'eſt que la ſainte, et l'autre eſt avec lui.

(1) Le roi de Pruſſe avait fait acheter à Paris une collection de ſtatues antiques que le cardinal de *Polignac* avait formée.

LETTRE CXV.

1742.

DU ROI.

A Potsdam, le 18 novembre.

J'AI vu ce monument durable
Qu'au genre humain vous érigez;
J'ai lu cette histoire admirable
De fous, de saints et d'enragés,
De chevaliers infortunés
Guerroyant pour un cimetière,
Et de ces successeurs de Pierre
Que joyeusement vous bernez.

Que je suis heureux, cher Voltaire,
D'être né ton contemporain!
Ah! si j'avais vécu naguère,
Quelque trait mordant et sévère
M'eût déjà frappé de ta main.

Continuez cet excellent ouvrage pour l'amour le la vérité, continuez-le pour le bonheur des iommes. C'est un roi qui vous exhorte à écrire es folies des rois.

Vous m'avez si fort mis dans le goût du travail, jue j'ai fait une *épître*, une *comédie* et des *mémoires* qui, j'espère, feront fort curieux. Lorsque les deux premières pièces feront corrigées de açon que j'en sois satisfait, je vous les enverrai. Je ne puis vous communiquer que des fragmens le la troisième; l'ouvrage en entier n'est pas de iature à être rendu public. Je suis cependant persuadé que vous y trouveriez quelques endroits passables.

1742. Enfin j'appris que la cause de sa douleur vient de ce que le comte de *Furstemberg* est pour six mois, les bras croisés, par l'ordre de votre Majesté, dans le château de Vésel. Elle me demanda ce qu'il fallait qu'elle fît pour le tirer de là. Je lui dis qu'il y avait deux manières; la première d'avoir une armée de cent mille hommes, et d'assiéger Vésel; la seconde de se faire présenter à votre Majesté, et que cette façon-là était incomparablement plus sûre.

Alors j'aperçus dans les airs
Ce premier roi de l'univers,
L'Amour, qui de Valstein vous portait sa demande,
Et qui disait ces mots que l'on doit retenir:
Alors qu'une belle commande,
Les autres souverains doivent tous obéir.

LETTRE CXII.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle, le 2 septembre.

Je ne sais rien de mieux après vous-même que vos lettres. La dernière aussi charmante que toutes celles que vous m'écrivez, m'aurait fait encore plus de plaisir si vous l'aviez suivie de près; mais à présent je crois être privé du plaisir de vous voir. Je pars le 7 pour la Silésie.

C'est bien ici le pays le plus sot que je connaisse. Les médecins, pour mettre les étrangers à l'unisson de leurs concitoyens, veulent qu'ils ne pensent point; ils prétendent qu'il ne faut point avoir ici le sens commun, et que l'occupation de la [illegible] doit tenir lieu de toute autre chose.

empereur et la reine de Hongrie; je suis d'avis que la fermeté ou la faiblesse de la France en décidera. 1742.

Au moins souvenez-vous que je me suis approprié une certaine autorité sur vous ; vous êtes comptable envers moi de vos *Siècles*, de l'*Histoire générale*, *etc.* comme les chrétiens le sont de leurs momens envers leur doux sauveur. Voilà ce que c'est que le commerce des rois, mon cher *Voltaire* ; ils empiètent sur les droits de chacun, ils s'arrogent des prétentions qu'ils ne devraient point avoir. Quoi qu'il en soit, vous m'enverrez votre histoire, trop heureux que vous en réchappiez vous même ; car si je m'en croyais, il y aurait long-temps que j'aurais fait imprimer un manifeste par lequel j'aurais prouvé que vous m'appartenez, et que j'étais fondé à vous revendiquer, à vous prendre par-tout où je vous trouverais.

Adieu, portez-vous bien, ne m'oubliez pas, et sur-tout ne prenez point racine à Paris, sans quoi je suis perdu.

FÉDERIC.

LETTRE CXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

J'AI reçu votre lettre aimable
Et vos vers fins et délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.

1742.

C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours *votre Majeſté*. Cela eſt bon pour des princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le roi ; mais moi, qui vois l'homme, et qui ai quelquefois de l'enthouſiaſme, j'oublie dans mon ivreſſe le monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi par quel art ſublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime ?
Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avoue ;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier ;
Celui-ci gai, doux et paiſible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent et familier ;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire ;
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.
O mon héros ! eſprit fertile,

Animé de ce divin feu,
Régner et vaincre n'eſt qu'un jeu, 1742.
Et bien rimer eſt difficile.
Mais non, cet art noble et charmant
N'eſt pour vous qu'un délaſſement:
Homme univerſel que vous êtes !
Vous ſaiſiſſez également
La lyre aimable des poëtes,
Et de Mars le foudre aſſommant.
Tout eſt pour vous amuſement,
Vos mains à tout ſont toujours prêtes,
Vous rimez non moins aiſément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie et le roi mon ſeigneur et maître voyaient la lettre de votre Majeſté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, et le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaiſon d'une coquette et même de quelque choſe de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuiſantes, et qui ſe moque de ſes galans dans les remèdes, eſt une choſe auſſi plaiſante qu'en aient dit les *Céſars*, et les *Antoines*, et les *Octaves*, vos dévanciers, gens à grandes actions et à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois ; battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous ; mais ne ſoyez jamais inconſtant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuſes
Aux rois qui le méritent bien.
Car tous ces gens-là n'aiment rien,
Et leurs promeſſes ſont trompeuſes.

1742.

Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidelle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous eusse aimé cruelle,
Je jouirai sans repentir
Des caresses et du plaisir
Que fait votre muse infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres et de mauvais vers ; mais comme votre Majesté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de *Lintz*, elle ne juge pas non plus de l'esprit des Français par les étrennes de la Saint-Jean ni par les grossièretés de l'abbé *Desfontaines*.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos sibarites de Paris. Voici le seul trait digne, je crois, d'être conté à votre Majesté. Le cardinal de *Fleuri*, après avoir été assez malade, s'avisa il y a deux jours, ne sachant que faire, de dire la messe à un petit autel au milieu d'un jardin où il gelait. M. *Amelot* et M. de *Breteuil* arrivèrent, et lui dirent qu'il se jouait à se tuer : *Bon, bon, Messieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets.* A quatre-vingt dix ans, quel homme ! Sire, vivez autant, dussiez-vous dire la messe à cet âge, et moi la servir.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE

LETTRE CXVII.

1742.

DU ROI.

A Berlin, le 5 de décembre.

Au lieu de votre Pucelle et de votre belle histoire, je vous envoie une petite comédie contenant l'extrait de toutes les folies que j'ai été en état de ramasser et de coudre ensemble. Je l'ai fait représenter aux noces de *Césarion*, et encore a-t-elle été fort mal jouée. D'*Eguille*, qui m'a rendu votre lettre d'antique date, est arrivé; on dit qu'il a plus d'étoffe que son frère, je n'ai pas encore été en état d'en juger. Je n'ai de la Pucelle que l'alpha et l'oméga; si je pouvais avoir le IV, V, VI et VII[e] chant, alors ce serait un trésor dont vous m'auriez mis pleinement en possession.

Il me semble que les créanciers de mesdames les dix-sept provinces sont aussi pressés de leur payement que messieurs les maréchaux de France sont lents dans leurs opérations. Pour ce qui regarde vos créanciers, je vous prie de leur dire que j'ai beaucoup d'argent à liquider avec les Hollandais, et qu'il n'est pas encore clair qui de nous deux restera le débiteur.

Si Paris est l'île de Cythère, vous êtes assurément le satellite de *Vénus*; vous circulez à l'entour de cette planète, et suivez le cours que cet astre décrit de Paris à Bruxelles et de Bruxelles à Cirey. Berlin n'a rien qui puisse vous y attirer, à moins que nos astronomes de l'académie ne

1742. vous y incitent avec leurs longues lunettes. Nos peuples du Nord ne sont pas aussi mous que les peuples d'Occident ; les hommes chez nous sont moins efféminés, et par conséquent plus mâles ; plus capables de travail, de patience, et peut-être moins gentils, à la vérité. Et c'est justement cette vie de sibarites que l'on mène à Paris, dont vous faites tant l'éloge, qui a perdu la réputation de vos troupes et de vos généraux.

Sur-tout, en écoutant ces tristes aventures,
Pardonnez, cher Voltaire, à des vérités dures
Qu'un autre aurait pu taire ou saurait mieux voiler,
Mais que ma bouche enfin ne peut dissimuler.

Adieu, cher *Voltaire* ; écrivez-moi souvent, et sur-tout envoyez-moi vos ouvrages et la Pucelle. J'ai tant d'affaires que ma lettre se sent un peu du style laconique. Elle vous ennuiera moins, si je n'en ai pas déjà trop dit.

FÉDERIC.

LETTRE CXVIII.

DU ROI.

Le 22 février.

1743. Nous avons dit hier de vous tout le bien que l'on peut dire d'un mortel. La salle du souper était un temple où l'on vous fesait des sacrifices. Il faut assurément qu'il y ait quelque chose de divin en vous, car vous récompensez d'abord les bonnes actions dès qu'elles sont faites : je viens de recevoir ce matin une lettre charmante et qui

m'a bien réjoui, n'en ayant point reçu de vous depuis long-temps. J'ai été accablé d'affaires deux mois de fuite, ce qui m'a empêché de vous écrire plutôt. 1743.

Je vous demande à préfent une nouvelle explication au fujet de votre avant-dernière lettre, car voilà le cardinal mort, et les affaires fe font d'une façon différente. Il eft bon de favoir quels font les canaux dont il faut fe fervir: j'ai participé vivement à vos trophées; il m'a femblé que j'avais fait Mérope, et que c'était à moi que le public rendait juftice.

Je fuis fur le point de partir pour la Siléfie, mais ce ne fera que pour peu de temps; après quoi je renouerai mon commerce avec les Mufes. Envoyez-moi, je vous prie, la Pucelle, (j'ai la rage de la dépuceler) et votre hiftoire, et vos épigrammes, et vos odes, et vous-même. Enfin j'efpère d'une ou d'autre façon de vous voir ici. Ne me faites point injuftice fur mon caractère: d'ailleurs il vous eft permis de badiner fur mon fujet comme il vous plaira.

Adieu, cher *Voltaire*; je vous aime, je vous eftime, et vous aimerai toujours.

FÉDERIC.

LETTRE CXIX.

DU ROI.

Le 26 mars.

J'AI bien cru que vous feriez content de ma fœur de Brunfwick. Elle a reçu cet heureux don du

1743. ciel, ce feu d'esprit, cette vivacité par où elle vous ressemble, et dont malheureusement la nature est trop chiche envers la plupart des humains.

De cette flamme tant vantée
Que l'audacieux Prométhée
Du ciel pour vous sembla ravir,
Mais dont sa main trop limitée
Ne put assez bien se munir
Pour que la cohue effrontée
Des humains en pût obtenir.
C'est-là cependant leur folie;
Chacun d'eux prétend au génie,
Même le sot croit en avoir,
Et du matin jusques au soir
Prend pour esprit l'étourderie:
La bégueule avec son miroir
Le met dans sa minauderie;
Le gros savant qui fait valoir
L'assommant poids de son savoir,
Se chatouille, et se glorifie
Que le ciel l'ait voulu pourvoir
Du sens dont sa tête est bouffie.
Il n'est pas jusqu'au Mirepoix
Qui n'ait l'audace d'y prétendre;
Pour s'en désabuser, je crois
Qu'il doit suffire de l'entendre.

Je ne sais trop où vous êtes à présent, mais je suis toutefois persuadé que vous oublierez plutôt Berlin que vous n'y serez oublié. C'est de quoi vous assure votre admirateur,

FÉDERIC.

P. S. Mon souvenir chez vous s'efface,
S'il faut qu'un maudit barbouilleur

Tant bien que mal vous le retrace ; (1)
Je ne veux point, ſur mon honneur,
Briller chez vous en d'autre place
Que dans le fond de votre cœur.

1743.

LETTRE CXX.

DU ROI.

A Potsdam, le 6 d'avril.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous me comblez de biens pendant que je garde ſur vous un morne ſilence : je reçois les fruits précieux de votre amitié, de vos veilles et de votre étude, lorſque je cours encore de province en province ſans pouvoir fixer mon étoile errante, et reprendre mes anciens erremens.

Me voilà enfin de retour de Breslau après avoir politiqué, financé et martialiſé de reſte. Je compte de goûter à préſent quelque repos et de recommencer mon commerce avec les Muſes. Je vous enverrai bientôt l'*avant-propos* de mes *Mémoires*. Je ne puis vous envoyer tout l'ouvrage, car il ne peut paraître qu'après ma mort et celle de mes contemporains, et cela parce qu'il eſt écrit en toute vérité, et que je ne me ſuis éloigné en quoi que ce ſoit de la fidélité qu'un hiſtorien doit mettre dans ſes récits. Votre hiſtoire de l'eſprit humain eſt admirable, mais qu'elle eſt humiliante pour notre eſpèce et pour la Providence même !

(1) M. de *Voltaire* avait fait demander le portrait du roi.

si pourtant elle fait choix de ceux qui doivent
1743. gouverner le monde et servir de ressorts aux changemens qui arrivent sur la terre.

Je suis bien fâché d'apprendre que la grippe vous ait si fort abatu. Je me flatte que l'esprit soutiendra le corps, comme l'huile fait durer la flamme dans la lampe.

D'*Argens* a fait représenter sa comédie qui nous a fait bâiller tous. Il voulait la donner au théâtre de Paris; mais je l'en ai dissuadé, car il aurait été sifflé à coup sûr. Vous êtes unique: vous avez fait une tragédie à dix-neuf ans, et un poëme épique à vingt; mais tout le monde n'est pas *Voltaire*.

Les tracasseries ridicules des dévots de Paris sont parvenues jusqu'au Nord. Je m'attendais bien que *Voltaire* serait réprouvé dès qu'il comparaîtrait devant un aréopage de *Midas* crossés-mitrés. Gagnez sur vous de mépriser une nation qui méconnaît le mérite des *Bellisles* et des *Voltaires*, et venez dans un pays où l'on vous aime, et où l'on n'est point bigot. Adieu.

FÉDERIC.

La Pucelle, la Pucelle, la Pucelle! et encore la Pucelle! pour l'amour de Dieu, ou plus encore pour l'amour de vous-même, envoyez-la moi.

LETTRE CXXI.

1745.

DU ROI.

A Potsdam, le 21 mai.

Depuis quand, dites-moi, Voltaire,
Etes-vous donc dégénéré ?
Chez un philosophe épuré
Quoi la grâce efficace opère !
Par Mirepoix endoctriné
Et tout aspergé d'eau bénite,
Abattu d'un jeûne obstiné,
Allez-vous devenir hermite ?
D'un ton saintement nazillard,
Et marmotant quelque prière,
En bâillant lisant le bréviaire,
On vous enrôle à Saint-Médard,
Avec indulgence plénière.
Je vois Newton au haut des cieux,
Se disputant avec saint Pierre
Auquel en partage des deux
Pourrait enfin tomber Voltaire.
Le saint fesant une oraison,
Au lieu du compas de Newton
Vous offre une belle relique,
Vous éclaircit et vous explique
L'œuvre de la conception,
Tandis qu'au Parnasse, Apollon
Se plaint, et voit avec grand'peine
Qu'on enlève au sacré vallon
L'élégance de votre veine ;

1743. Et que ce cygne harmonieux
Qui charmait les bords de la Seine,
Profanera l'eau d'Hippocrène
Pour des Prêtres audacieux.
Mais quel objet me frappe, ô Dieux!
Locke à la main, déſeſpérée,
Et de douleur toute éplorée,
Je vois la triſte Châtelet;
Hélas! mon perfide me troque,
Dit-elle, et me plante-là net,
Pour qui? pour Marie-à-la-coque!

C'eſt ce que je préſume par la lettre que vous avez écrite à l'évêque de Sens, et ſur ce que toutes les lettres mandent de Paris. Vous pouvez juger de ma ſurpriſe et de l'étonnement d'un eſprit philoſophique, lorſqu'il voit le miniſtre de la vérité plier les genoux devant l'idole de la ſuperſtition.

Les *Midas* mitrés triomphent, dans ce ſiècle, des *Voltaires* et des grands hommes! mais c'eſt apparemment le ſiècle où les ignorans doivent en tous genres être préférés, en France, aux ſavans et aux habiles gens. *O tempora, ô mores!*

Quarante ſavans perroquets,
Tour à tour maîtres et valets
De l'uſage et de la grammaire,
Placés au Parnaſſe français,
Vous en ont donc exclu, Voltaire?
C'eſt ſans doute par vanité;
Ce refus n'eſt pas ridicule:
Une auſſi brillante clarté
Eût de leur faible crépuſcule
Terni la frivole beauté.

Je crois que la France eſt le ſeul pays en Europe où les (*) *ânes* et les ſots puiſſent à préſent faire fortune. Je vous envoie l'*avant-propos* de mes *Mémoires*; le reſte n'eſt point oſtenſible. 1743.

Je ne vous écris point auſſi ſouvent que je le voudrais ; ne vous en prenez point à moi ; mais à tant et tant d'occupations qui me partagent.

Adieu, cher *Voltaire*, ne m'oubliez point malgré mon ſilence, et croyez que ſur le ſujet de l'amitié je ne penſe pas moins à vous qu'autrefois.

FÉDERIC.

LETTRE CXXII.

DU ROI.

A Potsdam, le 15 de juin.

QUAND votre ami, tranquille philoſophe,
Sur ſon vaiſſeau qu'il a ſouſtrait aux vents,
Voit à regret l'illuſtre cataſtrophe
Que le deſtin fait tomber ſur les grands,

Je voudrais que vous vinſſiez une fois à Berlin pour y reſter, et que vous euſſiez la force de ſouſtraire votre légère nacelle aux bouraſques et aux vents qui l'ont battue ſouvent en France. Comment, mon cher *Voltaire*, pouvez-vous ſouffrir que l'on vous exclue ignominieuſement de l'académie, et qu'on vous batte des mains au théâtre? Dédaigné à la cour, adoré à la ville ; je ne m'accommoderais point de ce contraſte ; et de plus, la légéreté des Français ne

(*) Voyez ce qui eſt dit de *Boyer*, évêque de Mirepoix, commentaire hiſt. etc.

leur permet pas d'être jamais conſtans dans leurs
1743. ſuffrages. Venez ici auprès d'une nation qui ne changera point ſes jugemens à votre égard ; quittez un pays où les *Bellisles*, les *Chauvelins* et les *Voltaires* ne trouvent point de protection. Adieu.

FÉDÉRIC.

Envoyez-moi la Pucelle, ou je vous renie.

LETTRE CXXIII.

DU ROI.

A Magdebourg, le 25 de juin.

Oui, votre mérite proſcrit
Et perſécuté par l'envie,
Dans Berlin qui vous applaudit,
Aura ſon temple et ſa patrie.

Je ſuis juſqu'à préſent plus errant que le juif que d'*Argens* fait écrire et voyager. Nouveau *Siſypbe*, je fais tourner la roue à laquelle je ſuis condamné de travailler ; et tantôt dans une province et tantôt dans une autre, je donne l'impulſion au mouvement de mon petit Etat, affermiſſant à l'ombre de la paix ce que je dois aux bras de la guerre, réformant les vieux abus et donnant lieu à de nouveaux, enfin corrigeant des fautes et en feſant de ſemblables. Cette vie tumultueuſe pourra durer deux mois, ſi le lutin qui me promène n'a réſolu de me lutiner plus long-temps. Je crois qu'alors je me verrai obligé de faire un tour à Aix pour corriger les reſſorts incorrigibles de mon bas-ventre, qui par fois font donner votre ami au diable. Si alors je puis

avoir le plaisir de vous y avoir, ce me sera très-agréable; car je crois, 1743.

Pour tout malade inquiété,
A l'œil jaune, à l'air hypocondre,
Exilé par la Faculté
Pour se baigner et se morfondre,
Et se tuer pour la santé,
Que Voltaire est un grand remède;
Que deux mots et son air malin
Savent dissiper le chagrin,
Et que son pouvoir ne le cède
A Hippocrate ni Galien.

De-là si vous voulez venir habiter ces contrées, je vous y promets un établissement dont je me flatte que vous serez satisfait, et sur-tout d'être au-dessus des tracasseries et des persécutions des bigots. Vous avez souffert trop d'avanies en France pour y pouvoir rester avec honneur; vous devez quitter un pays où l'on poignarde votre réputation tous les jours, et où des *Midas* occupent les premiers emplois.

Adieu, cher *Voltaire*; mandez-moi, je vous prie, vos sentimens, et soyez sûr des miens.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, le 28 juin.

Sous vos magnifiques lambris,
Très-dorés autrefois, maintenant très-pourris,
Emblème et monument des grandeurs de ce monde,
O mon maître, je vous écris,

1743.

Navré d'une douleur profonde.
Je suis dans votre vieille cour,
Mais je veux une cour nouvelle,
Une cour où les Arts ont fixé leur séjour,
Une cour où mon roi les suit et les appelle,
Et les protége tour à tour.
Envoyez-moi Pégase, et je pars dès ce jour.

Mon héros a-t-il reçu mes lettres de Paris, dans lesquelles je lui mandais que je m'échappais pour lui aller faire ma cour? Je les envoyai à *David Gérard*, et le dessus était à M. *Frédéricshof*. Or *David Gérard* n'est pas sans doute assez imbécille pour ne pas sentir que ce M. *Frédéricshof* est le plus grand roi que nous ayons, le plus grand homme, celui qui a mon cœur, celui dont la présence me rendrait heureux pendant quelques jours.

J'attends donc à la Haye, chez M. de *Podevils*, les ordres de votre humanité, et le forespan de votre Majesté.

Que je voie encore une fois le grand *Frédéric*, et que je ne voie point ce cuistre de *Boyer*, cet ancien évêque de Mirepoix, qui me plairait beaucoup s'il était plus ancien d'une vingtaine d'années au moins.

Pour vous, grand Roi, si votre diable
Vous promène au son du tambour
Dans Stétin ou dans Magdebourg,
Mon bon ange plus favorable
Va me conduire à votre cour
Au son de votre lyre aimable.

Je suis ici chez votre digne et aimable mître, qui est inconsolable, et qui ne dort ni ne

mange parce que les Hollandais veulent à trop bon marché la terre d'un grand roi. Il faut pourtant, Sire, s'accoutumer à voir les Hollandais aimer l'argent autant que je vous aime. 1743.

Quand quitterai-je, hélas! cette humide province
Pour voir mon héros et mon prince?

Le reste manque.

LETTRE CXXV.

DU ROI.

A Reinsberg, le 3 de juillet.

Je vous envoie le passe-port pour des chevaux avec bien de l'empressement. Ce ne seront pas les *Bucéphales* qui vous méneront, ce ne seront pas des *Pégases* non plus, mais je les aimerai davantage puisqu'ils améneront *Apollon* à Berlin.

Vous y serez reçu à bras ouverts, et je vous y ferai le meilleur établissement qu'il me sera possible.

Je suis sur mon départ pour Stétin, de-là pour la Silésie ; mais je trouverai le moment de vous voir et de vous assurer à quel point je vous estime. Adieu.

FÉDERIC.

1743.

LETTRE CXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, dans votre vaſte et ruiné palais, ce 13 juillet.

MON ROI,

Je n'ai pas l'honneur d'être de ces héros qui voyagent avec la fièvre quarte ; je deviens manichéen, j'adopte deux principes dans le monde. Le bon principe eſt l'humanité de mon héros, le ſecond eſt le mal phyſique, et celui-là m'empêche de jouir du premier.

Souffrez donc, mon adorable Monarque, que l'ame qui eſt ſi mal à ſon aiſe dans ce chétif corps ne ſe mette point en chemin dans l'incertitude de trouver votre Majeſté. Si elle eſt pour quelques ſemaines à Berlin, j'y vole ; ſi elle court toujours, et ſi du fond de la Siléſie elle va à Aix-la-chapelle, j'irai l'y attendre dans un bain chaud, qui le ſera moins que votre imagination.

J'ai l'honneur de lui envoyer une doſe d'opium dans ſes courſes ; c'eſt un paquet de phraſes académiques. Sa Majeſté y verra le diſcours de *Maupertuis*, accompagné de quelques remarques de madame *du Châtelet*. Plût à Dieu que les Français ne fiſſent pas d'autres fautes que celles que madame *du Châtelet* a crayonnées ! L'empereur aurait la Bohême, et du moins ſouperait à Munich, au lieu de manquer de tout à Francfort.

Mais, Sire, malgré les nobles retraites de votre ami de Strasbourg, et malgré la faute faite à

Dettingen, il paraît que les Français n'ont pas manqué de courage ; les seuls mousquetaires, au nombre de deux cents cinquante, ont percé cinq lignes des Anglais, et n'ont guère cédé qu'en mourant ; la grande quantité de notre noblesse tuée ou blessée est une preuve de valeur assez incontestable. Que ne ferait point cette nation si elle était commandée par un prince tel que vous ! 1743.

Si elle a du courage, son ministère a de la fermeté ; et une nouvelle armée sur la Meuse donnera bientôt aux Provinces-Unies matière à délibérations.

Je crois le traité entre la Sardaigne et l'Espagne à peu-près conclu ; c'est une nouvelle scène sur le théâtre, et ce qui se passe en Suède peut encore changer la face du Nord.

Dans ce choc orageux de cent peuples divers,
Mon héros triomphant tient la foudre et la lyre.
Ses yeux toujours perçans, ses yeux toujours ouverts
Regardent les erreurs du chétif univers :
Il voit trembler Stockholm, il voit périr l'Empire ;
Il voit les fiers Anglais, ces souverains des mers,
Faux desintéressés qu'un faux espoir attire,
S'enivrant sur le Mein de succès fort légers,
Traîner sous leurs drapeaux, ou plutôt dans leurs fers,
Ces Bataves pesans dont la moitié soupire ;
Il voit Broglio qui se retire,
Agissant, raisonnant et parlant de travers ;
Il voit tout et n'en fait que rire,
Et je veux avec lui rire à mon tour en vers.

J'ai peur que ceci ne tienne du transport de la fièvre ; mais le plus grand de mes transports

1743. eſt le déſir de voir votre Majeſté. Où la verrai-je? où ſerai-je heureux? ſera-ce à Berlin, ſera-ce à Aix-la-chapelle?

Je ſuis à vos pieds, monarque charmant, homme unique, et j'attends vos ordres pour régler ma marche.

LETTRE CXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

GRAND Roi, j'aime fort les héros
Lorſque leur eſprit s'abandonne
Aux doux paſſe-temps, aux bons mots;
Car alors ils ſont en repos,
Et ne font de tort à perſonne.
J'aime Céſar, ce bel eſprit,
Céſar dont la main fortunée,
A tous les lauriers deſtinée,
Agrandit Rome, et lui preſcrit
Un autre ciel, une autre année.
J'aime Céſar entre les bras
De la maîtreſſe qui lui cède;
Je ris et ne me fâche pas
De le voir jeune et plein d'appas
Deſſus et deſſous, Nicomède.
Je l'admire plus que Caton,
Car il eſt tendre et magnanime,
Eloquent comme Cicéron,
Et tantôt gai, tantôt ſublime
Comme un roi dont je tais le nom.
Mais je perds un peu de l'eſtime

Quand

Quand il passe le Rubicon,
Et je pleure quand ce grand homme, 1743.
Bon poëte et bon orateur,
Ayant tant combattu pour Rome,
Combat Rome pour son malheur.

Vous êtes plus heureux, Sire, après votre prise : la Silésie, que votre devancier après Pharsale. ous écrivez comme lui des commentaires ; vous mez comme lui la société ; vous en faites le arme ; vous m'envoyez des vers bien jolis et une éface digne de vous, qui annonce un ouvrage gne de la préface. Je n'y puis plus tenir ; le côté : votre aimant m'attire trop fort, tandis que le té de l'aimant de la France me repousse. S'il y ait dans la Cochinchine un roi qui pensât, qui rivît et qui parlât comme vous, il faudrait s'emrquer et aller à ses pieds. Tous les gens qui ont ie étincelle de goût et de raison doivent devenir s reines de Saba.

Je vous avouerai cependant, grand Roi, avec : franchise impertinente, que je trouve que vous us sacrifiez un peu trop dans cette belle préface vos *Mémoires*. Pardon, ou plutôt point de parn ; vous laissez trop entrevoir que vous avez gligé l'esprit de la morale pour l'esprit de conête. Qu'avez-vous donc à vous reprocher ? N'aez-vous pas des droits très-réels sur la Silésie, moins sur la plus grande partie ; et le déni de lice ne vous autorisait-il pas assez ? Je n'en dirai s davantage ; mais sur tous les articles je trouve tre Majesté trop bonne, et elle est bien justifiée jour en jour. Votre Majesté est avec moi une

coquette bien séduisante; elle me donne assez de
1743. faveurs pour me faire mourir d'envie d'avoir les dernières. Qu l temps plus convenable pourrais-je pren e p ur aller passer q elque jours auprès de mon héros? Il a serré tous ses tonnerres, et il badine avec sa lyre; ici on ne bad ne point, et s'il tonne c'est sur nous. Ce vilain *Mirepoix* est aussi dur aussi fanatique, aussi impérieux que le cardinal de *Fleuri* était doux, accommodant t poli. Oh, qu'il fera regretter ce bon homme! et que le précepteur de notre dauphin est loin du précepteur de notre r i! Le choix que sa Majesté a fait de lui est le seul qui ait afflgé notre nation; tous nos autres ministres sont aimés; le roi l'est. Il s'applique, il travaille, il est juste, et il aime de tout son cœur la plus aimable femme du monde. Il n'y a que *Mirepoix* qui obscurcisse la sérénité du ciel de Versailles et de Paris; il répand un nuage bien sombre s r les belles lettres; on est au désespoir de voir *Boyer* à la place des *Fénélons* et des *Bossuets:* il est né persécuteur. Je ne sais par quelle fatalité tout moine qui a fait fortune à la cour a toujours été aussi cruel qu'ambitieux. Le premier bénéfice qu'il a eu après la mort du cardinal vaut près de quatre-vingts mille livres de rente; le premier appartement qu'il a eu à Paris est celui de la reine, et tout le monde s'attend à voir au premier jour sa tête, que votre Majesté appelle si bien une tête d'âne, ornée d'une calotte rouge apportée de Rome.

Il est vrai que ce n'est pas lui qui a fait *Marie à la coque*; mais, Sire, il n'est pas vrai non plus

que j'aye écrit à l'auteur de *Marie à la coque* la lettre qu'on s'est plu à faire courir sous mon nom ; 1743.
je n'en ai écrit qu'une à l'évêque de Mirepoix, dans laquelle je me suis plaint à lui très-vivement et très-inutilement des calomnies de ses délateurs et de ses espions. Je ne fléchis point le genou devant *Baal* ; et autant que je respecte mon roi, autant je méprise ceux qui, à l'ombre de son autorité, abusent de leur place, et qui ne sont grands que pour faire du mal.

Vous seul, Sire, me consolez de tout ce que je vois, et quand je suis prêt à pleurer sur la décadence des arts, je me dis : Il y a dans l'Europe un monarque qui les aime, qui les cultive, et qui est la gloire de son siècle ; je me dis enfin : Je le verrai bientôt ce monarque charmant, ce roi homme, ce *Chaulieu* couronné, ce *Tacite*, ce *Xénophon* ; oui, je veux partir ; madame *du Châtelet* ne pourra m'en empêcher ; je quitterai *Minerve* pour *Apollon* Vous êtes, Sire, ma plus grande passion, et il faut bien se contenter dans la vie.

Rien de plus inutile que mon très-profond respect, etc.

LETTRE CXXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 20 d'auguste.

Je ne suis arrivé ici que depuis deux jours ; j'y ai trouvé trois de vos lettres.

Le dieu de la raison et le dieu des beaux vers
Président tous les deux à vos brillans concerts ;

Ee 2

coquette bien féduifante; elle me donne affez de
1743. faveurs pour me faire mourir d'envie d'avoir les dernières. Quel temps plus convenable pourrais-je prendre pour aller paffer quelques jours auprès de mon héros? Il a ferré tous fes tonnerres, et il badine avec fa lyre; ici on ne badine point, et s'il tonne c'eft fur nous. Ce vilain *Mirepoix* eft auffi dur auffi fanatique, auffi impérieux que le cardinal de *Fleuri* était doux, accommodant et poli. Oh, qu'il fera regretter ce bon homme! et que le précepteur de notre dauphin eft loin du precepteur de notre roi! Le choix que fa Majefté a fait de lui eft le feul qui ait affligé notre nation; tous nos autres miniftres font aimés; le roi l'eft. Il s'applique, il travaille, il eft jufte, et il aime de tout fon cœur la plus aimable femme du monde. Il n'y a que *Mirepoix* qui obfcurciffe la férénité du ciel de Verfailles et de Paris; il répand un nuage bien fombre fur les belles lettres; on eft au défefpoir de voir *Boyer* à la place des *Fénélons* et des *Boffuets*: il eft né perfécuteur. Je ne fais par quelle fatalité tout moine qui a fait fortune à la cour a toujours été auffi cruel qu'ambitieux. Le premier bénéfice qu'il a eu après la mort du cardinal vaut près de quatre-vingts mille livres de rente; le premier appartement qu'il a eu à Paris eft celui de la reine, et tout le monde s'attend à voir au premier jour fa tête, que votre Majefté appelle fi bien une tête d'âne, ornée d'une calotte rouge apportée de Rome.

Il eft vrai que ce n'eft pas lui qui a fait *Marie à la coque*; mais, Sire, il n'eft pas vrai non plus

que j'aye écrit à l'auteur de *Marie à la coque* la lettre qu'on s'est plu à faire courir sous mon nom ; 1743.
je n'en ai écrit qu'une à l'évêque de Mirepoix, dans laquelle je me suis plaint à lui très-vivement et très-inutilement des calomnies de ses délateurs et de ses espions. Je ne fléchis point le genou devant *Baal* ; et autant que je respecte mon roi, autant je méprise ceux qui, à l'ombre de son autorité, abusent de leur place, et qui ne sont grands que pour faire du mal.

Vous seul, Sire, me consolez de tout ce que je vois, et quand je suis prêt à pleurer sur la décadence des arts, je me dis : Il y a dans l'Europe un monarque qui les aime, qui les cultive, et qui est la gloire de son siècle ; je me dis enfin : Je le verrai bientôt ce monarque charmant, ce roi homme, ce *Chaulieu* couronné, ce *Tacite*, ce *Xénophon* ; oui, je veux partir ; madame *du Châtelet* ne pourra m'en empêcher ; je quitterai *Minerve* pour *Apollon*. Vous êtes, Sire, ma plus grande passion, et il faut bien se contenter dans la vie.

Rien de plus inutile que mon très-profond respect, etc.

LETTRE CXXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 20 d'auguste.

JE ne suis arrivé ici que depuis deux jours ; j'y ai trouvé trois de vos lettres.

Le dieu de la raison et le dieu des beaux vers
Président tous les deux à vos brillans concerts ;

1743. Vous déridant le front et voulant nous instruire,
Vos vers de Juvénal empruntent la satire.
Contre vous le bigot n'aura pas jeu gagné,
Et de l'hyssope au cèdre il n'est rien d'épargné.
Malheur à Mirepoix si son panégyrique
Se prononce jamais en style académique!
Les Arts qu'il offensa, pour venger leurs chagrins,
Renverseront sa tombe avec leurs propres mains;
Et la fade oraison que lui fera Neuville
Aura même en sa bouche un air de vaudeville.

Je plains ceux qui ont le malheur de vous offenser, car avec quatre hémistiches vous les rendez ridicules *ad secula seculorum.*

Je ne vais point à Aix comme je me l'étais proposé. Vous savez que j'ai l'honneur d'être un atome politique, et qu'en cette qualité mon estomac est obligé de prendre ses combinaisons des affaires européanes; ce qui ne l'accommode pas toujours.

Il me semble, mon cher *Voltaire*, que vous étes un peu dans le goût de la girouette du Parnasse, et que vous ne vous étes pas encore décidé sur le parti que vous avez à prendre. Je ne vous dirai rien là-dessus; car je dois vous paraître suspect dans tout ce que je pourrais vous dire. Le tableau que vous me faites de la France est peint avec de très-belles couleurs; mais vous me direz tout ce qu'il vous plaira, une armée qui fuit trois ans de suite, et qui est battue par-tout où elle se présente, n'est pas assurément une troupe de *Césars* ni d'*Alexandres.*

Je ne suis point peint, je ne me fais point peindre, ainsi je ne puis vous donner que des médailles. *Vale.* FÉDERIC.

1743.

LETTRE CXXIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 d'augufte.

Ce fera donc à Berlin que j'aurai le plaifir de voir l'*Apollon* français defcendre de fon Parnaffe en ma faveur, et s'humanifer un peu avec la canaille profaïque? Je vous prie, mon cher *Voltaire*, apportez avec vous bonne provifion d'indulgence, et fur-tout qu'aucun grammairien ne mefure à la toife la longueur de nos phrafes, et ne nous puniffe de la fottife d'un folécifme. Vous verrez une troupe de comédiens qui fe forment, une académie naiffante, mais fur-tout beaucoup de perfonnes qui vous aiment et qui vous admirent.

Il n'y a point à Berlin d'*âne de Mirepoix*. Nous avons un cardinal et quelques évêques dont les uns font l'amour par devant et les autres par derrière, plus verfés dans la théologie d'*Epicure* que dans celle de St *Paul*, par conféquent bonnes gens qui ne perfécutent perfonne, et qui ne difpofent précifement que des charges de marguillier et des places de chantre auxquelles vous n'afpirez point.

Apportez du moins en venant
Cette vierge fi découplée
Qui brillait plus dans la mêlée
Que tous vos héros d'à préfent,
Que ce Broglio toujours fuyant,
Réduifant fa troupe en fumée;

1743. J'admirerai tout ce que fera ce grand homme, et personne de tous les souverains de l'Europe ne sera moins jaloux que moi de ses succès.

Mais je n'y pense pas de vous parler politique; c'est précisément présenter à sa maîtresse une coupe de médecine. Je crois que je ferais beaucoup mieux de vous parler poésie, mais ne peut pas qui veut; et lorsque vous m'écrivez des vers et que j'y dois répondre, vous me revenez comme un échanson qui, ayant le talent de boire, porte de grands verres en rasade à un fluet qui tout au plus peut supporter de l'eau.

Adieu, cher *Voltaire*; veuille le ciel vous préserver des insomnies, de la fièvre et des fâcheux!

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

C'EST vous qui savez captiver
Mon cœur aux autres rois rebelle;
C'est vous en qui je dois trouver
Une douceur toujours nouvelle:
C'est chez vous qu'il faut achever
Ma vieille histoire universelle,
Dépuceler, enjoliver
Dans vingt chants Jeanne la pucelle,
Et sur-tout à jamais braver
Des dévots l'infame séquelle.

Je partirai donc, mon adorable maître, pour revenir, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires. Je vous parle avec ma franchise ordinaire. J'ai

cru

pu m'apercevoir que je vous serais moins agréable si je venais ici avec d'autres, et je vous avoue qu'appartenant uniquement à votre Majesté, j'aurai l'ame plus à l'aise. 1743.

Je n'ambitionne point du tout d'être chargé d'affaires comme *Destouches* et *Prior*, deux poëtes qui ont fait deux paix entre la France et l'Angleterre. Vous ferez ce qu'il vous plaira avec tous les rois de ce monde, sans que je m'en mêle; mais je vous conjure instamment de m'écrire un mot que je puisse montrer au roi de France.

Vous lui reprochez, dans la lettre que vous daignâtes m'écrire de Potsdam, qu'il laisse l'empereur dans la dernière misère, et qu'il fait à Maïence des insinuations contre vos intérêts. Depuis cette lettre écrite, votre Majesté a su que le roi de France a donné des subsides à l'empereur; et vous ne doutez pas, je crois à présent, que ce *Hatzel*, qui a négocié ou plutôt brouillé à Maïence, ne soit un téméraire qui serait puni, si vous le vouliez. Soyez donc un peu plus content; et daignez, je vous en conjure, m'écrire seulement quatre lignes en général.

Je ne demande autre chose sinon que vous êtes satisfait aujourd'hui des dispositions de la France, que personne ne vous a jamais fait un portrait aussi avantageux de son roi, que vous me croyez d'autant plus, que je ne vous ai jamais trompé, et que vous êtes bien résolu à vous lier avec un prince aussi sage et aussi ferme que lui.

Ces mots vagues ne vous engagent à rien, et j'ose dire qu'ils feront un très-bon effet; car si

1743. on vous a fait des peintures peu honorables du roi de France, je dois vous assurer qu'on vous a peint à lui sous les couleurs les plus noires; et assurément on n'a rendu justice ni à l'un ni à l'autre. Permettez donc que je profite de cette occasion si naturelle pour rendre l'un à l'autre deux monarques si chers et si estimables; ils feront de plus le bonheur de ma vie. Je montrerai votre lettre au roi, et je pourrai obtenir la restitution d'une partie de mon bien que le bon cardinal m'a ôté; je viendrai ici dépenser ce bien que je vous devrai.

Soyez très-persuadé du bon effet qu'elle fera: je ne serai point suspect, et ce sera le second de mes beaux jours que celui où je pourrai dire au roi tout ce que je pense de votre personne. Pour le premier de mes jours, ce sera celui où je viendrai m'établir à vos pieds, et commencer une nouvelle vie qui ne sera que pour vous.

LETTRE CXXXII.

DU ROI.

le 7 d'octobre.

La France a passé jusqu'à présent pour l'asile des rois malheureux; je veux que ma capitale devienne le temple des grands hommes. Venez-y, mon cher *Voltaire*, et dictez tout ce qui peut vous y être agréable. Je veux vous faire plaisir; et pour obliger un homme il faut entrer dans sa façon de penser,

Choisissez appartement ou maison, réglez vous-même ce qu'il vous faut pour l'agrément et le superflu de la vie; faites votre condition comme il vous la faut pour être heureux, c'est à moi à pourvoir au reste. Vous serez toujours libre et entièrement maître de votre sort; je ne prétends vous enchaîner que par l'amitié et le bien-être. 1743.

Vous aurez des passe-ports pour des chevaux, et tout ce que vous pourrez demander. Je vous verrai mercredi, et je profiterai des momens qui me restent pour m'éclairer au feu de votre puissant génie. Je vous prie de croire que je serai toujours le même envers vous. Adieu.

FÉDERIC.

LETTRE CXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A la Haye, ce 28 octobre.

SIRE,

Vous voyagez toujours comme un aigle, et moi comme une tortue; mais peut-on aller trop lentement quand on quitte votre Majesté? J'arrive enfin en Hollande; la première chose que j'y vois, c'est un papier anglais où votre Anti-Machiavel est cité à côté de Polybe et de Xénophon. On rapporte deux pages de ce livre où vous prouvez de quel avantage sont aux princes les places fortifiées, et on fait voir quelle était la témérité des alliés de prétendre d'entrer en France.

Ainsi donc vous êtes cité
Par les auteurs, comme auteur grave;

1741.

Comme roi politique et brave,
Des rois vous êtes respecté ;
Chacun vous craint, nul ne vous brave :
Le taciturne et froid Batave,
Amoureux de sa liberté,
Le Russe, né pour être esclave,
Ménagent votre Majesté.
Vous auriez, ma foi, tout dompté
Sur le Danube et sur la Save,
Et le double cou si vanté
De l'aigle jadis redouté
Eût été coupé comme rave ;
Mais vous vous êtes arrêté :
Maintenant votre main se lave
Des malheurs du monde agité ;
Pour comble de félicité,
Vous possédez dans votre cave
De ce tokai dont j'ai tâté :
Je ne puis plus rimer en *ave*.

Plus je songe à *il Tito*, à *il forte*, plus je me dis que Berlin est ma patrie.

Messieurs Gérard, mes chers amis,
Dépêchez, préparez ma chambre,
Un pupitre pour mes écrits,
Avec quelques flacons remplis
De ce jus divin de septembre,
Non cet ennemi du gosier,
Fabrique de la main profane
De ce liegeois nommé Lognier ;
Je l'ai surnommé *pissat d'âne*,
Et je l'ai dit à haute voix ;
Je le redis, je le condamne

A n'être bu que par des rois. 1743.
J'aime mieux la ſimple nature
Du vin qu'on recueille à Bordeaux;
Car je préfère la lecture
D'un écrivain ſage en propos
A ce freſaté de Voiture,
Et plus encore à Marivaux.

LETTRE CXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lille, ce 16 novembre.

Est-il vrai que dans votre cour
Vous avez placé cette automne,
Dans les meubles de la couronne,
La peau de ce fameux tambour
Que Ziſca fit de ſa perſonne?

La peau d'un grand homme enterré
D'ordinaire eſt bien peu de choſe,
Et, malgré ſon apothéoſe,
Par les vers il eſt dévoré.

Le ſeul Ziſca fut préſervé
Du deſtin de la tombe noire;
Grâce à ſon tambour conſervé,
Sa peau dure autant que ſa gloire.

C'eſt un ſort aſſez ſingulier.
Ah! chétifs mortels que nous ſommes!
Pour ſauver la peau des grands hommes,
Il faut la faire corroyer.

O mon Roi, conſervez la vôtre;
Car le bon Dieu qui vous la fit
Ne ſaurait vous en faire une autre
Dans laquelle il mit tant d'eſprit.

1743. Il n'eſt pas infiniment reſpectueux de pouſſer un grand roi de queſtions ; mais on en uſait ainſi avec *Salomon*, et il faut bien, Sire, que le *Salomon* du Nord s'accoutume à éclairer ſon monde.

Sa Majeſté me permettra donc que j'oſe lui demander encore ce que c'eſt qu'un arc trouvé à Glats? Votre Majeſté me dira peut-être qu'il faut m'adreſſer à *Jordan*; mais ce *Jordan*, Sire, eſt un pareſſeux, tout aimable qu'il eſt ; et vous avez plutôt réglé quatre ou cinq provinces, et fait deux cents vers et quatre mille doubles croches, qu'il n'a écrit une lettre.

J'arrive à Lille qui eſt une ville dans le goût de Berlin, mais où je ne reverrai ni l'opéra ni la copie de *Titus*. Votre Majeſté, et la reine mère, et madame la princeſſe *Ulrique* ne ſe remplacent point. Je n'ai pas encore l'armée de trois cents mille hommes avec laquelle je devais enlever la princeſſe, mais en récompenſe le roi de France en a davantage. On compte actuellement trois cents vingt-cinq mille hommes, y compris les invalides : ce ſont trois cents mille chiens de chaſſe qu'on a peine à retenir ; ils jappent, ils crient, ils ſe débattent, et caſſent leurs leſſes pour courir ſus aux Anglais, et à leurs peſans ſerviteurs les Hollandais. Toute la nation, en vérité, montre une ardeur incroyable. Heureuſement encore votre ami de Strasbourg ne fera plus ſemblant de commander les armées, et l'empereur, appuyé de votre Majeſté et de la France, pourra bientôt donner des opéra à Munich.

Comme j'ai osé faire force questions à votre Majesté, je lui ferai un petit conte, mais c'est en cas qu'elle ne le sache pas déjà. 1743.

Il y a quelques mois que madame *Adelaïde*, troisième fille du roi mon maître, ayant treize louis d'or dans sa poche, se releva pendant la nuit, s'habilla toute seule, et sortit de sa chambre. Sa gouvernante s'éveilla, lui demanda où elle allait. Elle avoua ingénument qu'elle avait ordonné à un palefrenier de lui tenir deux chevaux prêts pour aller commander l'armée et secourir l'empereur; mais si elle apprend que votre Majesté s'en mêle, elle dormira tranquillement désormais.

Au moment que j'ai l'honneur d'écrire à votre Majesté, nos troupes sont en marche pour aller prendre le vieux Brisac. A l'égard des troupes de comédiens, j'apprends une singulière anecdote dans cette ville de Lille; c'est que, tandis qu'elle fut assiégée par le duc de *Marlborough*, on y joua la comédie tous les jours, et que les comédiens y gagnèrent cent mille francs. Avouez, Sire, que voilà une nation née pour le plaisir et pour la guerre.

Titus prie toujours votre Majesté pour ce pauvre *Courtils* qui est à Spandau sans nez. (*)

Je suis pour jamais aux pieds de votre humanité, etc.

(*) Voyez le Commentaire historique etc. Mél. litt. tom. II. p. 316.

1743.

LETTRE CXXXV.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de décembre.

La peau de ce guerrier fameux
Qui parut encor redoutab'e
Aux Bohêmes, ses envieux,
Après que le trépas hideux
Eut envoyé son ame au diable,
Est ici pour les curieux.

Quand un jour votre ame légère
Passera sur l'esquif fameux
Pour aller dans cet hémisphère
Inventé par les songe-creux,
Les restes de votre figure,
Immortels malgré le trépas,
Donneront de la tablature
A nos modernes Marsyas.

Oui, la peau de *Zisca*, ou pour mieux dire le tambour de *Zisca*, est une des dépouilles que nous avons emportées de Bohême.

Je suis bien aise que vous soyez arrivé en bonne santé à Lille; je craignais toujours les chutes de carrosse.

Vous voilà plus enthousiasmé que jamais de quinze cents galeux de français qui se sont placés sur une île du Rhin, et d'où ils n'ont pas le cœur de sortir. Il faut que vous soyez bien pauvres en grands événemens, puisque vous faites tant de bruit pour ces vétilles: mais trève de politique.

Je crois que les Hollandais peuvent avoir des

pantomimes quand les acteurs viennent des pays étrangers. Ils auront de beaux génies quand vous serez à la Haye, de fameux ministres lorsque *Carteret* y passera, et des héros lorsque le chemin du roi mon oncle le conduira par des marais pour retourner à son île. 1743.

Federicus Voltarium salutat.

LETTRE CXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 7 janvier.

SIRE,

JE reçois à la fois de quoi faire tourner plus d'une tête; une ancienne lettre de votre Majesté, 1744. datée du 29 de novembre; deux médailles qui représentent au moins une partie de cette physionomie de roi et d'homme de génie, le portrait de sa Majesté la reine mère, celui de madame la princesse *Ulrique*; et enfin, pour comble de faveurs, des vers charmans du grand *Fréderic*, qui commencent ainsi:

Quitterez-vous bien sûrement
L'empire de Midas, votre ingrate patrie?

M. le marquis de *Fénélon* avait tous ces trésors dans sa poche, et ne s'en est défait que le plus tard qu'il a pu. Il a traîné la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des hollandais. Enfin me voilà en possession; j'ai baisé tous les portraits; madame la princesse *Ulrique* en rougira si elle veut.

1744. Il est fort insolent de baiser sans scrupule
De votre auguste sœur les modestes appas;
Mais les voir, les tenir, et ne les baiser pas,
Cela serait trop ridicule.

J'en ai fait autant, Sire, à vos vers dont l'harmonie et la vivacité m'ont fait presque autant d'effet que la miniature de son Altesse royale. Je disais :

Quel est cet agréable son?
D'où vient cette profusion
De belles rimes redoublées?
Par qui les Muses appelées
Ont-elles quitté l'Hélicon?
Est-ce Bernard, mon compagnon,
Qui de fleurs sème les allées
Des jardins du sacré vallon?
Est-ce l'architecte Amphion,
Par qui les pierres assemblées
S'arrangent sous son violon?
Est-ce le charmant Arion
Chantant sur les plaines salées?
C'est mon prince ou c'est Apollon.
Au doux son de tant de merveilles,
J'entends braire près d'un chardon
L'animal à longues oreilles
De qui vous devinez le nom. (1)
Il nous dit de sa voix pesante :
N'admirez plus la voix brillante
De ce roi poëte, orateur;
Auprès de moi que peut-il être?
Il n'est que roi, je suis son maître;
Car des rois je suis précepteur.

(1) Il est probablement ici question de Boyer.

LETTRE CXXXVIII. (*)

1746.

DU ROI.

A Berlin, le 18 de décembre.

Le marquis de *Paulmy* sera reçu comme le fils d'un ministre français que j'estime, et comme un nourrisson du Parnasse accrédité par *Apollon* même. Je suis bien fâché que le chemin du duc de *Richelieu* ne le conduise pas par Berlin; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talens de l'esprit et de l'érudition aux charmes et à l'illusion de la politesse. C'est le modèle le plus avantageux à la nation française que son maître ait pu choisir pour cette ambassade; un homme de tout pays, citoyen de tous les lieux, et qui aura dans tous les siècles les mêmes suffrages que lui accordent Paris, la France, et l'Europe entière.

Je suis accoutumé à me passer de bien des agrémens dans la vie. J'en supporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore, je vous laisserai faire. Confessez-vous, faites-vous graisser la physionomie des saintes huiles, recevez à la fois les sept sacremens, si vous le voulez; peu m'importe; cependant dans votre soi-disante agonie je me garderai bien d'avoir autant de sécurité que les Hollandais en ont

(*) On n'a rien trouvé de 1745, et peu de lettres des années suivantes.

1744. les vœux de toute la nation ſuédoiſe ſont pour elle. C'eſt un enthouſiaſme et un fanatiſme auquel ma tendre amitié pour elle a été obligée de céder. Elle va dans un pays où ſes talens lui feront jouer un grand et beau rôle.

Dites, s'il vous plaît, à *Rotbembourg*, ſi vous le voyez, que ce n'eſt pas bien à lui de ne me point écrire depuis qu'il eſt à Paris. Je n'entends non plus parler de lui que s'il était à Pékin. Votre air de Paris eſt comme la fontaine de Jouvence, et vos voluptés comme les charmes de *Circé*; mais j'eſpère que *Rotbembourg* échappera à la métamorphoſe.

Adieu, admirable hiſtorien, grand poëte, charmant auteur de cette Pucelle, invisible et triſte priſonnière de *Circé*; adieu à l'amant de la cuiſinière de *Valori*, de madame *du Châtelet* et de ma ſœur. Je me recommande à la protection de tous vos talens, et ſur-tout de votre goût pour l'étude, dont j'attends mes plus doux et plus agréables amuſemens.

FÉDERIC.

On démeuble la maiſon que l'on avait commencé à meubler pour vous à Berlin.

LETTRE CXXXVIII. (*)

1746.

DU ROI.

A Berlin, le 18 de décembre.

Le marquis de *Paulmy* sera reçu comme le fils d'un ministre français que j'estime, et comme un nourrisson du Parnasse accrédité par *Apollon* même. Je suis bien fâché que le chemin du duc de *Richelieu* ne le conduise pas par Berlin; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talens de l'esprit et de l'érudition aux charmes et à l'illusion de la politesse. C'est le modèle le plus avantageux à la nation française que son maître ait pu choisir pour cette ambassade; un homme de tout pays, citoyen de tous les lieux, et qui aura dans tous les siècles les mêmes suffrages que lui accordent Paris, la France, et l'Europe entière.

Je suis accoutumé à me passer de bien des agrémens dans la vie. J'en supporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore, je vous laisserai faire. Confessez-vous, faites-vous graisser la physionomie des saintes huiles, recevez à la fois les sept sacremens, si vous le voulez; peu m'importe; cependant dans votre soi-disante agonie je me garderai bien d'avoir autant de sécurité que les Hollandais en ont

(*) On n'a rien trouvé de 1745, et peu de lettres des années suivantes.

1746. eu envers le maréchal de *Saxe*. Certes, vous autres français, vous êtes étonnans ! Vos héros gagnent des batailles ayant la mort fur les lèvres, et vos poëtes font des ouvrages immortels à l'agonie. Que ne ferez-vous pas, si jamais la nature se plaît par un caprice à vous rendre sains et robustes!

Les anecdotes sur la vie privée de *Louis XIV* m'ont fait bien du plaisir, quoique à la vérité je n'y aye pas trouvé des choses nouvelles. Je voudrais que vous n'écrivissiez point la campagne de 44, et que vous missiez la dernière main au Siècle de *Louis le grand*. Les auteurs contemporains sont accusés par tous les siècles d'être tombés dans les aigreurs de la satire ou dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous faire faire un mauvais ouvrage, c'est en vous obligeant à travailler à celui que vous avez entrepris. C'est aux hommes à faire de grandes choses, et à la postérité impartiale à prononcer sur eux et sur leurs actions.

Croyez-moi, achevez la Pucelle. Il vaut mieux dérider le front des honnêtes gens que de faire des gazettes pour des polissons. Un *Hercule* enchaîné et retenu par trop d'entraves, doit perdre sa force et devenir plus flasque que le lâche *Pâris*.

Il semble que le dauphin ne se marie que pour exercer votre génie. Sémiramis fait autant de bruit en Allemagne que la nouvelle dauphine en fait en France. Mettez-moi donc en état de juger ou de l'une ou de l'autre, et de joindre mes suffrages à ceux de Versailles.

Maupertuis se remet de sa maladie. Toute la ville s'intéresse à son sort ; c'est notre Palladium,

et la plus belle conquête que j'aye faite de ma vie. 1746.
Pour vous qui n'êtes qu'un inconſtant, un ingrat, un perfide, un... que ne vous dirais-je pas, ſi je ne feſais grâce à vous et à tous les Français en faveur de *Louis XV*.

Adieu; les vêpres de la comédie ſonnent. *Barbarin*, *Cocbois*, *Hauteville* m'appellent; je vais les admirer. J'aime la perfection dans tous les métiers, dans tous les arts; c'eſt pourquoi je ne ſaurais refuſer mon eſtime à l'auteur de la Henriade.

FÉDERIC.

LETTRE CXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 24 de janvier.

SIRE,

JE reçois enfin le paquet du 24 novembre; un 1747.
maudit courrier qui était chargé de ce paquet enfermé dans une boite envoyée de Paris à madame *du Châtelet*, l'avait porté à Strasbourg toujours courant, et enſuite l'avait laiſſé dans la ville de Troyes à dix-huit lieues d'ici.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre
Les ruines du Cap-Breton,
Et nous le temps de les reprendre,
Pendant que cet aimable don
De mon Féderic-Apollon
A Cirey ſe feſait attendre.

On revient toujours à ſes goûts; vous refaites

1747. des vers quand vous n'avez plus de batailles à donner. Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la prose.

Mais il faut que votre génie,
Que rien n'a jamais limité,
S'élance avec rapidité
Du haut du mont inhabité
Où pâlit la Philosophie
Jusqu'en ce pays enchanté
Où folâtre la Poésie.

Vous donnez sur les oreilles aux Autrichiens et aux Saxons, vous donnez la paix dans la capitale d'un roi ennemi (*), vous approfondissez la métaphysique, vous écrivez les mémoires d'un siècle dont vous êtes le premier homme; enfin vous faites des vers, et assurément vous en faites plus que moi qui n'en peux plus et qui laisse là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont vous régalez M. de *Maurepas*; mais j'avais déjà l'épître dont vous avez honoré le président de votre académie; ils sont très jolis. Le *du Gué Trouin* demi-homme et demi-marsouin est bien plaisant; mais l'*épître sur la vanité de la gloire et de l'intérêt* me charme encore davantage

Le portrait de l'insulaire

Qui de son cabinet pense agiter la terre,
De ses propres sujets habile séducteur,
Des princes et des rois dangereux corrupteur, etc.

est un morceau de la plus grande force et de la

(*) La paix de Dresde, du 25 décembre 1745.

plus

plus grande beauté. Tous les travers de l'homme sont fort bien touchés dans cette épître. 1747.

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légèretés ;
De nos vaines témérités
Vos vers font la fidelle hiftoire :
On peut fronder les vanités
Quand on eft au fein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'*ode fur la guerre* eft de quelque pauvre citoyen, bon poëte, laffé de payer le dixième et le dixième du dixième, et de voir ravager fa terre ; point du tout ; elle eft du roi qui a commencé la noife, qui a gagné les armes à la main une province et cinq batailles.

Sire, votre Majefté fait de beaux vers ; mais elle fe moque du monde. Toutefois qui fait fi vous ne penfez pas tout cela quand vous écrivez ? Il fe peut très-bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique et la gloire ont figné les ordres pour affembler des armées. On eft animé aujourd'hui par les paffions des héros ; demain on penfera en philofophe. Tout cela s'accorde à merveille, felon que les roües de la machine penfante font montées ; et je vous affure que votre perfonne m'eft la preuve de ce que vous daignâtes m'écrire il y a dix ans, fur la liberté de l'homme.

J'ai relu, il n'y a pas long-temps, ce petit morceau ; il fait trembler ; et plus j'y penfe, plus je reviens à l'avis de votre Majefte. J'avais grande envie que nous fuffions libres ; j'ai fait tout

1747. ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps; comme il plaît à Dieu. Remerciez la nature de la façon dont votre machine est faite; je la remercie, moi, de ce qu'elle a été montée pour écrire l'*épître à Hermotime.*

Le vainqueur de l'Asie, en subjuguant cent rois,
Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
Estimait Aristote et méditait son livre.
Heureux si sa raison plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus!
Mais ce même Alexandre apaisant sa furie,
En faveur de Pindare épargna sa patrie.

Personne n'a fait en France de meilleurs vers que ceux-là, et il y en a beaucoup dans cette épître qui ont autant de force, de clarté et d'élégance. Votre Majesté a déjà peut-être lu Catilina; elle verra si nos académiciens écrivent aussi bien qu'elle.

Grand merci, Sire, de ce que dans votre ode sur votre académie vous daignez employer dans les chutes des strophes les trois petits vers de trois pieds; c'est une mesure dont je croyais m'être seul servi. Vous la consacrez en l'embellissant. Je ne connais guère de mesure plus harmonieuse; il y a peu d'oreilles qui sentent ces délicatesses; votre géomètre borgne (1) dont

(1) *Léonard Euler*, l'un des plus grands hommes de notre siècle Il avait perdu un œil, il est très-vrai qu'il ne se connaissait pas en vers français.

votre Majesté parle, n'en fait rien. Nous sommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaissons; le reste est profane. Il faudrait que tous les adeptes fussent à votre cour. 1747.

LETTRE CXL.

DU ROI.

Du 22 février.

Vous n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris; on ne se donne pas non plus la peine de travailler avec soin une tragédie pour la laisser vieillir dans un porte-feuille. Je vous devine; avouez donc que cette pièce a été composée pour notre théâtre de Berlin: à coup sûr, c'est une galanterie que vous me faites et que votre discrétion ou votre modestie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remercîmens à la lettre, et j'attends la pièce pour l'applaudir; car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injustice extrême de la part du public ou plutôt les intrigues et les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez.

Voilà donc votre goût décidé pour l'histoire: suivez, puisqu'il le faut, cette impulsion étrangère; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité en tout homme de se croire un être assez remarquable pour que tout l'univers soit informé du détail de ce qui concerne

son individu. Je peins en grand le boulever-
1747. sement de l'Europe ; je me suis appliqué à crayonner les ridicules et les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des faits de guerre les plus remarquables ; et j'ai assaisonné ces récits de réflexions sur les causes des événemens et sur les différens effets qu'une même chose produit quand elle arrive dans d'autres temps, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de cent minuties, et vous avez raison sur ce sujet ; cependant il faut distinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart du temps. Si on lisait une description de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, et où il n'omît pas jusqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre et l'auteur au ridicule ; mais on ne dirait pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision et vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, et qui exposent pour ainsi dire l'ame de ses opérations ; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du

corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples et des préceptes. Pourquoi la guerre qui défend la patrie et sauve les peuples d'une ruine prochaine n'en aurait-elle pas ? 1747.

Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres, ce sera à moi à vous céder ce champ de bataille ; aussi-bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public. J'ai pensé très-sérieusement trépasser ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite ; mon tempérament et mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais descendu là-bas, j'aurais guetté *Lucrèce* et *Virgile*, jusqu'au moment que je vous aurais vu arriver ; car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci ; ma curiosité sur l'infini et sur les principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage. Vous me faites espérer de vous revoir : je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai, car je n'ajoute pas grand'foi à ce voyage : cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu ;

Car je t'aime toujours tout ingrat et vaurien,
Et ma facilité fait grâce à ta faiblesse ;
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de *Richelieu* a vu des dauphines, des fêtes, des cérémonies et des fats ; c'est le lot d'un ambassadeur. Pour moi j'ai vu le petit *Paulmy* aussi doux qu'aimable et spirituel. Nos beaux esprits l'ont dévalisé en passant, et il a été obligé de nous laisser une comédie charmante qui a eu assez de succès à la représentation ; il doit être

1747. à présent à Paris. Je vous prie de lui faire mes complimens, et de lui dire que sa mémoire subsistera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la duchesse de Wirtemberg; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez; et les seuls qui méritent votre confiance ou plutôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier, sont ceux avec lesquels vous êtes en défiance. Adieu; puisse la nature vous donner assez de force pour venir dans ce pays-ci, et vous conserver encore de longues années pour l'ornement des lettres et pour l'honneur de l'esprit humain!

LETTRE CXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

Les fileuses des destinées,
Les Parques ayant mille fois
Entendu ses ames damnées
Parler là-bas de vos exploits,
De vos rimes si bien tournées,
De vos victoires, de vos lois,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant visite,
Atropos vint avec le temps,
Croyant trouver des cheveux blancs,

1747.

Front ridé, face décrépite,
Et discours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée!
Elle aperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flûte et votre épée;
Elle songea, pour mon bonheur,
Qu'Orphée autrefois par sa lyre,
Et qu'Alcide par sa valeur,
La bravèrent dans son empire.
Elle trembla quand elle vit
Ce grand homme qui réunit
Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide;
Doublement elle vous craignit,
Et jetant son ciseau perfide,
Chez ses sœurs elle s'en alla,
Et pour vous le trio fila
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle,
Et la même que pour Louis;
Car vous êtes tous deux amis:
Tous deux vous forcez des murailles,
Tous deux vous gagnez des batailles
Contre les mêmes ennemis:
Vous régnez sur des cœurs soumis,
L'un à Berlin, l'autre à Versailles.
Tous deux un jour... mais je finis.
Il est trop aisé de déplaire
Quand on parle aux rois trop long-temps.
Comparer deux héros vivans
N'est pas une petite affaire.

Vraiment, Sire, je ne vous dirais pas de ces

1747. bagatelles rimées, et je ferais bien loin de plaisanter, si votre lettre, en me rassurant, ne m'avait inspiré de la gaieté. La Renommée qui a toujours ses cent bouches ouvertes pour parler des rois, et qui en ouvre mille pour vous, avait dit ici que votre Majesté était à l'extrémité, et qu'il y avait très-peu d'espérance. Cette mauvaise nouvelle, Sire, vous aurait fait grand plaisir, si vous aviez vu comme elle fut reçue. Comptez qu'on fut consterné, et qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos Etats. Vous auriez joui de toute votre renommée, vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique sur un peuple sensible; vous auriez senti toute la douceur d'être chéri d'une nation qui, avec tous ses défauts, est peut-être dans l'univers la seule dispensatrice de la gloire. Les Anglais ne louent que les Anglais; les Italiens ne sont rien; les Espagnols n'ont plus guère de héros, et n'ont pas un écrivain; les monades de *Leibnitz* en Allemagne et l'harmonie préétablie n'immortaliseraient aucun grand homme. Vous savez, Sire, que je n'ai pas de prévention pour ma patrie; mais j'ose assurer qu'elle est la seule qui élève des monumens à la gloire des grands hommes qui ne sont pas nés dans son sein.

Pour moi, Sire, votre péril me fit frémir, et me coûta bien des larmes. Ce fut M. de *Paulmy* qui m'apprit que votre Majesté se portait bien, et qui me rendit ma joie.

Je serais tenté de croire que les pilules de *Stahl* doivent faire du bien au roi de Prusse; elles

elles ont été inventées à Berlin, et elles m'ont presque guéri en dernier lieu. Si elles ont un peu raccommodé mon corps cacochyme, que ne feront-elles point au tempérament d'un héros? 1747.

LETTRE CXLII.

DU ROI.

24 avril.

VOUS rendez la mort si galante
Et le Tartare si charmant,
Que cette image décevante
Séduit mon esprit et le tente
D'en tâter pour quelque moment;
Mais, de cette demeure sombre
Où Proserpine avec Pluton
Gouverne le funeste nombre
D'habitans du noir Phlégéton,
Je n'ai point vu revenir d'ombre.
J'ignore si dans ce canton
Les beaux esprits ont le bon ton;
Et le voyage est de nature
Qu'en s'embarquant avec Caron
La retraite n'est pas trop sûre.
Laissons donc à la Fiction
La tranquille possession
Du royaume de l'autre monde,
Source où l'imagination,
En nouveautés toujours féconde,
Puise le système où se fonde
La populaire opinion.
Qu'un fanatique ridicule
Y place son plus doux espoir;

1747. Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fièvre brûle,
S'il faut lui dorer la pilule
Pour l'envoyer tout consolé,
Bien lesté, saintement huilé,
Passer en pompe triomphale
Au bord de la rive infernale;
Moi qui ne suis point affublé
De vision théologale,
Je préfère à cette morale
La solide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laisse la félicité
Dont on prétend qu'elle est suivie
A quelque docteur entêté,
Dont l'ame au plaisir engourdie
Ne vit que dans l'éternité;
A cette engeance triste et folle
Des Mallebranches de l'école,
Grands alambiqueurs d'argumens,
Dont la raison et le bon sens
Subtilement des bancs s'envole;
Attendant un Roland nouveau
Qui par pitié pour leur cerveau,
Aille recouvrer leur fiole.

Pour moi qui me ris de ces fous,
Je m'abandonne sans faiblesse
Aux plaisirs que m'offrent mes goûts;
Et lorsque mon démon m'oppresse,
Aux riches sources du Permesse
J'ose encor puiser quelquefois.

Mais l'âge fane ma jeuneſſe;
Mon front ſillonné par ſes doigts 1747.
M'apprend, hélas! que la veilleſſe
Vient pour me ranger ſous ſes lois.

Adieu, beaux jours, plaiſirs, folie,
Brillante imagination,
Enfans de mon naiſſant génie;
Adieu, pétillante ſaillie,
Vos charmes ſont hors de ſaiſon;
Et la ſageſſe, me dit-on,
Doit ſur la phyſionomie
D'un républicain de Platon
Imprimer l'air froid de Caton.
Adieu, beaux vers, douce harmonie,
Frénétique métromanie,
Immortelle cour d'Apollon,
Qui jurez dans la compagnie
De la pourpre et de la raiſon.
Ma muſe du Pinde proſcrite
M'avertit que ſon Dieu la quitte.
Ainſi donc j'abandonnerai
Cette ſéduiſante carrière:
Mais tant que je vous y verrai,
Aſſis auprès de la barrière,
Battant des mains j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'envoyez. Il n'eſt en vérité rien au-deſſus de vos vers. J'en ai vu que vous adreſſez à *Algarotti* qui ſont charmans, mais ceux qui ſont pour moi ſont encore au-deſſus des autres.

La Sémiramis m'eſt parvenue en même temps, remplie de grandes beautés de détail et de ces

1747. ſuperbes tirades qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne ſais cependant ſi les ſpectres et les ombres que vous mettez dans cette pièce lui donneront tout le pathétique que vous vous en promettez. L'eſprit du dix-huitième ſiècle ſe prête à ce merveilleux lorſqu'il eſt en récit, et c'eſt un peu haſarder que de le mettre en action. Je doute que l'ombre du grand *Ninus* faſſe des proſélytes. Ceux qui croient à peine en DIEU doivent rire quand ils voient des démons jouer un rôle ſur le théâtre.

Je haſarde peut-être trop de vous expoſer mes doutes ſur une choſe dont je ne ſuis pas juge compétent. Si c'était quelque manifeſte, quelque alliance, ou quelque traité de paix, peut-être pourrais-je en raiſonner plus à mon aiſe; et bavarder politique; ce qui eſt le plus ſouvent traveſtir en héroïſme la fourberie des hommes.

Je me ſuis à préſent enfoncé dans l'hiſtoire; je l'étudie, je l'écris, plus curieux de connaître celle des autres que de ſavoir la fin de la mienne. Je me porte mieux à préſent; je vous conſerve toujours mon eſtime, et je ſuis toujours dans les diſpoſitions de vous recevoir ici avec empreſſement. Adieu.

FÉDÉRIC.

Faites, je vous prie, mes complimens à madame *du Châtelet*, et remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.

LETTRE CXLIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 29 de novembre. 1748.

En vain veux-je vous arrêter;
Partez donc, indiscrète Muse,
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugelas récuse,
Et chez l'Homère des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peints votre verve diffuse.
Quels sont vos étranges exploits?
A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de sa voix profane
Le chantre aimable de nos bois?

Et vous, babillarde caillette,
Allez, sans raison, sans sujet,
Auprès du plus fameux poëte,
Afin d'exciter sa trompette
Par les sons de mon flageolet.

Partez donc, je n'y sais que faire.
Puisqu'il le faut, voyez, Voltaire,
Le fatras énorme et complet
De mille rimes insensées
Qui, malgré moi, comme il leur plaît,
Ont défiguré mes pensées;
Mais sur-tout gardez le secret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma muse ou à mon esprit; j'y ajoutais encore quelques réflexions. *Voltaire*, leur disais-je, est malheureux; un libraire avide de ses ouvrages, ou quelque éditeur familier lui volera un jour sa cassette, et

1748. vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver et de paraître dans le monde malgré vous; mais ſentant que cette réflexion n'eſt qu'un effet de l'amour-propre, j'opinai pour le départ des vers, trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre caſſette, ſerviraient mieux dans la tabagie du roi *Stanislas*. Qu'on les brûle! c'eſt la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi *Stanislas*, je trouve qu'il mène une vie fort heureuſe; on dit qu'il enfume madame *du Châtelet* et le gentilhomme ordinaire de la chambre de *Louis XV*, c'eſt-à-dire qu'il ne peut ſe paſſer de vous deux. Cela eſt raiſonnable, cela eſt bien. Le ſort des hommes eſt bien différent; tandis qu'il jouit de tous les plaiſirs, moi pauvre fou, peut-être maudit de DIEU, je verſifie. Paſſons à des ſujets plus graves. Savez-vous bien que je me ſuis mis en colère contre vous, et cela tout de bon. Comment pourrait-on ne point ſe fâcher? car

Du plus bel eſprit de la France,
Du poëte le plus brillant,
Je n'ai reçu depuis un an
Ni vers ni pièce d'éloquence.

C'eſt, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone;
Cette nouvelle Tiſiphone
Fait-elle oublier des amis?
Peut-être écrit-il de Louis
La campagne en exploits fameuſe,
Où, vainqueur de ſes ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuſe
Arborèrent les fleurs de lis.

USSE et
gloire de
s de ma
s n'êtes
à Berlin
l une fe
i empr
ici un
engag
e déter
n'y a p
d'un
velle
ergie
lu.
ême te
is que
u.
RIC

1748. France un *Virgile*, ajoutez-y la gloire de l
donner un *Arioste*.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaise humeur. Je trouve que comme vous n'êtes point à Paris, vous feriez tout aussi bien à Berlin qu'à Lunéville. Si madame *du Châtelet* est une femme à composition, je lui propose de lui emprunter son *Voltaire* à gage. Nous avons ici un gros cyclope de géomètre que nous lui engagerons contre le bel esprit; mais qu'elle se détermine vite. Si elle souscrit au marché, il n'y a point de temps à perdre. Il ne reste plus qu'un œil à notre homme; et une courbe nouvelle qu'il calcule à présent pourrait le rendre aveugle tout-à-fait avant que notre marché fût conclu. Faites-moi savoir sa réponse, et recevez en même temps de bonne part les profondes salutations que ma muse fait à votre puissant génie. Adieu.

FÉDERIC.

Fin du Tome second.

